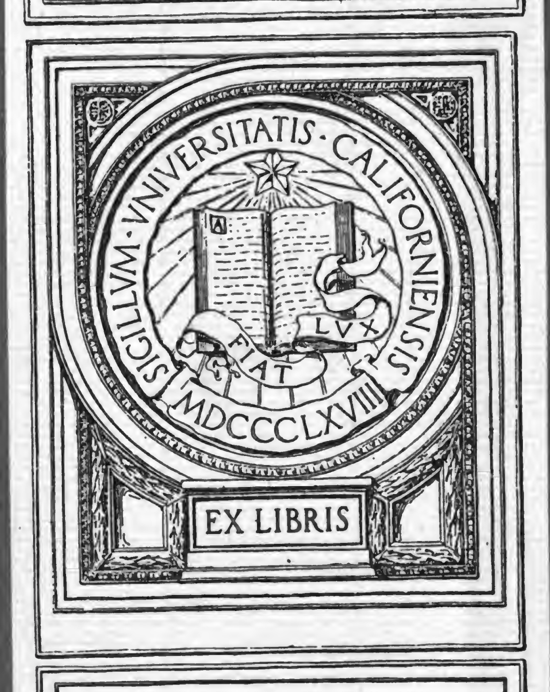
UC-NRLF
$B 294 222

ALVMNVS BOOK FVND



Digitized by Google

Digitized by Google

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

PAR

LE DOCTEUR SEPP

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR M. CHARLES SAINTE-FOI

V. 2

TOME II

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1861

Digitized by Google

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

TOME II

Digitized by Google

PROPRIÉTÉ DE

Vve Poussielgue-Rusand

Digitized by Google

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

PAR

LE DOCTEUR SEPP

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR M. CHARLES SAINTE-FOI

TOME II

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1861

BT301
S46
1861
v.2

History - Hymns

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

QUATRIÈME SECTION

DEUXIÈME FÊTE DE PAQUES, DU 13 AU 20 AVRIL 780,
OU 27 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

CHAPITRE PREMIER

Deuxième Voyage à Jérusalem pour la Pâque. —
Les dix lépreux.

« Jésus, allant à Jérusalem, passa par Samarie et la « Galilée. » L'évangéliste veut nous faire remarquer ici que Notre-Seigneur prit la grande route, qu'il avait coutume de prendre toutes les fois qu'il allait à Jérusalem pour la Pâque. Elle partait de Galilée, traversait la Samarie tout entière et débouchait dans la Judée. De Capharnaüm à Cana il y avait à peu près seize milles; et cette dernière ville était à deux lieues au nord de Nazareth, de même que Naïm au sud-est. Après avoir traversé Naïm et Sion, située au pied du petit Hermon et sur la limite de l'ancienne tribu d'Issachar, on laissait de côté Sulim, patrie de la Sulamite, puis Hadadremmon, qui prit plus tard le

863975

nom de Maximilianopolis, et l'on arrivait à Jezraël ou Esdrelon. Cette ville appartenait encore à la tribu d'Issachar : elle était située au milieu de la vallée du même nom, ou de la grande plaine de Samarie, au pied du mont Gelboë. C'était dans son voisinage qu'était la vigne de Nabot, et l'on y voyait encore à cette époque les ruines de l'ancien palais d'où fut précipitée Jézabel. On trouvait aussi près de là, du côté de Scythopolis, la source de Charod, où Gédéon avait bu avec son armée lorsque le Seigneur donna à ces trois cents héros la victoire sur Madian. On passait près d'un endroit nommé aujourd'hui Ain el Todschar, c'est-à-dire *la source du marchand*, où les caravanes passent encore maintenant, et s'arrêtent pour faire boire leurs chameaux. C'était là que se trouvait la citerne d'où les fils de Jacob avaient tiré Joseph, leur frère, pour le vendre à des marchands madianites qui venaient de Galaad. Puis on montait à Samarie, après une route de douze milles environ, en passant par Ginée, située à cinq lieues de Nazareth et formant la limite entre la Samarie et la Galilée.

« Jésus étant entré dans un bourg, dix lépreux qui se « tenaient de loin vinrent à sa rencontre. Ils élevèrent « la voix et crièrent : Jésus, maître, ayez pitié de nous. » Ils avaient entendu parler du lépreux qu'il avait guéri l'année précédente dans une des villes de Galilée : c'est pour cela qu'ils s'adressaient à lui et qu'ils l'attendaient à son passage. « Il les vit, et leur dit : Allez, et montrez-« vous aux prêtres. Or, pendant qu'ils y allaient, ils se « trouvèrent guéris. L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, « retourna sur ses pas, loua Dieu à haute voix, se pro-« sterna aux pieds de Jésus en lui rendant grâces. Or c'é-

« tait un Samaritain. Jésus lui dit : N'y en a-t-il pas eu « dix de guéris? Où sont les neuf autres? Il ne s'est donc « trouvé que cet étranger qui soit revenu pour rendre « grâces à Dieu? Puis il lui dit : Lève-toi, et t'en va, ta « foi t'a sauvé. » (*Luc.*, XVII, 11.) Parmi les douze apôtres de Notre-Seigneur, il n'y avait qu'un Juif au contraire, et ce Juif le trahit.

La Pâque approchait. Mais les personnes impures étaient exclues de la fête, et ne pouvaient assister aux assemblées religieuses, de sorte que, d'après le Chelim, I, 8, ceux qui s'étaient souillés pour un jour seulement étaient exclus du portique des Israélites et des femmes. Ceux qui avaient touché un cadavre devaient se tenir en dehors des portiques extérieurs, et par conséquent de l'enceinte des murs du temple. Enfin, les femmes en couches, celles qui souffraient d'un flux de sang, etc., ne pouvaient pas même fouler le sol de la montagne où s'élevait le temple. Les lépreux étaient admis dans les synagogues, mais à des places particulières. Aussi, les prêtres et les lévites exerçaient une surveillance très-exacte pour qu'aucune personne impure soit parmi les païens, soit parmi les Juifs, ne dépassât la limite qui lui était prescrite. Celui qui s'était souillé avant la Pâque devait ou arriver à Jérusalem quelques jours plus tôt, pour s'y purifier légalement, comme firent les Juifs dont parle saint Jean, XI, 55, ou fêter quatre semaines plus tard la seconde Pâque, appelée aussi la petite Pâque. Ceux qui avaient été guéris de la lèpre devaient, d'après les prescriptions de Moïse, se présenter au prêtre, pour qu'il pût constater leur guérison, et les déclarer purs. Ils donnaient comme offrande deux oiseaux, dont l'un était immolé et mis en terre,

tandis qu'on donnait à l'autre la liberté, après l'avoir toutefois baigné dans le sang du premier. Touchant symbole qui représentait en petit le même mystère et la même idée que le bouc émissaire à la fête des Expiations. Huit jours après ils pouvaient, s'il en était temps encore, prendre part aux fêtes de Pâque. (*Lévit.*, XIV.) Cette guérison miraculeuse des dix lépreux arriva, d'après la tradition, à Ginée, ville frontière dont il ne reste plus qu'un village en ruine, connu sous le nom de Genin ou Dschinin, à deux lieues de Samarie.

De là, après avoir traversé un lieu nommé Arus ou Atharus, on arrivait à l'ancienne capitale de la Samarie, qui n'en était éloignée que de cinq milles. On y voyait encore alors le palais du roi Achab, avec d'autres monuments de l'ancienne grandeur de cette ville. Après avoir été conquise sous Salmanasar, roi d'Assyrie, puis détruite de fond en comble plus tard sous le roi Jean Hyrcan, elle commença à se relever de ses ruines sous Pompée, qui avait entrepris de la rebâtir. Et le gouverneur de Syrie, Gabinius, qui avait commandé les armées romaines dans la guerre entre les deux frères Hyrcan et Aristobule, en avait achevé la reconstruction et augmenté la population. Mais Hérode, étant monté sur le trône, fit entourer Samarie de nouveaux murs et de forts, dans une enceinte de plus d'une lieue; puis il fit venir une colonie de 6,000 vétérans, et la nomma Sébaste, en l'honneur d'Auguste, à qui il fit aussi élever, au milieu de la ville, un temple qui rivalisait de magnificence avec les temples et les palais de Rome. A la place de cette cité, si belle et si riche autrefois, on n'aperçoit plus aujourd'hui, au milieu des ruines, qu'un pauvre village connu sous le nom de Subusta

ou Subusti, monument de la fragilité des gloires de ce monde.

Tel était l'état de Samarie lorsque Notre-Seigneur traversa ses rues. Déjà cependant elle n'occupait que le second rang, et était dépassée par la nouvelle ville située au sud, et connue sous le nom de Sichem, qui compte encore aujourd'hui environ un millier d'habitants. Sichem possédait l'ancienne citadelle de Mello, et sous le second temple elle était devenue la véritable métropole du pays; de sorte que l'apôtre saint Jean lui donne le nom de Samarie. (Év., IV, 7.) Elle devait cet avantage à sa proximité du mont Garizim, et aux tombeaux des prophètes qu'elle possédait. Mais les Juifs, par haine et par jalousie, l'appelaient l'*ivre*. C'était le nom que le prophète Isaïe avait donné déjà ironiquement à l'ancienne capitale d'Israël (XXVIII, 1), et il est caractéristique pour cette époque. Quelques centaines de pas plus loin, au pied du Garizim, était le bourg de Tirathaba, où Simon le Magicien réunit plus tard ses partisans. Puis on rencontrait au sud-est, à quatre lieues de Sichem et sur la grande route, Lebona, aujourd'hui Canleban ou Bethleban, située au milieu des montagnes dans une charmante contrée, et célèbre par la qualité de ses vins. De là on arrivait, à travers les montagnes, au bourg de Schilo, où s'était arrêtée autrefois l'arche d'alliance, à dix ou douze milles de Sichem, dans le pays d'Acrabatène. Aujourd'hui les ruines seules de Seilûn rappellent son souvenir.

CHAPITRE II

Hostilités des Samaritains. — Les Enfants du tonnerre.

« Jésus envoya quelques personnes devant lui pour lui « retenir un logement. Ceux-ci étant partis vinrent dans « une ville des Samaritains; mais ceux de ce lieu ne « voulurent point les recevoir, parce qu'il paraissait qu'il « allait à Jérusalem. Ce que voyant ses disciples Jacques « et Jean, ils dirent : Maître, voulez-vous que nous « appelions le feu du ciel pour qu'il les dévore. Mais, se « tournant vers eux, il les réprimanda et leur dit : Vous « ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme « n'est point venu pour perdre les hommes, mais pour « les sauver. Et ils s'en allèrent dans un autre bourg. » Saint Luc, il est vrai, place ce fait à l'époque où Notre-Seigneur était sur le point de quitter ce monde. Mais comme saint Matthieu (xix, 1) nous dit expressément et que les autres évangélistes nous insinuent que Jésus, dans le dernier voyage qu'il avait fait à Jérusalem, lors de la fête des Tabernacles, était parti du pays situé au delà du Jourdain, et comme d'un autre côté il ne célébra aucune autre fête dans l'intervalle, nous ne pouvons placer plus tard cet épisode sans abandonner tout à fait le récit de saint Matthieu.

C'était dans cette contrée qu'Élie avait appelé le feu du ciel sur les gens d'armes du roi Ochozias, lorsque celui-ci envoya des députés consulter les oracles des dieux à Accaron, dans la terre des Philistins. Et c'est pour cela que la pensée vint aux apôtres de le faire tomber de nouveau

sur ceux qui refusaient de recevoir leur maître. C'est à partir de ce moment que Notre-Seigneur Jésus-Christ donna à Jacques et à Jean le nom de *Benireges*, ou, d'après la prononciation galiléenne, *Boanerges*, c'est-à-dire *fils du tonnerre*. C'était eux qu'il avait envoyés devant lui pour annoncer son arrivée. Il n'y avait point d'hôtellerie dans ce lieu; mais Notre-Seigneur voulait seulement demander un gîte. Saint Luc (II, 7) distingue très-bien les maisons particulières, *cataluma*, des hôtelleries où l'on recevait les étrangers, comme il y en avait dans le désert de Jéricho, sur la route de Jérusalem. Les voyageurs en Orient portent ordinairement avec eux de quoi manger, et des tentes de cuir pour s'établir en plein air lorsqu'ils ne peuvent trouver de logement. Telle était l'ancienne coutume, au rapport de Denis d'Halicarnasse (VIII, 3), et c'est encore ce que l'on fait aujourd'hui. Mais Notre-Seigneur ne portait pas même une valise avec lui.

CHAPITRE III

Des villes que parcourut Notre-Seigneur dans son voyage. — Tombeaux des prophètes.

De Schilo le chemin conduisait, vers l'ouest, à un bourg nommé Geba ou Gebena, à cinq milles plus loin à Ophni, ou, d'après Josèphe, Gophna, *le verger*, situé à quinze lieues au nord de Jérusalem. Puis la route prenait à gauche, et traversait Béthel, ville des montagnes, laissant de côté les villes de Hai, de Bethaven, celle de Gal-

gala, où s'était reposée autrefois l'arche d'alliance, et enfin, un peu plus à l'est encore, celle d'Éphrem. Notre-Seigneur néanmoins, dans ses différents voyages à Jérusalem, visita aussi ces lieux, et entre autres Éphrem, comme nous le verrons plus tard. Béthel, la maison de Dieu, où Jacob vit une échelle s'élevant de la terre au ciel, était située dans une contrée où les montagnes, descendant depuis le sommet jusque dans la vallée, par des terrasses en forme de degrés, semblaient former déjà comme une échelle céleste. Elle était dans le district de Benjamin, quoiqu'elle fît partie des possessions d'Éphraïm, et, à cette époque, de la Samarie. Dans le xiiie siècle on montrait encore là le tombeau de Débora, nourrice de Rébecca : on n'y voit plus aujourd'hui que des ruines. Sur le chemin de Béthel à Rama, au milieu des montagnes d'Éphraïm, était le palmier de Débora, sous lequel la prophétesse avait rendu la justice. Au pied de la montagne était située Beera ou Beeroth, aujourd'hui Bir ou Elbir, où avaient logé Joseph et Marie en revenant de Jérusalem, lorsqu'ils perdirent Jésus, âgé de douze ans. Aussi, depuis ce temps, les pèlerins se font un devoir de s'arrêter en ce lieu et d'y loger.

Un mille plus loin, à neuf milles environ de Jérusalem, était le bourg de Michmas, dont on vantait alors les pains, de même que ceux d'Éphraïm et de Zanoa. Il était situé près du ravin creusé dans le rocher au bas de Jéricho, et que Saül avait occupé et défendu contre les Philistins. A partir de là, le chemin montait de nouveau, traversant Rama ou Ramathon, nommée encore Ramathaïm-Zophin, située à six milles de Jérusalem sur une montagne boisée, où l'on voyait encore les anciens bâtiments de l'école des

prophètes. C'est là que Samuel était né, et qu'il avait été enseveli. Maintenant, à la place de son tombeau s'élève une mosquée, pendant que le tombeau de Josué s'est conservé jusqu'au temps d'Eusèbe sur la même montagne à Timnathsera. Les pharisiens avaient élevé ici, et en beaucoup d'autres endroits, des tombeaux aux prophètes, et orné avec un soin particulier les monuments des justes que leurs pères avaient fait mourir. Jésus parcourut tous ces lieux, il vit tous ces tombeaux; et sous l'impression encore de ces souvenirs il comparait les pharisiens à des sépulcres blanchis. Non loin de Rama, à moitié chemin à peu près de cette ville à Jérusalem, on trouvait vers le nord et sur la route la ville de Maspha, célèbre autrefois par le séjour qu'y avait fait Samuel, et plus encore parce qu'elle avait été la ville sainte, la ville de la prière pour le peuple d'Israël tout entier avant la construction du temple. Puis le chemin conduisait à Gabath Saül, près de l'ancienne Gabaa, où s'était reposée l'arche d'alliance. C'était la patrie de Saül; c'était là aussi que Salomon avait demandé la sagesse au Seigneur.

Un peu plus loin on atteignait Anathot, nommée aussi la tour de Jérémie. C'était là qu'était né ce prophète, et il n'y avait plus pour aller à Jérusalem que trois milles de chemin. On arrivait enfin à Zophim ou Sapha, en grec Scopos, c'est-à-dire *vue*, et de là on apercevait le faîte des édifices de Jérusalem. Un peu plus loin, après avoir traversé le vallon de Savé, on trouvait les tombeaux des rois, et le lieu où Melchisédech offrit pour Abraham le pain et le vin au Seigneur et où Absalon s'était fait construire un monument, et l'on était aux portes de la capitale. Ainsi, le Sauveur dans ses voyages parcourait les che-

mins où avaient marché avant lui les prophètes ses précurseurs.

CHAPITRE IV

Choix de soixante-dix disciples.

« Or il arriva que, pendant qu'ils étaient en chemin, « un docteur de la loi approcha, et dit : Maître, je veux « vous suivre partout où vous irez. Mais Jésus lui répon- « dit : Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux leurs « nids sous le ciel; le Fils de l'homme seul n'a point où « reposer sa tête. » Nous voyons que le Sauveur trouva, dans ce second voyage, plus de sympathie que dans le premier. Mais les savants, en général, aiment assez leurs aises; et, de plus, perdus et absorbés dans leurs livres et dans leurs spéculations, ils sont peu propres aux choses de la vie pratique, et sont, en général, des ouvriers peu actifs dans la vigne du Seigneur. Aussi le premier savant qui s'offre à Notre-Seigneur est déclaré incapable et rejeté. « Il dit « à un autre : Suis-moi; mais celui-ci lui répondit : « Maître, permettez-moi d'abord d'aller ensevelir mon « père. Jésus lui répondit : Laisse les morts ensevelir « leurs morts; mais pour toi, va, et annonce le royaume « de Dieu. » Ce que Notre-Seigneur reproche à cet homme, ce n'est pas de vouloir rendre à son père les devoirs qu'impose l'amour filial, mais c'est de vouloir attendre la mort de son père pour se consacrer ensuite à la prédication de l'Évangile. Son père n'était pas mort encore; autrement le fils n'aurait pu s'éloigner de la maison,

puisque quiconque avait touché seulement un mort, ou s'était approché de lui, était regardé comme impur. Ni le grand prêtre, ni aucun Nazaréen ne pouvait pleurer un mort, ni s'occuper de la sépulture de ses parents ou de ses alliés.

« Un autre lui dit encore : Maître, je veux vous suivre ; « laissez-moi seulement d'abord prendre congé des « miens. Mais Jésus lui dit : Celui qui met la main à la « charrue et regarde en arrière n'est pas propre au « royaume de Dieu. » Elisée, le fils de Saphat, choisi par Élie pour prophète au moment où il tenait la charrue, avait pu dire à celui-ci : « Laissez-moi aller baiser mon père « et ma mère et prendre congé d'eux. » Mais après que l'Homme-Dieu était descendu visiblement sur la terre, aucune affaire temporelle ne pouvait plus retarder l'obligation de le suivre pour ceux qu'il daignait appeler. Que l'on se rappelle ici l'exemple à jamais mémorable de saint François-Xavier, qui, allant aux Indes et ne se trouvant qu'à quelques lieues de sa patrie, où vivait encore sa mère, eut le courage de passer outre sans aller lui donner un dernier baiser. Il est probable que les deux hommes dont il est ici question en firent autant, et qu'ils s'attachèrent aussitôt à Notre-Seigneur pour le suivre. Jésus entra donc à Jérusalem pour y célébrer la fête.

CHAPITRE V

Le Paralytique à l'étang de Bethsaïda.

« Or il y avait à Jérusalem, près la porte des Brebis, « un étang nommé en hébreu Bethsaïda, autour duquel

« étaient cinq portiques couverts. Il y avait là une grande « multitude de malades, d'aveugles, de boiteux et de « paralytiques qui attendaient le bouillonnement de l'eau; « car à certains temps l'ange du Seigneur descendait, agi- « tait l'eau, et celui qui descendait le premier dans l'étang « était guéri, de quelque maladie qu'il souffrît. Or parmi « ceux-ci se trouvait un homme paralytique depuis trente- « huit ans. Jésus voyant cet homme qui était couché, et « sachant qu'il était malade depuis si longtemps, lui dit: « Veux-tu être guéri? Il répondit: Maître, je n'ai per- « sonne pour me descendre dans l'étang lorsque l'eau est « agitée; et avant que j'y arrive il y a longtemps déjà « qu'un autre a pu descendre le premier. Jésus lui dit « alors: Va, prends ton lit, et marche. Or ceci se passait « un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à cet homme « qui avait été guéri: C'est aujourd'hui le sabbat, il ne « t'est pas permis de porter ton lit. » En effet, celui qui portait quelque chose le jour de sabbat était lapidé. « Il « leur répondit: Celui qui m'a guéri m'a dit: Prends ton « lit, et marche. Ils lui demandèrent donc: Quel est celui « qui t'a dit: Prends ton lit et marche? Mais il ne savait « qui c'était; car Jésus s'était retiré, parce qu'il y avait « une grande foule avec lui. Mais Jésus l'ayant trouvé plus « tard dans le temple, » rendant grâces sans doute à Dieu pour sa guérison, « il lui dit: Te voilà guéri; ne pèche « plus, de peur qu'il ne t'arrive pis encore. L'homme « s'en alla, et annonça ouvertement parmi les Juifs que « c'était Jésus qui l'avait guéri. »

Nous voyons ici l'accomplissement de ces paroles du prophète Zacharie (XIII, 1): « En ce jour s'ouvrira une « source pour la maison de David et les habitants de Jéru-

« salem, pour la purification de leurs péchés et de toutes « leurs souillures. » La porte des Brebis était une des douze portes de Jérusalem au temps de Notre-Seigneur. Elle était située à l'est de la ville, et était ainsi appelée parce que c'était par là que l'on conduisait au temple les brebis et les agneaux des sacrifices. La source jaillissait au sud-ouest et au pied de la montagne du temple, et ses eaux étaient recueillies aussitôt dans un réservoir. Nous pouvons conclure de ce fait et de celui de la guérison de l'aveugle-né, dans la piscine de Siloé, que Jésus montait ordinairement au temple, et en descendait du côté du midi et de la porte nommée Hulda, parce que la pente était plus douce et plus facile de ce côté, tandis que du côté du nord elle était très-escarpée. D'après une ancienne tradition juive, Dieu devait, dans les jours du Messie, faire jaillir de Jérusalem des eaux vives pour la guérison de tous les malades.

L'Orient a toujours été le pays des merveilles, et surtout la Palestine à cette époque. Dans les pays chauds, toutes les bénédictions semblent se rattacher à l'eau. Aussi l'histoire nous parle de rivières et de sources merveilleuses existant au temps où vivait Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre. Josèphe et Pline font eux-mêmes mention d'un ruisseau dans le nord de la Palestine, qui pendant six jours de la semaine était plein d'eau, et qui devenait sec le septième. Josèphe raconte même que Titus passa près de cette source merveilleuse, après avoir accompli sur Jérusalem et la Syrie la sentence terrible portée contre ce malheureux pays. Mais cet historien, confondant l'ordre dans lequel se manifestait ce double phénomène, prétend que la source coulait le jour du sabbat, et se desséchait les autres jours. Ce fait peut, il est vrai, trouver sa raison

dans quelque loi physique; mais il est plus difficile d'en expliquer la régularité.

La tradition nous parle encore de la source de Mirjam, près du lac de Tibériade, qui tirait son nom de celui de la sœur de Moïse et d'Aaron, et qui rendait la santé aux malades lorsqu'ils se lavaient dans ses eaux. Il en est de même de la source d'Élysée, près de Jéricho, qui jaillit au pied du mont de la Quarantaine, et s'appelle aujourd'hui chez les Arabes Ain-el-Sultan, ou source du roi. Elle avait été autrefois pour cette contrée une source de stérilité et de désolation. Mais le prophète, pour récompenser la ville de l'hospitalité qu'il y avait reçue, en avait fait par ses prières une source de fécondité pour les femmes et de bénédiction pour tout le pays, tant que les habitants pratiquèrent la vertu. Abondante pour celui qui savait se contenter de peu, elle était avare pour celui qui était avide, comme nous le raconte en détail Josèphe lui-même.

« La fécondité du sol de Chanaan ne dépend point de « la nature, mais de la bénédiction ou de la malédiction « que le Tout-Puissant répand sur elle, selon qu'elle « mérite l'une ou l'autre. » C'était un proverbe qui s'applique parfaitement à la source de Bethsaïda. Le mot lui-même signifie *source salutaire;* mais on ne le retrouve point ailleurs dans la Bible. Josèphe, toutefois, nous représente la source de Siloé, qui était tout près, comme non moins merveilleuse et non moins salutaire. Presque toute la ville de Jérusalem se servait de ses eaux. Les ablutions prescrites par la loi de Moïse se faisaient ordinairement à la fontaine de Siloé. Aussi y avait-il toujours foule en ce lieu. Les prêtres aussi puisaient là de l'eau pour le

temple, et en buvaient lorsqu'ils avaient trop mangé des viandes des sacrifices, afin de faciliter la digestion; car elle avait une vertu dissolvante et purgative. Il y avait près de l'étang de Bethsaïda, au temps de Notre-Seigneur, un édifice composé de cinq portiques ou colonnades, et qui portait aussi le nom de Bethsaïda, c'est-à-dire *maison de salut*, ou *de grâces*, ou *de bienfaisance*.

C'était là que se tenaient les malades et les infirmes, afin de puiser de l'eau pour se guérir. Ceux qui souffraient de quelque mal assiégeaient la fontaine, et dès qu'elle bouillonnait ils descendaient aussitôt dans l'eau, à laquelle le mouvement et l'agitation donnaient une nouvelle énergie. Ce mouvement, produit sans doute par le dégagement souterrain du calorique, et que l'on remarque à certains temps déterminés dans un grand nombre de sources minérales, était attribué par le peuple à l'opération d'un ange; et l'apôtre saint Jean confirme cette croyance dans le récit qu'il nous fait. Beaucoup de maladies, et entre autres la goutte, les rhumatismes, la paralysie et la consomption, trouvaient dans cette source leur guérison, pourvu que les malades pussent y descendre et y plonger avant que la saturation minérale se fût dissipée, et que l'eau eût perdu sa chaleur bienfaisante.

C'est là aussi que se tenait depuis plus ou moins longtemps notre paralytique, malade depuis trente-huit ans déjà; mais l'évangéliste ne dit point qu'il était là depuis trente-huit ans. Nous trouvons dans les écrits des rabbins quelques reflets des guérisons vraiment extraordinaires qui s'opéraient à cette source et de la tradition qui s'y rattachait. Ils nous parlent en effet, tout en altérant singulièrement la légende primitive, d'une eau qui guérissait

autrefois toutes sortes de maladies, et dont ils attribuent la vertu à l'opération d'un ange. Peu de temps après la guérison de ce paralytique, la tour de l'étang de Siloé, qui se trouvait près de là, s'affaissa et fut renversée, ce qui coûta la vie à un grand nombre d'hommes. Cependant, dix ans environ après la mort du Messie, et sous le roi Agrippa, on voulut élargir l'ouverture de la source, afin d'y puiser en plus grande abondance, et l'on essaya d'en conduire les eaux dans un plus grand nombre de canaux et de réservoirs. Mais la source disparut tout à fait, comme pour montrer qu'elle devait à Dieu seul, et non à la main des hommes, son influence et sa vertu. Puis après qu'on l'eut rétablie dans son état primitif, elle se remit à couler de nouveau.

Mais lorsque la colère divine fondit sur Jérusalem, l'on vit cesser en même temps les bénédictions des sources de Bethsaïda et de Siloé. Et lorsque Flavius Josèphe, sur les ordres de Titus, s'avança devant les murs de la ville pour la sommer de se rendre, et qu'il voulut représenter aux habitants les malheurs irréparables qu'ils allaient attirer sur leurs têtes s'ils persistaient à se défendre, parmi les signes de la malédiction divine à leur égard il leur cita comme un des plus frappants le tarissement de la source de Siloé. A cette époque, en effet, comme autrefois au temps de Nabuchodonosor et de la première destruction de Sion, cette source merveilleuse s'était arrêtée pendant tout le temps qu'elle avait été au pouvoir des Juifs; de sorte que l'on était obligé d'en acheter l'eau par petites mesures, tandis qu'elle coulait en abondance pour les ennemis. Et ce phénomène était d'autant plus remarquable que Jérusalem n'avait encore jamais manqué d'eau, tan-

dis que ses ennemis, au contraire, souffraient ordinairement, autour de son enceinte, des ardeurs de la soif.

Un phénomène tout opposé s'était manifesté lors du siége de Jérusalem sous Sanhérib ou Sennachérib, comme nous l'apprend une tradition rapportée par saint Épiphane. A cette époque, l'eau de la source ne coula que pour les Juifs. Aussi la légende des rabbins lui donne une origine merveilleuse, et rapporte qu'elle jaillit à la prière d'Isaïe, pour apaiser sa soif au milieu des souffrances qu'il endurait lorsqu'il fut scié sur l'ordre de l'impie Manassès. Tacite lui-même avait entendu parler de cette source intarissable. (*Hist.*, v, 12.) Dans le sac de Jérusalem, sous Titus, les portiques de la fontaine de Bethsaïda furent détruits comme tout le reste; car les Romains brûlèrent la ville jusqu'à Siloé, comme le raconte Josèphe (*de Bello*, VI, 7, 2). Eusèbe rapporte, dans son *Onomasticon*, que de son temps on montrait encore deux réservoirs, dont l'un avait un fond rougeâtre ou jaune qui venait probablement du soufre contenu dans la source, combiné avec l'alun, le natron et d'autres minéraux. Le peuple attribuait ce phénomène au sang des victimes qui coulait du temple dans la source, ou encore aux agneaux qu'on y lavait autrefois avant de les immoler aux fêtes de Pâques. Mais le sang des victimes était reçu dans le ruisseau de Cédron, et y arrivait par la source nommée Étam.

Au reste, nous ne devons pas nous étonner que la fontaine de Bethsaïda ait perdu son efficacité merveilleuse depuis la mort du Fils de l'homme. En effet, la terre promise tout entière n'a-t-elle pas changé de face depuis cette époque, et n'a-t-elle pas présenté chaque jour un nouveau signe de cette malédiction divine qui avait autre-

fois frappé Sodome et Gomorrhe? Tertullien appelle déjà de son temps l'attention des Juifs sur ce point. Plus d'une fois, depuis cette époque, le voyageur, passant près du Jourdain, où Notre-Seigneur a été baptisé, a vu sortir du lit de ce fleuve des monstres menaçants. Et l'on sait qu'un médecin français qui accompagnait Salignac dans son voyage en Palestine, fut dévoré en cet endroit par une bête de cette espèce. Ce désert de sable, qui part des rives de l'Euphrate, approche tous les jours davantage de la terre sainte, et menace déjà de dépasser le Jourdain. Le pays n'est plus aujourd'hui qu'une ombre de ce qu'il était autrefois. Au lieu de ces sources qui y entretenaient l'abondance, et y rendaient la santé aux malades, les habitants de ces contrées n'ont plus que la solitude des déserts et les horreurs de la peste.

Les harpes des filles de Sion sont suspendues aux saules pleureurs. Les toits des maisons de la Judée sont renversés, ses vignobles sont devenus des forêts sauvages, où le sanglier trouve une retraite assurée. Le puits de Jacob est tari, le Kison et le lit du Cédron sont desséchés. Une seule barque de pêcheur vogue aujourd'hui sur cette mer de Galilée où se sont données autrefois des batailles sanglantes. Le voyageur trouve à peine dans toute la contrée une dizaine de sources dont le cours s'étende au delà de cent pas; et l'on n'aperçoit pas un seul village dans la grande plaine de Samarie, depuis Scytopolis jusqu'à Ginée. Jéricho, cette ancienne place de guerre, n'est plus qu'un petit village nommé Richa, composé de quelques huttes, et entouré d'une plaine immense et inculte, large de quatre lieues. Voilà tout ce qui reste de cette riche cité, célèbre par ses palmiers et par ses jardins embaumés. Là

où plusieurs millions d'hommes vivaient en paix, végètent tristement aujourd'hui quelques centaines de milliers d'habitants. Le chacal erre au milieu de ces landes désertes, et les loups pénètrent jusque dans la demeure des hommes. Le berger a peine à se défendre sur le Carmel, pendant la nuit, contre la panthère et le léopard. On ne voit plus sur le mont Liban que quelques cèdres épars çà et là. Le tigre a choisi sa tanière sur le mont Thabor, et, caché dans l'herbe avec le serpent, il épie les pas du voyageur. Les hommes eux-mêmes qui ont conquis ce pays sont comme des bêtes sauvages; et c'est ainsi que s'accomplit encore aujourd'hui sous nos yeux la malédiction annoncée autrefois à la terre promise par Moïse au nom du Seigneur. « Les peuples de la terre regarderont et diront : « Pourquoi le Seigneur en a-t-il « agi ainsi avec ce pays? Quelle est donc la cause de cette « colère et de cette fureur? » (*Deuter.*, XXIX, 21.)

L'ancien étang de Bethsaïda n'est plus aujourd'hui qu'une espèce de caverne murée et presque vide d'eau, située derrière la montagne du temple, près de la porte de Saint-Étienne. Ce changement de la Palestine depuis la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ est avoué par les Juifs eux-mêmes, qui semblent exagérer encore les avantages et les bénédictions dont ce pays jouissait autrefois. Lorsque le Sauveur parut sur la terre, la terre sainte regorgeait de biens et nageait dans l'abondance. Mais déjà, dans les jours du rabbin Jochanan, qui avait vécu du temps de Notre-Seigneur, la terre avait pris une autre forme : ce sont les expressions du Talmud de Jérusalem. (*Sota*, cap. XII.)

CHAPITRE VI

Discours prononcés dans le temple. — Question sur le royaume de Dieu.

Ces deux miracles, opérés coup sur coup par Notre-Seigneur, avaient augmenté singulièrement sa considération aux yeux du peuple de Jérusalem. Les neuf lépreux qu'il avait guéris étaient venus se montrer aux prêtres, et leur annoncer leur guérison miraculeuse. Puis ces derniers l'avaient vu guérir sous leurs yeux un incurable qui pendant trente-huit ans avait essayé vainement tous les remèdes naturels. Tout cela devait attirer leur attention, et il était juste qu'ils se demandassent : « Quel est « donc celui qui peut opérer de telles choses? et au nom « de qui est-il venu? » S'il s'était donné pour un des anciens prophètes venus sur la terre, ils s'en seraient moins préoccupés; mais il s'était déclaré le Fils de Dieu, et c'est là ce qui les troublait. La violation apparente du sabbat devait déjà soulever contre lui leur fanatisme. Ils poursuivaient donc Jésus, et cherchaient à se débarrasser de lui, parce qu'il avait opéré cette guérison le jour du sabbat. Mais Jésus leur répondit : « Mon Père agit jus-« qu'aujourd'hui, et moi j'opère aussi. »

« Les Juifs cherchèrent donc encore davantage à le « faire mourir, parce que, non content d'avoir violé le « sabbat, il avait nommé Dieu son père, et s'était fait « égal à lui. Jésus leur répondit par ces paroles : En « vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien « faire de lui-même, si ce n'est ce qu'il voit faire au

« Père; mais ce que le Père fait, le Fils le fait en même
« temps avec lui. Le Père aime le Fils, et lui suggère
« tout ce qu'il fait. Il lui suggèrera même des œuvres
« bien plus grandes encore que ne le sont celles-ci, et
« qui vous rempliront d'admiration : car, de même que
« le Père éveille les morts et leur donne la vie, ainsi le Fils
« donne la vie à qui il veut. Le Père aussi ne juge personne,
« mais il a abandonné tout jugement au Fils, afin que tous
« honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Celui donc
« qui n'honore pas le Fils n'honore pas non plus le Père
« qui l'a envoyé. En vérité, en vérité je vous le dis,
« quiconque écoute ma parole, et croit à celui qui m'a
« envoyé, a la vie éternelle; il n'encourt point le juge-
« ment, mais il a passé de la mort à la vie.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient,
« et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix
« du Fils de Dieu; et ceux qui l'auront entendue vivront :
« car, de même que le Père a la vie en soi, ainsi il a
« donné aussi au Fils d'avoir la vie en soi; et il lui a
« donné aussi le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils
« de l'homme. Que cela ne vous étonne point, car
« l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux
« entendront la voix du Fils de Dieu. Et ceux qui auront
« fait le bien se lèveront pour la résurrection de la vie,
« et ceux qui auront fait le mal pour ressusciter à leur
« condamnation. Je ne puis rien faire de moi-même; je
« juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste,
« parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la vo-
« lonté de celui qui m'a envoyé. Si je me rendais témoi-
« gnage à moi-même, mon témoignage ne serait pas
« véritable. Mais il en est un autre qui rend témoignage

« de moi, et je sais que le témoignage qu'il en rend est « véritable. Vous avez envoyé vers Jean, et il a rendu « témoignage à la vérité.

« Pour moi, ce n'est pas des hommes que je reçois le « témoignage, mais je dis ceci pour que vous soyez « sauvés. Jean était une lampe ardente et brillante, et « vous avez voulu vous réjouir un peu de temps seule- « ment à sa lumière. Pour moi, j'ai un témoignage plus « grand que celui de Jean : car les œuvres que mon Père « m'a données à faire, ces œuvres que je fais rendent « témoignage pour moi que c'est mon Père qui m'a en- « voyé. Et le Père qui m'a envoyé a rendu lui-même « témoignage de moi; mais vous n'avez jamais ni en- « tendu sa voix, » qui a retenti au Jourdain, « ni vu sa « forme. Vous n'avez point non plus sa parole au dedans « de vous-mêmes, parce que vous ne croyez point à « celui qu'il a envoyé. Scrutez l'Écriture, puisque vous « croyez y trouver la vie éternelle, et n'avoir plus besoin « de moi; c'est elle cependant qui rend témoignage de « moi. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la « vie. Je ne cherche pas la gloire aux yeux des hommes; « mais je vous connais, et je sais que vous n'avez point « en vous l'amour de Dieu, et que vous faites tout pour « la gloire des hommes. Je suis venu au nom de mon « Père, et vous ne me recevez pas. Si un autre venait en « son propre nom, vous l'accueilleriez. Comment pour- « riez-vous croire, recherchant comme vous le faites la « gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et ne « cherchant pas la gloire qui ne vient que de Dieu? Ne « croyez pas que je vous accuserai devant le Père; il « en est un déjà qui vous accuse, c'est Moïse, en qui

« vous espérez. Car si vous croyiez à Moïse, vous croiriez « aussi à moi : car c'est de moi qu'il a écrit. Mais ne « croyant pas à ses écrits, comment croiriez-vous à mes « paroles? »

Pour la première fois donc les princes du peuple pensèrent à se débarrasser de Jésus par un crime, sous prétexte qu'il se disait semblable à Jéhova. Notre-Seigneur ne chercha point à leur prouver qu'ils avaient mal compris ses paroles; car il était vraiment le Fils de Dieu. Il se contenta d'exprimer son étonnement sur l'aveuglement de ces hommes qui scrutaient l'Écriture, et attachaient plus d'importance à la lettre et à des interprétations humaines qu'au témoignage manifeste de Dieu lui-même; de ces hommes qui, après avoir envoyé consulter Jean et admiré sa réponse, fermaient opiniâtrément les yeux à la lumière. Ces caractères qui distinguaient les Juifs à cette époque, nous les retrouvons, hélas! chez les hommes de tous les temps et jusqu'à nos jours. Mais « quiconque juge d'après la lettre sera aussi jugé d'après la « lettre. »

Notre-Seigneur, dans ses discours, condamne ceux qui se séparent du corps vivant de l'Église, croyant trouver le salut et le bonheur éternel dans l'interprétation seule de la Bible. Celle-ci ne fait que rendre témoignage à celui qui est toujours présent et vivant dans son Église. Mais de même que les Juifs d'alors invoquaient la lettre morte et entendue à leur façon, pendant qu'ils songeaient à faire mourir le Christ, qui vivait au milieu d'eux, ainsi aujourd'hui encore tous les hérétiques cherchent à se débarrasser du Christ, qui s'est rendu vivant dans son Église, et qui manifeste incessamment en elle et par elle les

secrets de la Divinité; et ils s'imaginent le servir en s'attachant comme des esclaves à la lettre extérieure des livres saints.

« Or, les pharisiens lui ayant demandé quand viendrait « le royaume de Dieu, il leur répondit : Le royaume de « Dieu ne vient point d'une manière visible : on ne vous « dira point: Il est ici, ou, Il est là; mais le royaume de « Dieu est au dedans de vous-mêmes. » (*Saint Jean*, v; — *Saint Luc*, XVII.) Saint Luc rattache cette provocation des pharisiens à la guérison des dix lépreux. Ce miracle et les autres qu'avait faits Notre-Seigneur devaient naturellement leur suggérer cette question ; mais ils croyaient que le Messie, quand il viendrait, descendrait au milieu des nuages du ciel, pour établir visiblement sur la terre son règne de mille ans. C'est pour combattre ce préjugé que Notre-Seigneur leur fit cette réponse, et leur dit que, s'ils ne changeaient pas leur vie, ils ne verraient point le règne de Dieu, et que la venue du Fils de l'homme ne leur serait d'aucun secours. Au reste, cette provocation des pharisiens n'est que le commencement d'une longue suite de piéges et de machinations par lesquelles ces hommes perfides et opiniâtres cherchèrent à compromettre Notre-Seigneur jusqu'à sa mort.

CHAPITRE VII

Jésus passe par un champ de blé.

« Au premier sabbat après le second jour de la fête de « Pâques. » C'est ainsi que comptaient les Juifs lorsque

le second jour de Pâques tombait un jour de sabbat, parce que dans ce cas la fête de la Pentecôte arrivait sept sabbats après. La pâque ayant donc été mangée cette année-là le jeudi soir 14 du mois de nisan, le vendredi se trouvait le premier jour de la fête; et c'est le jour suivant, c'est-à-dire le samedi 16 du mois de nisan, que Jésus avait guéri miraculeusement le paralytique à la fontaine de Bethsaïda. Huit jours après, ou, comme s'exprime l'Écriture, le second sabbat après, le premier jour de la Pâque, Jésus passait par un champ de blé. « Or ses « disciples, ayant faim, se mirent à détacher des épis, « et, les froissant dans leurs mains, ils les mangeaient. » Ils s'en retournaient de Jérusalem après les fêtes, et passaient alors par la vallée de Cédron ou par la plaine de Jéricho, qui était la contrée la plus chaude de la Palestine, et où le blé mûrissait plus tôt qu'ailleurs. En effet, nous voyons, par ce passage de l'Évangile, que les épis étaient déjà mûrs dans les champs après la semaine de la Pâque, ou au 23 nisan, c'est-à-dire le 21 avril de l'an 27 de notre ère. Mais les épis qu'ils froissèrent dans leurs mains étaient des épis d'orge; car le froment ne mûrissait qu'un mois plus tard, et il paraît qu'on ne cultivait point d'autres grains dans le pays. La température est toujours chaude dans le bassin de Jéricho, écrit l'historien Josèphe, lors même qu'il neige dans les autres contrées et sur les montagnes. Cependant, comme il n'était pas permis de faire plus de 2,000 coudées de chemin le jour du sabbat, il est plus probable qu'ils étaient dans la vallée de Cédron, où la moisson commençait précisément dans cette semaine. Détacher des épis avec la main était permis d'après la loi (*Deuteron.*, XXIII, 25); mais c'était

un crime de les arracher le jour du sabbat; et celui qui l'avait fait avec l'intention de transgresser la loi, et sans être pressé par le besoin, était lapidé. L'hypocrisie pharisaïque des Juifs posait à ce propos une grave question, à savoir, si ce n'était pas faire subir aux épis une sorte de cuisson que de les rompre et les frotter dans la main lorsqu'ils étaient en pleine maturité. Aussi, « lorsque les pha-
« risiens virent ceci, ils lui dirent : Voyez, vos disciples
« font ce qu'il n'est pas permis de faire le jour du sabbat.
« Mais il répondit : N'avez-vous pas lu (c'est-à-dire n'avez-
« vous pas entendu lire dans les synagogues) ce que fit
« David lorsque lui et ses compagnons eurent faim? Com-
« ment, au temps du grand prêtre Abiathar (Achimélech),
« il entra dans la maison de Dieu, prit et mangea les
« pains de proposition, et en distribua à ses compagnons,
« quoique ni ces derniers ni lui ne pussent en manger,
« mais seulement les prêtres? Ou n'avez-vous pas lu dans
« la loi que les prêtres, au jour du sabbat, dans le temple,
« violent le sabbat sans se rendre coupables? Mais je vous
« le dis, il en est un ici qui est plus grand que le temple.
« Si vous saviez ce que signifie cette parole : Je ne veux
« point de victimes, mais la miséricorde, vous n'auriez
« pas condamné des innocents; mais, je vous le dis, le
« Fils de l'homme est maître du sabbat même. »

Ordinairement on plaçait des gardiens dans les champs avant la récolte, pour les préserver contre les oiseaux, les autres bêtes et les voleurs. Mais on avait déjà passé le sabbat d'avant la fête, où l'on présensait au Seigneur l'offrande qui consacrait la récolte : autrement les pharisiens auraient eu un second prétexte bien plus fondé encore en apparence que le dernier pour blâmer les disciples de

Jésus. Les Juifs avaient coutume de ne prendre aucune nourriture avant la prière du matin, et même souvent avant la prière du soir. Mais le sabbat formait une exception sous ce rapport. C'était le jour de fête de la semaine: et c'était à la fois un mérite et un devoir pour tous les Juifs de le célébrer en faisant trois repas copieux pendant la journée.

Nous pouvons juger ici, comme en plusieurs autres circonstances que nous ont racontées les Évangélistes, jusqu'à quel point Notre-Seigneur et ses disciples étaient pauvres et dénués de tout, puisque, pour apaiser leur faim, ils étaient obligés de cueillir des épis dans un champ, même le jour du sabbat, et que Notre-Seigneur, pour disculper ses apôtres de la transgression qu'on leur reproche, invoque la nécessité et la compassion de ceux qui les accusent. Cette pauvreté ressort de toute la vie de notre divin Sauveur, comme par exemple, lorsqu'il demande à la Samaritaine un verre d'eau; lorsque, pour payer l'impôt du temple, il est obligé d'avoir recours à un miracle, et d'envoyer Pierre chercher dans la bouche d'un poisson la pièce de monnaie qu'on lui demande; lorsqu'il s'approche d'un figuier qu'il trouve sur la route pour y chercher probablement quelques fruits, ou lorsque enfin il n'a plus avec ses disciples qu'un seul pain à manger.

Les maîtres et les sages chez les Juifs, de même que chez les Grecs et les Romains, étaient entretenus par leurs disciples. Mais il n'en était pas de ceux de Notre-Seigneur comme des disciples des autres maîtres; ce n'étaient pas eux qui l'avaient choisi, c'était plutôt lui qui les avait appelés, comme il le dit en saint Jean (xv, 16).

Ils ne pouvaient lui offrir que ce qu'ils avaient eux-mêmes, c'est-à-dire du pain, des poissons et ce qu'un pêcheur peut gagner dans sa profession : car ils ne l'avaient point quittée; mais seulement, au lieu de l'exercer eux-mêmes, ils avaient des serviteurs qu'ils payaient et qui faisaient la pêche à leur compte. En effet, à partir du moment où ils furent appelés par Notre-Seigneur, ils ne se séparèrent plus de lui. Ils ne furent choisis qu'une fois, et non pas deux ou trois fois, comme quelques-uns l'ont cru, d'après une fausse interprétation des Évangiles. Et si les trois premiers Évangélistes racontent à plusieurs reprises le choix que Notre-Seigneur fit de ses apôtres, c'est uniquement pour faire ressortir davantage leur nombre et leur vocation.

CHAPITRE VIII

Guérison de l'homme à la main desséchée.

« Il arriva à un autre sabbat que Jésus, étant entré « dans une synagogue, y enseigna. Or il y avait là un « homme dont la main droite était desséchée. » Si nous en croyons une ancienne tradition, rapportée par l'évangile des Nazaréens et des Ébionites, et qui pourrait bien être fondée, l'homme dont il est ici question était tailleur de pierres ou maçon. Saint Jérôme voit ici une image du judaïsme, qui, ayant perdu toute sa séve et sa vertu, était devenu inutile et incapable de coopérer à l'édification du temple de Dieu. « Or les docteurs de la loi et les

« pharisiens l'observaient, pour voir s'il le guérirait le « jour du sabbat, afin d'avoir sujet de l'accuser. Ils lui « posèrent donc une question, et lui dirent : Est-il per- « mis de guérir le jour du sabbat? » Dans leur impatience de le trouver en faute, ils ne purent attendre ce qu'il allait faire, et se hâtèrent de l'interroger, afin de trouver dans sa réponse un sujet de plainte contre lui, conformément au désir de leurs chefs.

Les écoles de Hillel et de Schammée étaient divisées même sur cette question : Est-il permis de consoler les malades le jour du sabbat? Ils pouvaient donc bien, à plus forte raison, le consulter pour apprendre de lui s'il était permis de les guérir. « Mais, connaissant leurs « pensées, il dit à cet homme, qui avait la main dessé- « chée : Lève-toi, et tiens-toi là au milieu. Et se levant, « il se tint debout. Puis Jésus leur dit : Je vous demande « s'il est permis de faire du bien ou du mal, de sauver « la vie ou de l'ôter le jour du sabbat. Et les ayant tous « regardés, il dit à cet homme : Étends la main. Il l'é- « tendit, et elle devint saine comme l'autre. Ils ne « lui répondirent rien. Mais Jésus leur dit : Quel est « parmi vous l'homme qui, ayant une seule brebis, et la « voyant tomber dans un fossé le jour du sabbat, ne « court après et ne la retire? Or de combien un homme « l'emporte-t-il sur une brebis? Il est donc aussi permis « de faire du bien le jour du sabbat. Les pharisiens de- « vinrent furieux; et, étant sortis, ils parlèrent en- « semble, et tinrent conseil contre lui avec les hérodiens « sur les moyens à prendre pour le perdre. Mais Jésus « se servit à leur égard de cette comparaison, et dit : « Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent des

« aveugles; or lorsqu'un aveugle montre à un autre le « chemin, ils tombent tous les deux dans le fossé. » La question que pose ici Notre-Seigneur, à savoir ce qu'il faut faire lorsqu'un animal tombe le jour du sabbat dans un fossé ou dans un puits, nous la retrouvons proposée et éclaircie dans les ouvrages des rabbins. Ce fait nous prouve une fois de plus encore que toutes les paroles de Notre-Seigneur étaient puisées dans la réalité même et dans la vie du peuple au milieu duquel il vivait.

CHAPITRE IX

La femme perclue.

« Jésus enseignait une autre fois le jour du sabbat dans « une synagogue, et il y vint une femme qui était déjà « depuis dix-huit ans possédée par le démon d'une mala- « die. Car elle était toute courbée, et ne pouvait aucu- « nement se redresser. Jésus, la voyant, l'appela à lui, « et lui dit : Femme, sois délivrée de ta maladie; et il lui « imposa les mains; et au même instant elle fut redres- « sée et rendit gloire à Dieu. Mais le chef de la syna- « gogue, indigné que Jésus l'eût guérie le jour du sab- « bat, se mit à dire au peuple : Il y a six jours où l'on « peut travailler; venez en ces jours-là pour être « guéris, et non le jour du sabbat. » Il parlait d'une manière conforme aux préjugés alors en vigueur parmi les Juifs. Ceux-ci croyaient en effet qu'il était défendu de guérir les malades au jour du sabbat, lorsque la mala-

die permettait d'attendre le lendemain, et ils n'admettaient d'exception que dans les cas où il y avait un danger évident. Si même quelqu'un tombant dans un fossé était enseveli sous un éboulement, on ne devait, d'après les prescriptions du Talmud, creuser la fosse qu'autant qu'il était nécessaire pour qu'il n'étouffât point.

« Le Seigneur lui répondit : Hypocrite, y a-t-il quel-
« qu'un parmi vous qui ne délie son bœuf ou son âne
« le jour du sabbat, et ne le tire de l'étable pour le
« mener boire? Et il n'aurait pas fallu délivrer de ses
« liens cette fille d'Abraham que Satan tenait ainsi liée
« depuis dix-huit ans? Et il leur dit encore : Le sabbat
« est établi pour l'homme, et non pas l'homme pour le
« sabbat. A ces paroles, tous ses adversaires furent con-
« fondus; mais tout le peuple était ravi des actions glo-
« rieuses qu'il faisait. » Pendant ce trimestre de l'année, on lisait le jour du sabbat dans les synagogues le troisième livre de Moïse, qui parle souvent de la fête du sabbat. C'était donc une occasion de plus pour Notre-Seigneur d'expliquer avec son autorité divine la loi sur la sanctification de ce jour. Le peuple et les malades surtout venaient à lui principalement les jours de fête, où le service divin les appelait à la synagogue, et où ils étaient sûrs de le trouver prêchant et enseignant; et c'est pour cela que la pauvre femme dont il est parlé ici s'était traînée jusqu'à la synagogue. C'est donc particulièrement le jour du sabbat que Notre-Seigneur trouvait l'occasion d'exercer les fonctions que lui avait confiées son Père. Aussi les Évangélistes se bornent le plus souvent dans leurs récits aux faits qui se sont passés le jour du sabbat.

CHAPITRE X

Guérison d'un hydropique.

« Jésus étant entré dans la maison d'un des principaux « pharisiens, pour prendre chez lui le repas du sabbat, « ceux qui étaient là l'observaient. Or il y avait là présent « un homme qui était hydropique. Jésus, s'adressant « aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit : Est-« il permis de guérir le jour du sabbat? Ils se turent. « Mais Jésus, prenant cet homme par la main, le guérit « et lui dit de s'en aller. Puis, s'adressant à eux de nou-« veau, il leur dit : Quel est celui de vous qui, voyant son « âne ou son bœuf tomber dans un puits, ne l'en retire « aussitôt, même le jour du sabbat? Et ils ne pouvaient « rien répondre à cela. » Nous avons déjà vu plus d'une fois, soit à Jérusalem, soit à Capharnaüm, le Seigneur invité à manger chez les pharisiens, qui se faisaient un honneur d'avoir à leur table cet illustre docteur de Galilée, ou qui cherchaient à l'épier et à le surprendre dans ses discours, comme c'était ici le cas. C'était dans ce dessein qu'on lui avait amené un homme estropié, et qu'on lui présentait en ce moment un autre malade, pour avoir une preuve de plus du crime qu'on lui imputait en l'accusant de violer le sabbat. Mais, en cette circonstance, Jésus prévint leurs questions, et guérit le malade, à leur grande confusion. Il n'y avait d'ailleurs aucun mot à répondre aux arguments tout populaires dont il se servait pour justifier sa conduite, leur opposant des faits pris dans la vie ordinaire, les exemples

du roi David et les actions des prêtres eux-mêmes le jour du sabbat.

Il avait en tout passé à peine quatre-vingt-dix jours dans la Judée depuis qu'il avait commencé sa carrière publique; et déjà les princes et les sages du judaïsme, les interprètes de la loi, les gardiens des saintes traditions tremblaient pour leur autorité, et méditaient les moyens de se débarrasser de lui, de quelque manière que ce fût, même par la violence, s'il le fallait. Mais ces loups cachés sous la peau d'une brebis comprirent que le moyen le plus sûr de réussir dans leurs perfides desseins était de faire de cette cause une affaire politique. Ils cherchèrent donc à s'abriter, comme l'Évangéliste l'indique, derrière le parti de la cour, c'est-à-dire les hérodiens. Ils s'unirent à eux; et, faisant taire pour quelque temps leurs vains scrupules, ils fermèrent les yeux sur les opinions libérales et téméraires de ces esprits forts, contents s'ils pouvaient s'assurer leur appui, et les avoir pour complices dans leurs projets contre ce Jésus qui menaçait leur influence et démasquait leur fausse sainteté.

« Mais Jésus, connaissant ces choses, s'éloigna de là, « et il fut suivi par de grandes multitudes; et il guérissait « tous les malades qui s'y trouvaient, leur ordonnant « toutefois de le découvrir. Ainsi s'accomplit ce qui avait « été prédit par le prophète Isaïe: Voici mon serviteur « que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui mon âme a ses « complaisances. Je mettrai sur lui mon esprit, et il « annoncera au peuple le jugement. Il ne disputera « et ne criera point; personne n'entendra sa voix dans « la rue. Il n'écrasera point tout à fait le roseau déjà

« brisé, et n'éteindra point la mèche qui fume encore,
« jusqu'à ce qu'il ait rendu le jugement victorieux; et
« les nations espèreront en son nom. »

CHAPITRE XI

Compagnons de Jésus dans ses voyages. — Des femmes qui l'accompagnaient.

« Jésus traversait les villes et les villages, enseignait
« dans les synagogues, et prêchait l'Évangile du royaume
« de Dieu; et les douze étaient avec lui, comme aussi
« quelques femmes, et parmi elles Marie de Magdala,
« Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode, Susanne
« et quelques autres, qui l'assistaient de leurs biens. »
Elles étaient ses diaconesses et le servaient, de même que plus tard saint Pierre était accompagné d'une sœur dans ses missions évangéliques.

Les sages et les docteurs juifs ne marchaient guère sans être accompagnés de leurs disciples, afin de pouvoir s'entretenir toujours avec eux sur la loi; et souvent ces maîtres errants étaient suivis de femmes qui les servaient comme des sœurs. Il en était ainsi de notre divin maître. Couvert de la tunique brune de Galilée, les pieds chaussés de sandales de bois, ou de jonc, ou d'écorce de palmier, retenues et attachées avec des cordons de cuir, il parcourait humblement les routes de sa patrie terrestre, accompagné de ses disciples, qui devaient plus tard convertir l'univers. Ceux-ci n'avaient comme lui qu'une seule tunique, point de souliers, ni de bâton, point de sac pour le

voyage, ni or ni argent, ni même de monnaie de cuivre dans leur ceinture, à l'exception de Judas. Ils portaient seulement autour de l'épaule une bouteille d'huile, selon l'usage des voyageurs et des pèlerins en Orient, pour oindre et fortifier leurs membres épuisés par l'excès de la chaleur. Lorsque Jacob voyagea en Mésopotamie, un bâton à la main, il portait de l'huile avec lui, et en oignit la pierre où il se reposa, près de Béthel, quand il vit l'échelle céleste, consacrant ainsi cette pierre comme un autel au Seigneur. Des rabbins disent, il est vrai, que les anges lui apportèrent du ciel une fiole d'huile. Le bon Samaritain portait aussi de l'huile avec lui, et il en oignit le pauvre blessé qu'il rencontra sur sa route, avant de le transporter dans une hôtellerie. Il y a donc tout lieu de croire qu'il en était ainsi de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses compagnons. Il est certain du moins que plus tard les apôtres, dans leurs missions, portaient de l'huile avec eux pour l'onction des malades.

Enveloppées dans un long voile, partie essentielle du costume des femmes juives, les compagnes de Jésus marchaient après lui. C'était, outre celles qui ont été nommées plus haut, Marie, la mère de Jésus; Salomé, mère des Zébédées; Marie Cléophas, mère de trois autres apôtres fils d'Alphée et frères de Jésus, et sans doute aussi les Nazaréennes sœurs de Notre-Seigneur, Esther et Thamar, dont la tradition ne nous a conservé que les noms. Elles formaient, avec Marthe, Marie de Béthanie et Marie Marc de Jérusalem, le nombre douze, correspondant aux douze apôtres.

CHAPITRE XII

Jean-Baptiste est fait prisonnier.

Pendant tout ce temps, le grand prédicateur de la pénitence avait continué son œuvre. Prévoyant la tempête qui le menaçait, il s'était retiré sur un terrain neutre, à Énon. Mais les choses ne changèrent point pour cela; et l'affluence du peuple qui accourait pour l'entendre était telle qu'un signe de sa part aurait suffi pour exciter une révolte contre Hérode Antipas. Au reste, l'accusation de déchaîner le peuple contre ce prince n'était qu'une invention perfide de la part des courtisans, comme il est arrivé tant de fois à d'autres époques, pour avoir un prétexte apparent de traîner en prison le courageux prédicateur. Cet Élie de la nouvelle alliance avait trouvé dans Hérode et sa femme un nouvel Achab et une autre Jésabel; et la voix du Précurseur retentit jusqu'à la cour du tyran, avec ces paroles terribles pour les pécheurs endurcis : « Il ne t'est pas permis. » Hérodiade, semblable en ce point à Jésabel, avait mille fois juré à Jean-Baptiste, en lui disant comme celle-ci : « Que Dieu me punisse si « demain à cette heure je ne t'ai pas fait passer dans « l'autre vie. » Mais de même aussi qu'Achab n'échappait aux menaces du prophète qu'en s'abaissant humblement devant lui, ainsi le tétrarque espérait gagner Jean par ses humiliations, et le décider à approuver son mariage avec Hérodiade. Il fallait à celle-ci la sanction du Précurseur pour n'être plus regardée par le peuple comme une courtisane et une adultère. Hérode lui-même vint le trouver

sur les rives du Jourdain, probablement pendant qu'il marchait contre les Arabes. Il écouta ses prédications, accepta avec une humilité hypocrite tous ses reproches, et s'avoua coupable, comme le font ces hommes sans dignité qui confessent de bouche leurs fautes, mais qui n'ont ni la force ni la volonté de se corriger. Jean resta sourd à ses prières et constant dans la résolution qu'il avait prise de rompre tout rapport avec lui jusqu'à ce qu'il eût levé le scandale qu'il donnait, en éloignant Hérodiade. Mais Hérode était trop faible pour cela, et sa faiblesse fut la cause du drame sanglant que nous raconte l'Évangile.

Le baptême de Jean n'était qu'une préparation à celui de Jésus-Christ, et, sous ce rapport, il appartenait encore à l'ancienne alliance. Aussi les disciples de Jean, qui passaient du côté de Jésus, devaient être baptisés de nouveau. Mais maintenant que le Nouveau Testament était ouvert, celui qui était venu pour sceller l'Ancien devait disparaître, et il tomba par l'envie et la haine d'une femme. Soit que Jean fût retourné dans la terre de Pérée, soit qu'il eût été pris sur le sol étranger, à Énon, près du Jourdain, ou plutôt qu'il eût été, comme semble l'indiquer l'Évangile, livré par Pilate, bref, il fut conduit dans une forteresse nommée Machère, pour y mourir.

« Hérode avait donc envoyé des hommes pour s'em-
« parer de Jean et le mettre en prison, à cause d'Héro-
« diade, femme de son frère Philippe, qu'il avait épousée.
« Car Jean avait dit à Hérode : Il ne vous est pas permis
« d'avoir la femme de votre frère. A cause de cela, Héro-
« diade cherchait l'occasion de le faire mourir; mais elle
« ne pouvait en venir à bout; car Hérode, sachant qu'il

« était un homme juste et saint, le craignait et le respec-
« tait beaucoup. Il le prenait sous sa protection, suivait
« ses avis en beaucoup de choses, et l'écoutait volontiers.
« Et quand même il aurait consenti à sa mort, il craignait
« le peuple, qui le regardait comme un prophète. » Ainsi, le Précurseur attendait dans un cachot que son sort fût décidé, et n'avait pour se consoler que la visite de quelques disciples, auxquels le tétrarque permettait l'entrée de sa prison à cause du respect qu'il avait pour lui. Ainsi s'accomplit en lui la parole du Seigneur : « Jean était une
« lampe ardente et brillante; mais vous n'avez voulu vous
« réjouir qu'un peu de temps à sa lumière. » Ceci arriva dans le mois de mai de l'an de Rome 780 ou 27 de l'ère chrétienne.

CHAPITRE XIII

Retour du Messie en Galilée. — Dispute publique avec les pharisiens et les docteurs de la loi sur la loi et le Talmud.

« Jésus, ayant appris que Jean avait été livré, retourna en
« Galilée, après avoir passé environ 40 jours en Judée. Or,
« comme ils retournaient chez eux, c'est-à-dire à Caphar-
« naüm, ils furent entourés d'une si grande multitude
« qu'ils ne pouvaient pas même manger. Des pharisiens
« et quelques docteurs de la loi qui revenaient de Jéru-
« salem, s'assemblèrent aussi autour de lui. Et comme ils
« virent quelques-uns de ses disciples manger sans s'être
« lavé les mains, ils les blâmèrent. Car les pharisiens et
« tous les Juifs sont très-attachés aux traditions orales

« des anciens. Ils ne mangent point sans s'être lavé sou-
« vent les mains. Et lorsqu'ils reviennent du marché à la
« maison ils ne mangent point avant de s'être lavés. Et il
« y a encore beaucoup d'autres choses qu'ils observent
« avec soin, comme de purifier les coupes dont on se sert
« pour boire, les vases de terre ou d'airain et les lits. Les
« pharisiens et les docteurs de la loi le questionnèrent donc
« et lui dirent : Pourquoi vos disciples transgressent-ils la
« tradition des anciens, et mangent-ils le pain avant de
« s'être lavé les mains ? »

Les disciples des pharisiens, de concert avec ceux de Jean, avaient autrefois reproché à Jésus et aux siens de ne pas faire beaucoup de jeûnes. Ce qu'ils leur reprochent maintenant c'est de manger sans s'être lavé les mains. Les Juifs avaient et ont encore coutume aujourd'hui de se mouiller le bout des doigts avant et après le repas. Cet usage leur était commun avec les anciens Grecs ; et on le retrouve encore de nos jours chez les Orientaux. Notre-Seigneur en négligeant cette pratique ne prétendait point la blâmer en elle-même ; mais il voulait seulement condamner le sens superstitieux que les Juifs y attachaient. En effet, c'était pour ces hommes extérieurs et charnels un principe inviolable que tout Israélite, ne voulût-il manger qu'un morceau de pain, devait se laver les mains en les tenant en haut si c'était avant le repas, et en les tenant en bas si c'était après, sans aller jamais au delà du poignet. Mais dans les repas des sacrifices on devait, au contraire, plonger les mains. Il n'était jamais permis d'omettre cette pratique, fallût-il faire quatre milles de chemin pour trouver de l'eau. Bien plus, le traité intitulé Schylchan-Aruc, d'une époque plus rapprochée de nous, ne contient pas moins de

vingt-six prescriptions qui concernent la manière de se laver les mains le matin.

Que l'on se représente ce cérémonial absurde, pratiqué par tout un peuple façonné dès l'enfance à ces usages, et l'on comprendra jusqu'à quel point les Juifs contemporains de Notre-Seigneur, perdus dans un formalisme vide et étroit, étaient inaccessibles à toute idée un peu élevée. Celui qui omettait ces ablutions, prescrites par la coutume, et qui mangeait un seul morceau avant de s'être lavé, était aux yeux des Juifs semblable à un adultère; et celui qui ne se lavait pas les mains après le repas était, disaient-ils, aussi coupable qu'un meurtrier, et méritait d'être enlevé de dessus cette terre. Mais celui qui observait avec soin ces prescriptions pouvait, croyaient-ils, se regarder comme assuré du salut éternel et d'une place au banquet du royaume de Dieu. Les pharisiens s'étaient même attribué depuis quelque temps le nom de *séparatistes*, parce qu'ils s'éloignaient du commerce des autres hommes, dans la crainte de contracter quelque souillure corporelle. Ainsi, le préjugé que Jésus voulait combattre ici était tel, qu'il avait fourni le nom d'une secte particulière. Ces règles toutefois sur les ablutions religieuses n'étaient en vigueur que depuis Hillel et Schammée.

Les rabbins aggravaient encore ces exigences par cette proposition impie, à laquelle Jésus fait allusion plus haut, et que nous lisons encore dans le Talmud : « Les paroles « des savants dans l'Écriture l'emportent sur celles de la « loi et sur celles des prophètes. Celui qui s'occupe de « l'Écriture, lit-on dans le traité Bava-Metzia, fait quel- « que chose d'indifférent. Celui qui s'occupe avec la Mis-

« chna mérite récompense; mais celui qui se livre à « l'étude de la Gemara fait l'action la plus méritoire. » Schibta, démon qui tourmentait les enfants, était un épouvantail dont on menaçait celui qui négligeait les ablutions prescrites. Mais les pharisiens attribuaient ici à Notre-Seigneur un démon bien pire encore, Beelzebub, le démon de l'impureté; et, d'après le Talmud, il aurait dû être plongé en enfer, dans de la boue bouillante. Car tel était le châtiment dont les pharisiens menaçaient ceux qui violaient leurs prescriptions. Ainsi, les gardiens de ces traditions puériles, les pharisiens et les docteurs de la loi, étaient venus ensemble de Jérusalem en Galilée pour y épier les actions de Notre-Seigneur, et entraver, s'il était possible, son ministère et son influence, qui faisait tous les jours de nouveaux progrès. Ils espéraient y parvenir, soit en le réduisant au silence, avec leurs formules talmudiques, dans des disputes qu'ils se ménageraient à propos, soit en le dépréciant aux yeux du peuple par la calomnie, d'autant mieux que Jean-Baptiste n'était plus là pour lui prêter l'autorité de son nom.

« Et ils commencèrent à le presser vivement, et à « l'accabler d'un grand nombre de questions; car ils lui « tendaient des piéges, et cherchaient à le surprendre « dans ses paroles, pour pouvoir l'accuser ensuite. Mais « Jésus leur répondit en disant : Pourquoi violez-vous le « commandement de Dieu à cause de votre tradition? car « Dieu a dit expressément : Honore père et mère; et : « Quiconque maudit père et mère mourra. Mais vous « vous dites : Si quelqu'un dit à son père ou à sa mère : « J'en fais le serment, ce que tu me demandes, j'aime « mieux le léguer au temple, il n'a plus besoin d'honorer

« davantage son père ou sa mère. » Pour bien comprendre ce passage, il faut savoir que, dans l'opinion des Juifs, celui qui promettait ou léguait quelque don au temple acquérait par là un nouveau degré dans le ciel, lors même que, par suite de ce don, son père et sa mère auraient été réduits à la misère et à la faim. Notre-Seigneur déclare ici, au contraire, que l'obligation de secourir son père et sa mère l'emporte sur celle d'acquitter les legs qu'on a promis à l'Église. De plus, lorsqu'un Juif déclarait *corban* la dette de son débiteur, celui-ci devait payer aussitôt. Notre-Seigneur blâme encore cette règle. La Vulgate donne, avec quelques variantes dans la ponctuation et l'ordre des mots, la leçon que saint Jérôme semble avoir adoptée dans sa version; et le texte porte : *Munus est quodcumque ex me tibi proderit*. Ce que l'on peut traduire ainsi : « Ce « que je te donne pour te rendre service est un présent, « et non une dette. » La traduction française : « Tout don « que je fais à Dieu vous est utile, » ne présente aucun sens en cet endroit.

« Ainsi, vous détruisez avec votre tradition le com-« mandement de Dieu. Et vous faites encore beaucoup « d'autres choses semblables. Hypocrites! Isaïe a bien « prophétisé de vous quand il dit : Ce peuple m'honore « seulement avec les lèvres, mais son cœur est loin de « moi. Leur culte est vain, car leurs doctrines ne sont « que des maximes et des ordonnances humaines. Puis, « ayant appelé le peuple, il leur dit : Écoutez-moi tous, « et comprenez bien ceci. Ce n'est pas ce qui entre dans « la bouche, mais ce qui en sort qui souille l'homme. « Alors ses disciples s'approchèrent de lui, et l'interro-« gèrent à ce sujet. Mais il répondit : Toute plante que

« mon Père céleste n'aura point plantée sera déracinée.
« Or Pierre, prenant la parole, lui dit : Expliquez-nous
« cette parabole. Jésus leur dit : Êtes-vous donc aussi
« sans intelligence? Ne voyez-vous pas que tout ce qui
« vient du dehors dans l'homme ne peut pas le souiller;
« car il ne descend pas dans son cœur mais dans son
« estomac, et prend son cours naturel au dehors. Mais,
« ajouta-t-il, ce qui sort de la bouche vient du cœur,
« et c'est là ce qui souille l'homme. Car c'est du dedans,
« c'est du cœur de l'homme que viennent les mauvaises
« pensées, les adultères, la fornication, les meurtres, les
« larcins, les faux témoignages, la malice, la tromperie,
« l'impudence, l'œil envieux, les blasphèmes, l'orgueil
« et la folie. Tout ce mal vient du dedans, et souille
« l'homme; mais de manger sans s'être lavé les mains,
« cela ne rend pas un homme impur. »

L'œil envieux, ou le mauvais œil, l'œil louche, l'œil gauche joue un grand rôle dans la croyance populaire des Orientaux. Aujourd'hui encore, en Grèce et en Égypte, personne n'ose regarder un enfant d'un regard d'affection, ni même vanter sa beauté. Et lorsque quelqu'un le fait par inattention ou autrement, on a soin de cracher devant l'enfant ou de le gronder, par la crainte superstitieuse d'attirer sur lui l'attention et l'envie du démon, qui pourrait dans ce cas le défigurer ou l'enlever à ses parents par une mort précoce. Aussi Notre-Seigneur en cet endroit emploie l'expression de *mauvais œil* ou d'*œil envieux*, qui était universellement répandue dans le peuple pour signifier l'envie ou la jalousie.

« Après cela, Jésus dit au peuple et à ses disciples :
« Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur le

« siége de Moïse; observez donc et faites tout ce qu'ils « vous disent, mais ne vous réglez point d'après leurs « œuvres; car ils disent bien ce qu'il faut faire, mais ne « le font pas eux-mêmes, ou ils le font pour être vus des « hommes. Ne croyez pas que je sois venu abolir la loi ou « les prophètes; je ne suis pas venu les détruire, mais les « accomplir : car, je vous le dis en vérité, le ciel et la « terre ne passeront point que toute la loi ne soit accom- « plie jusqu'au dernier iota ou au dernier point. Tout « doit être accompli. Celui qui observe toute la loi, et ne « pèche que dans un point, se rend coupable contre la « loi tout entière. Quiconque détruira un seul des pré- « ceptes les plus petits, et enseignera aux hommes à en « faire autant, sera le plus petit dans le royaume du ciel. « Mais celui qui les accomplit et les fait pratiquer aux « autres sera grand dans le royaume du ciel. Mais, je vous « le dis, si votre justice n'est plus grande que celle des « docteurs et des pharisiens, vous n'entrerez point dans « le royaume du ciel. »

Quels sont ces moindres préceptes dont parle Notre-Seigneur? Dans un des traités du Talmud intitulé Maccoth, nous lisons une sentence du R. Simlai conçue en ces termes : « 613 préceptes furent donnés à Moïse sur le « mont Sinaï, à savoir 365 prohibitions d'après le nombre « des jours de l'année, et 248 commandements d'après « le nombre des membres du corps humain, et ce nombre « est aussi exprimé dans le mot *torah*, qui veut dire loi. » Notre-Seigneur a ici en vue non-seulement le passé du judaïsme, mais encore l'avenir de son Église, à laquelle il a donné le pouvoir de lier et de délier. Il ne voulait pas abolir tout d'un coup ni avec violence les institutions mo-

saïques, afin d'éviter le relâchement qui a coutume de suivre les entreprises de ce genre. Il voulut même, par un sentiment de délicatesse, porter encore le fardeau si pesant de la loi de Moïse, dont il était venu délivrer les autres, afin d'apprendre l'obéissance à ses disciples. La violence peut, en s'attaquant aux abus, détruire les meilleures choses; et elle réussit souvent mieux dans ce triste labeur qu'à fonder le bien qu'elle se propose. Mais ce que Dieu avait établi ne devait tomber que par un jugement de Dieu; et celui qui vient commander aux autres doit savoir auparavant ce que c'est que servir. « Car si vous faites « ainsi, et si vous n'accomplissez pas mes prescriptions, « seriez-vous près de moi mes amis les plus intimes, je « vous repousserais, et vous dirais : Loin de moi, crimi- « nels, d'où êtes-vous, je ne vous connais pas. Soyons « donc hostiles, et opposons-nous de toutes nos forces à « tout ce qui est mal et déréglé. » Ces paroles de Notre-Seigneur nous ont été conservées par saint Clément dans sa lettre *aux Corinthiens*, § 4, et par saint Barnabé dans son *Épître catholique*, § 4.

CHAPITRE XIV

Les dix malédictions contre les docteurs et les pharisiens.

« Ses disciples s'approchèrent de lui, et lui dirent : « Savez-vous que les pharisiens se sont scandalisés en en- « tendant ces paroles? Or, comme tout le peuple écou- « tait, Jésus se mit à dire à ses disciples : Malheur à « vous, docteurs et pharisiens hypocrites, qui purifiez

« le dehors de la coupe et du plat, tandis que votre inté-
« rieur est plein de rapines et de meurtres. Pharisien
« aveugle, purifie d'abord l'intérieur de la coupe et du
« plat, afin que le dehors soit pur aussi. Insensés ! celui
« qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans?
« Donnez plutôt l'aumône de ce qui est au dedans, et tout
« pour vous sera pur. Malheur à vous ! docteurs et pha-
« risiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de
« la rue, de l'anis, du cumin et des plus petites herbes;
« mais qui négligez ce qu'il y a de plus important dans
« la loi, à savoir la justice et l'amour de Dieu, la misé-
« ricorde et la foi. Vous deviez faire ceci, sans omettre
« pourtant les autres choses; guides aveugles que vous
« êtes, qui filtrez les mouches, et dévorez un chameau.
« Malheur à vous ! docteurs et pharisiens hypocrites, qui
« dissipez les maisons des veuves, et récitez de longues
« prières pour qu'on vous voie. Vous n'en serez jugés
« que plus sévèrement un jour.

« Malheur à vous ! guides aveugles, qui dites : Si quel-
« qu'un jure par le temple, ce n'est rien; mais celui qui
« jure par l'or du temple est tenu à son serment. Aveu-
« gles ! insensés ! lequel est plus, de l'or ou du temple
« qui sanctifie l'or ? Vous dites encore : Si quelqu'un
« jure par l'autel, c'est sans importance; mais si quel-
« qu'un jure par l'offrande qui est sur l'autel, il est tenu
« à son serment. Insensés et aveugles ! lequel est plus, ou
« du don ou de l'autel qui sanctifie le don ? Celui qui jure
« par l'autel jure et par l'autel et par tout ce qui est des-
« sus. Et celui qui jure par le temple jure et par le temple
« et par celui qui y habite. Et celui qui jure par le ciel
« jure par le trône de Dieu et par Celui qui y est assis.

« Malheur à vous ! docteurs et pharisiens hypocrites, qui « aimez à marcher avec de longs vêtements, qui portez « de larges bandelettes couvertes de sentences, et de « longues franges à vos habits, qui aimez qu'on s'incline « profondément devant vous sur les places publiques, et « qu'on vous donne la présidence dans les synagogues ; « qui cherchez les premières places aux festins, et vous « faites appeler par le peuple : Maître, maître. Malheur à « vous ! docteurs et pharisiens hypocrites, qui vous êtes « emparés de la clef de la science, et fermez le royaume « du ciel aux yeux des autres ; vous n'y entrez pas vous-« mêmes, et n'y laissez pas entrer ceux qui le veulent. « Malheur à vous ! docteurs et pharisiens hypocrites, qui « voyagez et par terre et par eau pour gagner un prosélyte « à votre foi : et quand il l'est devenu vous en faites un « fils de l'enfer, une fois aussi méchant que vous-mêmes.

« Malheur à vous ! docteurs et pharisiens hypocrites, « qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et ressemblez « vous-mêmes à des sépulcres blanchis, qui paraissent « beaux au dehors, mais qui au dedans sont remplis d'os-« sements de morts et de toute sorte de pourriture. De « même aussi, vous paraissez au dehors justes devant les « hommes ; mais intérieurement vous êtes pleins d'hypo-« crisie et d'injustice. Malheur à vous ! qui ressemblez à « des tombeaux cachés, sur lesquels on marche et on se « souille sans le savoir. Alors un des docteurs de la loi « prit la parole, et lui dit : Maître, en parlant ainsi, vous « nous déshonorez aussi nous-mêmes. » Il paraît que les pharisiens seuls s'étaient d'abord trouvés offensés du discours de Notre-Seigneur. « Mais il répondit : Oui, mal-« heur aussi à vous, docteurs de la loi, qui imposez aux

« hommes des fardeaux qu'ils ne peuvent porter, et qui « ne les touchez pas vous-mêmes du doigt. Race de ser- « pents et de vipères, comment voulez-vous échapper au « jugement de l'enfer ? »

C'est ainsi que Notre-Seigneur maudit dix fois en ce jour les chefs des pharisiens et les docteurs de la loi. La première malédiction atteignait principalement les disciples de Hillel. Car Schammée maudissait tous les prosélytes; et les anciens Juifs les appelaient la lèpre et la gale d'Israël, les accusant de ne se faire prosélytes que pour épouser des Juives dont ils étaient épris. Au reste, nous pouvons comprendre par ce que nous dit l'historien Josèphe jusqu'à quel point le prosélytisme des docteurs de la loi méritait les reproches sévères que leur adressait Notre-Seigneur. (*Antiq.*, XVIII, 3, 5.) Précisément vers cette époque, un juif de Rome, aidé de trois compères, avait converti au judaïsme une dame de la noblesse, nommée Fulvia, et lui avait persuadé de léguer au temple de Jérusalem l'or et la pourpre qu'elle possédait. Puis il s'en était emparé lui-même, et avait partagé son larcin avec ceux qui l'avaient aidé à le commettre. La découverte de cette friponnerie avait eu pour effet l'expulsion de tous les Juifs hors de Rome sous l'empereur Tibère. C'est à ce fait et à d'autres de ce genre que le Christ fait allusion ici.

CHAPITRE XV

Le sourd-muet. — Le Christ et Beelzebul.

« On lui amena un sourd-muet qui était possédé, et « on le pria de lui imposer les mains. Et il le prit à part, « en le tirant de la foule, lui mit les doigts dans les « oreilles, toucha sa langue avec de la salive, leva les « yeux vers le ciel, soupira et lui dit : Ephphata, c'est- « dire ouvre-toi. Et ses oreilles s'ouvrirent aussitôt; sa « langue fut déliée, et il parla distinctement. Ceux qui « étaient présents étaient dans la stupeur, et toute la foule « du peuple était dans l'étonnement que le diable eût été « chassé de cet homme, et ils disaient : N'est-ce pas là le « fils de David (c'est-à-dire le Messie)? On n'a encore « rien vu de tel en Israël. Il leur défendit, il est vrai, de « le dire à personne : mais plus il le leur défendait, plus « ils le divulguaient. Et ils étaient dans une grande admi- « ration, et disaient : Il a bien fait toutes choses : il a fait « entendre les sourds et parler les muets. » Bientôt aussi, ceux dont l'oreille n'avait jamais encore entendu la loi de Dieu, dont la bouche n'avait jamais annoncé vraiment ses louanges, devaient voir tomber leurs liens. Bientôt ils allaient entendre la parole de l'Évangile; leur langue allait parler et l'esprit malin allait les quitter.

« Les pharisiens et les docteurs de la loi qui étaient « venus de Jérusalem, témoins de cette jubilation du « peuple, disaient : Il a Beelzebul, et il chasse les démons « par le prince des démons. Mais Jésus, qui savait leurs « pensées, les appela, et leur dit en parabole : Comment

« un démon peut-il en chasser un autre? Tout royaume « divisé en soi-même est détruit; et toute maison divisée « contre elle-même ne peut subsister, mais s'écroule. Si « donc un démon en chasse un autre, il n'est plus d'ac- « cord avec soi-même; il est divisé par la sédition, et « par conséquent c'en est fait de lui; car comment son « royaume pourrait-il subsister? Et pourtant vous dites « que je chasse les démons par Beelzebul. Mais si je chasse « les démons par Beelzebul, par qui vos disciples les « chassent-ils donc? » Le mot grec employé par les évangélistes saint Matthieu et saint Luc signifie également *enfant* et *disciple*. « Ceux-ci seront donc vos juges. Mais « si je chasse les démons par l'esprit de Dieu, le royaume « de Dieu est donc parvenu jusqu'à vous. »

Notre-Seigneur veut nous faire comprendre par ces paroles que le démon n'est pas assez maladroit pour se méprendre sur ses véritables intérêts jusqu'au point de travailler contre soi-même. C'était là un argument sans réplique : mais les pharisiens s'inquiétaient peu de se mettre en contradiction avec eux-mêmes, pourvu qu'ils pussent affaiblir la confiance que le peuple avait en Jésus-Christ. Notre-Seigneur, dans les paroles qui suivent, expose admirablement la nature du pouvoir qu'il exerce, lui et ses disciples, sur les puissances infernales, et les effets qui en résultent.

« Lorsqu'un homme fort et armé garde sa maison, ce « qu'il a est en sûreté. Or comment quelqu'un peut-il « entrer dans la maison d'un homme fort, et lui prendre « son mobilier, s'il ne le lie auparavant? Ce n'est qu'après « cela qu'il peut piller sa maison. Mais s'il en vient un « autre plus fort que lui, qui remporte sur lui la victoire,

« ce dernier lui prend toutes ses armes, où il mettait sa « confiance, et distribue ses dépouilles. Lorsque l'esprit « impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux « arides, et cherche le repos. Ne le trouvant point, il « dit : Je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti. « Il y vient donc, et, la trouvant nettoyée et ornée, il « s'en va prendre sept autres esprits plus méchants que « lui ; et entrant chez lui, ils y établissent leur demeure. « Et le dernier état de cet homme devient pire que le « premier. Il en sera ainsi de cette race mauvaise. »

Le Fils de Dieu était descendu du ciel pour renverser de son trône le prince de ce monde. Il l'avait vaincu dans le désert, et nous avait ainsi tirés des sombres abîmes de l'enfer. Mais lorsque l'ennemi chasse de nouveau l'esprit de Dieu de l'âme régénérée, et l'entraîne dans les voies de la perdition, les liens par lesquels l'enfer la tient enchaînée deviennent sept fois plus étroits, et le salut lui est par là même plus difficile. Il en avait été ainsi de Madeleine. Après être revenue de ses égarements, elle était retombée dans le péché. En punition de son ingratitude, elle avait été possédée par sept esprits mauvais, jusqu'à ce que le Seigneur, par une grâce toute spéciale, la retira de nouveau de ses égarements.

L'apôtre des Gentils, dans son Épître aux Hébreux (VI, 4 ; X, 26), nous fournit un commentaire terrible, mais, hélas ! trop vrai, de ces paroles de Notre-Seigneur quand il dit : « Il est impossible que ceux qui ont été une « fois éclairés, qui ont goûté la grâce céleste et sont de- « venus participants du Saint-Esprit, qui de plus ont « ressenti la douceur de la parole de Dieu et la vertu du « monde futur, et qui après cela sont tombés, se ré-

« veillent en passant à d'autres sentiments, parce qu'ils « crucifient de nouveau et tournent en dérision le Fils de « Dieu. Car si nous péchons volontairemeut après avoir « reçu la connaissance de la vérité, il n'y a plus désor- « mais d'hostie pour les péchés; mais un jugement ter- « rible nous attend, et l'ardeur du feu qui doit dévorer « les contradicteurs. » Mais lorsque ces hommes, non contents de courir à leur perte, veulent encore entraîner avec eux les autres, oh! alors, au lieu d'un seul démon qu'ils prétendaient chasser, ils tombent au pouvoir de sept autres, et les désordres d'une telle réforme sont pires que ceux auxquels elle voulait remédier. Luther lui-même confirme et développe cette pensée quand il dit, dans son second sermon du premier dimanche de l'Avent: « Les hommes sont aujourd'hui possédés de sept diables, « tandis qu'auparavant ils n'en avaient qu'un seul. Le « diable entre maintenant chez eux par troupes; de sorte « que, au milieu de la claire lumière de l'Évangile, ils « sont plus avares, plus perfides, plus dures, plus impu- « diques, plus violents, plus audacieux et plus méchants « qu'ils n'étaient auparavant sous le papisme. (*Iena*, 1565.)

La Judée elle-même était à cette époque comme possédée de l'esprit malin; car le peuple juif avait forcé Dieu de s'éloigner de lui. Jésus, il est vrai, avait chassé Satan dans le désert; mais les Juifs ne voulurent point de la rédemption que l'Homme-Dieu leur apportait. A peine le rideau du temple se déchira-t-il après sa mort que sept démons plus mauvais encore s'emparèrent du peuple déicide. L'obsession devint une véritable possession. Dès lors le monde païen fut lâché contre lui : un plus fort que lui le vainquit, lui prit ses armes en qui il mettait sa

confiance, et partagea ses dépouilles. Toute la Judée fut bouleversée et le peuple infidèle dispersé par toute la terre; car ainsi l'avait mérité cette race perfide. Toutes les paroles de Notre-Seigneur, nous le voyons, sont des prophéties; elles renferment en elles le présent, le passé et l'avenir.

D'après la croyance des Juifs, trois démons, chefs de tous les autres, répondaient aux trois princes de la hiérarchie céleste, Raphaël, Michel et Gabriel : ces trois démons étaient Sammaël, l'ange de la mort, Beelzebul et Asmodée. Sammaël avait séduit les anges dans le ciel et nos premiers ancêtres au paradis terrestre; Asmodée était occupé continuellement à perdre les hommes. Pour Beelzebul, le fort de l'abîme, c'était lui qui fermait les portes de l'enfer. Son nom seul le désignait déjà comme le maître de la maison, ou bien encore comme le démon de l'impureté, c'est-à-dire, dans la pensée des Juifs, du paganisme. Ainsi, lorsqu'ils accusaient Jésus d'être possédé par Beelzebul, ils voulaient le faire passer pour un pythonicien, et le confondre avec ces jongleurs de bas étage et ces magiciens qui devaient à l'influence des puissances infernales l'art perfide qu'ils exerçaient pour séduire les hommes. Les contemporains de l'Homme-Dieu, ne pouvant se refuser à l'évidence des miracles qu'il opérait sous leurs yeux, se voyaient contraints, par suite de leur aveuglement et de leur méchanceté, à les attribuer aux influences du démon; car on n'avait pas encore appris à les expliquer par le magnétisme. Cette triste ressource était réservée à notre époque. Les pharisiens cherchaient à persuader au peuple que Jésus avait appris la magie pendant son séjour en Égypte, et qu'il l'en avait rapportée par le moyen

d'une incision faite dans sa chair, comme on le lit en plusieurs endroits du Talmud.

Notre-Seigneur tourne cette accusation contre les disciples de ces pharisiens qui étaient en opposition directe avec les anciennes écoles de prophètes fondées par Élie. Flavius Josèphe nous raconte effectivement (*Antiq.*, VIII, II, V) qu'il y avait de son temps des magiciens juifs, et que l'un d'eux, nommé Éléazar, qu'il avait connu lui-même, donna des preuves remarquables de son art mystérieux en présence de l'empereur Vespasien, de ses fils et de toute l'armée romaine, à peu près comme l'avaient fait autrefois les mages d'Égypte sous les yeux de Pharaon et de Moïse. Il tenait, par exemple, sous le nez des pythoniciens qu'il avait à son service un anneau renfermant une racine enchantée; et au même instant ces hommes s'affaissaient et tombaient. Mais le démon, sur son commandement, passait du corps de ces possédés dans un vase d'eau qui était là tout près, le renversait et faisait mille autres tours de cette sorte.

C'est contre ces hommes que Jésus-Christ dirige ses paroles, leur reprochant d'être eux-mêmes les esclaves des puissances aveugles de la nature, et, en conjurant un démon d'en faire venir sept autres, d'empirer ainsi les choses au lieu de les améliorer. Il est remarquable, au reste, que, d'après l'aveu de l'historien juif lui-même, quoiqu'ils fissent leurs conjurations au nom de Salomon, qui, disaient-ils, avait appris de Dieu cette science, leurs formules n'avaient plus la même vertu que celle de ce grand roi. Les païens aussi avaient leurs conjurations, et les rabbins nous apprennent eux-mêmes la manière dont ils faisaient leurs exorcismes. Nous lisons, en effet, dans

le traité intitulé : *Bammidbar Rabba*, sect. 19, fol. 238, et dans le traité intitulé : *Tanchuma*, fol. 70, 1 : « R̦. Jo-« chanan, fils de Sachée, dit à un prosélyte : As-tu été « quelquefois obsédé du mauvais esprit? Il le nia. Le « docteur lui dit alors : As-tu vu quelquefois un possédé? « Sur son affirmation, le rabbin lui dit : Que faites-vous « à un possédé? Le Gentil lui répondit : Nous employons « des herbes, et nous excitons la fumée sous lui ; puis « nous l'aspergeons d'eau, et le démon s'enfuit. » Dans les Actes des Apôtres (xix, 14) nous voyons que les sept fils du grand prêtre Scevas cherchaient à conjurer les démons au nom de Jésus, en disant sur le possédé ces paroles : « Je te conjure au nom de Jésus, que prêche « Paul. » Mais le démon leur répondait : « Je connais « Jésus, et Paul aussi ; mais vous, qui êtes-vous? »

Jésus continua et dit : « Qui n'est point pour moi est « contre moi, et qui n'amasse point avec moi dissipe. En « vérité, je vous le dis, tout péché et tout blasphème que « les hommes commettront contre les enfants des hommes « leur sera remis. Si même quelqu'un parle contre le « Fils de l'homme, son péché peut lui être pardonné : « mais celui qui blasphème le Saint-Esprit n'obtiendra « rémission ni en cette vie ni en l'autre, mais encourt la « peine éternelle. Race de vipères, comment pouvez-« vous dire de bonnes choses, puisque vous êtes mé-« chants? Car c'est de la plénitude du cœur que la bouche « parle. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on « le raisin sur des épines, ou les figues sur des ronces? « Une source salée peut-elle donner une eau douce? Le « figuier peut-il donner des raisins, ou le cep des figues? « Puise-t-on de l'eau douce et de l'eau amère d'une même

« source? Non; on ne cueille point de figues sur un « buisson d'épines, ni de raisins sur une haie; mais on « distingue l'arbre aux fruits. Ainsi l'homme qui est bon « tire le bien du bon trésor de son cœur, tandis que « celui qui est méchant tire le mal du mauvais trésor de « son cœur. Mais, je vous le dis, les hommes au jour du « jugement rendront compte de toute parole mauvaise; « car tu seras justifié par tes paroles, et tu seras con- « damné par tes paroles. »

S'il n'y a point aux yeux de Dieu de juste-milieu, et si tous ceux qui ne sont pas pour le Christ sont contre lui, combien plus sévère devait être le jugement de ces hommes qui, méconnaissant l'esprit de Dieu, principe de tant de miracles d'amour, les attribuaient à l'esprit de l'abîme, traitant de possédé celui qui avait reçu d'en haut le pouvoir de délivrer les démoniaques? Aussi le Christ prononce sur eux la sentence de réprobation; et c'est aux objets qui s'offraient à sa vue qu'il emprunte les images sous lesquelles il exprime sa malédiction. Le pays de Gennésareth, en effet, était planté de figuiers et de vignes; et près de Magdala et de Chammath en particulier il y avait une multitude de sources chaudes et salées, qui n'ont disparu que depuis quelques années par un tremblement de terre. C'était là aussi que coulait la source de Mirjam, si célèbre chez les rabbins. La vallée de Gennésareth porte sur son sol, composé en partie de basalte, les traces d'anciennes révolutions volcaniques. Encore aujourd'hui plusieurs volcans éteints, placés à quelque distance les uns des autres, forment comme une longue ligne qui s'étend au delà du Jourdain, du côté de la mer Morte, et qui, à travers le désert, continue jusqu'en

Égypte, indiquant ainsi le chemin que les tremblements de terre ont coutume de prendre en partant de la Syrie. C'est pour cela que l'on trouve en ce pays beaucoup de sources chaudes ou autres; et ce sont elles qui ont fourni à Notre-Seigneur une partie des images qu'il a employées en cette circonstance en parlant aux Juifs.

« Et il arriva que, pendant qu'il parlait ainsi, une « femme éleva la voix du milieu du peuple, et lui cria : « Heureux le corps qui vous a porté, et le sein qui vous « a nourri. Et lui répondit : Oh! bien plus heureux ceux « qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent. »

CHAPITRE XVI

Le Christ en extase. — Sa mère et ses frères.

Cette femme avait parlé ainsi parce qu'elle avait aperçu la mère de Jésus qui approchait. En effet, « les siens en« tendant ces choses, » c'est-à-dire les blasphèmes des pharisiens contre lui, « vinrent pour l'arrêter; car ils disaient : Il est hors de lui. » (*Marc*, III, 21.) Le Christ hors de lui! Et ce sont les siens qui parlent ainsi! Comment faut-il donc entendre leurs paroles? Il s'agit ici certainement d'un état d'extase, où l'âme, arrachée à la vie des sens, est transportée dans une sphère plus élevée. Mais, de même que l'âme est le lien qui unit la partie inférieure et la partie supérieure, l'esprit et le corps, ainsi il existe un double rapport entre cette région intermédiaire et le ciel ou le bien, d'un côté, et l'enfer ou le mal, de l'autre. Il y a une extase naturelle ou tellurique.

C'est ce sommeil magnétique qui s'emparait de la pythie à Delphes sur son trépied, lorsque, enivrée par la fumée qui montait des profondeurs de la grotte, elle était soustraite en quelque sorte aux conditions de la matière, de l'espace et du temps, et apercevait, comme dans le centre des choses, les objets les plus éloignés aussi bien que les plus proches. C'est cette excitation dangereuse de l'esprit de la terre, qui, dans son développement, peut aller jusqu'à la possession satanique, que les pharisiens désignaient sous cette expression : *Avoir Beelzebul.* Aussi le paganisme était dans son fond le plus intime l'œuvre du démon. Et les apôtres et tous les prédicateurs de la foi l'ont toujours considéré et combattu comme la religion de Satan, ou le pacte avec le Dieu de ce monde.

Mais il y a aussi une possession céleste et divine; et celle-ci existait hypostatiquement dans la personne du Sauveur. En lui, en effet, l'humanité était personnellement unie avec le Verbe. Est-il donc étonnant que chez lui, de temps en temps, la nature humaine, dominée et absorbée, pour ainsi dire, par la nature divine, fût transportée par un saint ravissement jusqu'au trône de la majesté divine, là où le Père parle avec la sagesse éternelle des mystères inaccessibles à tout esprit créé, et dans lesquels, selon l'expression du Psalmiste, « les anges eux-« mêmes désirent en vain plonger le regard? » Est-il étonnant que nous rencontrions parfois l'extase dans la vie de Celui en qui la nature humaine était, par l'incarnation, unie dans une extase continuelle à la nature divine? de Celui qui est notre médiateur éternel, le principe et le centre de toute extase chrétienne. L'extase était en lui comme naturelle; et la manifestation de cet état

nous apparaît dans sa vie comme une nécessité et une condition de ses deux natures et du lien qui les unissait. C'est dans une extase céleste que Marie avait reçu le message de l'ange, et conçu le Verbe éternel. C'est dans une extase qu'elle l'avait enfanté. C'est dans une extase que Jésus avait reçu le baptême : mais l'extase qu'il eut sur le Thabor est l'apogée et le dernier degré de toutes les extases. Lorsque, après avoir nourri miraculeusement cinq mille hommes et prié sur la montagne, il nous apparaît tout à coup marchant sur la mer, et que, reçu dans une barque, il monte tout d'un coup sur le rivage; ou bien lorsque sur la pointe des rochers de Nazareth, de même que plus tard dans les parvis du temple, il disparaît subitement et échappe aux mains de ses persécuteurs; ou bien lorsqu'une autre fois il passe au milieu de ceux qui l'entouraient sans en être aperçu, il était dans un état d'extase; et la nature humaine, ravie et transportée par la Divinité qui habitait en elle, était affranchie des conditions de la matière, et se portait où elle voulait, à la manière des esprits.

« Comme il parlait encore au peuple, sa mère et ses « frères vinrent. Mais comme ils ne pouvaient, à cause « de la foule, pénétrer jusqu'à lui, ils se tinrent dehors, « et l'envoyèrent appeler, demandant à lui parler. Il en « fut averti, et un de ceux qui étaient assis autour de lui, « lui dit : Votre mère et vos frères sont là dehors qui « vous cherchent, ils veulent vous voir et vous parler. « Mais, regardant ceux qui étaient autour de lui, il ré- « pondit à celui qui lui avait dit cela : Quelle est ma « mère? et quels sont mes frères? Puis il étendit ses « mains sur ses disciples et dit : Voici ma mère et mes

« frères; car celui qui écoute toujours la parole de Dieu « et fait la volonté de mon Père, qui est au ciel, celui-tà « est mon frère, ma sœur et ma mère. » (*Marc*, III, 31. — *Matthieu*, XII, 46. — *Luc*, VIII, 19.)

De même que le baptême des prosélytes séparait les parents des enfants, comme s'exprimaient les Juifs, et formait de nouveaux liens de famille, ainsi tous les hommes ne devaient plus faire qu'une seule et même famille en entrant dans la nouvelle alliance. Les Évangélistes ne nous disent point si Marie et les autres membres de la sainte Famille demeuraient à Capharnaüm avec Jésus, ou s'ils étaient restés à Nazareth. Il semble néanmoins qu'ils n'étaient point allés avec lui cette fois à la fête, et que c'était pour cela qu'après son retour ils avaient un si grand désir de le revoir. Les dernières paroles de Notre-Seigneur semblent aussi indiquer que ses cousines ou ses sœurs, Esther et Thamar, étaient au nombre de ceux qui le cherchaient et le demandaient à la porte. Jésus ne renvoya point ses parents, mais ce qu'il leur dit en cette circonstance avait pour but d'instruire le peuple, et de donner à tous les chrétiens un profond enseignement. Au reste, il parlait ici, selon sa coutume, à la foule dans la maison de Pierre, à Capharnaüm, et du balcon de la salle à manger.

CHAPITRE XVII

Notre-Seigneur est prié de partager un héritage. — Parabole de l'homme riche et de l'intendant prudent.

« Quelqu'un de la foule lui dit : Maître, dites donc à « mon frère qu'il partage avec moi son héritage. » Les rabbins étaient choisis souvent comme exécuteurs testamentaires, ou comme arbitres et juges dans les affaires d'héritage. Souvent même on leur léguait par testament quelque chose pour s'en faire des avocats et des intercesseurs auprès de Dieu. Nous lisons, par exemple, dans le Talmud de Babylone, qu'un père, à peu près à cette époque, déshérita ses fils pour léguer tous ses biens au R. Jonathan ben Uzziel, célèbre targumiste; mais que le vieux Schammée en fit un reproche à celui-ci, et le décida à partager avec l'héritier naturel les biens qu'il avait reçus. C'est pour cela que Notre-Seigneur reprochait aux pharisiens, peu de jours auparavant, de déclarer *corban*, ou biens du temple, le plus de choses qu'ils pouvaient, de dissiper les biens des veuves, et de fermer le ciel à ceux qui ne voulaient pas se prêter à leurs caprices.

D'après la loi des Juifs, l'aîné de la famille héritait toujours le double de ses frères. Le frère cadet d'une famille vint donc trouver Notre-Seigneur : il avait appris tout dernièrement qu'à ses yeux mère, frères et sœurs étaient égaux. Il voulait probablement profiter de cette égalité, si nouvelle aux yeux des Juifs, et presser Jésus-Christ de décider son frère aîné à partager également son

héritage avec lui. Il appartenait, autant que nous pouvons en juger par le contexte, à une de ces riches familles qui possédaient de grandes terres à blé, des jardins plantés d'oliviers et d'immenses magasins pleins de ces divers produits, le tout administré par un intendant qui demeurait à Capharnaüm. Son père était mort depuis peu de temps, de sorte que sa succession était ouverte. Mais Jésus lui répondit : « Homme, qui m'a établi juge sur vous ou « arbitre de vos héritages? et il leur dit : Faites attention, « et gardez-vous de toute avarice; car c'est la racine de « tout mal. En quelque abondance que soit un homme, « sa vie ne dépend point de ses biens. Puis il leur proposa « cette parabole : Le champ d'un homme riche avait « rapporté beaucoup de fruits; il réfléchit donc en soi-« même, et dit : Que ferai-je? car je n'ai point d'espace « pour serrer mes fruits; et il dit : Voici ce que je ferai : « j'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, et « j'y amasserai toute ma récolte et tout ce que je possède; « puis je dirai à mon âme : Maintenant, mon âme, tu as « beaucoup de provisions pour plusieurs années, repose-« toi donc, mange et bois, et prends tes aises. Mais Dieu « lui dit : Insensé! cette nuit même on va te redemander « ton âme; et pour qui sera ce que tu as amassé? C'est « ce qui arrive à celui qui amasse des trésors et qui n'est « point riche devant Dieu.

« C'est pourquoi, dit-il à ses disciples, ne vous mettez « point en peine pour votre vie de ce que vous mangerez « et boirez, ni pour votre corps comment vous vous « vêtirez. La vie n'est-elle donc pour rien autre chose « que pour manger; et le corps n'est-il que pour le « vêtement? Considérez les oiseaux sous le ciel, les cor-

« beaux : ils ne sèment ni ne moissonnent ; ils n'amas-
« sent point dans des magasins, ils n'ont ni celliers ni
« greniers, et cependant votre Père céleste les nourrit.
« Combien êtes-vous au-dessus d'eux? Qui de vous peut
« avec tous ses soins ajouter à sa taille une coudée? Si
« donc les moindres choses sont au-dessus de votre pou-
« voir, pourquoi vous inquiéter du reste? Pourquoi vous
« inquiéter du vêtement? Considérez les lis dans la cam-
« pagne, comme ils croissent! ils ne travaillent point
« et ne filent point; et cependant, je vous le dis, Salo-
« mon, dans toute sa magnificence, n'a jamais eu de
« vêtement aussi beau que l'un d'eux. Si donc Dieu donne
« une aussi belle parure à l'herbe qui est aujourd'hui
« dans les champs, et qui demain sera jetée dans le four,
« combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir vous-
« mêmes, ô hommes de peu de foi. Ne vous mettez donc
« point en peine, et ne demandez point : Que mange-
« rons-nous? que boirons-nous? ou, de quoi nous vêti-
« rons-nous? Ce sont les gens du monde qui s'occupent
« de ces choses, et votre Père céleste sait bien que vous
« en avez besoin. Ne vous tourmentez point du lende-
« main : le lendemain aura soin de lui-même; à chaque
« jour suffit son mal. Cherchez plutôt le royaume de Dieu
« et sa justice, et tout cela vous sera donné par sur-
« croît. »

Salomon sert ici de sujet de comparaison à Notre-Seigneur; car la magnificence de ce prince et de sa cour était proverbiale, de même que le soin qu'il avait pris de tout ce qui concernait la vie temporelle, comme on peut le voir au troisième livre des Rois, chap. IV et X. Mais tous ces soins sont vains et inutiles, nous dit l'auteur de

l'Imitation. Ainsi pouvait parler la Providence divine, Celui qui s'était fait comme l'intendant de la table et l'administrateur du peuple qu'il s'était choisi, qui l'avait accompagné et nourri miraculeusement dans le désert. Dieu pouvait parler ainsi aux Juifs, lui qui leur avait ordonné de célébrer chaque septième année, et de n'y point cultiver leurs champs, et qui pendant ce temps les nourrissait de ce qui était resté sur le sol ou de ce que le sol produisait de lui-même. Dieu pouvait parler ainsi, lui qui avait ordonné à tous les hommes de son peuple de paraître trois fois l'année en sa présence, et qui ne manqua jamais de protéger contre les excursions des ennemis extérieurs le pays laissé sans défense par ces absences périodiques.

Il dit encore à ses disciples : « Un homme riche avait « un économe qui fut accusé devant lui de dissiper son « bien. Il le fit donc venir, et lui dit : Qu'entends-je dire « de toi? Rends compte de ton administration, car tu ne « peux rester plus longtemps mon intendant. L'économe « dit alors en lui-même : Que faire? Je ne puis bêcher « la terre, et j'ai honte de mendier. Je sais bien ce que « je ferai, afin que, lorsqu'on m'aura ôté ma charge, « je trouve des gens qui me reçoivent chez eux. Il fit « donc venir chacun des débiteurs de son maître, et dit « au premier : Combien dois-tu à mon maître? Il répon- « dit : Cent tonnes d'huile. Il lui dit : Prends ton obli- « gation; assieds-toi tout de suite, et écris cinquante. « Il dit ensuite à un autre : Et toi, combien dois-tu? « Celui-ci répondit : Cent mesures de froment; et il lui « dit : Prends ton obligation, et écris quatre-vingts. Et « le maître loua l'économe infidèle à cause de son habi-

« leté ; car les enfants de ce siècle sont plus habiles dans « leurs affaires que les enfants de la lumière. Je vous « dis de même : Faites-vous des amis avec l'argent d'ini- « quité, afin que, lorsque vous partirez, ils vous reçoi- « vent dans les demeures éternelles. Ne vous faites point « de trésors sur la terre, où la rouille et les vers les « rongent, et où les voleurs les déterrent et les dérobent ; « mais vendez ce que vous possédez, et faites-en des « aumônes. Faites-vous des bourses qui ne vieillissent « point, et faites-vous un trésor impérissable pour le « ciel, que ni la rouille ni les vers ne dévorent, et qu'au- « cun voleur ne puisse déterrer ni dérober. » Cette expression fait allusion à une opinion des Juifs, qui croyaient que les anges de Dieu recueillaient dans une boîte, pour les garder jusqu'au jugement dernier, les aumônes de chacun, et que dans ce jour suprême ils devaient les représenter avec toutes les œuvres bonnes ou mauvaises qu'il avait fait ici-bas. L'administrateur infidèle espère, en récompense des avantages qu'il a procurés à ses amis, être accueilli par eux sur ses vieux jours dans quelque établissement public comme il y en avait plusieurs à cette époque chez les Juifs. Saint Luc (II, 37) semble même indiquer qu'il y avait quelques institutions de ce genre annexées au temple ; et c'est d'elles que Notre-Seigneur aura pris occasion de parler des demeures éternelles, où nous devons nous acquérir une place par nos aumônes.

« Jésus continua en ces termes : Celui qui est fidèle « dans les plus petites choses l'est aussi dans les grandes, « et celui qui est injuste dans les petites l'est aussi dans « les grandes. Si donc vous n'avez pas été fidèles dans

« les richesses injustes, qui voudra vous confier les véri-
« tables? Et si vous n'avez pas été fidèles dans un bien
« étranger, qui vous donnera le vôtre propre? Nul servi-
« teur ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un,
« et aimera l'autre; ou il s'attachera à l'un, et méprisera
« l'autre. Vous ne pouvez donc pas servir à la fois
« Dieu et Mammon : mais où est votre trésor, là est aussi
« votre cœur. Que servirait à l'homme de gagner tout
« l'univers en se perdant soi-même et en souffrant dom-
« mage en son âme? ou que peut donner l'homme
« comme prix de rachat pour son âme? Les phari-
« siens, qui étaient avares, lui entendant dire ces choses,
« se moquaient de lui. Mais il leur dit : Vous savez
« bien vous donner devant les hommes les apparences
« de la piété, mais Dieu connaît vos cœurs, et ce qui est
« grand devant les hommes est une abomination devant
« le Seigneur. »

CHAPITRE XVIII

Du devoir de se réconcilier. Parabole du débiteur impitoyable.

Nous avons vu dans le chapitre précédent deux frères désunis au sujet d'un héritage; nous avons entendu Notre-Seigneur recommander à l'un d'eux de se bâtir une maison dans le ciel plutôt que de se préoccuper des soins de ce monde en s'abandonnant à l'avarice. Il continua d'enseigner aux siens la céleste doctrine qu'il avait apportée du ciel, et leur dit : « Si ton frère t'offense, va
« le trouver, et lui en fais un reproche seul à seul avec lui.

« S'il ne t'écoute pas, prends encore avec toi deux ou trois « témoins, afin que toute l'affaire repose sur le témoignage « de deux ou trois témoins. Que s'il ne les l'écoute « pas non plus, dis-le à l'Église; mais s'il n'écoute pas « l'Église, qu'il soit pour toi comme un païen et un « publicain. »

Lorsque chez les Juifs on avait à se reprocher quelque chose à l'égard d'un autre, on devait aller lui demander pardon, ou seul à seul avec lui, ou en présence de témoins. Et si celui qu'on avait offensé était mort avant qu'on eût fait cette démarche, on devait aller lui faire ses excuses à son tombeau. Mais lorsqu'un homme persistait dans sa vie criminelle ou dans une entreprise injuste après avoir reçu les avertissements prescrits; si, par exemple, il retenait criminellement l'héritage de ses pupilles, il était dénoncé publiquement dans la synagogue, et du haut de la chaire, comme un homme scandaleux.

Jésus continua en ces termes : « Lorsque tu portes ton « offrande à l'autel, si, au moment où tu es là debout et « priant, tu te souviens que ton frère a quelque chose « contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va « te réconcilier d'abord avec ton frère, puis reviens offrir « ton présent. Mais si ton frère pèche contre toi, par- « donne-lui : et même s'il t'offensait sept fois le jour, « et que sept fois le jour il vînt à toi, et te dît : Je me « repens? pardonne-lui. Pierre, s'adressant alors à lui, « lui dit : Sept fois, Seigneur? — Oui, répondit Jésus, « et même 70 fois 7 fois; et vous n'avez d'autre sujet « de joie que lorsque vous voyez vos frères marcher « dans la charité. » Ces dernières paroles sont tirées

de l'Évangile des Hébreux, qui les donne comme ayant été prononcées par Notre-Seigneur, et elles sont rapportées par saint Jérôme dans son livre contre Pélage (III, 1) et dans son Commentaire sur l'Épître aux Éphésiens (cap. V). C'est dans l'Évangile des Nazaréens que nous trouvons ce récit, et tout porte à croire qu'il est exact. Pierre, en effet, n'aurait pas eu de lui-même l'idée qu'il fallait pardonner sept fois dans un jour, puisque, au contraire, il exprime son étonnement à ce sujet. Cette pensée avait donc dû lui être suggérée par ce que Jésus-Christ avait dit. Les Juifs croyaient, et nous lisons encore dans le Talmud, qu'on peut bien à la vérité pardonner trois fois à son prochain, mais qu'on ne le doit pas faire plus souvent. (Babyl. *Yoma*, fol. LXXXVI, 2.) Il en devait être autrement dans le christianisme. S'il avait été dit dans l'ancienne loi : Caïn doit être vengé 7 fois, et Lamech 70 fois, le pardon et la réconciliation devaient dans la nouvelle alliance remplacer la vengeance. Aussi Dieu promet-il aux hommes de leur pardonner toutes les fois qu'ils reviendront à lui. N'avait-il pas déjà donné à l'égard du peuple juif une figure et une preuve à la fois de son immense miséricorde en l'attendant à la pénitence 7 fois 70 ans après le châtiment, si terrible déjà, de la captivité de Babylone. Il ne faut pas oublier, au reste, que le nombre 7 chez les Juifs exprimait le superlatif en général, de même que chez nous le nombre mille ; ce qui donne à cette expression un sens bien plus étendu.

« Le royaume du ciel est semblable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Comme il « commençait cette entreprise, on lui en amena un qui

« lui devait dix mille talents. Mais comme il ne pouvait « le payer, le maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa « femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait pour « se payer ainsi. Alors le serviteur tomba à ses pieds, « et le supplia en disant : Maître, ayez patience avec « moi, je vous paierai tout. Et le maître, ayant pitié « de ce serviteur, le relâcha et lui remit toute sa dette. « Mais le serviteur étant sorti trouva un de ses com- « pagnons qui lui devait cent deniers ; et le saisis- « sant, il l'étranglait et lui disait : Paie-moi ce que tu « me dois. Son compagnon, tombant à ses pieds, le « conjurait en lui disant : Aie patience avec moi, je te « paierai tout. Mais lui ne le voulut pas, et s'en allant, « il le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il eût payé sa « dette. Or les autres serviteurs, voyant ce qui était « arrivé, s'indignèrent, et allèrent raconter à leur maître « tout ce qui s'était passé. Celui-ci le fit appeler, et lui « dit : Méchant serviteur ! sur ta demande je t'ai remis « toute ta dette ; ne devais-tu donc pas aussi, toi, avoir « pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi ! « Et son maître, irrité, le livra à ses agents jusqu'à ce « qu'il eût payé toute sa dette. Ainsi agira mon Père « céleste à votre égard si chacun de vous ne pardonne « pas du fond de son cœur à son frère. Car si vous avez « quelque chose contre quelqu'un, et si vous pardonnez « aux hommes leurs fautes, votre Père qui est au ciel « vous pardonnera aussi vos péchés ; mais si vous ne « pardonnez pas aux hommes, votre Père céleste ne vous « pardonnera pas non plus vos péchés. »

Quel est ce roi qui veut régler ses comptes ? Et quel est le serviteur qui doit à son maître la somme énorme de

dix mille talents? Nous avons vu jusqu'ici que les paraboles dont se servait Notre-Seigueur n'étaient pas seulement un jeu de l'imagination, mais qu'elles avaient toutes un fondement ou dans les objets matériels qu'il avait sous les yeux, ou dans les faits, les usages et les institutions au milieu desquels il vivait. Une dette aussi considérable à l'égard d'un supérieur, et d'un autre côté tant de dureté et de rigueur à l'égard des inférieurs, pour les contraindre à payer ce qu'ils doivent, ne peuvent s'expliquer que par le système de fermage en vigueur à cette époque. Ainsi nous savons que, déjà au temps de Ptolémée Évergète, un certain Joseph, neveu du grand prêtre Onias, tenait à ferme du roi d'Égypte les tributs de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine pour la somme de 16 mille talents, le double de celle qu'avait donnée son prédécesseur, et que malgré cela il fit un profit considérable. Il est vrai qu'il se présentait escorté de deux mille soldats, et qu'à Ascalon, la première ville importante qu'il rencontra, et qui lui refusa le tribut, il fit exécuter vingt magistrats et confisquer leurs biens jusqu'à concurrence de mille talents. Puis il plaça dans la banque d'Alexandrie les sommes qu'il avait ainsi extorquées; car les banques et les chambres de commerce existaient déjà à cette époque, et nous voyons que, dans la parabole du serviteur négligent, le maître reproche à celui-ci de n'avoir pas placé dans une banque le talent qu'il avait reçu, plutôt que de l'enfouir et de le rendre inutile. Sylla frappa la province d'Asie d'une contribution de 20 mille talents, que les chevaliers romains se chargèrent de lui fournir; mais cette opération leur rapporta plus de 120 mille talents.

Il semblerait que le chevalier romain Pilate, semblable à Verrès, son collègue, devenu fameux dans l'histoire par ses concussions, se serait aussi servi de la prison et de la torture dans ses exactions. Philon, du moins, écrit qu'il fut accusé auprès de l'empereur et déposé de sa charge à cause de sa dureté envers ses subordonnés, et parce qu'il vendait la justice. Il ne paraît pas cependant que cette parabole lui soit applicable. Le maître désigné ici est probablement l'empereur Auguste lui-même. Le débiteur est un certain Xénodore, qui avait obtenu en ferme, de Cléopâtre d'abord, et puis d'Octave, la tétrarchie de Lysanias, Abila, Blatha et Panéas avec ses environs. Cet homme avait organisé un système régulier de pillage et de concussion, afin que son marché lui fût profitable. Il prenait à son service des Trachonitiens pour piller les Damascéniens, pendant que d'un autre côté il sous-affermait aux Arabes l'Auranite. Auguste, dans son voyage de Syrie, lui aurait peut-être pardonné ses exactions si les voisins, désignés ici dans l'Évangile comme ses compagnons, ne l'avaient accusé auprès de l'empereur à cause de ses violences; sur quoi il fut déposé de sa charge, et alla mourir misérablement à Antioche. Notre-Seigneur continua en ces termes :

« Réconcilie-toi à temps avec ton adversaire : mais si « tu vas avec lui chez le juge, tâche de te débarrasser de « lui pendant que tu es encore avec lui en chemin, afin « que ton adversaire ne te livre point au juge, et que le « juge ne te livre point aux archers, et que l'archer ne « te jette point en prison. En vérité, je te le dis, tu n'en « sortiras point que tu n'aies payé la dernière obole. « Si quelqu'un te prends ta tunique, abandonne-lui

« encore ton manteau plutôt que d'aller avec lui devant « le juge; car quelle justice peux-tu attendre du juge « temporel? » Cette parabole nous apprend de quelle manière se rendait alors la justice. Le maître dont elle parle pouvait, d'après le droit des Romains, des Grecs et des Juifs, se saisir de son débiteur insolvable avec tous les siens, et les garder comme esclaves. (*Nombre*, XXV, 39. — *Second livre des Rois*, IV, 1.) Il aime mieux lui remettre sa dette, conformément à cet esprit de douceur et de miséricorde qui caractérisait les Juifs des anciens temps. Mais ce débiteur agit bien autrement à l'égard de ceux qui lui doivent.

La parabole fait ici clairement allusion à la loi romaine alors en vigueur, d'après laquelle le débiteur en retard était adjugé sans formes de procès à son créancier, qui s'en emparait aussitôt, *in nervum ducebat*, le gardait dans sa maison comme prisonnier, et le traitait selon son bon plaisir. Cette loi avait été, il est vrai, adoucie par la loi *Pœtelia;* mais celle-ci n'avait duré que peu de temps. Lorsque Notre-Seigneur recommande à ses disciples de se réconcilier promptement avec leurs adversaires plutôt que de paraître devant le juge, le conseil qu'il leur donne est tout à fait en rapport avec la loi romaine *de injuriis*, d'après laquelle le plaignant traînait lui-même de ses propres mains devant le juge celui dont il avait à se plaindre, sans avoir besoin d'aucune autorisation, *in jus rapit*. Celui-ci, néanmoins, pouvait encore, pendant le trajet, s'accommoder avec son accusateur; sinon, dans le cas où il était reconnu coupable, il était puni d'une amende ou retenu en prison jusqu'à ce qu'il l'eût payée. Notre-Seigneur blâme donc ici d'une manière implicite

la dureté de la législation païenne des Romains, à l'encontre de laquelle la loi mosaïque, malgré toute sa sévérité, paraisssait douce et bienveillante. Mais il blâme en même temps la dureté et l'envie des Juifs à l'égard des païens. Ils croyaient, en effet, que toutes leurs souffrances ici-bas leur tiendraient lieu d'expiation pour leurs fautes; mais que Dieu donnait, au contraire, le succès et la prospérité aux Gentils afin de pouvoir, après cette vie, les damner éternellement. Ils croyaient qu'au jugement dernier Jéhovah pardonnerait aux siens tous leurs égarements, mais qu'il plongerait les païens dans les prisons de l'enfer, sans aucun espoir de rédemption. (*Avoda Sara*, fol. 4.)

CHAPITRE XIX

Sermon sur le lac. — Les sept paraboles du royaume des cieux.

« En ces jours, Jésus sortit de la maison et s'assit au « bord de la mer. Et il s'assembla autour de lui une grande « foule de peuple qui était venue de toutes les villes, de « sorte qu'il monta dans une barque, où il s'assit sur le « lac, et tout le peuple resta sur le rivage. Il leur ensei- « gna beaucoup de choses en paraboles, et leur dit : « Écoutez : Un semeur sortit un jour pour semer, et « pendant qu'il semait une partie de la semence tomba « sur le chemin. Les oiseaux du ciel étant venus la man- « gèrent. Une partie tomba sur un sol pierreux où il « n'y avait pas beaucoup de terre. Elle leva aussitôt, « parce qu'elle n'était pas très-avant dans la terre; mais

« le soleil s'étant levé, elle fut brûlée par la chaleur et se « dessécha, parce qu'elle n'avait ni racine ni séve. Une « autre tomba parmi des épines, et les épines croissant « l'étouffèrent; de sorte qu'elle ne donna point de fruits. « Une autre enfin tomba dans une bonne terre : elle « leva, se développa et porta du fruit, rendant ici trente « pour un, là soixante, et ailleurs cent. »

Il leur proposa encore une autre parabole, et leur dit : « Le royaume du ciel est semblable à un homme qui avait « semé du bon grain dans son champ. Mais, pendant que « ses gens dormaient, son ennemi vint : il sema de l'ivraie « parmi le blé, et s'en alla. La semence ayant levé et « étant montée en épis, l'ivraie commença aussi à pa- « raître. Les serviteurs du père de famille vinrent alors « le trouver et lui dirent : Maître, n'avez-vous pas « semé de bon grain dans votre champ? d'où vient qu'il « y a de l'ivraie? Il leur répondit : C'est l'œuvre d'un « homme qui est mon ennemi. Les serviteurs lui dirent « alors : Voulez-vous que nous allions l'arracher? « Non, leur répondit-il; car vous pourriez, en cueil- « lant l'ivraie, arracher en même temps le blé. Lais- « sez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson; et au « temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : « Cueillez d'abord l'ivraie, liez-la en bottes pour la « brûler; mais amassez le blé dans mon grenier. »

Il leur proposa encore une autre parabole en leur disant : « A quoi comparerons-nous le royaume de « Dieu? sous quelle image le représenterons-nous? Le « royaume du ciel est semblable à un grain de sénevé « qu'un homme prend et sème dans son jardin. C'est, il « est vrai, la plus petite de toutes les semences; mais

« lorsqu'elle a été semée la plante croît et devient plus « grande que tous les autres légumes du jardin; elle de- « vient un arbre; de sorte que les oiseaux du ciel vien- « nent faire leur nid sur ses branches, et demeurer sous « son ombre. »

« Il leur dit encore : A quoi comparerai-je le royaume « de Dieu? Le royaume du ciel est semblable au levain « qu'une femme prend et pétrit avec trois mesures de « farine, jusqu'à ce que le tout soit levé. De plus, le « royaume du ciel ressemble à un trésor caché dans un « champ. Si quelqu'un le trouve, il le cache de nouveau; « et, plein de joie, il s'en va vendre tout ce qu'il a et « achète ce champ. Le royaume du ciel est semblable « encore à un marchand qui cherche de bonnes perles. « Quand il a trouvé une perle précieuse, il vend tout son « bien pour l'acheter. Enfin, il en est du royaume du « ciel comme d'un filet jeté dans la mer, avec lequel on « prend des poissons de toutes sortes. Quand il est plein, « on le tire à terre, on s'assied, on ramasse les bons « poissons dans des vaisseaux, et l'on jette ceux qui ne « valent rien. Il en sera ainsi à la fin du monde; les « anges viendront, ils sépareront les bons des méchants, « et les jetteront dans la fournaise, où il y aura des « pleurs et des grincements de dents. Après avoir dit ces « choses, il s'écria : Entende celui qui a des oreilles pour « entendre.

« Jésus parlait ainsi toujours au peuple en paraboles, « et il ne lui parlait jamais autrement qu'en paraboles, « afin que cette parole du prophète fût accomplie : J'ou- « vrirai ma bouche pour proposer des paraboles, et j'an- « noncerai ce qui était caché depuis la fondation du

« monde. Jésus congédia ensuite le peuple et se rendit à « la maison. Et lorsqu'il fut seul de nouveau, les douze « qui demeuraient avec lui vinrent le trouver et lui de- « mandèrent : Pourquoi parlez-vous avec eux en para- « boles? Il leur répondit, et dit, tourné vers ses disciples : « Il vous a été donné à vous de connaître les mystères du « royaume de Dieu ; mais pour ceux qui sont dehors, ils « n'ont pas reçu la même faveur, et c'est pour cela qu'on « ne leur propose que des paraboles. C'est pourquoi je « leur parle en figures, parce qu'ils ne voient point les « yeux ouverts, et n'entendent point les oreilles ouvertes, « de manière à se convertir et à obtenir le pardon de « leurs péchés. Et ainsi s'accomplit en eux la prophétie « du prophète Isaïe quand il dit : Vous entendrez avec les « oreilles, et ne comprendrez point. Vous regarderez avec « les yeux, et ne verrez point; car le cœur de ce peuple « est endurci, et leurs oreilles entendent difficilement. « Ils se sont fermés les yeux afin de ne point voir avec les « yeux, de ne point entendre avec leurs oreilles, de ne « point comprendre avec leur cœur, dans la crainte de « se convertir, et de peur que je ne les guérisse. Faites « donc bien attention comment vous prenez ceci; car on « donne à celui qui a, pour qu'il ait en abondance; « mais à celui qui n'a pas, on lui ôte encore ce qu'il « croit avoir. Heureux sont les yeux qui voient ce que vous « voyez, et les oreilles qui entendent ce que vous enten- « dez; car vraiment, je vous le dis, beaucoup de pro- « phètes, de rois et de justes ont souhaité de voir ce que « vous voyez, et ne l'on point vu, et d'entendre ce que « vous entendez, et ne l'on point entendu.

« Or, lorsqu'il eut quitté le peuple et fut entré dans la

« maison, ses disciples lui demandèrent l'explication de « cette parabole; mais il leur répondit : Si vous ne com- « prenez pas déjà cette parabole, comment comprendrez- « vous toutes les autres? Écoutez donc la parabole du « semeur; voici comme il faut l'entendre : le grain de « blé, c'est la parole de Dieu, et le semeur celui qui « sème la parole. La semence qui est tombée sur le che- « min signifie ceux qui écoutent la parole du royaume, « mais qui ne la gardent point avec attention. Le malin « vient aussitôt, enlève la parole qui était semée dans leur « cœur ; de sorte qu'ils ne croient point et ne sont point « sauvés. Celle qui a été semée sur la pierre ou sur un sol « pierreux, ce sont ceux qui, quand ils entendent la « parole, la reçoivent aussitôt avec joie. Mais comme ils « n'ont aucune racine en soi, ils ne persévèrent que peu « de temps dans la foi; et s'il s'élève ensuite des troubles et « des persécutions à cause de la parole, ils se scandalisent « aussitôt, et tombent au moment de la tentation. L'autre, « qui a été semée parmi les épines, représente ceux qui « écoutent la parole, mais qui, après l'avoir écoutée, « s'en vont; et les sollicitudes du monde, l'illusion des « richesses, les aises de cette vie et le désir des autres « choses se glissent en leur cœur, et y étouffent la « parole, de sorte qu'elle reste sans fruit. Celle enfin qui « est tombée sur la bonne terre signifie ceux qui écoutent « la parole, la reçoivent, la comprennent, la gardent « dans un cœur pur et bon, et portent des fruits dans la « patience, les uns trente pour un, les autres soixante, « les autres cent.

« Il dit encore : Il en est du royaume de Dieu comme « d'un homme qui jette la semence sur la terre. Il dort

« chaque nuit, et se lève chaque jour; et la semence « germe et lève sans qu'il le sache lui-même; car la « terre produit d'elle-même le fruit, la tige d'abord, « puis l'épi, et enfin les grains plein l'épi; et aussitôt que « le fruit est mûr, il y met la faux, car la récolte est « prête. Ses disciples, s'adressant à lui, lui dirent : Expli-« quez-nous aussi la parabole de l'ivraie dans le champ. « Il répondit et leur dit : Celui qui sème le bon grain, « c'est le Fils de l'homme; le champ, c'est le monde; le « bon grain, ce sont les enfants du royaume; et l'ivraie, « ce sont les enfants du mal. L'ennemi qui l'a semée, « c'est le démon; la moisson, c'est la fin du monde; les « moissonneurs enfin, ce sont les anges. De même qu'à « la moisson on cueille l'ivraie pour la jeter au feu, ainsi « en sera-t-il à la fin du monde. Le Fils de l'homme « enverra ses anges, et ils retireront tous les scandales et « tous les malfaiteurs, et jetteront ceux-ci dans la four-« naise, où il y aura des hurlements et des grincements « de dents. Puis les justes resplendiront dans le royaume « de leur Père comme le soleil. Que celui-là entende qui « a des oreilles pour entendre. »

Le sénevé, qui chez nous ne s'élève guère au delà de deux pieds, atteint réellement en Orient la hauteur d'un petit arbre. Il n'est pas étonnant du reste que le Sauveur nous représente les oiseaux du ciel bâtissant leur nid sur ses branches; car nous trouvons dans les écrits des rabbins des récits hyperboliques au sujet de cet arbuste, à cause de son excessive élévation, tandis qu'ils mettent en regard l'immensité de l'univers avec l'extrême petitesse d'un grain de sénevé. « Jésus leur dit ensuite : Avez-vous « compris tout cela? Ils lui répondirent : Oui, maître.

« Mais il leur dit : Tout docteur dans l'Écriture qui est « bien instruit du royaume du ciel ressemble à un père « de famille qui tire de son trésor du vieux et du nouveau. « C'est avec ces paraboles qu'il leur parlait, selon qu'ils « le pouvaient comprendre; et il ne leur parlait point « autrement qu'en paraboles; mais il expliquait tout spé- « cialement à ses disciples. » Tel est le sermon sur le lac, que Jésus prêcha la seconde année de sa vie publique, comme il avait prêché la première année le sermon sur la montagne. Il termine ses deux discours par une comparaison semblable sur la docilité à suivre ses paroles. Mais ce sermon n'était-il que pour ses apôtres? Et la foule qui était rassemblée autour de lui ne comprenait-elle rien au sens profond de ces paraboles? Non, sans doute. Celles-ci s'adressaient au peuple, à ceux du moins dont la volonté était bien disposée, et elles ne pouvaient manquer leur but, quoiqu'ils fussent incapables de rendre compte d'une manière rationnelle aux autres de leurs impressions. Tous les événements, tous les détails de la vie en rappelaient le véritable sens à leur esprit; et si l'on avait essayé de les leur expliquer dans un sens contraire, ils auraient assurément rejeté cette interprétation. Il y a des hommes qui savent écrire et parler, et qui pourtant au fond ne savent rien, parce que tout ce qu'ils ont est sur leur langue, et que la semence de la parole n'a jamais pris racine en leur cœur. Il y en a d'autres, au contraire, qui ne savent ni parler ni écrire, mais qui gardent humblement dans leur âme les germes précieux qu'on y a déposés. Ceux qui ont le sens dialectique et didactique peuvent saisir et comprendre parfaitement les choses, et pénétrer dans les profondeurs de sa sagesse divine; ils peuvent ainsi acquérir

des connaissances surabondantes. Mais s'ils se laissent aveugler par l'orgueil scientifique, et s'ils veulent éplucher la parole de Dieu, et la mesurer à leur petite mesure, ils sont bientôt punis de leur présomption : ils tombent dans une étrange confusion d'idées; ils perdent le sens commun et la rectitude de l'esprit, comme nous pouvons le voir, hélas! de nos propres yeux par le triste et douloureux exemple que nous offrent en ce moment les théologiens protestants. C'est pour cela que Notre-Seigneur dit : « Faites attention comment vous prenez ces choses; « car celui qui a l'esprit droit, on lui donnera jusqu'au « comble; mais à celui qui ne l'a pas, on lui prendra « encore ce qu'il croit avoir. »

CHAPITRE XX

La tempête sur le lac. — Le possédé et les porcs des habitants de Gadara.

« Et il arriva un soir, comme ses disciples avaient « congédié le peuple, qu'il leur dit : Passons de l'autre « côté de l'eau. Et ils l'emmenèrent avec eux dans la « barque où il était; et il y avait encore d'autres barques « qui le suivirent; et lorsqu'ils furent partis il s'endormit. « Alors un grand tourbillon s'éleva sur le lac; les flots « frappaient contre la barque, qui fut bientôt pleine d'eau. « Les vagues les inondaient, et ils étaient dans un grand « danger : mais lui était sur la poupe, dormant sur un « coussin. Ses disciples vinrent alors à lui, et le réveil« lèrent en criant : Seigneur, sauvez-nous, nous allons

« être submergés! Maître, vous importe-t-il donc peu « que nous périssions? Mais Jésus leur dit : Hommes de « peu de foi, pourquoi êtes-vous si timides? Puis il se « leva, et dit au vent : Tais-toi; et à la mer : Calme-toi. « Alors le vent cessa, et il se fit un grand calme. Ils « furent saisis d'une grande crainte. Il leur dit alors : « Pourquoi êtes-vous si timides? où est votre foi? Mais « ceux qui étaient dans les autres barques étaient dans la « stupéfaction, et se disaient les uns aux autres : Quel « est-il donc, pour que les vents et la mer obéissent à ses « ordres? »

« Or ils traversèrent le lac et vinrent sur l'autre rive « dans la contrée des Gadaréens, située en face de la « Galilée. » Ceux-ci avaient en cet endroit des pâturages qui leur étaient communs avec les Géraséniens, leurs voisins. Gadara était située au nord, sur les limites de la Pérée ou de la seconde Palestine, et sur le bord de la rivière nommée Hiéromar ou Jarmuc, à huit milles romains de Tibériade, et à l'est du lac de Gennésareth. La route de Scythopolis à Damas passait par Gadara. Josèphe raconte, dans son livre de la Guerre des Juifs, que cette ville était habitée par un grand nombre de familles opulentes, qui pouvaient ainsi posséder de nombreux troupeaux. La ville de Magdala, située près de Dalmanutha, appartenait aussi aux Gadaréens. Un peu plus haut, au sud, était Gerasa. Ces deux villes faisaient partie de la décapole, et étaient, d'après Josèphe, peuplées en grande partie de païens. Gadara, fondée dans les temps anciens par les Chananéens ou les Phéniciens, et dont le nom signifie *château-fort*, avait trouvé dernièrement un restaurateur en Pompée, qui, pour faire plaisir à Démétrius de

Gadara, son affranchi, l'avait relevée de ses ruines après qu'elle eut été détruite par les Juifs. Elle était la patrie de plusieurs philosophes connus dans l'histoire, tels que Œnomaüs le cynique, Apsinès, Philodème l'épicurien, Méléagre, Ménippe et Théodore le rhéteur, qui avait été précepteur d'Auguste, l'empereur régnant alors. Cette ville était célèbre encore par ses bains chauds, nommés Chammath. « Trois sources chaudes, nous dit le Talmud « de Babylone, sont restées des eaux du déluge : la source « de Biram, les thermes de Tibériade et le tourbillon de « Gadara. » (*Sanhédrin*, fol. 108, 1.) Schammath ou Emmaüs était peu éloigné de Magdala et de Gadara. Encore aujourd'hui dix sources chaudes jaillissent près de la ville. Strabon nous raconte (livre XVI) que les animaux, après avoir bu de cette eau, perdaient leurs poils, leurs cornes et leurs griffes, et les porcs leurs soies. C'est pour cela qu'on menait paître les troupeaux un peu plus à l'est. Gerasa était, d'après son étymologie, la Lutèce, ou *la ville de boue* de la Palestine. Son nom venait de son sol bourbeux et des grasses prairies au milieu desquelles elle était située.

« Comme Jésus descendait de la barque où il était, un « homme, sortant du milieu des tombeaux, accourut « aussitôt à lui. Il était depuis longtemps possédé d'un « esprit impur, et ne pouvait ni être lié par des chaînes « ni garder aucun vêtement sur son corps; car souvent « déjà on avait essayé de l'enchaîner, et de le lier; mais « toujours il avait brisé ses liens et rompu ses chaînes; et « personne ne pouvait s'emparer de lui. Il n'habitait point « sous un toit, mais, poussé par le démon dans la soli- « tude, il se tenait jour et nuit dans les cavernes sépul-

« crales et sur la montagne, poussant des cris et se frap-
« pant avec des pierres; et il était si furieux que personne
« n'osait passer par ce chemin. Dès qu'il vit Jésus de loin,
« il courut sur lui, se prosterna à ses pieds en criant à
« haute voix : Jésus, Fils du Très-Haut, nous vous conju-
« rons par Dieu; êtes-vous venu pour nous tourmenter
« avant qu'il soit temps? Nous n'avons point affaire à
« vous. Jésus lui demanda alors : Comment t'appelles-tu?
« Et il obtint pour réponse : Légion est mon nom, car
« nous sommes plusieurs. Cet homme était possédé d'un
« grand nombre de démons. Les démons prièrent instam-
« ment Jésus de ne pas les chasser du pays, et de ne pas
« leur commander de retourner dans l'abîme. Or il y
« avait près de là un grand troupeau de porcs qui paissait
« sur la montagne. Les esprits le prièrent donc, s'il vou-
« lait les bannir, de les laisser passer dans ces porcs. Et
« il leur ordonna sur-le-champ, en disant : Esprit impur,
« sors de cet homme. Aussitôt les esprits impurs passèrent
« de cet homme dans les porcs, et tout le troupeau, com-
« posé de près de deux mille porcs, se précipita furieux
« de la montagne dans la mer, et se noya dans les flots. »

Nous ne devons pas nous étonner de rencontrer si souvent dans la vie de Jésus les esprits de l'enfer. Leur action n'a jamais cessé de se produire jusqu'à nos jours. Au reste, les démons, toutes les fois qu'ils ont eu affaire au Fils de Dieu pendant sa vie mortelle, n'ont fait que manifester contre leur gré la divinité qui habitait en lui; car, ne pouvant se retenir en sa présence, ni se cacher, ni défendre leurs droits, ils se sentaient poussés par une force irrésistible à tomber à ses pieds, quoique leur premier mouvement fût de se jeter sur lui, comme nous le voyons

dans cette dernière histoire. Il est même remarquable que, pendant toute la vie de l'Homme-Dieu sur la terre, depuis qu'il eut triomphé du démon dans le désert, chaque péché qu'il rencontra se produisit devant lui dans sa forme la plus hideuse, avec ses propriétés sataniques, et dans cet état où, parvenu, pour ainsi dire, à son apogée, il devient une véritable possession.

Si Notre-Seigneur permit aux démons d'entrer dans les corps de ces animaux immondes, c'est parce que nulle part la nature animale ne paraît plus dégradée. C'était aussi pour punir les possesseurs de ces troupeaux. Les porcs, en effet, étaient déclarés impurs dans la loi de Moïse, et ils étaient interdits aux Juifs. Au reste, les Égyptiens, les Éthiopiens, les Phéniciens, les Arabes et même, selon quelques-uns, les Indiens partageaient l'horreur des Juifs à l'égard de ces animaux. Les Juifs, cependant, entraînés par l'amour du gain, qui fut toujours leur côté faible, nourrissaient des troupeaux entiers de porcs, qu'ils faisaient garder par des serviteurs païens, et qu'ils vendaient ensuite aux Romains. La chose même alla si loin, que, dans les villes habitées en partie par les païens, ils faisaient sans scrupule la cuisine avec de la viande de porc, qu'ils vendaient par petites portions, et à des prix très-médiocres. C'est cet abus que Notre-Seigneur voulut punir ici. De plus, à cette époque de fausse civilisation, les hérodiens, comme les rabbins l'avouent eux-mêmes, avaient mis en circulation parmi le peuple une multitude de petits livres où l'on annonçait que Dieu allait permettre aux enfants d'Israël de manger et de vendre de la chair de porc. C'est pour cela que le Talmud renouvelle souvent la défense de se nourrir de ces animaux. Quelquefois aussi

les païens entretenaient des troupeaux de porcs pour se moquer des Juifs; et ces animosités entre ceux-ci et les premiers furent la cause principale pour laquelle les villes de Gadara et d'Hippo furent quelque temps après détruites par les Juifs des environs. Le fait que nous rapporte ici l'Évangile se passa devant le cimetière des Gadaréens.

« Mais les gardiens du troupeau s'enfuirent, accoururent à la ville, et y racontèrent, ainsi que dans tout le « pays, ce qui venait de se passer. Et voici que toute la « ville sortit à la rencontre de Jésus, pour voir ce qui « était arrivé. Et lorsqu'ils furent venus ils trouvèrent « l'homme qui avait été tourmenté du démon vêtu, assis « et en son bon sens; et ceux qui avaient été présents « leur racontèrent ce qui s'était passé avec le possédé et « les porcs, et comment il avait été délivré de la légion « qui le possédait. Alors les Gadaréens et tous les habitants de la contrée entrèrent dans une grande frayeur, « et le prièrent de sortir de leur pays. Et comme il s'embarquait de nouveau, celui qui avait été délivré du « démon le pria de lui permettre de rester avec lui. Jésus « ne le lui permit pas, et le renvoya en lui disant : Retourne chez toi, et annonce aux tiens les grandes choses « que Dieu a faites en toi, et comment il a eu pitié de « toi. Cet homme s'en alla donc, et se mit à publier dans « toute la Décapole les grandes choses que Jésus avait « faites en lui; et tout le monde était dans l'admiration. « Mais Jésus, étant remonté dans la barque, passa de « l'autre côté et vint dans sa ville. »

CHAPITRE XXI

La fille de Jaïre et la femme au flux de sang.

« Jésus étant revenu à l'autre bord du lac, le peuple « qui était réuni sur le rivage l'accueillit avec joie; car « tous l'attendaient. Et voici qu'un homme nommé Jaïre, « un des chefs de la synagogue, vint le trouver. Dès « qu'il vit Jésus, il tomba à ses pieds, et le pria de venir « chez lui, car il avait une fille unique âgée bientôt de « douze ans, et qui était sur le point de mourir. » En Palestine, l'âge de la puberté était à douze ans pour les femmes, et à treize pour les hommes. C'était par conséquent un âge critique. Jusque-là on n'était encore qu'un enfant, ou, comme disaient les Juifs, un homme nouveau. Mais à partir de cette époque on était considéré comme adulte. Ceci nous explique ces paroles de Jésus-Christ et de ses apôtres : « Dépouiller le vieil homme et « revêtir l'homme nouveau; » ou bien encore ces autres: « Nous devons redevenir enfants. » A douze ans l'homme était responsable de ses actes, et les garçons aussi bien que les filles étaient tenus alors à l'observation de la loi. C'est à cet âge, disent les rabbins, que notre bon ange commence à se tenir à notre droite, et le mauvais ange à notre gauche, et que nous commençons à profaner le sabbat.

« Jésus s'en alla avec lui accompagné de ses disciples, « et une grande foule de peuple le suivait, et se pressait « autour de lui. Et voici qu'une femme affligée depuis « douze ans d'un flux de sang, qui avait dépensé tout son

« avoir avec les médecins, et qu'ils avaient fait souffrir
« beaucoup sans améliorer son sort, mais qui, au con-
« traire, était devenue tous les jours plus mal, se glissa
« par derrière dans la foule, et toucha le bord de son
« manteau. Car, se disait-elle à part soi, si je touche seu-
« lement son manteau, je serai soulagée. Et aussitôt son
« indisposition cessa, et elle sentit qu'elle était guérie.
« Jésus demanda alors : Qui m'a touché ? Et comme per-
« sonne ne voulait avouer qui l'avait fait, Pierre répon-
« dit, ainsi que ceux qui étaient près de lui : Maître, le
« peuple vous presse et vous pousse, et vous demandez
« encore qui m'a touché ? Mais lui, se tournant, dit :
« Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti une vertu s'échap-
« per de moi. Et comme il regardait autour de lui, la
« femme, voyant bien qu'elle ne pouvait rester cachée,
« vint craintive et tremblante se prosterner devant lui, et
« lui découvrit la vérité devant tout le peuple. Mais il lui
« dit : Console-toi, ma fille, ta foi t'a sauvée. »

Une tradition très-ancienne dans l'Église raconte que cette femme était une païenne, qu'elle habitait la ville de Césarée de Philippe, et que, comme souvenir de sa guérison miraculeuse, elle avait fait placer devant sa maison un monument qui la représentait à genoux devant le Sauveur, et le remerciant de la faveur qu'elle en avait reçue. Qu'il en soit ainsi, ou que ce monument ait été primitivement élevé à quelque divinité, comme Esculape, par exemple, ce que semblerait indiquer une herbe médicinale que l'on voyait au pied de la statue, toujours est-il que la tradition populaire attribuait l'érection de ce monument à la femme dont il est parlé ici. Et l'empereur Julien trouva cette légende assez importante pour se croire obligé,

par ses préjugés antichrétiens, à le faire enlever et à le remplacer par sa propre statue, qui fut quelque temps après brisée par la foudre. Pour ce qui est de la guérison de ce genre de maladie, nous avons de cette époque une douzaine de recettes qui nous donnent une idée de l'ignorance des médecins juifs ou des rabbins de ce temps-là. En voyant toutes les substances dont ils se servaient pour guérir cette maladie, et à quelle forte dose ils les employaient, on comprend sans peine les plaintes de cette pauvre femme, et l'on n'est plus étonné qu'elle ait dépensé inutilement une partie de sa fortune pour se faire traiter.

« Pendant qu'il parlait encore, il vint des gens du chef « de la synagogue qui lui dirent : Votre fille vient de « mourir; ne donnez pas au maître la peine d'aller plus « loin... Mais Jésus, ayant entendu cette parole, dit au « père de la jeune fille : Ne t'inquiète pas, crois seule- « ment. Étant arrivé à la maison de ce chef de syna- « gogue, il y vit des gens qui faisaient un grand bruit; « des joueurs de flûte et une troupe confuse qui pleurait, « gémissait et jetait de grands cris. » Chez les Juifs, la plus pauvre femme avait encore après sa mort au moins deux joueurs de flûte et une pleureuse. Mais ici le convoi était déjà beaucoup plus considérable. Les morts étaient emportés aussitôt hors de la maison; on voulait éviter par là de multiplier les souillures légales. Jésus dit alors : « Retirez-vous, car la jeune fille n'est pas morte; elle « dort seulement. » Un imposteur aurait dit : Elle ne dort pas, elle est réellement morte, afin de donner plus de poids et de consistance à son imposture; mais le vrai thaumaturge agit autrement. « Là-dessus ils se moquèrent

« de lui, car ils savaient bien qu'elle était morte. Mais lui « congédia la foule, et ne laissa entrer personne avec lui « dans l'endroit où était la jeune fille, excepté Pierre, « Jacques et Jean, et le père et la mère de la défunte. Et « prenant celle-ci par la main, il lui dit : *Talitha Cumi*, « c'est-à-dire, Fille, lève-toi. Au même instant son âme « revint, et elle se leva aussitôt, se mit à marcher; et il « ordonna de lui donner à manger. Ses parents furent « plongés dans un grand étonnement; mais il leur défen- « dit de dire à personne ce qui s'était passé. Cependant le « bruit s'en répandit bientôt dans tout le pays. »

CHAPITRE XXII

Jean dans sa prison. — Il envoie vers Jésus deux de ses disciples.

« Les disciples de Jean lui rendirent compte de tout « cela. » Jean était en prison depuis le temps où Jésus était revenu de Judée en Galilée après la dernière fête de Pâques : car « Hérode l'avait fait prendre, lier et jeter en « prison à cause d'Hérodiade, femme de son demi-frère « Philippe, parce que Jean lui avait dit : Il ne vous est pas « permis de l'avoir pour femme du vivant de votre frère.» L'évangéliste raconte ici deux faits en même temps. D'après le récit de l'historien Josèphe, qui nous donne plus de détails à ce sujet, Hérodiade était femme d'Hérode, fils d'Hérode l'ancien, qui l'avait eu de Marianne, fille elle-même de Simon, simple bourgeois de la Judée. Sa fille Salomé, la danseuse, épousa ensuite Philippe, dont elle n'eut point d'enfants; puis elle se maria avec Aristobule,

fils d'Hérode, le frère d'Agrippa, et en eut trois fils. Antipas, en effet, laissant sa légitime épouse, la fille d'Aretas, roi des Arabes, avait connu pour la première fois Hérodiade, sa nièce, fille d'Aristobule, chez Hérode. Il en était devenu épris, l'avait enlevée à son frère, et l'avait prise pour femme.

La fille du roi des Arabes, sa légitime épouse, irritée de ce procédé, s'était enfuie chez son père. De là était survenue une guerre; et Hérode Antipas, marchant contre le roi des Arabes, se trouvait alors avec son armée sur la pointe méridionale de la Pérée. Poussé par sa femme et furieux des justes reproches de Jean-Baptiste, inquiet outre cela du mécontentement du peuple, qu'avaient irrité et cette union adultère et la guerre injuste qui s'en était suivie, ce malheureux prince ne put se contenir plus longtemps. Attribuant au précurseur les troubles et les murmures du peuple, au lieu de s'en prendre à lui-même, il avait tenté un coup violent; et se faisant livrer par Pilate le prédicateur courageux, il l'avait enfermé dans la forteresse de Machère, située sur l'extrême limite de ses États. Les rabbins la nommaient *Fort-Noir* ou encore *Fournaise,* à cause de la terre noire d'asphalte et des sources chaudes qui se trouvaient en cette contrée. Elle était située au delà de la mer Morte, dans le voisinage du mont Nebo. C'était le lieu le mieux fortifié après Jérusalem. Le roi Hérode l'avait fait bâtir pour en faire une place d'armes contre les Arabes. Ceux-ci s'en étaient emparés plus tard, mais elle avait été probablement reconquise dans la guerre actuelle. La nature l'avait munie de fossés profonds de cent coudées; à ses pieds était bâtie la ville basse, mais elle étalait en haut ses

rochers avançant en saillies au-dessus de l'abîme et entourés de murs. Aux angles étaient placées des tours hautes de soixante coudées; et c'est dans l'une de ces tours que Jean-Baptiste était enfermé. Sur la place, au milieu de la citadelle, s'élevait un magnifique château : c'est là que le tétrarque se tenait avec son état-major pendant que la guerre le forçait à rester dans ces contrées. Dans ce palais était une vieille tige de rue d'une telle hauteur que Josèphe a cru devoir en faire mention. Au fond du vallon croissait une racine magique nommée Baaras, dont on racontait des effets merveilleux. Telle était cette forteresse de Machère, qui s'élevait elle-même comme un donjon de l'enfer dans cette vallée, longue de soixante stades, et d'où l'on apercevait la mer Morte à une distance de trois lieues et demie. Cependant Jean-Baptiste, du fond de son cachot, entendit encore parler des actions merveilleuses de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Alors Jean fit venir deux de ses disciples, les envoya « à Jésus pour lui dire : Êtes-vous celui qui doit venir, « ou devons-nous en attendre un autre? Ces envoyés « arrivèrent au moment où Jésus guérissait beaucoup « de maladies et d'infirmités; et il leur dit : Allez annon- « cer à Jean : Les aveugles voient, les boiteux marchent, « les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts « ressuscitent, et l'Évangile est annoncé aux pauvres; « et heureux est celui qui ne se scandalise point de moi.» Jean en avait appelé à Isaïe lorsqu'il avait répondu aux envoyés du grand conseil : « Je suis la voix de celui qui « crie dans le désert : Préparez la voix du Seigneur. » (XXXX, 3.) Il en avait appelé au même prophète (LIII) lorsqu'il avait appelé Jésus l'agneau de Dieu qui porte les péchés

du monde. Aujourd'hui le Sauveur à son tour le renvoie à Isaïe disant (xxxv, 5) : « Alors s'ouvriront les yeux « des aveugles et les oreilles des sourds; la langue des « muets se déliera, etc. » Et au chapitre XLII : « Voici « comment vous reconnaîtrez mon bien-aimé en qui « j'ai mis ma complaisance. Je lui ai donné mon es- « prit, non pour qu'il suscite des troubles, mais pour « qu'il guérisse les aveugles, et les mène dans le droit « chemin, qu'ils ne connaissaient pas auparavant, et qu'il « tire de leur prison ceux qui sont assis dans l'ombre de « la mort. » Notre-Seigneur fait par là comprendre à Jean qu'en lui s'étaient accomplies toutes ces choses. Il voulait aussi lui donner à entendre qu'il était venu pour délivrer les pécheurs des liens du péché, mais non tirer de leur prison ceux qui souffraient pour la justice, et que lui-même, du fond de son cachot, pouvait lire sa destinée dans les oracles des prophètes. Toutefois, ces paroles de Notre-Seigneur étaient moins encore un reproche pour Jean-Baptiste qu'une reconnaissance honorable de sa haute mission et un encouragement à ne pas se laisser abattre par l'adversité. Elles étaient en effet pour lui un témoignage qu'il n'avait pas travaillé en vain en préparant les voies à Jésus-Christ, dont la mission produisait de tels fruits.

« Comme les envoyés de Jean s'en allaient, Jésus dit « au peuple : En vérité, je vous le dis, entre tous ceux « qui sont nés d'une femme, il ne s'est encore montré « personne plus grand que Jean-Baptiste; et cependant le « plus petit dans le royaume du ciel est encore plus grand « que lui. Mais depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à « ceux-ci le royaume de Dieu souffre violence, et les vio- « lents seuls le ravissent. » Si Notre-Seigneur Jésus-Christ,

pendant sa vie mortelle, avait été une pierre d'achoppement pour tous ceux qui vivaient avec lui, même pour ses disciples, ses apôtres et ses frères, pouvons-nous nous étonner que Jean, à qui avait été confiée la plus haute mission que jamais ait remplie un mortel, celle de servir de précurseur au Très-Haut, que Jean ait été aussi, lui, sur le point de se scandaliser au sujet de Jésus, quoique la fermeté de son caractère le rendît inaccessible au doute. Jean était un prophète puissant; et malgré cela il avait de la peine à défendre son esprit contre les idées que les Juifs se faisaient généralement alors de la personne du Messie et du royaume qu'il venait fonder. Il avait consacré généreusement sa vie à préparer ce règne glorieux. Et maintenant, au moment où il pouvait espérer de le voir paraître, il se voyait plongé dans un cachot, et exposé à perdre à chaque instant la vie. C'est pour cela qu'il envoyait encore une fois un message à Jésus. Si vous êtes le Messie, semble-t-il lui faire dire, pourquoi ne paraissez-vous pas publiquement en cette qualité? Pourquoi ne venez-vous pas me tirer de ma prison? Mais Jésus lui répond: « Heureux qui ne se scandalise pas de moi. « Le plus petit dans le ciel est plus grand que Jean sur la « terre. » Jusqu'à présent les interprètes ont pensé généralement que le Précurseur, en envoyant du fond de sa prison ce message à Notre-Seigneur, avait voulu seulement, sur la fin de sa carrière, engager ses disciples à s'attacher à Jésus-Christ; et que la question qui semble mettre en doute la mission divine du Sauveur ne venait point de Jean lui-même, mais des deux députés qu'il avait envoyés. Mais cette interprétation semble contredire l'ensemble du texte évangélique.

CHAPITRE XXIII

La Transfiguration sur le Thabor.

« Six ou huit jours après ce disconrs, Jésus prit avec « lui Pierre, Jacques et Jean, frère de celui-ci, et les « conduisit à part sur une haute montagne pour y prier. « et comme il priait il fut transfiguré sous leurs yeux : « son visage brilla comme le soleil, et ses vêtements « devinrent blancs comme la neige, d'une blancheur « qu'aucun foulon ne peut donner sur la terre. » C'est l'apôtre saint Pierre lui-même qui le raconta depuis. « Et « voici que Moïse et Élie parurent dans la gloire. » L'un était le plus grand législateur, et l'autre le plus grand des prophètes. L'un était le fondateur, et l'autre le réformateur de l'ancienne théocratie; de même que Jésus était le consommateur du royaume de Dieu sur la terre, et celui en qui s'accomplissaient la loi et les prophètes. « Et ils s'entrete-« naient de la fin que devait avoir Jésus à Jérusalem. Ce-« pendant le sommeil s'était emparé de Pierre et de ceux « qui étaient avec lui : et se réveillant, ils virent sa gloire « comme celle du Fils unique du Père, et ils virent aussi « les deux hommes qui étaient avec lui. Et comme ceux-« ci se séparaient de lui, Pierre prit la parole et dit à Jésus : « Maître, nous sommes bien ici; faisons-y trois tentes, « une pour vous, une pour Moïse, et une pour Élie. Mais « il ne savait ce qu'il disait, tant ils étaient effrayés. « Il parlait encore lorsqu'un nuage léger les enveloppa, » comme il était arrivé déjà une fois lorsque Notre-Seigneur fut baptisé dans le Jourdain. « Et pendant que ces

« deux personnages entraient dans la nue, il en sortit « une voix qui disait : Voici mon Fils bien-aimé en qui « j'ai mis ma complaisance; écoutez-le.

« Ses disciples ayant entendu ces paroles, tombèrent la « face contre terre, et furent saisis d'une grande crainte. « Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-« vous, ne craignez point. Et aussitôt, levant les yeux et « regardant de tous côtés, ils ne virent plus personne, que « Jésus seul avec eux. Mais ils gardèrent le silence. Comme « ils descendaient de la montagne, Jésus leur commanda « de ne parler à personne de cette vision, jusqu'à ce que « le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts. Et « ils tinrent la chose secrête, et s'entre-demandaient ce « que voulaient dire ces paroles: Jusqu'à ce que le Fils de « l'homme soit ressuscité d'entre les morts. » C'était la première fois qu'il parlait avec eux de sa mort. « Mais « ils gardèrent le silence, et ne dirent alors rien à per-« sonne de ce qu'ils avaient vu. » (*Marc.*, IX, 1. — *Matth.*, XVII, 1. — *Luc*, IX, 28. — *Jean*, I, 14.)

C'est là la transfiguration qui se fit sur le mont Thabor, et qui forme le point culminant de la vie du Messie. Nous trouvons ici trois témoins d'en-haut qui lui rendent témoignage : Le Père et les deux grands prophètes de l'ancienne alliance; et trois témoins vivant encore sur la terre, à savoir les trois disciples que Notre-Seigneur avait pris avec lui. Tous forment ensemble le nombre sept, nombre mystérieux et sacré. Trois fois dans sa vie la voix du Ciel s'est fait entendre : la première au Jourdain, la seconde au Thabor, et la troisième au Golgotha, à la fin de sa car-carrière, quelques instants avant sa mort. Jusqu'ici Jésus avait enseigné; il va maintenant commencer à souffrir et

se préparer à mourir. L'époque de sa transfiguration coïncide précisément avec le milieu de sa carrière publique; car elle eut lieu vingt et un mois après son baptême, le 6 du mois d'août de l'an 780, ou 27 de l'ère chrétienne : il avait alors trente-deux ans sept mois et douze jours.

Le Thabor, c'est-à-dire, d'après l'hébreu, le *sommet de la montagne*, ou bien encore *sommet de l'élection*, servait au nord de limite à la tribu d'Issachar : il était à une demi-journée de marche au sud-ouest de Capharnaüm. Il s'élève de la plaine sous la forme d'un cône coupé, jusqu'à une hauteur de 1760 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que du côté du nord il est inaccessible, tant il est escarpé. Ses flancs sont couverts de chênes, de pistachiers et de fourrés épais pleins d'oiseaux et de gibier, tandis que sa crête forme une plaine fertile d'un circuit de 20 stades, que l'historien Josèphe fit entourer d'un mur pendant la guerre des Juifs. Il y fortifia ensuite la citadelle d'Itabyrion à l'endroit où était autrefois, du temps de Josué, le fort d'Asenoth-Thabor. C'était là que Barac avait campé avec ses dix mille lorsqu'il marcha contre Sisara. C'est là que plus tard les Sarrasins, au moyen âge, élevèrent une forteresse contre les Croisés. Aujourd'hui tout cela n'est que des ruines; mais la montagne elle-même est toujours là comme la montagne de Dieu, dominant toutes les autres, placée au milieu de la contrée, et offrant au spectateur un magnifique horizon, d'où il embrasse la mer Méditerranée, les hauteurs du Carmel, la mer de Galilée, le fleuve sacré du Jourdain, les montagnes d'Hauran, le mont Liban au nord avec son sommet couvert de neige, et au midi les montagnes de la Samarie. A ses pieds sont Capharnaüm, et plus loin la montagne

des béatitudes; ici Cana, Nazareth; et deux lieues plus loin, à l'ouest, Séphoris, capitale célèbre, située au milieu de la Galilée; là, Naïm, Endor, Jezrael, Dothaïm et la grande plaine de Samarie, qui s'étend jusqu'au delà de Tibériade. Cette enceinte nous offre le théâtre tout entier de la vie de Jésus dans la première moitié de sa carrière publique. C'est, comme l'a dit ingénieusement un pèlerin moderne, un véritable Évangile écrit dans la nature même. Le Thabor était pour la Galilée la sainte Montagne, comme le mont Garizim pour la Samarie, comme le Moria pour la Judée; et c'est pour cela que saint Pierre, dans sa seconde Épître, l'appelle la montagne sainte. Ainsi toute la contrée put être témoin de la merveille qui s'y opéra : tous purent voir le nuage léger qui enveloppa le sommet du Thabor, et la gloire de Dieu descendre sur le mont Horeb, non au milieu de la tempête et de la foudre, mais dans un éclat doux et tempéré.

CHAPITRE XXIV

Jean est décapité.

Pendant que Jésus était transfiguré sur le Thabor, Jean mourait dans sa prison après trois mois de captivité. Après avoir préparé les voies au Messie, il acheva glorieusement sa carrière par le martyre, et reçut lui-même le baptême de sang. Hérodiade cherchait depuis longtemps l'occasion de le faire mourir : elle la trouva enfin. Hérode célébrait le jour anniversaire de sa naissance, et avait invité à sa table tous les grands de sa cour, les chefs de son armée

et les principaux personnages de la Galilée. Les Juifs regardaient comme un signe d'idolâtrie de célébrer l'anniversaire de la naissance et du jour où les princes avaient commencé de régner. Salomé, fille d'Hérodiade, parut donc devant Hérode, jouant du luth et dansant pour embellir la fête.

Au temps d'Auguste, la coutume, depuis longtemps en usage chez les Grecs, de terminer les festins d'apparat par des danses mimiques et par des scènes tirées des poëtes dramatiques s'était introduite à la cour des grands dans tout l'empire romain. Deux personnages fameux en ce genre, Pylade et Bathille, avaient contribué à mettre cette coutume en vogue. Mnestor était un danseur distingué dans la tragédie, et Lauréole dans la comédie. L'historien Josèphe (*Antiq.*, XII, 4, 4) nous parle d'une célèbre danseuse qui, déjà du temps de Ptolémée Évergète, avait paru dans la salle pendant un festin que donnait ce prince, et avait séduit tous les convives par la manière dont elle exerçait son art. Josèphe lui-même, dans un voyage qu'il fit à Rome, rencontra un comédien juif nommé Aliture, qui jouissait d'une telle faveur auprès de l'impératrice Poppée, qu'il en obtenait tout ce qu'il voulait; et Néron, peu de temps après, concourait pour remporter le prix en représentant dans une danse Turnus, personnage de l'Énéide. Cet usage, d'origine grecque, avait passé, avec celui du théâtre, dans les cours des princes juifs, et Hérode l'Ancien avait, au grand scandale du peuple, fait construire un magnifique théâtre dans son palais, et fait venir les acteurs et les danseurs les plus célèbres connus sous le nom *Thymelici*, comme il avait fait venir aussi les athlètes les plus vigoureux pour

son amphithéâtre de Jérusalem. (Jos., *Antiq.*, xv, 8, 1; xix, 7, 3.—Cicero, *pro Murena*, c. vi.—Velleius Paterc., ii, 83.) Aussi Josèphe reproche-t-il à Hérode Agrippa, qui régna plus tard, d'être plus Grec que Juif.

Salomé parut donc devant toute la cour d'Hérode comme reine de la fête et comme danseuse à la fois. L'éducation des filles à cette époque, dans tout l'empire romain, avait pour but, comme nous l'apprend Horace, de les former de bonne heure à la danse et à l'art de la coquetterie. Mais dans cette occasion ce jeu eut une fin bien tragique; car il plut tellement à Hérode, qu'il jura par sa tête, selon la coutume des Juifs, excité probablement par les fumées du vin, d'accorder à Salomé la faveur qu'elle lui demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. « Donner la moitié d'un royaume, » c'était une formule dont on se servait très-souvent dans l'antiquité pour affirmer quelque chose.

« Mais elle sortit, et dit à sa mère : Que dois-je de-« mander? Celle-ci lui répondit : La tête de Jean-Baptiste. « Elle rentra aussitôt pour aller trouver le roi. » Saint Matthieu et saint Marc donnent à Hérode en cet endroit le titre de roi, quoiqu'il ne fût que tétrarque, nous indiquant par là comment les grands de sa cour le flattaient alors de l'espoir d'arriver à la royauté. C'était, d'ailleurs, l'unique désir de l'ambitieuse Hérodiade, et ce désir fut la cause de sa perte et de celle d'Hérode. L'évangéliste semble nous insinuer qu'il nourrissait depuis longtemps la pensée de prendre le titre de *Basileus*, comme son frère Archélaüs, quoiqu'il n'eût tenté que douze ans plus tard d'exécuter ce dessein. Et c'est ce que nous confirme Josèphe lorsque dans son ouvrage de la Guerre des Juifs,

au commencement du second livre, il nous raconte qu'Antipas, aussitôt après la mort de son père, se sépara de son frère Archélaüs et lui disputa la dignité royale.

Hérode laissa donc échapper la fatale promesse. Il est probable que son frère, le tétrarque Philippe, assistait à cette fête, et que Salomé l'avait déjà séduit. Il y était du moins représenté par des envoyés chargés de demander sa main; car nous le trouvons déjà marié peu de temps après avec elle. La promesse que lui fit Hérode semblait donc avoir rapport à la dot de Salomé. Celle-ci avait reçu son nom en souvenir et en honneur de la sœur d'Hérode l'Ancien, qui, dans le testament de ce roi, avait reçu un domaine considérable. La noblesse de Galilée, les chefs de l'armée et les officiers de la cour avaient entendu le fatal serment. « Le roi en fut très-fâché; néanmoins, à « cause du serment qu'il avait fait et de ses hôtes, il ne « voulut pas la refuser; mais il envoya un de ses gardes « avec ordre d'apporter la tête de Jean. » C'était la coutume dans l'antiquité que les rois eussent toujours avec eux un archer ou un bourreau, comme signe de leur pouvoir judiciaire et souverain. « Celui-ci, étant allé « couper la tête à Jean dans la prison, l'apporta sur un « bassin, et la donna à la princesse; mais celle-ci la « porta à sa mère. »

La nouvelle Jézabel avait enfin obtenu ce qu'elle demandait depuis si longtemps à son mari. Nous lisons dans l'histoire que Marc-Antoine se faisait aussi apporter pendant le repas les têtes des proscrits, et que Fulvia, sa femme, prit sur ses genoux la tête de Cicéron, et perça sa langue avec des aiguilles. Dion Cassius (XLVII, 9; LX, 33) nous raconte la même chose d'Agrippine, après qu'elle

eut fait périr Paulina Lollia. Ce genre de cruauté était, du reste, tout à fait dans les mœurs de l'époque ; et en se faisant présenter la tête de ceux qu'on voulait frapper on s'assurait par là de l'exécution des ordres qu'on avait donnés. Nous ne devons donc pas nous étonner si la tradition historique, après saint Jérôme et Nicéphore, raconte qu'Hérodiade perça la langue du Précurseur avec des aiguilles, comme si elle eût craint encore ses reproches; qu'elle enterra dans un lieu secret sa tête enveloppée dans des chiffons, et fit jeter le tronc sans se donner la peine de l'ensevelir.

« Mais Jean, au moment où il achevait sa course, « disait encore : Je ne suis point celui que vous croyez : « je suis seulement le précurseur de Celui dont je ne « suis pas digne de délier les souliers. » Ainsi, le généreux Précurseur, au seuil même de l'autre vie, confessa encore d'une manière éclatante le Messie et le royaume qu'il venait fonder. « Ses disciples, à cette nouvelle, « vinrent, emportèrent son corps et l'ensevelirent : puis « ils allèrent trouver Jésus, pour lui annoncer ce qui « s'était passé. » Ses disciples ne l'abandonnèrent pas tous après sa mort; mais beaucoup se répandirent dans l'Asie Mineure, où ils frayèrent la route aux apôtres. Parmi eux se distinguait déjà Apollo d'Alexandrie, qui fut plus tard le coopérateur de saint Paul. On trouve encore aujourd'hui des Zabiens ou Baptistes, appelés aussi dans le langage du pays *chrétiens de Jean;* mais peut-être doivent-ils leur origine à quelque secte venue plus tard. Ces chrétiens, si on peut leur donner ce nom, sont restés sous le portique du temple sans vouloir entrer dans le sanctuaire.

Ce fut le 10 du mois appelé chez les Juifs Ab ou Lous, que Jean fut mis à mort. C'était un jour de malheur pour ce peuple. C'était en ce jour, en effet, que Dieu, irrité contre les enfants d'Israël, leur avait annoncé qu'aucun de ceux qui étaient sortis d'Égypte n'entrerait dans la terre promise. C'était en ce jour que le premier temple avait été détruit par Nabuchodonosor; et c'est en ce jour encore que, plus tard, le second temple fut détruit par Titus. C'était en ce jour qu'avait été anéantie la ville de Bethara, foyer de la révolte sous Barcochebas; et c'est en ce jour que le vainqueur promena la charrue sur le lieu où avait été Jérusalem.

« Le jour suivant, pendant que Jésus descendait de la « montagne, il apprit aux siens la mort du Précurseur. « Ses disciples lui demandèrent en effet : Pourquoi les « pharisiens et les scribes disent-ils qu'Élie doit venir « auparavant et rétablir toutes choses? Mais il leur ré- « pondit : Élie doit venir en effet, et rétablir toutes « choses, comme il est écrit aussi du Fils de l'homme, « qu'il doit souffrir beaucoup et être rejeté avec mépris. « Toutefois, je vous le dis : Élie est déjà venu, mais ils « ne l'ont point reconnu : ils l'ont traité comme il leur « a plu, selon ce qui avait été prophétisé de lui. Le Fils « de l'homme aura également à souffrir de leur part. « Plus tard ses disciples remarquèrent que c'était de Jean- « Baptiste qu'il avait voulu leur parler. » Ainsi, au moment même où Jésus était transfiguré sur le Thabor; s'accomplissaient ces paroles prophétiques du Précurseur. « Il faut qu'il croisse, et que je décroisse; il faut qu'il soit « élevé, et que je sois abaissé. »

CHAPITRE XXV

Guérison d'un épileptique.

« Lorsqu'il fut venu trouver ses autres disciples, il vit « autour d'eux une grande foule et des scribes qui par- « laient avec eux; car ils voulaient guérir un lunatique, » ou, comme disaient les Juifs, chasser un esprit muet, parce que le malade n'écoutait personne, et que, dans ses accès, il ne prononçait que des mots inarticulés. Or ils ne pouvaient réussir. « Aussitôt que le peuple eut « aperçu Jésus, ils furent saisis d'étonnement et de « frayeur; et, étant accourus à lui, ils le saluèrent. » C'était, d'après la légende du pays, des habitants d'un village voisin nommé Debora, et qui s'appelle aujourd'hui Dabereth. Il est situé à l'est de la montagne du Thabor, à l'endroit même où Debora, avec Barac, défit Jabin, général du roi des Chananéens, et devint ainsi la libératrice de son peuple. « Jésus leur demanda : De quoi disputez- « vous ensemble? Et un homme d'entre le peuple, s'a- « vançant, s'agenouilla devant lui, et lui cria : Seigneur « et maître, je vous en prie, ayez pitié de moi, et inté- « ressez-vous à mon fils; car il est mon unique enfant. « Je vous l'ai amené, parce qu'il est possédé d'un esprit « muet. Hélas! toutes les fois que l'esprit le saisit, il se « met à crier. L'esprit le jette contre terre, de sorte « qu'il écume, grince des dents, et il est tout desséché. « Il le quitte avec peine après l'avoir ainsi déchiré, et il « souffre cruellement. J'avais prié vos disciples de le « chasser; mais ils ne l'ont pu. Jésus leur répondit alors :

« O race incrédule et dépravée, combien de temps me « faudra-t-il encore rester avec vous et vous supporter? « Amène-moi ici ton fils. On l'amena. Mais dès que « celui-ci le vit, le démon l'agita violemment, de sorte « qu'il tomba par terre, se roulant et écumant. Jésus « demanda à son père : Combien il y a-t-il qu'il souffre « de ce mal? Celui-ci répondit : Depuis son enfance; « l'esprit l'a souvent déjà jeté dans le feu ou dans l'eau « pour le tuer. Si vous pouvez quelque chose, secourez-« nous et ayez pitié de nous. Mais Jésus lui dit : Si tu peux « croire, tout est possible à celui qui croit. Et aussitôt le « père s'écria en pleurant : Seigneur, je crois, aidez mon « incrédulité. Jésus, voyant que le peuple accourait en « foule, menaça l'esprit impur, et lui dit : Esprit sourd « et muet, sors de cet enfant, et n'y rentre plus. Le « démon, ayant jeté un grand cri et l'ayant agité de « violentes convulsions, sortit; mais l'enfant était comme « mort, de sorte que beaucoup disaient : Il est mort. Mais « Jésus l'ayant pris par la main et le soulevant, il se tint « debout. L'enfant fut guéri sur-le-champ, et Jésus le « rendit à son père. Et tous étaient étonnés de la grande « puissance de Dieu. Or, Jésus étant entré dans la maison, « ses disciples vinrent à lui en particulier, et lui dirent : « Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon? Jésus « leur répondit : A cause de votre incrédulité; car vrai-« ment je vous le dis : Si vous ne doutiez pas dans votre « cœur, et si vous aviez gros de foi comme un grain de « sénevé, et que vous crussiez que tout ce que vous dites « arrivera, il en serait ainsi en effet. Vous n'auriez qu'à « dire à cette montagne : Lève-toi d'ici, et jette-toi dans la « mer, et elle le ferait, et rien ne vous serait impossible. »

Transporter les montagnes, c'était au temps de Notre-Seigneur un proverbe commun chez tous les Juifs pour exprimer une force et une puissance considérables. Ainsi, la légende rapportait que le grand Og avait lancé une montagne contre les enfants d'Israël, et que Samson avait arraché de la terre les collines de Zora et d'Esthaol, et les avait roulées l'une par-dessus l'autre. Mais comme dans la vie de Jésus tout est plastique et réel, en prononçant ces paroles il montrait sans doute à ses disciples le Thabor et la mer de Galilée. Le Thabor, en effet, est de 200 pieds plus haut que les montagnes environnantes. Il s'élève à 1,300 pieds au-dessus de la vallée, à 1,748 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, et à 2,300 pieds au-dessus du lac de Gennésareth; de sorte que l'image dont il se sert en cette circonstance, quand il dit que la montagne se jetterait dans la mer, n'avait rien que de très-naturel. — Mais Jésus, continuant, dit à ses disciples : « Ce genre de démons n'est chassé que par la prière et le « jeûne. » C'est ainsi que nous lisons dans la Vie de saint Antoine le Solitaire qu'un démon qui lui avait résisté ne peut être chassé que par saint Paul l'Ermite, à cause de la merveilleuse humilité de celui-ci. « Jean, prenant la « parole, lui dit : Maître, nous avons vu un homme qui « chassait les démons en votre nom, et nous l'en avons « empêché, parce qu'il ne vient pas avec nous. Mais « Jésus lui dit : Ne l'en empêchez point; car il est impos-« sible que celui qui fait des miracles en mon nom me « blasphème aussitôt. Qui n'est pas contre vous est pour « vous. »

Cet homme était sans doute un disciple de ces pharisiens qui, comme nous l'apprenons de la bouche de Notre-

Seigneur lui-même, s'occupaient à chasser les démons. Pour mieux réussir dans cette entreprise, ils s'étaient mis à les conjurer au nom de Jésus, comme nous le verrons plus tard dans les Actes des Apôtres. Il se faisait alors, en effet, tant de choses merveilleuses au nom de Jésus que le Talmud lui-même en raconte des exemples. (*Hieros. Schabbat*, fol. XIV, 4. — *Avoda Sara*, fol. XL, 4.)

CHAPITRE XXVI

Jésus prédit pour la première fois sa mort. — Ses disciples se disputent sur le rang qu'ils doivent occuper. — Message qui annonce la mort de Jean.

« Au sortir de ce lieu, ils traversèrent la Galilée par « des sentiers détournés, car il ne voulait pas que per- « sonne le sût. » On appelait sentiers en Palestine les chemins qui n'avaient pas plus de quatre coudées de large, tandis que les routes ordinaires avaient huit coudées de large, et les grandes routes seize coudées. C'est à cette différence de chemin que faisait allusion Notre-Seigneur quand il parlait du chemin étroit qui conduit au ciel, et de la voie large qui mène à la perdition. Ils traversèrent donc ainsi cette contrée plantée de chênes, d'oliviers et particulièrement de mûriers et de figuiers. Ces arbres ont souvent encore aujourd'hui trente pieds de tour. La Galilée supérieure se distinguait de la Galilée inférieure en ce que la première, qui commençait à Cana, ne produisait point de sycomores. « Cependant Jésus instruisait ses disciples, « et leur disait : Le Fils de l'homme sera livré entre les

« mains des pécheurs, et ils le feront mourir. Mais il res-
« suscitera le troisième jour après sa mort. Ce discours
« les troubla étrangement : ils n'y comprenaient rien, et
« n'osaient l'interroger.

« Pendant la route, ses disciples se disputaient pour
« savoir quel était le plus grand parmi eux. » Leur attention avait été appelée comme naturellement sur ce sujet par les choses qui venaient de se passer. En effet, Notre-Seigneur, lorsqu'il avait ressuscité la fille de Jaïre et lorsqu'il était monté sur le Thabor, n'avait pris avec lui que trois de ses apôtres, et les avait ainsi distingués des autres. Cette circonstance seule nous fait comprendre la liaison qui existe entre ces deux faits et la discusion des apôtres. Les frères de Jésus devaient se croire plus intéressés encore dans cette affaire, eux qui, après avoir abandonné Nazareth, leur patrie, se voyaient préférer Pierre, chez qui Notre-Seigneur avait depuis ce temps accepté l'hospitalité. « Ils vinrent donc à Capharnaüm, et lorsqu'ils
« furent à la maison, Jésus leur demanda : De quoi dis-
« putiez-vous ensemble pendant le chemin? » Car il n'avait pris aucune part à leur entretien, mais avait marché devant eux dans une méditation profonde, comme saint Marc le remarque plus tard. « Mais ils se turent.
« Alors Jésus s'étant assis et ayant appelé les douze, il prit
« un petit enfant qu'il plaça au milieu d'eux; et l'ayant
« embrassé, il leur dit : En vérité, je vous le dis, si vous
« ne vous convertissez, et ne devenez comme cet enfant,
« vous ne pouvez entrer dans le royaume du ciel. Mais
« celui qui s'humilie comme cet enfant, celui-là est le
« plus grand dans le royaume du ciel. »

Les Juifs disaient que leurs pères, lorsqu'ils avaient

reçu la loi au pied du Sinaï, étaient devenus comme des enfants. Notre-Seigneur devait exiger cette même condition de la part de ceux qui voulaient recevoir la loi de la nouvelle alliance, et plus spécialement encore de la part de ses apôtres. L'heureux enfant que Jésus prit sur ses genoux, qu'il embrassa et présenta comme modèle à ses disciples, est devenu plus tard une des plus éclatantes lumières de l'Église. L'antiquité chrétienne et les Grecs surtout ont reconnu en lui l'illustre martyr et évêque d'Antioche, saint Ignace, quoique celui-ci se contente de dire qu'il a vu Notre-Seigneur après sa résurrection. (*Epist. ad Smyrnenses*, ch. 3. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, 3, 30. — Nicephor., 2, 3.) « Les disciples de Jean vinrent « trouver Jésus, et lui annoncèrent le sort de leur « maître. » (*Matth.*, XIV.)

CHAPITRE XXVII

Envoi des apôtres.

« En ces jours Jésus monta sur la montagne pour prier, « et il y passa la nuit à prier Dieu. » La montagne dont il est ici question est probablement celle qui s'élève au nord de Capharnaüm. C'était là, en effet, qu'il avait coutume de se retirer seul la nuit pour prier; comme il faisait sur le mont des Oliviers lorsqu'il se trouvait à Jérusalem. C'était là aussi qu'il avait appris à ses disciples l'Oraison dominicale. « Mais dès qu'il fit jour il appela à lui parmi « ses disciples ceux que lui-même voulut, et ils vinrent « à lui; et il en choisit parmi eux douze qu'il nomma

« apôtres, et qu'il voulut avoir avec lui pour les envoyer « prêcher. » Jusqu'ici, quoique Notre-Seigneur les eût distingués entre ses autres disciples, il ne leur avait point encore donné le nom d'apôtres. C'est aujourd'hui seulement qu'il en fait ses missionnaires. « Or voici les noms « des douze apôtres : le premier est Simon, qu'il avait « nommé Pierre; puis viennent André, son frère; « Jacques, fils de Zébédée, et Jean, frère de Jacques, « qu'il nomma tous les deux Boanerges, c'est-à-dire « enfants du tonnerre; Philippe et Barthélemy, Thomas « et Matthieu le publicain; Jacques, fils d'Alphée; et « Simon, nommé le Cananéen ou le Zélé; Judas, frère « de Jacques, nommé Lebbée ou Thadée; et Judas Isca- « riote, celui qui le trahit. Il envoya ces douze, deux par « deux, pour prêcher le royaume de Dieu, et leur donna « la puissance et la vertu de guérir les malades, et de « chasser tous les esprits impurs.

« Et il leur donna ce commandement : N'allez point « chez les païens ni dans les villes des Samaritains; mais « allez plutôt chercher les brebis perdues du royaume « d'Israël. Allez, prêchez, et dites : Le royaume du ciel « est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, « purifiez les lépreux et chassez les démons. Vous avez « reçu ces dons gratuitement, dispensez-les gratuite- « ment. Il leur enseigna aussi cette doctrine : Ne prenez « rien avec vous en voyage, ni sac de voyage, ni deux « tuniques, ni souliers, mais seulement des sandales et « un bâton. Ne prenez ni or ni argent, ni monnaie de « cuivre dans vos ceintures, ni pain. Ne vous inquiétez « point pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour « votre corps comment vous le vêtirez. Dieu, qui nourrit

« les oiseaux sous le ciel et donne aux lis de la campagne « leurs vêtements, ne vous oubliera point. Mais lorsque « vous entrez dans une ville ou dans un village, infor- « mez-vous s'il y a quelqu'un chez qui vous puissiez « loger; et lorsque vous entrez dans la maison, saluez en « disant : Que la paix soit avec cette maison. Si la maison « en est digne, et s'il y demeure quelque enfant de la « paix, votre paix reposera sur elle. Mais si elle n'en est « pas digne, votre paix vous reviendra. Mais une fois que « vous avez pris quartier dans une maison, restez-y, et « n'en sortez point jusqu'à ce que vous alliez plus loin. « Si l'on vous reçoit, mangez et buvez ce qu'on a et ce « qu'on vous présente, car l'ouvrier mérite bien qu'on « le nourrisse. Mais n'allez point d'une maison dans « l'autre : » c'est-à-dire n'acceptez aucune invitation au dehors.

Schalum! La paix avec toi. C'était là le salut d'usage chez les Juifs, et comme le signe auquel ils se reconnaissaient. Ils ne saluaient ainsi ni les Samaritains ni les païens. Mais depuis que les anges avaient adressé ce salut à tous les hommes de bonne volonté, lors de la naissance du Sauveur, les apôtres pouvaient l'employer, même à l'égard des païens, en leur prêchant l'Évangile, puisque depuis ce moment tous les hommes ne formaient plus qu'une seule famille. Ils devaient marcher sans armes, comme on allait au temple, et donner gratuitement ce qu'ils avaient reçu, comme des avocats incorruptibles du Seigneur.

« Jésus leur dit encore : Mais lorsque vous venez dans « une ville, si personne ne veut vous y recevoir, ni en- « tendre vos discours, sortez de la maison où vous vous

« serez présentés, ou quittez la ville, et secouez la poussière de vos pieds, comme témoignage contre eux, en disant : Nous secouons sur vous jusqu'à la poussière de votre ville qui est attachée à nous ; mais sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous le dis en vérité, Sodome et Gomorhe seront traitées moins sévèrement que cette ville au jour du jugement. Et si l'on vous persécute en cette ville, fuyez dans une autre. En vérité, je vous le dis, vous n'aurez pas fini avec les villes d'Israël avant que vienne le Fils de l'homme. Il leur dit encore : Ne livrez point aux chiens les choses saintes, et ne jetez point vos perles devant les porcs ; car ceux-ci pourraient les fouler aux pieds, se tourner contre vous et vous dévorer. Allez : je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Pierre prit alors la parole, et dit : Mais si les loups déchirent les agneaux ? Et Jésus dit à Pierre : Eh bien ! les agneaux, quand ils sont morts, n'ont plus rien à craindre des loups. » Saint Clément, dans sa seconde épître *aux Corinthiens*, § 5, cite ces paroles comme ayant été prononcées réellement par saint Pierre et par Notre-Seigneur. « Gardez le corps pur et le sceau intact, afin que vous obteniez par là la vie éternelle. » Ces paroles sont encore attribuées à Notre-Seigneur par le même Père, § 4 de la même épître. « Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes. » Les Juifs nommaient alors tous les Gentils, sans distinction, serpents, chiens ou porcs, et ils s'appelaient eux-mêmes colombes. Ainsi Notre-Seigneur exprime par ces paroles ce que saint Paul exprimait plus tard lorsqu'il disait : « Je suis devenu Juif avec les Juifs et païen avec les païens. » Il avait exprimé déjà la même

idée dans une autre circonstance lorsqu'il avait dit, au rapport d'Origène, qui nous a conservé ces paroles dans son commentaire sur saint Matthieu : « J'ai été faible à « cause des faibles ; j'ai eu faim à cause de ceux qui ont « faim, et j'ai souffert la soif à cause de ceux qui sont « altérés. »

Il continua de leur dire : « Gardez-vous des hommes, « car ils vous traduiront devant les tribunaux, et vous « flagelleront dans leurs synagogues. Vous serez conduits, « à cause de moi, devant les gouverneurs et les rois, pour « rendre témoignage devant eux et devant les païens. Si « l'on vous mène et livre à eux, ne vous inquiétez point « de ce que vous direz ; car ce que vous devez dire vous « sera inspiré à l'heure même. Ce n'est pas vous qui « parlerez là, mais c'est l'esprit de votre Père qui parlera « en vous. Prenez donc bien garde de ne point réfléchir « auparavant comment vous devez répondre, car je don- « nerai à votre parole une sagesse à laquelle tous vos « contracdicteurs ne pourront résister. Vous serez haïs « de tous à cause de mon nom ; mais aucun cheveu de « votre tête ne sera perdu. Vous conserverez vos âmes « par la patience ; et quiconque persévère jusqu'à la fin « sera bienheureux. Ne craignez point, petit troupeau, « car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. « Ne craignez point ceux qui ne tuent que le corps, et « ne peuvent rien sur l'âme ; mais craignez davantage « Celui qui peut jeter l'âme et le corps en enfer. Oui, « je vous le dis, mes amis, c'est Celui-là qu'il faut « craindre.

« Ne vend-on pas cinq moineaux pour deux as? Et ce- « pendant il n'est pas un seul de ces oiseaux que Dieu

« oublie, et il n'en tombe pas un sur la terre sans la per-
« mission de votre Père. Les cheveux même de votre tête
« sont tous comptés. Soyez sans crainte ! vous valez
« bien plus que beaucoup de moineaux ensemble. Le
« disciple n'est point au-dessus du maître, ni le serviteur
« au-dessus de son seigneur. C'est assez pour le disciple
« d'être comme son maître, et pour le serviteur d'être
« comme son seigneur. Si donc on a appelé le père de
« famille Beelzebul, combien plus le fera-t-on pour ceux
« qui vivent avec lui. Qui de vous, ayant un serviteur
« pour labourer ou garder son bétail, lui dira, quand il
« revient des champs : Va vite te mettre à table ? Ne lui
« dira-t-il pas plutôt : Prépare-moi à souper, ceins-toi,
« et me sers jusqu'à ce que j'aie bu et mangé, et après
« cela, mange et bois toi-même. Remerciera-t-il ensuite
« ce serviteur d'avoir fait ce qu'il lui a ordonné ? Je pense
« que non. Et vous aussi, après avoir fait tout ce qui vous
« a été ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inu-
« tiles, et nous n'avons fait que notre devoir. Celui qui
« me confesse devant les hommes, le Fils de l'homme le
« confessera aussi devant son Père dans le ciel. Mais celui
« qui me renie devant les hommes, je le renierai aussi
« devant mon Père et ses anges au ciel.

« Quiconque aime son père ou sa mère plus que moi
« n'est pas digne de moi ; et qui aime son fils ou sa
« fille plus que moi n'est pas digne de moi ; et quiconque
« ne prend pas sur soi sa croix pour me suivre n'est pas
« digne de moi. Celui qui désire garder sa vie la perdra,
« et celui qui perd sa vie à cause de moi et de l'Évangile
« la trouvera. Qui vous écoute m'écoute, qui vous mé-
« prise me méprise, et qui me méprise méprise Celui qui

« m'a envoyé. Qui vous reçoit me reçoit, et qui me reçoit « reçoit Celui qui m'envoie. Et celui qui reçoit un pro- « phète parce qu'il est prophète recevra la récompense « d'un prophète ; et celui qui reçoit un juste parce qu'il « est juste recevra la récompense d'un juste. Et celui qui « donne en mon nom ne fût-ce qu'un verre d'eau au « moindre d'entre vous, parce qu'il est mon disciple, et « parce que vous appartenez au Christ, en vérité je vous « le dis, il ne perdra point sa récompense. Vous êtes « le sel de la terre. C'est une bonne chose que le sel ; mais « quand il est devenu insipide et qu'il a perdu sa vertu, « comment pouvez-vous la lui rendre ? Il n'est plus bon « ni pour la terre ni pour l'engrais : il n'y a plus qu'à « le jeter dehors pour qu'il soit foulé sous les pieds. Ayez « en vous du sel, et gardez la paix les uns avec les autres.» Ces paroles de Notre-Seigneur prouvent qu'on engraissait déjà en Judée avec du sel les prairies dont le sol était tendre et friable, afin de détruire la mousse, les champignons et les autres plantes parasites qui empêchent l'herbe de croître, comme cela se pratique encore en certaines contrées de l'Allemagne. Et Notre-Seigneur fait allusion à cet usage dans la comparaison qu'il fait ici.

« Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur « une montagne ne peut rester cachée. On n'allume pas « une lumière pour la mettre sous un boisseau ; mais on « la met sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous « ceux qui sont dans la maison. Faites donc luire aussi « votre lumière devant les hommes, afin qu'ils voient « vos bonnes œuvres, et glorifient votre Père au ciel.

« Et il les envoya deux par deux devant lui dans toutes « les villes et dans les lieux où il avait l'intention d'aller

« lui-même. Ils y allaient passant d'un lieu à l'autre, prê-« chant l'Évangile et l'obligation de faire pénitence. Ils « chassaient aussi beaucoup de démons, ou oignaient « d'huile un grand nombre de malades, et guérissaient « partout. » L'époque de cette mission apostolique comprend l'automne et l'hiver de l'an 27 à l'an 28 de notre ère. Les apôtres trouvèrent partout la récolte mûre et la vigne du Seigneur attendant la vendange. Ils partirent par couples, et dans l'ordre d'après lequel ils se plaçaient à table autour de leur maître. En les envoyant ainsi deux à deux, Notre-Seigneur se conformait à ce principe du droit chez les Juifs, qu'on doit accepter comme vraie la parole de deux témoins. Lorsque la conjonction du mois de Nisan commençait, et que la nouvelle lune était visible au ciel, deux témoins oculaires devaient se présenter devant le sanhédrin pour certifier que la nouvelle lune avait paru; et c'est alors seulement que l'année commençait. De même ici les apôtres devaient certifier devant les princes et devant les peuples que le Fils de l'homme avait paru, et que le règne de Dieu était arrivé. Jean lui-même se conformait aussi à ce principe, et il envoyait ses disciples deux à deux, comme Jésus faisait pour les siens. Deux fois, en effet, il envoya ses disciples vers Jésus, et à chaque fois ils étaient au nombre de deux. Jésus envoie devant lui deux disciples, Jean et Jacques son frère, pour lui préparer un logement dans le pays de Samarie. Une autre fois il envoie Pierre et Jean pour lui préparer la dernière cène. Les soixante-dix disciples sont envoyés aussi par deux; et nous retrouvons cette association de deux disciples à la fois dans toute l'histoire des apôtres. Deux disciples voyagent sur la route d'Emmaüs; Pierre est avec

Jean à la belle porte du temple, agissant et faisant des miracles. Paul voyage d'abord avec Barnabé, puis avec Silas. Barnabé voyage avec Marc, pour aller convertir les peuples.

Jésus donna rendez-vous à ses disciples à Tibériade, pour l'époque qui devait précéder immédiatement la prochaine fête de Pâques.

« Or, après que Jésus eut accompli toutes ces prescrip-
« tions à l'égard de ses douze disciples, il partit de là pour
« aller enseigner et prêcher dans leurs villes. Et dès que
« les habitants d'un lieu l'avaient reconnu, ils couraient
« et envoyaient dans toute la contrée, et lui apportaient
« les malades sur leurs lits partout où ils entendaient dire
« qu'il était. Et dans quelque bourg, ville ou village qu'il
« entrât, on mettait les malades sur les places publiques,
« et on le priait de permettre qu'ils pussent seulement
« toucher le bord de son vêtement : et tous ceux qui le
« touchaient étaient guéris. Et une grande foule de peuple
« le suivit, voyant les miracles qu'il opérait sur les ma-
« lades. »

En Orient, où la science de la médecine s'apprend non d'une manière scientifique, mais par la pratique seulement, c'est encore aujourd'hui l'usage de placer les malades sous des tentes devant les portes des maisons, et de demander aux passants qui ont quelque expérience dans le traitement des malades ce qu'ils pensent de la maladie et des moyens à employer pour la guérir. Hérodote (I, 197) vante la coutume des Babyloniens de faire porter les malades dans les rues. Strabon nous raconte la même chose des Égyptiens. Si un Franc arrive dans une ville, car dans ce pays tous les Francs passent pour des

médecins, le peuple est en émoi, et chacun vient lui demander des conseils et des remèdes. Quel devait donc être le concours des populations autour du Christ et des apôtres, en qui agissait la force de Dieu lui-même? D'après Suétone (*Tiber.*, ch. XI), la visite des malades faite par une personne de distinction était considérée comme le plus haut degré de la condescendance et de la bonté et comme le moyen le plus sûr d'obtenir la popularité.

Nous pouvons appeler cette année l'année de la transfiguration, ou bien encore l'année des voyages apostoliques.

CHAPITRE XXVIII

Embûches d'Hérode le tétrarque.

Cependant Hérode Antipas avait essuyé une sanglante défaite sur les frontières méridionales de la Pérée, en combattant contre Arétas, prince de l'Arabie Pétrée, vers le commencement de l'an 28 de Jésus-Christ. Trahi par quelques transfuges du pays de son frère Philippe, il avait vu toute son armée anéantie. Le peuple, comme nous l'avons déjà vu, avait attribué cette défaite à l'attentat commis contre Jean-Baptiste, d'autant plus que la bataille s'était donnée au lieu même où était tombée la tête de ce grand prophète. Humilié et découragé, le tétrarque alla cacher sa honte et son dépit dans la ville qu'il avait nouvellement fondée, et où il s'était fait bâtir sur le bord du lac de Gennésareth un magnifique palais. Il avait pourvu sa nouvelle résidence d'un amphithéâtre à la manière des

Romains. Il avait compris l'ancienne Raccath dans l'enceinte des murs, de sorte que la ville n'était ouverte que du côté de la mer. C'était la ville la plus considérable de la Galilée après Séphoris. Elle devait porter le nom de Tibériade, en mémoire de l'avénement de Tibère au trône. Plusieurs familles nobles s'y étaient déjà élevées, telles que les Capella, les Miari, les Compso et les Pisti, dont Josèphe fait mention, et dont les descendants jouèrent un rôle dans la guerre de Juifs. Avant cette époque, il n'y avait guère en Galilée que des paysans et des bourgeois; et ce n'est que depuis Hérode que les choses commencèrent à changer de face, et que les habitudes des grandes villes s'établirent dans le pays.

Pendant le voyage qu'avait fait Antipas à Rome, Notre-Seigneur, obligé de fuir les embûches de ses ennemis du sanhédrin, et pour éviter d'être livré par Pilate et d'être mis en prison comme Jean-Baptiste, avait dû plusieurs fois sortir de Jérusalem et de la Judée; et il avait trouvé en Galilée un lieu de refuge assuré où il avait pu exercer paisiblement son divin ministère. Une seule fois seulement il était allé en Phénicie, peut-être afin d'échapper aux piéges de ses ennemis. Mais les choses changèrent de face lorsque Hérode, après sa défaite, revint dans son nouveau palais, et qu'il entendit parler pour la première fois des merveilles que faisait le Sauveur. S'il jetait les yeux autour de lui, il trouvait dans sa propre maison des partisans zélés de la nouvelle doctrine. C'était Chuza, son intendant et commandant de Capharnaüm; c'était Jeanne, femme de celui-ci, qui faisait même partie de la suite de Jésus. Bien plus, son frère de lait lui-même, son ami d'enfance, qui avait été élevé avec lui dans le palais de son père, était

passé aussi dans le parti déjà populaire du Sauveur. Ménahem, c'était son nom, ou Manahem, dont il est fait mention comme prophète aux Actes des apôtres, à côté de Barnabé et de Saul, était le fils d'un essénien. (*Act.*, XIII, 1; Josèphe, *Antiq.*, XV, 10; IV, 5.) Son père Manahem avait prédit autrefois au vieil Hérode, lorsqu'il était encore enfant et qu'il allait à l'école, qu'il serait roi un jour, ce qui lui avait mérité les faveurs de ce prince. Nommé président du sanhédrin avant Hillel, il partagea, plus tard, pendant quelque temps avec celui-ci le souverain pontificat. Mais c'était un naturel inquiet et mobile; c'était en quelque sorte le Voltaire de son temps. Aussi il ne tarda pas à se retirer du grand conseil et des loges de la secte des esséniens, pour passer entièrement dans le parti du roi. Il alla même jusqu'à se marier, ce qui irrita tellement contre lui les anciens Juifs que le Talmud dit de lui qu'il s'est précipité dans un abîme de perversité. Mais il jouissait d'un crédit considérable auprès d'Hérode l'Ancien, à cause de ses grandes qualités et des partisans qu'il lui avait faits; de sorte que le roi, reconnaissant de ses services, fit élever son fils avec ses propres enfants. En effet, c'était la coutume dans l'antiquité, comme nous le voyons en particulier par l'histoire de Sésostris et de Cyrus, que les fils des familles nobles fussent élevés avec ceux des rois. Ainsi le jeune Ménahem avait suivi la cour d'Hérode Antipas en Galilée, et s'était attaché intimement à lui comme à son compagnon d'enfance.

A partir de la mort de Jean, Ménahem fit partie des soixante-dix disciples qui suivirent Jésus-Christ. « En ce « temps-là, la renommée de Jésus vint aux oreilles du « tétrarque Hérode; car son nom était connu partout. Or

« il était dans un grand embarras; car quelques-uns di-
« saient: Jean est ressuscité, et d'autres: Élie a paru.
« D'autres encore croyaient qu'il était un prophète, ou
« qu'un des anciens prophètes était ressuscité en lui. Il
« dit donc à ses serviteurs : J'ai fait décapiter Jean : quel
« est cet homme en qui opèrent de si merveilleuses puis-
« sances? Et il désira le voir. » Ce désir fut satisfait plus tard, quoique d'une manière imparfaite, le jour de la mort de Jésus, lorsque Pilate lui envoya celui-ci. Mais ce n'était pas seulement la curiosité qui poussait Hérode; il était encore poursuivi par son crime comme par un spectre effroyable. Il voyait Jean partout; et, quoiqu'il eût peut-être des doutes sur l'existence d'une vie future, il ne pouvait cependant étouffer cette voix intérieure qui lui reprochait son crime, et il se disait : « Ce Jean que j'ai fait
« décapiter, c'est celui qui fait toutes ces merveilles; il
« est ressuscité d'entre les morts. » La cruauté suit toujours la volupté, et est suivie à son tour de la mélancolie, qui cherche à se dissiper dans de nouveaux meurtres, jusqu'à ce que cette manie furieuse ait atteint son terme, et que le criminel ait trouvé sa condamnation.

« Le même jour quelques pharisiens vinrent à Jésus, et
« lui dirent : Éloignez-vous et sortez d'ici; car Hérode
« veut vous tuer. Mais Jésus leur répondit : Allez dire au
« renard que je chasse les démons et guéris aujourd'hui
« et demain, et le troisième jour je serai mis à mort. Je
« dois donc marcher encore aujourd'hui, et demain, et
« le jour suivant; il ne convient pas d'ailleurs qu'un pro-
« phète meure hors de Jérusalem. » Il fallait trois jours pour aller de Galilée à Jérusalem. Notre-Seigneur prend ici ce terme de comparaison pour désigner le temps que

devait durer sa vie publique jusqu'à ce qu'il mourût à Jérusalem. Ses jours sont pris ici pour des années, et par conséquent il réduit le temps de sa mission évangélique à trois ans et demi. Il prédit en même temps l'époque et le lieu de son martyre, qui devait avoir lieu bientôt après son troisième voyage à Jérusalem pour la fête de la Pâque. C'est dans la vallée du jugement et de la résurrection que le Sauveur veut accomplir son sacrifice. Il appelle Antipas un *renard*, parce que c'est lui qui le premier ravagea la vigne du Seigneur. Quelques-uns croient qu'en cette circonstance les pharisiens étaient d'accord avec Hérode, et qu'en rapportant à Notre-Seigneur les menaces de celui-ci ils voulaient l'effrayer, et le décider à quitter volontairement le pays.

« Lorsque Jésus entendit ces choses, et que les apôtres, « de retour auprès de lui, lui eurent raconté tout ce « qu'ils avaient fait et enseigné, il prit à part ses dis- « ciples, monta avec eux dans une barque, passa près « de Tibériade, en traversant le lac de Galilée, et s'enfuit « dans le pays du tétrarque Philippe, » que l'historien Josèphe nous représente comme le meilleur de tous les enfants d'Hérode l'Ancien. « Il se retira avec eux dans le dé- « sert de Bethsaïda, » patrie de trois de ses disciples, afin d'échapper pendant quelque temps à l'attention de ses persécuteurs. C'était la première fois qu'il fuyait dans le désert. Il devait fuir deux fois encore, la première à Éphrem, et la seconde au delà du Jourdain.

CINQUIÈME SECTION

TROISIÈME FÊTE DE PAQUES, DU 28 MARS AU 4 AVRIL 781, OU 28 APRÈS JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER

Passage par la Décapole.

« Or la Pâque, fête des Juifs, approchait. Cette fois « cependant Jésus ne monta point vers Jérusalem, où les « Juifs l'auraient sans doute fait mourir sur-le-champ; « car son heure n'était pas encore arrivée. Mais comme « un grand nombre de ceux qui les avaient vus quitter le « pays le reconnurent, et que le bruit s'en répandit parmi « le peuple, ils le suivirent. On accourait à pied de toutes « les villes pour venir à sa rencontre. On venait à lui par « troupes de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem « aussi, de la Judée et de la Pérée ou du pays au delà « du Jourdain. Une grande multitude était accourue « même de l'Idumée, et de Tyr, et de Sidon, parce qu'ils « avaient vu les merveilles qu'il avait opérées sur les « malades, et qu'ils avaient entendu parler de ses ac-« tions. »

La Décapole, qui, d'après le récit de l'Évangile, fut à plusieurs reprises le théâtre des merveilles de notre divin

Sauveur, et dont les habitants s'assemblèrent particulièrement en ces jours autour de lui, comprenait dix villes, parmi lesquelles Pline compte aussi Damas. Ces villes, au fond, n'étaient point rentrées dans la possession des Juifs depuis leur retour de la captivité, et, quoiqu'elles fussent situées dans la Palestine, elles étaient restées aux païens. Elles avaient une constitution municipale particulière, et étaient unies entre elles par des liens politiques. Aussi les Juifs les voyaient d'un mauvais œil. L'historien Josèphe nous apprend leurs noms lorsqu'il raconte comment, dès que la guerre des Juifs commença d'éclater, ceux-ci se jetèrent avec fureur sur les villes païennes de la Syrie, et y mirent tout à feu et à sang: C'était Philadelphie, Sébonis, Gérasa, Pella, Scythopolis, Gadara, Hippos et Gamala. C'est à Pella que les chrétiens cherchèrent un asile avant la ruine de Jérusalem. Les rabbins ajoutent à ces villes Capharzémach, sur les frontières de la Cœlésyrie; Bethgubrin ou Gabara, à 40 stades de Jotapata, près de Zipporis et de Tibériade, l'une des principales villes de la Galilée; Caphar Carnaïm dans le pays de Basan. Cette ville était vraiment païenne, elle portait aussi le nom d'Astaroth Carnaïm, à cause d'un temple célèbre de la déesse phénicienne. Elle s'appelle aussi Carnion Atargation dans les livres des Machabées, à cause du culte qu'on y rendait à la déesse Dercéto. Il est certain que la Décapole comprenait plus de 10 villes, comme on le voit déjà chez Pline. Abila, entre autres, était considérée comme en faisant partie.

La Décapole, que Notre-Seigneur favorisa de sa divine présence, était située en face de l'ancienne Pentacole, que Dieu avait détruite dans sa colère. Les populations de

ces villes et de leurs environs, ayant appris que la vie de Notre-Seigneur était en danger, accouraient en foule vers lui. Il y avait parmi eux et des païens et des enfants d'Israël. Ils venaient non-seulement pour l'entendre, mais bien plus encore pour le protéger contre les embûches dont ils le savaient entouré. C'était ce même peuple à qui Hérode avait enlevé son prophète Jean-Baptiste, et dont il craignait, à cause de cela, la révolte. Ils voulaient défendre le Sauveur, et le préserver du sort auquel avait succombé Jean-Baptiste, ou bien encore venger la mort de celui-ci. Et en effet la vie de Jésus était menacée, et c'est pour cela qu'il avait pris des chemins détournés; c'est pour cela qu'il s'était séparé de ses disciples, et qu'il les avait envoyés ailleurs, afin de mieux rester caché. Depuis qu'il était descendu du Thabor, la souffrance avait commencé pour lui. Il n'y était monté que pour être fortifié par son Père céleste, et accomplir ensuite la seconde moitié de sa vie publique.

CHAPITRE II

Jésus nourrit miraculeusement cinq mille hommes.

« Jésus, étant arrivé dans le pays, alla sur une mon-« tagne solitaire, afin d'y être seul. Il s'assit avec ses dis-« ciples, s'entretint avec eux du royaume de Dieu, et se « mit à leur enseigner beaucoup de choses. » Le peuple cependant ne cessa point de le chercher et de s'enquérir du lieu où il était; et ils le cherchèrent pendant trois jours. « Lorsqu'enfin il se montra, et qu'il vit la grande

« multitude de peuple qui était venue vers lui, il en eut « une tendre compassion : car ils étaient épuisés et dis- « persés comme des brebis sans pasteur; et il guérit leurs « malades. Ensuite il dit à ses disciples : La moisson est « abondante; mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le « maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa « vigne. Et voyant qu'ils n'avaient point d'aliments, il « dit : Voilà déjà trois jours qu'ils m'attendent, et ils n'ont « rien à manger. » Ils avaient, pendant ces trois jours, épuisé leurs provisions. L'histoire des Juifs nous offre de remarquables exemples de cette persévérance. Nous avons déjà vu plus haut qu'ils étaient restés une fois cinq à six jours sans boire ni manger devant le tribunal de Pilate à Césarée, le suppliant de faire disparaître de Jérusalem les enseignes des légions, qui étaient pour eux un objet de scandale.

« Mais comme le jour commençait à décliner, les douze « vinrent aussi à lui et lui dirent : Congédiez le peuple, « pour qu'ils aillent dans les bourgs et villages des envi- « rons trouver un gîte et des aliments; car le lieu ici est « désert, et il est déjà tard. Mais Jésus dit : Si je les ren- « voie avant qu'ils aient mangé, ils tomberont en défail- « lance sur la route; car plusieurs d'entre eux sont venus « de loin. Et, se tournant vers Philippe de Bethsaïda, « qui était du pays, il lui dit : Où acheter du pain pour « qu'ils aient de quoi manger? C'était seulement pour « l'éprouver qu'il parlait ainsi ; car il savait bien ce qu'il « voulait faire. Philippe lui répondit : Deux cent deniers « ne suffisent pas pour acheter du pain de quoi les nour- « rir, même en n'en donnant que peu à chacun. Mais les « autres disciples dirent : Où pourra-t-on, dans ce lieu

image
not
available

tout leur mobilier consistait en une corbeille et du foin : *Quorum cophinus fenumque supellex*. Cette corbeille, qu'ils remplissaient aussi de foin pour s'en servir comme d'oreiller la nuit, était en effet tout leur mobilier. Et nous savons d'ailleurs combien pauvre était la vie d'un Juif. Des poissons fumés et salés étaient son aliment ordinaire. Aussi le Talmud prescrit-il de prononcer d'abord la bénédiction sur le salé, déclarant qu'il est valable pour le pain lui-même. C'était aussi la coutume alors de réserver quelque chose de son repas pour celui qui servait ; et c'aurait été manquer aux convenances que de manger tout ce qui était sur la table. Ces portions laissées dans le repas avaient même un nom particulier chez les Juifs. Elles s'appelaient Peah, et elles ont fourni à l'un des traités du Talmud et son titre et sa matière.

Le Seigneur du ciel prit du pain de la terre et en rassasia tout le peuple, renouvelant sur une plus grande échelle le miracle qu'avait fait le prophète Élisée (2e *livre des Rois*, chap. IV). Ce miracle était aussi comme un prélude de celui qui s'opère continuellement sous nos yeux dans l'Eucharistie. Il se donnait en effet, pour ainsi dire, soi-même en figure à la multitude : car le prix des pains nécessaires pour la nourrir était précisément celui pour lequel il fut vendu par l'un de ses apôtres.

CHAPITRE III

Le peuple veut faire Jésus roi.

« La foule, voyant quel miracle avait fait Jésus, disait :
« C'est là vraiment le prophète qui doit venir au monde.

« Et ils se levèrent pour le faire roi. » Ces hommes appartenaient à ce même peuple qui peu de temps auparavant s'était laissé entraîner par Judas, fondateur de la secte des Zélateurs ; ce même peuple qui, sous la conduite de ce chef, s'était révolté contre la domination romaine à l'occasion du recensement que Quirinius avait été chargé de faire. C'étaient des hommes partisans de la liberté, parmi lesquels se trouvait alors Simon le Zélateur, qui fut plus tard disciple de Jésus. C'était ce même peuple qui, moins de vingt ans après la mort du Christ, se révolta plusieurs fois sous Theudas le Magicien et d'autres faux messies. Dans ses idées de grandeur mondaine, il voulait encore aujourd'hui faire de son Messie un roi temporel et le chef d'une puissante armée, afin de conquérir par lui cette prospérité terrestre qu'il rêvait toujours. Mais le Christ avait bien d'autres pensées et un autre but. Il avait souvent autour de lui jusqu'à dix mille personnes; et la multitude qu'il avait nourrie miraculeusement pouvait bien monter à ce nombre, en comptant les femmes et les enfants. Un signe de sa part eût suffi pour soulever toute la Galilée et la Judée, où régnait une fermentation générale. Mais il avait déjà repoussé dans le désert la tentation de fonder un royaume temporel.

CHAPITRE IV

Jésus marche sur la mer.

« Jésus, remarquant qu'ils venaient dans le dessein de « le prendre, et de le forcer à se déclarer leur roi, con-

« traignit ses disciples à monter dans une barque et à « passer sur l'autre rive, pendant que lui resterait pour « congédier le peuple. Et il se retira seul sur la mon- « tagne pour y prier. Il y était seul encore, lorsque le « soir arriva. Les disciples descendirent donc vers la « mer, montèrent dans une barque et allèrent de Beth- « saïda vers Capharnaüm. Il se faisait déjà tard, et le Sei- « gneur était encore seul et ne les avait pas rejoints. Or « la mer était furieuse, et la barque était violemment « agitée par les flots sur le lac, parce qu'un grand vent « s'était élevé. Et il les voyait faire de grands efforts pour « ramer. Mais vers la quatrième heure de la nuit, c'est- « à-dire après le premier chant du coq, il vint à eux; et « après qu'ils avaient déjà ramé l'espace de 25 à 30 stades, « ils virent Jésus marcher sur la mer et approcher de la « barque comme s'il voulait venir à eux. Ils le prirent « pour un fantôme, furent effrayés, et dans leur effroi « poussèrent un grand cri. Mais lui, leur adressant aussi- « tôt la parole, leur dit : Prenez courage, c'est moi, ne « craignez point. Alors Simon-Pierre lui dit : Si c'est « vous, Seigneur, ordonnez-moi d'aller à vous sur l'eau. « Viens donc, lui dit Jésus. Pierre descendit alors de la « barque, et marcha sur les flots. Mais quand il vit le « vent si violent, il eut peur; et alors, commençant à « enfoncer dans l'eau, il cria et dit : Seigneur, sauvez- « moi. Jésus lui tendit aussitôt la main, le prit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? Et pen- « dant qu'ils le prenaient dans leur barque, le vent « s'apaisa, et dans un instant ils abordèrent au rivage « qu'ils voulaient atteindre. Ce miracle les plongea dans « l'étonnement et l'admiration; et ceux qui étaient dans

« la barque vinrent à lui, tombèrent à ses pieds, et lui « dirent : Vraiment, vous êtes le Fils de Dieu. Et lorsqu'ils « eurent abordé, ils se trouvèrent dans la contrée de Gen- « nésareth, et c'est là qu'ils descendirent. »

Quel est celui qui marche sur les flots, apaise les vents et les vagues? C'est l'Éternel, c'est le Christ, le Fils du Père céleste. Quiconque met en lui sa confiance ne succombe point aux tempêtes de cette vie, mais il marche d'un pas ferme sur les flots irrités. Ceci a pour nous une vérité idéale; mais dans la vie du Christ l'idée et la réalité marchent toujours ensemble.

CHAPITRE V

Les pharisiens demandent à Jésus un signe au ciel.

« Dès qu'ils eurent abordé et qu'ils furent descendus de « la barque sur l'autre rive, les habitants de ce lieu le « reconnurent. Ils coururent et envoyèrent dans tous les « environs, lui apportèrent tous leurs malades, le priant « de leur permettre de toucher seulement le bout de son « vêtement. Il les guérit et les congédia. » Ils le reconnurent d'une manière confuse encore, il est vrai; mais pourtant ils ne pouvaient s'empêcher de voir en lui le grand prophète qui leur avait été promis. Ils savaient que le temps de sa venue était arrivé, et ils étaient attentifs aux moindres choses qui pouvaient le leur découvrir. La contrée où il se trouvait alors était celle de Magdala, patrie de Marie, la grande pénitente. A une demi-lieue à peu près de Magdala s'élève une forteresse nommée autrefois

Mesilloth, et qui s'appelle aujourd'hui Calaat Hamam, ou le Château des Tourterelles. Elle est située tout près des ruines d'Irbid ou de l'ancienne Arbela, la ville de Dieu. Cette ville, imprenable par sa position, richement pourvue à l'intérieur de puits et de citernes, compte une histoire de plus de 26 siècles. Osée, en effet, parle déjà de Beth Arbeel avant que Rome existât. Les Syriens avaient réussi à s'y établir (*Machabées*, Ier livre, ch. IX, vers. 2), et le roi Hérode avait repris par la ruse le château, qui était devenu une retraite de voleurs. Josèphe en fortifia de nouveau les cavernes dans la guerre des Juifs, et elles jouèrent aussi plus tard un rôle considérable dans les croisades.

En face et au bas de cette ville de Dieu sont situées les sources chaudes de Chammath et de Magdala. C'est là, d'après une tradition rapportée par le *Livre d'Énoch*, ch. Ier, et par Celse, que soixante-dix des enfants de Dieu descendirent vers les filles des hommes, et que de leur union naquit la race impie des Titans, qui, à cause de leurs péchés, furent enchaînés sous la terre, de sorte que de leurs larmes brûlantes sortirent les sources chaudes qui coulent en cet endroit. Les populations qui habitaient ces contrées au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ se distinguaient entre toutes les autres par leur impiété et leur libertinage; et, semblables à ceux qui les avaient précédés du temps de Noé et de Loth, ils méritaient d'être précipités dans les ténèbres extérieures, ou jetés dans la mer, une meule au cou.

« Les pharisiens vinrent le trouver, et commencèrent « à disputer avec lui. D'accord avec quelques docteurs de « la loi et quelques sadducéens, ils cherchèrent à le ten-

« ter, et lui demandèrent un signe au ciel, en disant : « Maître, nous voudrions bien voir un signe de vous au « ciel. » On lit dans le *Schabbat*, fol. 139, que les disciples de José, fils de Kisma, lui ayant demandé quand viendrait le fils de David, il répondit : Je crains beaucoup que vous ne me demandiez un signe. Les pharisiens avaient appris par les disciples de Jésus le miracle qu'il venait de faire, et ils avaient été témoins des guérisons remarquables qu'il avait opérées. Ils ne pouvaient contester les prodiges qu'il avait faits sur la terre; il leur en fallait d'autres au ciel. Ce qu'il avait fait jusqu'ici ne leur suffisait pas, il fallait encore que, comme Moïse, il fît tomber le pain du ciel; que, comme Josué, il fît éclater des signes au soleil et dans la lune; que, comme Samuel, il fît gronder le tonnerre et pleuvoir la grêle; et que, comme Élie enfin, il appelât sur la terre la pluie et le feu du ciel. Ce qu'ils cherchaient dans les miracles, ce n'était pas une preuve de la divinité de Jésus-Christ, mais une occasion de disputer avec lui. Ils demandaient ce qui était en apparence impossible; mais, lors même qu'ils l'auraient obtenu, ils n'en auraient pas été plus convaincus pour cela, à cause de leur mauvaise volonté. Et c'est là ce qui arrive encore tous les jours sous nos yeux pour les incrédules : plus on leur donne de preuves, plus, à la manière des Juifs, ils en demandent. Ce n'est pas assez pour les convaincre que nous leur montrions des signes qui ont paru, soit sur la terre, soit au ciel; ce n'était pas assez pour les pharisiens que l'étoile du Messie eût paru dans le firmament, et annoncé le terme de l'attente et des espérances du genre humain. Pour leurs cœurs endurcis, il fallait d'autres signes et d'autres merveilles. Ils vinrent,

ces signes, lorsque, quelques années plus tard, une comète apparut au ciel sur Jérusalem, pendant une année entière, sous la forme d'un glaive enflammé; lorsqu'on vit dans l'air courir les uns contre les autres, à travers les nuages, des chariots de guerre et des troupes de soldats armés, lorsque des feux rouges et légers, voltigeant dans le temple avec le bruit du tonnerre, annoncèrent à la ville sainte sa ruine prochaine.

« Mais Jésus leur répondit, et dit au peuple : Le soir « vous dites : Il fera beau demain, car le ciel est pur. Et « le matin vous dites : Il fera mauvais aujourd'hui, car « le ciel est sombre et couleur de feu. Quand vous voyez « un nuage monter de l'occident, vous dites aussitôt : La « pluie vient; et elle vient en effet. Lorsqu'au contraire « le vent souffle du midi, vous dites : Il fera chaud; et « c'est ce qui arrive aussi. Hypocrites, vous savez inter- « préter et juger l'aspect du ciel et de la terre, et vous « ne pouvez reconnaître les signes des temps ! Pourquoi « ne pouvez-vous donc interpréter ces signes ? Et pourquoi « ne vous jugez-vous pas vous-mêmes tels que vous êtes. »

Le vent de l'ouest apportait aux Juifs des nuages pluvieux de la mer Méditerranée, comme il nous les apporte à nous de la mer Atlantique. Le vent du sud est le simoun du désert, et apporte avec lui une chaleur brûlante et une poussière qui aveugle. Le vent nord-ouest règne en Palestine depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au mois de novembre. De novembre à février, ce sont des vents d'ouest et de sud-ouest que les Arabes appellent pères de la pluie. Après cela viennent, jusqu'au mois de juin, les vents d'est et de sud-est, accompagnés de fréquentes tempêtes et de grandes sécheresses; puis enfin le vent du nord.

« Cependant, comme une grande multitude de peuple,
« composée de plusieurs milliers de personnes, s'était
« assemblée, et que la foule croissait toujours sans inter-
« ruption, il soupira au fond de son cœur, et se mit à
« dire à ses disciples : Cette race est une race mauvaise
« et adultère. Elle demande à voir un signe au ciel. En
« vérité, je vous le dis, il ne lui en sera plus donné d'autre
« désormais que le signe du prophète Jonas qui fut donné
« aux Ninivites. Car, de même que Jonas a été trois jours
« et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de
« l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la
« terre. Les hommes de Ninive se lèveront au jugement
« contre cette race, et la condamneront; car ils ont fait
« pénitence à la prédication de Jonas; et cependant il y
« a plus que Jonas ici. La reine du midi se lèvera au juge-
« ment contre les hommes de cette race, et les condam-
« nera; car elle est venue des extrêmes confins de la terre
« pour entendre la sagesse de Salomon. Or ici il y a plus
« que Salomon. »

Salomon et Jonas n'avaient point fait de miracles, et cependant la reine de Saba avait été attirée par la sagesse du premier, et Ninive avait fait pénitence dès le premier jour de la prédication de Jonas. Or Jésus-Christ était la source de toute sagesse. Il y avait trois ans déjà qu'il prêchait aux Juifs la pénitence, et faisait des miracles sous leurs yeux, et ils ne l'écoutaient point. Un signe allait donc leur être donné du fond de la terre : celui de sa propre résurrection. De même, en effet, que le prophète, après avoir été enseveli pendant trois jours dans la mer, avait reparu parmi les vivants, ainsi le Messie devait être miraculeusement délivré des liens de la mort. Dans

les deux cas, trois jours signifient un nombre de jours indéterminé. Les Juifs croyaient que trois jours après la mort l'âme se sépare pour toujours du corps qu'elle a abandonné. C'est pour cela qu'Osée, chap. VI, dit : « Il « nous appelera après deux jours à la vie; le troisième « jour il nous réveillera de nouveau, et nous vivrons « devant sa face. » Mais dans la vérité Jésus ne demeura dans le sein de la terre qu'un jour et demi ou un jour et deux nuits, et ressuscita ensuite, donnant aux Juifs le signe qu'il leur avait annoncé. Notre-Seigneur leur donne ici ce temps si court comme l'extrême limite que Dieu leur accorde pour faire pénitence. Si, après ces trois jours, ils ne se convertissent pas, comme les Ninivites, Jérusalem aura le sort dont Ninive était menacée.

CHAPITRE VI

Du levain des pharisiens.

« Il les laissa; et, s'éloignant, il monta de nouveau « dans une barque, et alla plus loin. Or ses disciples « avaient oublié de prendre du pain, et n'avaient plus « qu'un seul pain avec eux dans la barque. Jésus les ayant « avertis en disant : Faites attention, et gardez-vous du « levain des pharisiens et des sadducéens, et du levain « d'Hérode, c'est-à-dire de leur hypocrisie, ils pen« sèrent, et se dirent les uns aux autres : C'est que nous « n'avons point pris de pain avec nous. Car les pains qu'il « avait multipliés n'avaient pas ouvert leur intelligence,

« parce que leur cœur était entièrement aveuglé. Mais « Jésus, l'ayant remarqué, leur dit : Hommes de peu « d'intelligence! pourquoi vous inquiétez-vous parce que « vous n'avez point apporté de pain? Comprenez-vous « donc si peu encore? Avez-vous toujours le cœur aussi « aveuglé? Vous avez donc des yeux, et vous ne voyez « point? Vous avez des oreilles, et vous n'entendez point? « Ne vous souvenez-vous donc plus des cinq pains qui « ont nourri cinq mille hommes, ou des sept pains qui « en ont nourri quatre mille? Avez-vous oublié combien « de corbeilles vous avez remplies du reste de ces pains? « Ils répondirent : Douze. Il leur dit alors : Ne voyez-« vous pas encore que je ne pensais point au pain lorsque « je vous ai dit : Gardez-vous du levain des pharisiens « et des sadducéens? Ils commencèrent dès lors à s'aper-« cevoir qu'il ne leur avait pas dit de se garder du levain « du pain, mais de la doctrine des pharisiens et des sad-« ducéens. »

Au soir du quatorze nizan, il ne devait plus y avoir de levain dans les maisons des Juifs, qui pendant les huit jours suivants ne mangeaient que du pain non fermenté. Cette époque approchait au moment où Jésus adressait ces paroles à ses disciples; et c'est pour cela que ceux-ci crurent devoir les prendre à la lettre. Ils regrettaient de n'avoir pas pris avec eux quelques-uns des pains qui étaient restés lorsqu'il avait nourri miraculeusement la multitude, parce qu'ils ne venaient point de ce levain impur des pharisiens dont ils croyaient qu'il voulait parler. Leur esprit ne pouvait s'élever jusqu'à comprendre le sens élevé du miracle qu'il avait fait et de l'image dont il se servait en leur parlant, quoique dans l'une des sept

paraboles du royaume des cieux il eût comparé la parole de Dieu à un levain, et que les rabbins eux-mêmes employassent souvent ce mot dans un sens figuré pour signifier le levain du mal et des mauvaises passions. Notre-Seigneur ne pouvait d'ailleurs mieux désigner les docteurs d'Israël, puisqu'ils cherchaient précisément à exciter dans le peuple une fermentation sourde contre lui. Hérode lui-même, avec ses partisans, avait passé, depuis sa fameuse bataille contre les Arabes, du côté des pharisiens et des sadducéens. C'est pour cela que Notre-Seigneur ajoute : « Gardez-vous du levain d'Hérode » ou des Hérodiens. L'homme ne meurt pas seulement lorsqu'il manque de pain, mais encore lorsqu'il manque d'une doctrine bonne et solide, ou lorsqu'il est exposé à la contagion d'une doctrine mauvaise. Les sept pains avec lesquels Jésus nourrit la multitude représentaient les sept sacrements de l'Église, et particulièrement celui de l'Eucharistie. Nous avons déjà vu que les poissons sont comme les hiéroglyphes de la rédemption.

CHAPITRE VII

Jésus annonce l'institution de l'eucharistie. — Plusieurs de ses disciples le quittent.

« Cependant le peuple, qui se tenait encore au delà de « la mer, l'attendit jusqu'au lendemain. Car ils s'étaient « aperçus qu'il n'y avait là qu'une seule barque, et que « Jésus n'était point entré dans la barque avec ses disciples, « mais que ses disciples seuls étaient partis. Il était arrivé

« néanmoins pendant ce temps d'autres barques de Tibé-
« riade, près du lieu où ils avaient mangé le pain que le
« Seigneur avait béni. Le peuple, voyant que ni Jésus ni ses
« disciples n'étaient plus là, monta aussi en foule dans des
« barques, et vint à Capharnaüm pour voir Jésus.» C'étaient des barques à quatre rames, comme il y en avait quatre cents sur le lac de Gennésareth au temps de Josèphe. On peut conclure de là qu'il y avait en ce lieu un grand nombre de bateliers et de pêcheurs. Ce nombre était si grand que la ville de Tarichée, voisine de Tibériade au sud, comme Capharnaüm l'était au nord, osa, dans la guerre des Juifs, défier avec sa flotte l'empereur Vespasien sur le lac de Tibériade. Mais elle ne put résister aux trirèmes à haut bord des Romains, et plus de six mille de ses habitants périrent, soit dans la bataille, soit dans la ville elle-même. La multitude qui attendait Jésus put donc trouver facilement un nombre de barques suffisant pour passer de l'autre côté du lac.

« L'ayant trouvé au delà de la mer, ils lui dirent :
« Maître, quand avez-vous passé de ce côté? Jésus leur
« répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis : ce n'est
« point parce que vous avez vu des miracles que vous
« me cherchez, mais parce que je vous ai donné du pain,
« et que vous avez été rassasiés. Ne vous inquiétez point
« de la nourriture qui passe, mais de celle qui dure
« jusque dans la vie éternelle, et que vous donnera le
« Fils de l'homme : car c'est Dieu le Père lui-même qui
« l'a accrédité. Ils lui demandèrent alors : Que devons-
« nous faire pour opérer les œuvres de Dieu? Jésus leur
« répondit : Vous devez croire; mais c'est l'œuvre de
« Dieu que de croire en celui qu'il a envoyé. Ils lui

« dirent alors : Quel miracle faites-vous pour qu'en le
« voyant nous croyons en vous? Que faites-vous? Nos
« pères ont aussi mangé la manne dans le désert, comme
« il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel.
« Mais Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le
« dis : ce n'est pas Moïse qui vous a distribué le pain du
« ciel, mais c'est mon Père qui vous a donné le vrai
« pain du ciel. Car le pain de Dieu est ce qui descend
« du ciel et donne la vie au monde. Ils lui dirent : Maître,
« donnez-nous donc toujours de ce pain. Mais il leur
« dit : Je suis le pain de vie. Quiconque vient à moi
« n'aura pas faim; et quiconque croit en moi n'aura
« plus jamais soif. Mais, je vous l'ai déjà dit, vous m'a-
« vez vu, et malgré cela vous ne croyez pas. Tout ce que
« mon Père me donne vient à moi, et celui qui vient à
« moi, je ne le repousserai pas. Car je suis descendu du
« ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de
« Celui qui m'a envoyé. Or la volonté de Celui qui
« m'envoie, c'est que je ne perde rien de tout ce qu'il
« m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier
« jour.

« Les Juifs murmurèrent de ce qu'il avait dit : Je suis
« le pain vivant qui est venu du ciel. Et ils disaient :
« N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous con-
« naissons le père et la mère? Comment dit-il donc : Je
« suis venu du ciel? Mais Jésus, répondant, leur dit : Ne
« murmurez pas entre vous : personne ne peut venir à
« moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire; et je le
« ressusciterai au dernier jour. Il est donc écrit dans les
« prophètes : Tous seront enseignés par Dieu. Celui donc
« qui entend parler du Père vient à moi; non que quel-

« qu'un ait vu le Père, si ce n'est Celui qui vient de « Dieu; Celui-là seulement a vu le Père. En vérité, en « vérité, je vous le dis : qui croit en moi a la vie éter- « nelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la « manne dans le désert, et ils sont morts. Mais voici le « pain qui est descendu du ciel, afin qu'aucun de ceux « qui en mangent ne meure. Je suis le pain vivant qui est « descendu du ciel. Quiconque mange de ce pain vivra « dans l'éternité. Et le pain que je donnerai est ma chair « pour la vie du monde. »

Ce discours de notre divin Sauveur est comme le complément de l'entretien qu'il eut avec la Samaritaine. Là il était question d'une eau vivante; ici il est question d'un pain vivant. Mais les Samaritains, mieux disposés que les Juifs, furent inclinés à croire, tandis que ceux-ci restèrent opiniâtres dans leur incrédulité. Ils croyaient faire à Notre-Seigneur un grand honneur que de croire en lui. C'est pour cela qu'il leur dit que la grâce de la foi et des bonnes œuvres vient d'en haut. Il exprime clairement dans ces paroles sa divinité, qui est descendue sur la terre pour enseigner les hommes. Mais ce n'est pas seulement le pain de la doctrine qu'il leur présente. Les Juifs avaient déjà plus d'une fois entendu leurs docteurs se servir de cette image. Il leur offre encore le pain de la vie; et ce pain, c'était lui-même. Il leur promet la jouissance de son corps et de son sang, dont la Pâque légale n'était que la figure. Et quoique cette expression eût scandalisé les Juifs, il ne voulut ni la rétracter, ni en adoucir la force, pas même pour empêcher les siens de se séparer de lui. Il en a été ainsi à peu près de toutes les hérésies. Pour elles, le christianisme n'est ordinairement qu'une doc-

trine, et non un fait ou quelque chose de vivant. L'on vit bien alors l'esprit qui animait la plupart des contemporains de Jésus-Christ. Ils couraient volontiers après lui à cause de ses miracles. Mais dès qu'il fallait croire à sa mission divine, ils demandaient un miracle particulier, un miracle tel qu'il n'y en avait point eu encore au monde. De cette manière, il n'y avait aucun moyen de les amener au but; car la discussion toute seule ne conduit jamais à la foi, ni à l'accomplissement des œuvres de Dieu. C'était là cet endurcissement du cœur sur lequel Jésus appela la colère du ciel.

« Les Juifs disputaient entre eux, et disaient : Com-
« ment peut-il nous donner sa chair à manger? Mais
« Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : si
« vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne
« buvez son sang, vous n'avez pas en vous la vie. Qui
« mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle; et
« je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est
« vraiment un aliment, et mon sang est vraiment un
« breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang de-
« meure en moi, et moi en lui. Comme le Père de la vie
« m'a envoyé, et comme je vis par le Père, ainsi celui
« qui me mange vivra par moi. Voici le pain qui est des-
« cendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne qu'ont
« mangée vos pères, qui sont morts ensuite; car quiconque
« mange ce pain vivra dans l'éternité. »

Nous nous assimilons la nature, tant que nous sommes plus forts qu'elle, en introduisant ses produits dans notre corps. Mais dès qu'elle devient plus puissante que nous, c'est nous qui sommes assimilés par elle, et c'est en cela que consiste la mort. Ici c'est une nourriture céleste qui

nous est offerte; et comme la grâce est au-dessus de la nature, l'aliment céleste est plus puissant que la nourriture de la terre. La vie terrestre cède à la vie céleste. Mais c'est en mourant à ce monde d'ici-bas que l'homme naît pour le royaume du ciel, et c'est pour opérer ce procédé merveilleux que Jésus-Christ est descendu sur la terre et s'est offert à nous comme aliment. Or, de même qu'il a pris la nature humaine comme support de la nature divine; de même qu'il a pris la parole humaine comme support du Verbe divin, ainsi a-t-il fait du pain matériel comme le support de la vie divine. Le Sauveur avait rassasié miraculeusement la multitude; mais ce n'était pas là le but de sa vie sur la terre. « Celui qui remporte la « victoire, » dit le Fils de l'homme dans *l'Apocalypse*, « je lui donnerai à manger de la manne cachée. » Qu'est-ce que cette manne cachée? La manne était cachée dans l'arche d'alliance entre les chérubins dans le saint des saints. Il n'y avait plus, il est vrai, ni l'arche d'alliance, ni la manne dans le second temple. Mais l'on racontait que, dans les derniers temps du temple de Salomon, le roi Josias, aux jours du danger, avait caché sous la montagne du temple le tabernacle avec les objets sacrés qu'il contenait, et que plus tard Jérémie les avait cachés de nouveau avec les autres vases sacrés en un lieu inconnu et inaccessible à tous sur le mont Nebo. On croyait cependant que Dieu, aux jours du Messie, rendrait à son peuple l'arche d'alliance avec la manne, la verge d'Aaron, les tables de la loi et l'huile sainte; et que la majesté divine reparaîtrait sur son trône depuis longtemps abandonné, et habiterait parmi les hommes dans le tabernacle. Ce temps était arrivé; mais les hommes, au lieu d'ac-

cueillir la bonne nouvelle, y trouvaient une occasion de scandale. C'est pour cela qu'il est dit : « Celui qui remporte « la victoire, je lui donnerai à manger de la manne « cachée. »

Jésus dit ces choses pendant qu'il enseignait dans la synagogue. Le peuple alors se retira de lui, mais ses disciples continuèrent la discussion. « Plusieurs de ses disci- « ples, entendant cela, dirent : C'est là une parole bien « dure ; qui peut l'entendre? » Cette formule était très-familière aux rabbins, et se retrouve mille fois dans le Talmud et le Sohar. « Mais Jésus, remarquant que ses « disciples murmuraient, leur dit : Ceci vous scanda- « lise-t-il? Que sera-ce donc lorsque vous verrez le Fils « de l'homme monter là où il était auparavant? C'est « l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles « que je vous ai dites sont esprit et vie. Mais il y en a « parmi vous qui ne croient point. Car Jésus savait, dès « le commencement, ceux qui ne croiraient point et « celui qui le trahirait. C'est pour cela, continua-t-il, « que je vous ai dit : Personne ne peut venir à moi, s'il « ne lui est donné de la part de mon Père. A partir de ce « moment, beaucoup de ses disciples se retirèrent et « n'allèrent plus avec lui. Jésus dit donc aux douze : « Voulez-vous aussi vous en aller? Alors Simon-Pierre « lui répondit : Maître, à qui irions-nous? Vous avez les « paroles de la vie éternelle. Nous avons cru et reconnu « que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus « lui répondit : Ne vous ai-je pas choisis tous les douze? « Et cependant l'un de vous est un démon. Il voulait « parler de Judas-Iscariot, car c'est celui qui le trahit « plus tard, quoiqu'il fût l'un des douze. »

Si Jésus revint dans la Galilée si peu de temps après sa fuite dans la terre de Philippe, c'est qu'Hérode était parti pour Jérusalem, afin d'assister à la fête. Les caravanes qui avaient suivi le Seigneur pouvaient encore arriver à temps dans une couple de jours. C'est quelques jours avant la fête de la Pâque qu'il multiplia les pains dans le désert. La Pâque tombait cette année le 28 mars. C'est donc à peu près vers le 25 mars que ce miracle dut avoir lieu. Il est remarquable que Notre-Seigueur glorifia toujours par quelque miracle important le jour anniversaire de son incarnation, le 25 mars. C'est en ce jour qu'il avait, l'année précédente, envoyé à Pierre le poisson qui portait dans sa bouche la pièce d'argent dont il avait besoin. Et c'est en ce même jour qu'après avoir rassasié cinq mille hommes avec cinq pains et quelques poissons il annonça le mystère de l'Eucharistie, où il s'incarne pour ainsi dire de nouveau dans chacun de nous. Notre-Seigneur avait donc profité de l'éloignement de son persécuteur pour revenir en Galilée. Mais Philippe ne lui laissa bientôt plus à lui ni à ses disciples aucun lieu de refuge; car c'est à cette époque que ce prince épousa Salomé, la fille d'Hérodiade. Cette femme devait renouer entre les deux frères les liens d'amitié qui s'étaient relâchés, depuis la malheureuse bataille que les transfuges de la Décapole avaient fait perdre en passant du côté des Arabes. Ainsi les choses en étaient venues au point qu'il ne restait plus au Sauveur, humainement parlant, d'autre alternative que de mourir de la main des Juifs, ou de s'enfuir chez les païens. Et nous verrons plus tard qu'il rejeta ce dernier parti quelques jours encore avant sa mort.

CHAPITRE VIII

Mission des soixante-dix disciples.

Après que les rangs de ses disciples se furent ainsi éclaircis, il réunit autour de lui ceux qui lui étaient restés fidèles, au nombre de soixante-dix, d'après le nombre des peuples et des langues, tels que les comptent la Genèse et l'antiquité tout entière, d'après le nombre aussi des familles du peuple d'Israël, et des chefs du grand conseil. C'était l'image et le prélude des soixante-dix cardinaux de l'Église qu'il allait bientôt fonder. De même que Moïse, figure de Jésus-Christ, choisit d'abord douze chefs des tribus d'Israël, puis soixante-dix anciens des diverses familles du peuple, ainsi Jésus-Christ, après avoir choisi douze apôtres, appela soixante-dix autres disciples autour de sa personne. La ville de David, au temps de Jésus, avait douze portes. Ainsi, les apôtres se tiennent, pour ainsi dire, aux douze portes de la céleste Jérusalem. Ils sont comme les douze colonnes, les douze portes du temple de Dieu, dont le Christ est la pierre angulaire; et les soixante-dix disciples sont comme les gonds (*cardines*) de ces portes sacrées.

« Après cela, le Seigneur choisit encore soixante-dix « autres disciples, et les envoya par couples devant lui « dans les villes et les lieux où il voulait aller. Et il leur « dit : La vigne est grande, mais il y a peu d'ouvriers. « Priez le maître de la vigne qu'il envoie des ouvriers « pour la vendange. » Il leur prescrivit au reste les mêmes choses qu'à ses apôtres, les mêmes choses que Jean-Bap-

tiste avait recommandées à ses disciples ; comme, par exemple, de n'avoir ni poche, ni bourse, ni souliers, et de n'avoir qu'un vêtement. Ce vêtement était celui que portaient les religieux ou ascètes, et les prêtres chez les Juifs, et qu'ils appelaient *chiton*. C'était un vêtement très-léger qu'ils portaient toute l'année, l'hiver comme l'été ; ce qui, joint à l'obligation de marcher nu-pieds, produisait souvent des maladies d'entrailles, et causait même quelquefois la mort chez ceux qui ne savaient pas assez modérer leur zèle. Le chiton chez les prêtres, de même que chez les disciples et les apôtres, était blanc ; et c'est pour cela que ces derniers s'appellent encore chez les Arabes *havarjona* ou les hommes blancs.

« Ne saluez personne dans le chemin, » continua le Sauveur. C'était encore une règle des religieux juifs. Ils devaient aussi secouer la poussière de leurs pieds et de leur vêtement dans les villes où ils ne trouvaient aucun accueil, pour montrer qu'ils en considéraient les habitants comme des païens ; car la poussière des pays où régnait le paganisme passait pour impure. De ces soixante-dix, ou, d'après la Vulgate, de ces soixante-douze disciples, il en est peu dont les noms nous soient connus. Il y avait parmi eux Mathias, qui fut apôtre plus tard, et Joseph Barsabas, surnommé le Juste, et qui était probablement cousin de Notre-Seigneur. Il y avait encore Cléophas ou Cléopâtre, avec qui le Seigneur alla plus tard à Emmaüs, et Ananie, qui, trois ans après la mort de Jésus, instruisit l'apôtre saint Paul, et lui apprit tant de choses sur la vie du Sauveur. Aristion et Jean, qui fut plus tard prêtre à Éphèse, étaient aussi du nombre, d'après le témoignage formel de Papias, qui vécut quelque temps avec eux. On

comptait encore Menahem, célèbre par ses austérités, Étienne, le premier martyr, et probablement Procor et Nicanor, Timon et Parmenas; Agabe le prophète, et Hermas, sous le nom duquel on publia un livre apocryphe; Judas Barsabas, et Silvain ou Silas, qui accompagna plus tard Pierre et Paul. Ces deux derniers étaient prophètes et les plus considérables parmi les frères. Les anciens comptent aussi parmi les soixante-dix Thaddée, apôtre de la Mésopotamie. Mais ni Barnabé le Syrien, ni Jean-Marc, son neveu, ni Philippe le diacre, ni Luc d'Antioche ne faisaient partie de cette réunion; car rien n'indique qu'ils aient été témoins oculaires des faits qu'ils racontent. « Parmi ces disciples, il y en avait qui avaient été près « de Jésus pendant tout le temps qu'il voyagea avec ses « apôtres, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où « il fut enlevé du milieu d'eux. » (*Actes*, I, 21; — XV, 22.) Dans ce sens, il faut donc aussi compter parmi les soixante-dix Lazare, le jeune homme de Naïm, etc.; car il n'est pas nécessaire d'admettre qu'ils furent tous choisis ensemble et envoyés à la même époque. Ceci arriva quelque temps après la Pâque, probablement dans le mois d'avril de l'an 28. Les disciples se séparèrent par couples, comme le Seigneur le leur avait ordonné, allant d'une ville à l'autre, et annonçant la venue du royaume de Dieu. Mathias partit avec Joseph Barsabas, Cléophas avec le disciple inconnu d'Emmaüs, Aristion avec Jean, Menahem avec Étienne, etc. Ils devaient se retrouver à Nazareth. Nous pouvons considérer cette année comme celle des voyages des disciples du Christ.

CHAPITRE IX

Symétrie merveilleuse de la vie du Christ.

Nous remarquons dans la vie de Notre-Seigneur une harmonie et comme un rhythme admirable. Le nombre trois y apparaît comme l'accord le plus frappant. L'an de Rome 779, qui est la première année de la vie publique du Sauveur, il parcourt lui-même le pays pour y répandre la semence du salut. L'année suivante, il envoie ses apôtres prêcher le royaume de Dieu; et la troisième année enfin il envoie ses soixante-dix disciples pour continuer l'œuvre commencée. Trois fois la voix du Père retentit du ciel, et confirme la divine mission de son Fils bien-aimé : la première fois au moment de son baptême, la seconde sur le Thabor, et la troisième à la fin de sa carrière, lors de sa dernière entrée à Jérusalem. Il ressuscita trois morts pendant sa vie, à savoir : le jeune homme de Naïm, la fille de Jaïre, et Lazare. Nous rencontrons aussi dans sa vie trois femmes adultères, la Samaritaine, Madeleine de Galilée, et enfin la femme qui lui fut présentée dans le temple. L'adultère, dans le langage de l'Ancien Testament, désigne aussi l'infidélité à l'égard de Dieu. Cette symétrie perce jusque dans les moindres détails. Il rend la vue à trois aveugles : à l'aveugle de Bethsaïda, à celui de l'étang de Siloé, et à celui de Jéricho.

Trois fois il nous recommande de redevenir enfants : la première fois en parlant à Nicodème; la seconde en revenant du Thabor, lorsque, voyant ses disciples se disputer, il leur présenta comme modèle un enfant; et la troisième

avant sa dernière entrée à Jérusalem, lorsqu'à Béthanie, au delà du Jourdain, il montra la tendresse particulière qu'il avait pour les enfants. Trois fois il donna aux siens une pêche miraculeuse : la première fois après qu'il eut choisi ses apôtres; la seconde lorsque saint Pierre prit un poisson dans la bouche duquel était une pièce de monnaie; et la troisième après sa résurrection, lors de sa dernière entrevue avec ses disciples au lac de Gennésareth. La première année de sa vie publique il change l'eau en vin à Cana; et ce vin miraculeux est la figure du vin qui doit être changé en son sang jusqu'à la fin des siècles. Plus tard, dans la multiplication miraculeuse des pains, il nous donne une image du pain de vie dont il doit nourrir ceux qui croient en lui. Enfin, au terme de sa carrière, il change le pain et le vin en son corps et en son sang, et accomplit ainsi les figures précédentes. Trois fois il accorde à Pierre la prééminence sur les autres apôtres : la première fois lorsque, l'appelant près de lui, il change son nom et l'établit comme un roc, et comme le fondement spirituel de son Église; la seconde fois près de Césarée de Philippe, lorsqu'il éprouve sa foi et qu'il l'institue juge suprême de tous les fidèles; la troisième fois enfin lorsque, peu de temps avant de monter au ciel, il lui confère la fonction de paître les agneaux et les brebis de son troupeau.

CHAPITRE X

Jésus quitte Capharnaüm, et maudit les villes qui n'avaient pas reçu sa parole.

« Jésus se mit à faire des reproches aux villes où il « avait fait la plus grande partie de ses miracles, parce « qu'elles n'avaient point fait pénitence. Il s'écrie : Mal- « heur à toi, Chorozaïn ! Malheur à toi, Bethsaïda ! Si « Tyr et Sidon avaient vu les miracles dont vous avez été « témoins, elles auraient depuis longtemps fait pénitence « dans le sac et la cendre. Mais, je vous l'assure, le sort « de Tyr et de Sidon, au jour du jugement, sera plus « supportable que le vôtre. Et toi, Capharnaüm, qui as « été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'à l'enfer ; « car si Sodome avait vu les miracles dont tu as été té- « moin, elle serait peut-être encore debout aujourd'hui. « Mais, je te le dis, le pays de Sodome sera mieux traité « que toi au jour du jugement. » Telles furent les dernières paroles que Jésus adressa à ces villes ingrates, qui n'avaient pas profité des bienfaits de sa divine présence. L'heure arrivait où il allait quitter la Galilée. Capharnaüm, où il habita pendant trois ans, n'existe plus ; deux palmiers seulement qui croissent au milieu des ruines et l'emplacement du port sont tout ce qui reste de cette ville, qu'il appelait sa seconde patrie. Chorozaïn et Bethsaïda ont entièrement disparu, et on ne sait même plus de quel côté du lac elles étaient situées. Ce n'est qu'au péril de sa vie que l'on peut trouver, à travers des sentiers déserts, les ruines de Gadara et de Gérasa, qui ont chassé le Sei-

gneur de leur enceinte. Déjà au temps d'Origène il ne restait plus aucune trace de Dalmanutha et de Béthanie sur le Jourdain. Naïm n'est plus qu'un monceau de ruines, et l'on ne voit plus de Cana que quelques pierres avec de pauvres cabanes. Sarepta n'a plus un seul pied de vigne. La délicieuse contrée de Gennésareth est habitée aujourd'hui par les Arabes du désert, qui vivent à demi nus sous des tentes. Le palmier, ce signe de la victoire, a disparu de ce pays, que Dieu a livré comme une proie à tous les peuples de la terre ; et il ne reste plus qu'un seul palmier de la forêt célèbre qui s'élevait près de Jéricho. Une tour construite par les Sarrasins ou les croisés et quelques huttes arabes indiquent d'une manière douteuse l'endroit où était située cette ville, fameuse par son amphithéâtre et ses palais. On n'aperçoit plus çà et là que des cyprès qui ombragent les tombeaux d'un peuple étranger. Les ronces et les épines ont remplacé l'arbuste qui fournissait le baume.

Cinq villes, dans l'ancienne alliance, ont été frappées de la malédiction du Seigneur : Ninive, Sodome et Gomorrhe, Tyr et Sidon. Cinq a toujours été chez les Orientaux un nombre maudit, de même que sept est un nombre de bénédiction. Ils considèrent comme une malédiction de présenter à quelqu'un les cinq doigts. Cinq villes aussi sont maudites au jour du Messie ; mais la malédiction qui pèse sur elles est mille fois plus terrible encore que celle qui a frappé les cinq premières. La prédication de Jonas avait suffi pour convertir Ninive. La mort du Messie n'a pu ramener Jérusalem à des sentiments meilleurs. Trois messagers célestes étaient entrés à Sodome au temps de l'ancienne alliance. Nazareth, comme un autre So-

dome, avait vu dans ses murs le Fils de Dieu ; et ses habitants s'étaient montrés si ingrats à son égard, que pour échapper vivant d'entre leurs mains il avait dû les frapper de cécité. Encore aujourd'hui ce proverbe : Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? se vérifie de la manière la plus complète et la plus effrayante. Capharnaüm s'est conduite comme Gomorrhe : le doux rayon de la grâce divine est tombé sur cette ville ingrate sans l'échauffer ; c'est pour cela qu'elle a disparu de la terre sans laisser de trace après elle. Bethsaïda ou Beth Sidon et Chorozaïn avaient imité Sidon et Tyr. Toutes ces villes de la Décapole, situées sur le lac béni de Gennésareth, ont été plus coupables que celles de la Pentapole, situées sur la mer Morte ; car elles ont outragé non-seulement les messagers de Dieu, mais Dieu lui-même. C'est pourquoi le Fils de l'homme, secouant la poussière de ses souliers sur ces villes, appela sur elles la justice du Ciel, et abandonna le pays de Gennésareth. Et cette contrée, qui était autrefois un Éden délicieux où le Fils de Dieu conversait délicieusement avec les enfants des hommes, comme il avait fait avec nos premiers parents dans le paradis terrestre, est devenu un désert qui porte visiblement les traces de la malédiction divine.

CHAPITRE XI

Retour à Nazareth.

Jésus quitta les villes qu'il venait de maudire, et retourna à Nazareth, après un exil de près de trois ans.

Cette ville, où s'était écoulée sa jeunesse, fut aussi sa dernière retraite. « Il partit de là, et vint en son pays, où « ses disciples le suivirent. Et comme il vint dans la syna- « gue pour enseigner, plusieurs de ceux qui l'écoutaient « disaient, étonnés de sa doctrine : Quelle sagesse lui a « été donnée, et quelle puissance merveilleuse est en « ses mains! D'où lui vient tout cela? D'autres disaient : « N'est-il pas le charpentier, le fils de Joseph le char- « pentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses « frères Jacques, Joseph, Jude et Simon? Ses sœurs ne « sont-elles pas parmi nous? Ils se scandalisaient donc à « son sujet, et lui opposaient le proverbe : Médecin, gué- « ris-toi toi-même. Les miracles que vous avez faits à Ca- « pharnaüm, comme nous l'avons appris, faites-les aussi « dans votre pays. Mais lui leur répondit : Un prophète « n'est honoré nulle part moins que dans son pays, dans « sa maison et dans sa famille. Il confirma ce qu'il avait « annoncé précédemment, et dit : En vérité, je vous le « dis, il y avait beaucoup de veuves en Israël au temps « d'Élie, lorsque le ciel resta fermé pendant trois ans et « six mois, et qu'une grande disette affligea la contrée ; et « cependant Élie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais « bien vers une veuve de Sarepta, dans le pays de Sidon. « Il y avait aussi beaucoup de lépreux en Israël au temps « du prophète Élisée; et aucun d'eux ne fut guéri, mais « bien Naaman le Syrien. Il ne put donc faire là beau- « coup de miracles à cause de leur incrédulité. Il guérit « seulement quelques malades en leur imposant les « mains. Il s'étonna plutôt de leur incrédulité, et par- « courut les villages des alentours, pour y enseigner sa « doctrine. »

Nulle part peut-être la liberté humaine n'a été aussi clairement exprimée que dans ces paroles de l'Évangile. Elle est telle, cette liberté, que l'homme peut, en abusant d'elle, empêcher Dieu de faire des miracles.

CHAPITRE XII

Massacre des Galiléens. — De la tour de Siloë.

« En ce temps-là, quelques-uns vinrent dire à Jésus ce « qui s'était passé touchant les Galiléens, dont Pilate avait « mêlé le sang avec celui des victimes immolées. Jésus « leur dit : Pensez-vous, parce que ces Galiléens ont été « traités ainsi, qu'ils fussent plus grands pécheurs que les « autres habitants de la Galilée? Croyez-vous aussi que « ces dix-huit hommes que la tour de Siloé a écrasés en « tombant sur eux, fussent plus redevables à la justice « divine que tous les autres habitants de Jérusalem? Non, « je vous le dis, mais, si vous ne faites pénitence, vous « périrez tous de la même manière. »

Les habitants du pays, revenant de la fête, rapportèrent à Jésus que Pilate avait fait massacrer leurs compatriotes, probablement pendant les sacrifices qu'ils offraient au premier jour de la Pâque, de même que le tétrarque Archélaüs, trente et un ans auparavant, pendant que le Sauveur revenait d'Égypte, avait fait périr dans le même jour trois mille Juifs, au moment où ils offraient leurs sacrifices. Nous voyons par là quels dangers le Sauveur aurait courus s'il était allé cette fois à Jérusalem. Au reste, il semble indiquer ici un fait antérieur et ayant un rap-

port historique avec celui dont on venait de l'entretenir. Nous avons vu plus haut que Pilate, devenu gouverneur de la Judée, conduisit son armée à Jérusalem, et bravant la loi mosaïque, qui défendait comme une idolâtrie toute image et toute apothéose, planta au dedans des murs de la ville sainte les étendards des légions avec les images de l'empereur. Les citoyens de Jérusalem ayant enfin obtenu de lui qu'il fit enlever ces enseignes, il vint lui-même à Jérusalem, et, voulant faire payer aux Juifs la faveur qu'il leur avait accordée, il annonça le projet de faire construire avec l'argent du temple un aqueduc de trois cents stades. Le peuple, à cette nouvelle, se souleva, et chercha par ses cris tumultueux à détourner les Romains de cette entreprise sacrilége. Pilate, irrité, fit habiller en bourgeois ses soldats, qui, portant sous leurs vêtements des massues, se mêlèrent au peuple, et assommèrent les séditieux, dont un grand nombre périrent ou furent blessés. Puis, profitant des bonnes dispositions d'Hérode, dont il s'était gagné l'amitié en lui livrant Jean-Baptiste, il lui demanda des architectes, des ouvriers pour conduire l'aqueduc au dedans de la ville sur la gorge creusée entre le mont Sion et le mont Moria, et où s'amasse l'eau de Siloé. Mais les architectes, d'après les conseils du perfide Hérode, construisirent l'aqueduc de manière qu'il ne pût résister longtemps. Et en effet les arcades s'affaissèrent bientôt, et le château d'eau de Siloé s'abîma, et ensevelit sous ses ruines dix-huit pauvres ouvriers des faubourgs de Jérusalem; et c'est d'eux que veut parler ici Notre-Seigneur. Le Sauveur avait probablement en vue ces constructions et l'accident qui en fut la suite, lorsqu'au chapitre XIV de saint Luc il dit : « Qui d'entre vous, voulant bâtir une

« tour, ne s'assied pas d'abord pour calculer les frais né-
« cessaires, et voir s'il a de quoi exécuter l'entreprise,
« afin de ne pas être obligé de la laisser là après avoir
« mis les fondements, et qu'on ne se moque pas de lui
« en disant : Voyez-vous cet homme qui a commencé à
« bâtir, et qui n'a pas pu achever. »

Pilate, courroucé de la perfidie d'Hérode, cherchait le moyen de se venger; et c'est pour cela que cette année même il fit attaquer et massacrer les Galiléens au moment où ils offraient leurs sacrifices à Dieu, comme on vint le raconter au Sauveur, qui n'avait pas assisté à la fête. Après ces violences et d'autres semblables de Pilate, une émeute éclata enfin dans la ville de Jérusalem. Déjà, du temps d'Hérode, toute la Palestine était pleine de mécontents : et c'est là ce qui explique la tradition qui raconte que Joseph, fuyant en Égypte avec le Sauveur, fut arrêté par des brigands. Les choses en étaient au point qu'on ne pouvait voyager en sûreté sur la grande route qui conduisait de Jérusalem à Jéricho, comme on le voit par la parabole du bon Samaritain; et que, d'après le témoignage de l'historien Josèphe, les esséniens eux-mêmes portaient des armes pour se défendre des brigands. Bien plus, les Galiléens allaient armés à Jérusalem pour les fêtes. Aussi voyons-nous Pierre tirer deux épées à la fois. C'était une ancienne tradition parmi le peuple, que le Messie viendrait quand il n'y aurait plus de probité parmi les hommes, quand tous les appuis manqueraient, et que le pays serait plein de brigands et de voleurs. Ceux-ci se joignaient aux autres mécontents. Mais ce ne fut, à proprement parler, que sous Pilate que se prépara le grand incendie qui embrasa plus tard Jérusalem.

CHAPITRE XIII

Retour des soixante-dix disciples.

« Après cela Jésus ne voyagea plus qu'en Galilée, car « il ne voulait pas voyager en Judée, parce que les Juifs « en voulaient à sa vie. » Nous pouvons maintenant comprendre pourquoi Jésus-Christ défendit si souvent aux malades qu'il guérissait de le découvrir. Les événements qui venaient de se passer le contraignirent à s'éloigner des grandes routes et des villes où il avait envoyé peu de temps auparavant ses disciples pour les préparer à le recevoir, « Les soixante-dix revinrent avec joie, et dirent : Sei- « gneur, les démons nous sont soumis en votre nom. « Mais lui leur dit : J'ai vu Satan tomber du ciel comme « un éclair. » Satan, qui dans le livre de Job se présente avec les anges devant le trône de Dieu pour accuser les hommes, apparaît aujourd'hui vaincu et renversé, et le temps arrive où les hommes vont le juger Le Sauveur continua en ces termes : « Voici que je vous ai donné le « pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, « et de vaincre toute la puissance de l'ennemi ; et rien ne « pourra vous nuire. Cependant ce qui doit vous réjouir, « ce n'est pas que les démons vous soient soumis, mais « bien plutôt parce que vos noms sont écrits dans le ciel. « A la même heure, Jésus tressaillit dans son esprit, et « dit : Je vous rends grâces, Père, Seigneur du ciel et « de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux « habiles, et de les avoir révélées aux petits. Oui, Père, il « vous a plu ainsi. Tout m'a été donné par mon Père ;

« et personne ne connaît le Fils que le Père, et personne « ne sait qui est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui « le Fils le révèlera. »

CHAPITRE XIV

Le Messie quitte la Galilée.

« La fête des Tabernacles approchait pour les Juifs. » Cette fête avait été instituée en mémoire des quarante années que les enfants d'Israël avaient passées dans le désert et pendant lesquelles ils avaient demeuré sous des tentes. C'était, d'après le calendrier juif, le septième mois, qui correspond avec le mois d'octobre de l'an 780 ou 28 après Jésus-Christ. Le temps était arrivé où Jésus allait quitter pour toujours la Galilée. Trois temps s'étaient écoulés; il lui restait encore un demi-temps pour achever sa carrière. « Ses frères lui dirent alors : Sortez d'ici, et « allez en Judée, afin que vos partisans y voient les « œuvres que vous faites. Personne n'agit en secret lors- « qu'il veut être connu. Si donc vous voulez vous mani- « fester, montrez-vous au monde. » En effet, ses frères même ne croyaient pas en lui, c'est-à-dire en sa divinité. Croire en Jésus comme à un envoyé de Dieu, comme à un maître sublime, sans rendre hommage à sa divinité, c'est ce que l'évangéliste appelle ici ne pas avoir la foi. Ses frères croyaient bien qu'il était le Christ : comment auraient-ils pu sans cela devenir ses apôtres? Mais ils désiraient ardemment de le voir aller à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, d'autant plus qu'il n'y était pas

allé pour la Pâque. Ils le pressaient de fonder son royaume, et avaient la confiance qu'il saurait échapper aux dangers qui l'attendaient dans la ville sainte.

« Jésus leur répondit : Mon temps n'est pas encore « arrivé. Le temps est toujours favorable pour vous; le « monde ne peut vous haïr; mais il me hait moi, car je « rends témoignage que ses œuvres sont mauvaises. « Montez à la fête; pour moi, je ne monte pas à cette « fête, car mon temps n'est pas encore accompli. Et « après leur avoir dit cela, il resta encore en Galilée. « Mais après que ses frères furent montés, il monta aussi « lui pour la fête, non publiquement, mais en secret. » Il vint trop tard, en effet, pour assister à toute la fête : s'il était arrivé plus tôt, il se serait livré à ses ennemis avant que son heure fût arrivée. Mais les expressions dont il se sert ne désignent pas seulement l'intention de rester encore quelque temps pour aller ensuite à la fête. Toutes les fois que Jésus-Christ dit que son heure n'est pas encore arrivée, il exprime par là qu'il ne suit jamais ses propres inspirations en tant qu'homme, mais qu'il attend toujours les ordres d'en haut. Il ne voulait pas aller à Jérusalem, et il lui en coûta pour entreprendre ce dernier voyage. C'est là un des passages de l'Évangile où la double volonté de Jésus-Christ se trouve le plus manifestement exprimée. L'évangéliste saint Jean dit des disciples de Jésus-Christ qu'ils montèrent. C'était là le terme dont on se servait toujours quand on parlait d'aller à Jérusalem. Encore aujourd'hui, dans tout le district de Jaffa, on se sert de ce mot pour dire qu'on va à Jérusalem. Il y a même une vallée située de ce côté qui s'appelle le Vallon de la montée (Wady Ali). C'est que

Jérusalem, en effet, s'élève au-dessus de toutes les villes de la Judée, et c'est une des villes les plus hautes de l'univers, tandis que la vallée de Nazareth n'est élevée que de huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, Jérusalem est élevée de dix-sept cents pieds plus haut encore.

CHAPITRE XV

Troisième voyage au delà du Jourdain.

« Après que Jésus eut achevé ces discours, et comme « les jours de sa glorification approchaient, il quitta la « Galilée et alla dans la terre de Judée au delà du Jour- « dain. » C'était la première fois qu'il prenait une autre route pour aller à la fête. Il le fit d'autant plus volontiers que dans son dernier voyage à Jérusalem il avait eu à souffrir de la part des Chutéens. Il quitta donc Nazareth comme il avait quitté auparavant Capharnaüm; et, prenant à l'est, il traversa Sarone, ou les vignobles renommés situés entre le Thabor et le lac de Tibériade. Devant lui, au sud du lac, était Tarichée, à deux lieues environ de la capitale de la Galilée. C'est de cette ville que, quelque temps auparavant, Cassius, général romain, après avoir échappé à la défaite de Crassus, avait emmené trente mille prisonniers. Mais plus tard, dans la guerre des Juifs, Tarichée, ayant perdu une bataille navale contre les Romains, fut entièrement ruinée, et il n'existe plus d'elle aujourd'hui que quelques débris de ses fortifications et quelques restes d'un pont sur le Jourdain, près

du bourg de Kérak. Il en est de même de Génabris, qui était située juste à moitié chemin entre Tibériade et Scythopolis.

C'était à Tarichée, ou près de Scythopolis, l'ancienne Nissa, que le patriarche Jacob, revenant de Mésopotamie, avait passé le fleuve. C'était là aussi que les pèlerins de Galilée le passaient lorsqu'ils voulaient échapper aux Samaritains. Notre-Seigneur fit de même. Au delà du fleuve, à quatre lieues de Tibériade, il trouva Sukkoth, la ville des Tentes. Là il descendit dans la vallée du Jourdain, plantée de peupliers, de tamarins, d'acacias, de sycomores ou de figuiers sauvages. Il rencontra ensuite Amathus, Bethnimra, la maison des Léopards, Abel Schittim, la ville des Acacias, et Betharan, dont Hérode avait changé le nom en celui de Livie, pour honorer la femme de l'empereur Auguste. Puis il passa de nouveau le fleuve de Bethabara, ou un peu plus bas à Béthanie, vis-à-vis de Jéricho. Jéricho n'était, d'après Josèphe, qu'à sept milles du Jourdain. Quelquefois, néanmoins, on ne compte que six milles; et saint Jérôme même ne compte que cinq milles. Ces différences de cacul viennent de ce qu'on pouvait passer le fleuve en deux endroits. A deux milles du Jourdain, près d'une source, était Bethagla, puis Gilgal, où les enfants d'Israël avaient campé pour la première fois après avoir passé le fleuve, et où ils avaient dressé, en mémoire de leur passage, douze pierres prises dans le lit du Jourdain. Dix stades plus loin on atteignait Jéricho, d'où l'on montait à Jérusalem par une route qu'avaient construite les Romains. Ce fut là le dernier voyage que le Sauveur fit de Galilée à Jérusalem; et la Palestine tout entière eut ainsi le bonheur de jouir de la présence du Sauveur du monde.

CHAPITRE XVI

La fête des Tabernacles à Jérusalem.

« Or les Juifs le cherchaient à la fête, et disaient : Où « est-il donc? Il était beaucoup question de lui parmi le « peuple. Les uns disaient : Il est bon ; d'autres répon- « daient : Non, c'est un séducteur de peuple. Personne « cependant ne parlait ainsi de lui en public, par crainte « des Juifs. Vers le milieu de la fête, Jésus monta au « temple, et se mit à enseigner. Les Juifs, étonnés, « disaient : Comment comprend-il l'Écriture, n'étant « pas docteur? Mais Jésus dit : Ma doctrine n'est pas de « ce monde; elle est de Celui qui m'a envoyé. Qui- « conque fait sa volonté apprendra si cette doctrine est « de Dieu, ou si je parle de moi-même. Celui qui parle « de soi-même cherche sa propre gloire; mais quiconque « cherche la gloire de Celui qui m'a envoyé est véridique; « et il n'y a point d'injustice en lui. Moïse ne vous a-t-il « pas donné la loi? Et cependant aucun de vous n'ob- « serve la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire mou- « rir? Le peuple répondait et disait : Vous êtes possédé « du démon; qui cherche à vous faire mourir? C'est « pourquoi Jésus, répondant, leur dit : Je n'ai fait « qu'une œuvre, et c'est pour cela que vous êtes si « acharnés contre moi. Moïse vous a donné la circon- « cision; et pourtant vous la pratiquez le jour du sabbat. « Si donc on peut circoncire un homme pendant le sab- « bat sans violer la loi de Moïse, pourquoi êtes-vous si « furieux contre moi de ce que je guéris tout l'homme

« au jour du sabbat? Ne jugez pas d'après l'apparence,
« mais jugez sainement. Or quelques-uns de Jérusalem
« disaient : N'est-ce pas là celui dont on cherche à se
« défaire? et voilà qu'il parle en liberté sans qu'on lui
« dise rien. Nos chefs ont-ils vraiment reconnu qu'il
« est le Christ? Nous savons pourtant bien d'où il est.
« Or, quand le Christ viendra, personne ne saura d'où
« il est. »

Beaucoup de Juifs croyaient en effet que le Messie, de même que Melchisédech, Élie, Aggée et Malachie, serait sans père, ni mère, ni généalogie. Aussi les habitants de Nazareth et ceux de Capharnaüm avaient déjà objecté à Notre-Seigneur qu'ils connaissaient son père et sa mère, et sa famille.

« Alors Jésus cria dans le temple, enseignant et disant :
« Vous me connaissez donc, et savez d'où je suis? Je ne
« suis pas venu de moi-même, mais c'est Celui qui est
« vrai qui m'a envoyé, et vous ne le connaissez pas;
« mais moi je le connais, car je suis de lui, et c'est lui
« qui m'a envoyé. Ils cherchèrent alors à s'emparer de
« lui : mais personne cependant ne mit la main sur lui,
« car son heure n'était pas encore venue. Mais beaucoup
« parmi le peuple crurent en lui, et disaient : Si le
« Christ venait, pourrait-il faire plus que celui-ci? Les
« pharisiens, apprenant que le peuple parlait ainsi de lui
« en secret, envoyèrent, de même que les grands prêtres,
« leurs serviteurs pour s'assurer de lui. Mais Jésus leur
« dit : Je n'ai plus qu'un peu de temps à être avec vous,
« puis je vais à Celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez
« alors, mais vous ne me trouverez point; car vous ne
« pouvez venir où je suis. Les Juifs se disaient donc entre

« eux : Où ira-t-il donc, pour que nous ne le trouvions « pas? Ira-t-il parmi les païens, et prêchera-t-il aux « Grecs? Que veut-il dire par ces paroles : Vous me cher- « cherez, mais ne me trouverez point; et vous ne pourrez « aller où je suis? Au huitième ou dernier jour de la fête, « qui était le plus solennel, Jésus parut, et s'écria : Que « celui qui a soif vienne à moi, et boive! Celui qui croit « en moi, il sortira de son corps, comme dit l'Écriture, « des ruisseaux d'eau vive. Or il voulait parler de l'esprit « que devaient recevoir ceux qui croient en lui; car l'es- « prit n'avait pas encore été communiqué, parce que « Jésus n'avait pas encore été glorifié. »

Il n'y avait point de source d'eau vive dans le temple; mais il fallait aller puiser à Siloé l'eau dont on avait besoin pour les purifications. Le Christ se déclare ici comme le temple de la nouvelle alliance, d'où des ruisseaux d'eau vive doivent couler dans le cœur de chaque fidèle pour apaiser sa soif. Cette expression et cette image étaient éveillées en lui par la vue du peuple qui, au grand jour de la fête des Tabernacles, s'amusait à puiser de l'eau dans la cour du temple; car Notre-Seigneur rattachait volontiers le fil de ses discours aux objets qu'il avait sous les yeux, pour s'élever de là jusqu'aux vérités les plus sublimes. Pendant les sept jours de la fête, aussi longtemps que le peuple demeurait sous les tentes, on chantait le grand *Alleluia*, afin de remercier Dieu d'avoir délivré le peuple d'Israël. Le premier jour on immolait treize veaux, douze le second, et ainsi de suite en nombre décroissant : ce qui faisait en tout soixante-dix veaux. De plus, on immolait chaque jour quatorze agneaux. Ces sacrifices avaient pour but d'expier les péchés des soixante-dix nations de

la terre. Le huitième jour on immolait un taureau et sept agneaux. Le prêtre qui faisait la cérémonie était choisi par le sort. Pendant toute la semaine le peuple allait chaque jour en procession autour de l'autel, chantant des psaumes, portant à la main des branches de palmier, de myrte, avec le fruit d'une sorte de figuier qu'on appelait pomme de paradis, en souvenir de la première chute. Les petits enfants eux-mêmes faisaient partie de la procession. Lorsqu'on chantait l'Alleluia, tous élevaient en l'air ces branches et les agitaient avec bruit. Le huitième jour était une fête toute spéciale, et réservée seulement au peuple juif, qui se rendait en foule au temple. Aussi ce jour est-il appelé dans le Lévitique la fête de l'Assemblée, le jour saint et glorieux. Les talmudistes l'appellent le dernier grand jour, le dernier jour bon et joyeux, le grand hosanna. Cet usage a passé chez nous au dimanche des Rameaux ; et de même que nous conservons toute l'année les palmes qui ont été bénies en ce jour, ainsi les Juifs gardaient les lulabim ou branches d'arbre de la fête des Tabernacles. Ils les attachaient avec des fils d'or ou d'argent, et les prenaient avec eux quand ils visitaient les malades ou quand ils allaient au temple.

Pendant les huit jours, un prêtre choisi pour cela allait chaque jour, après le sacrifice du matin, à la source de Siloé puiser dans un vase d'or trois mesures d'eau; puis, partant de là en grande cérémonie, il passait par la porte d'eau, par laquelle Jésus-Christ fit aussi son entrée triomphale. Là il était reçu au son des trompettes, et retournait au temple. Il montait à l'autel, et versait l'eau de la coupe d'or dans un vaisseau d'argent qui était à l'est, tandis qu'à l'ouest était une coupe d'argent où il

y avait du vin. Il versait de l'eau dans le vin et du vin dans l'eau, et offrait ainsi des libations au Seigneur. Pendant ce temps-là le peuple assemblé chantait ces paroles du prophète Isaïe : « Vous puiserez avec joie de l'eau des sources du salut. » Cette cérémonie devait rappeler aux Juifs l'eau miraculeuse que Dieu leur avait donnée dans le désert et les bénédictions de la pluie du ciel, mais surtout, comme le déclare le Talmud, l'effusion du Saint-Esprit qui devait avoir lieu au temps du Messie. Les libations de vin se rapportaient à la vendange qui venait de se terminer. Ces usages frappèrent même les païens, qui, trompés par une certaine analogie, crurent y reconnaître les fêtes de leur Bacchus. On peut consulter à ce sujet Plutarque dans son *Symposion*, livre IV, 5. C'est probablement en voyant arriver la procession du prêtre avec l'eau sainte que le Sauveur dit au peuple : « Que celui qui « a soif vienne à moi, » se déclarant ainsi la source du salut dont Isaïe avait parlé.

« Or beaucoup parmi le peuple, entendant ses discours, « disaient : C'est vraiment le prophète. D'autres disaient : « C'est le Christ. Quelques-uns disaient, au contraire : Le « Christ viendra-t-il donc de Galilée ? Quelques-uns d'entre « eux avaient envie de le prendre; cependant personne « ne mit la main sur lui. Les archers retournèrent donc « vers les princes des prêtres et les pharisiens; et ceux-ci « leur ayant dit : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? les « archers répondirent : Jamais homme n'a parlé comme « cet homme-là. Les pharisiens leur dirent : Êtes-vous « séduits aussi, vous ? Il n'y a parmi les sénateurs et les « pharisiens pas un seul homme qui croie en lui. Quant « au peuple, qui ne comprend rien à la loi, il est incor-

« rigible. » Ils cherchaient ainsi à prendre ces hommes par leur côté faible, en flattant leur vanité, et en essayant de leur persuader qu'étant élevés au-dessus de la populace, ils devaient aussi se mettre au-dessus de ses préjugés. « Sur cela Nicodème, l'un d'entre eux, le même qui « était venu la nuit trouver Jésus, leur dit : Notre loi « condamne-t-elle qui que ce soit avant qu'on l'ait en« tendu, et qu'on ait recherché ce qu'il a fait? Ils lui ré« pondirent : Vous êtes donc aussi, vous, un Galiléen? « Étudiez les Écritures, et vous verrez qu'il ne sort point « de prophète de Galilée. »

Nicodème parvint ainsi cette fois, par la considération dont il jouissait, à empêcher l'exécution des desseins criminels qu'avaient formés les pharisiens contre le Sauveur. Par cette démarche éclatante, il se proclamait publiquement le disciple de Jésus, dont il n'avait été jusque-là le partisan qu'en secret. « Chacun retourna donc chez soi ; » car avec ce jour finissait la fête des Tabernacles. « Mais « Jésus se retira sur la montagne des Oliviers. » Comme pendant cette fête, qui attirait à Jérusalem un nombre considérable d'étrangers, personne ne pouvait entrer dans sa maison, beaucoup sans doute avaient dressé leurs tentes hors des murs de la ville, ou sur la montagne des Oliviers. La première nuit de la fête seulement, tous devaient rester dans l'enceinte de la ville, mais l'on ne pouvait rentrer dans sa maison que le huitième jour, après le sacrifice du soir. Il n'y avait que le Sauveur qui n'eût point d'abri au milieu des dangers dont il était menacé, et il passait toutes ses nuits en plein air. Le mont des Oliviers s'élevait à une demi-lieue de Jérusalem, au milieu de la plaine de Cédron, avec ses bois de citronniers, de

grenadiers, de figuiers et de palmiers. De son sommet on voyait Jérusalem, Hébron et tout le pays au sud et au nord. Au temps du second temple, entre le mont des Oliviers et le ruisseau de Cédron, était un petit bois d'oliviers nommé Gethsémani et le village de Betphagé. Là, sur la montagne, le Sauveur passait les nuits à genoux en prières; car, pour lui, il vivait toujours sous des tentes, n'ayant point où reposer sa tête.

CHAPITRE XVII

La Femme adultère.

« Dès l'approche du jour, Jésus retourna au temple, et « tout le peuple vint à lui. S'étant assis, il se mit à ensei- « gner. Alors les scribes et les pharisiens lui amenèrent « une femme qu'ils avaient surprise en adultère; et la « plaçant au milieu du peuple, ils lui dirent : Maître, « cette femme vient d'être surprise en adultère. Or « Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider les adul- « tères : quel est votre avis là-dessus? Ils disaient ceci « pour le tenter, et pouvoir l'accuser ensuite. » C'était à peu près une règle canonique chez les Juifs de consulter dans les cas difficiles quelques rabbins distingués : c'est sous ce prétexte que les pharisiens s'adressaient à Notre-Seigneur. Il fréquente les pécheurs, se disaient-ils; il souffre près de lui Madeleine. Il absoudra sans doute aussi cette femme, lui qui, d'ailleurs, bouleverse l'ordre de choses existant, abaisse les grands et élève les petits. Ce jour était précisément le 23 thisri ou 29 septembre, que

l'on appelait le jour de la joie de la loi, ou la fête de la loi : c'était donc pour les pharisiens une occasion de montrer leur zèle pour la loi. D'après celle-ci, toute fiancée surprise en adultère devait être lapidée. Si c'était la fille d'un prêtre, elle était brûlée; et si c'était une femme mariée, elle était pendue. Il est donc probable que la femme dont il est question ici était seulement fiancée. « Mais « Jésus se baissant écrivait avec son doigt sur la terre. « Comme ils le pressaient de répondre, il se releva et « leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché lui « jette la première pierre. Puis, se baissant de nouveau, « il continua d'écrire sur la terre. A ces paroles ils se re- « tirèrent l'un après l'autre, à commencer par les vieil- « lards jusqu'aux plus jeunes, et ils laissèrent Jésus seul « avec la femme qui était au milieu. Jésus, se relevant et « ne voyant personne que la femme seule, il lui dit : « Femme, où sont vos accusateurs? Personne ne vous « a-t-il condamnée? Elle lui répondit : Non, Seigneur. « Alors Jésus lui dit : Je ne vous condamnerai pas non « plus : allez-vous-en, et ne péchez plus. »

Cette femme était une image de l'état moral du peuple d'Israël. Trois femmes adultères nous apparaissent dans la vie du Christ : une Galiléenne, une Samaritaine et une Juive ; et chacune d'elles représente le pays qu'elle habite. La première fut amenée aux pieds du Sauveur par le repentir. C'est lui qui fit les premières avances à la Samaritaine, et qui la fit rentrer en elle-même, en lui touchant le cœur. Quant à la troisième, dont il est ici question, et que lui amenèrent les pharisiens, il exerça sur elle d'une manière symbolique le jugement de Dieu. On sait en effet que, lorsqu'une femme était accusée d'adultère, on

la menait devant le prêtre. Celui-ci prenait dans le portique des femmes de la poussière du pavé du temple; puis, après avoir écrit dans un livre les malédictions sur son péché, il lui donnait de l'eau maudite mêlée avec cette poussière, et répétait une fois encore la malédiction. Si l'accusée était vraiment coupable, ses lèvres, après qu'elle avait bu ce breuvage, pâlissaient, ses yeux enflaient, et ses flancs tombaient en putréfaction. Bien plus, à ce moment même, son complice mourait comme elle, quelque éloigné qu'il fût. Cependant, lorsque son mari s'était rendu lui-même coupable d'adultère, ne fût-ce qu'une seule fois, ce breuvage perdait son efficacité. Aussi, le Seigneur reproche aux pharisiens de demander la mort de cette femme, et d'attendre l'effet du jugement de Dieu, lorsqu'ils savent bien dans leur conscience qu'ils sont coupables du même crime. Et c'est pour cela qu'il les appelle une race adultère.

Au reste, le libertinage des docteurs de la loi était un des caractères qui devaient marquer l'époque du Messie; et il y avait parmi les Juifs une sorte de prophétie qui annonçait que, lorsque l'école se livrerait aux voluptés de la chair, le Messie paraîtrait bientôt. Cette femme n'avait pas été surprise tout à fait en flagrant délit, sans quoi Jésus n'aurait pu agir ainsi avec elle; car l'épreuve de l'eau amère n'avait lieu que lorsqu'il y avait doute. Les pharisiens, en lui demandant son avis, espéraient qu'il se mettrait en contradiction avec la lettre de la loi s'il donnait un avis favorable à l'accusée, ou qu'il se compromettrait dans l'esprit du peuple s'il jugeait d'après toute la rigueur de la loi. Mais sa réponse les confondit; et ils se retirèrent sans attendre qu'il leur en dît davantage. Les adul-

tères étaient devenus tellement fréquents à cette époque que les prescriptions de la loi relativement à l'emploi de l'eau amère étaient tombées en désuétude. Elles furent même abolies peu de temps après le fait dont il vient d'être parlé, par le rabbin Jochanan, fils de Zachée. Le Talmud raconte des choses vraiment étonnantes sur le déréglement de mœurs qui régnait alors dans l'ancienne synagogue. Les choses en étaient venues au point qu'une révolution était devenue nécessaire, soit pour régénérer, soit pour détruire cette race criminelle. La régénération fut accomplie dans le domaine religieux par Jésus-Christ, et les Romains se chargèrent de la destruction.

La femme adultère s'étant éloignée, le Sauveur prit occasion de ce qui venait de se passer pour prêcher le peuple assemblé dans le temple. Il leur dit donc : « Ne « jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. Ne « condamnez point, et vous ne serez point condamnés. « Pardonnez, et l'on vous pardonnera. Remarquez bien « ce que vous entendez : vous serez jugés comme vous « aurez jugé les autres; et l'on vous mesurera avec la « même mesure dont vous aurez mesuré les autres. « Pourquoi vois-tu une paille dans l'œil de ton frère, toi « qui ne vois pas une poutre dans ton œil? Ou comment « peux-tu dire à ton frère : Arrête-toi, mon frère, je « vais tirer une paille de ton œil, toi qui ne vois pas la « poutre que tu as dans le tien? Hypocrite! ôte d'abord « la poutre de ton œil, et tu pourras tirer ensuite la paille « de l'œil de ton frère. »

CHAPITRE XVIII

Le Christ lumière du monde.

« Une autre fois, c'est-à-dire le jour suivant, le « 24 thisri, Jésus dit au peuple : Je suis la lumière du « monde : celui qui me suit ne marche point dans l'obscu- « rité ; mais il aura la lumière de la vie. Les pharisiens « lui répondirent : Vous vous rendez témoignage à vous- « même, votre témoignage est donc sans valeur. Jésus « leur répondit : Quoique je me rende témoignage, mon « témoignage est vrai ; car je sais d'où je suis venu et où « je vais ; et vous ne savez ni l'un ni l'autre. Vous jugez « selon la chair, et je ne juge personne ; et si je juge « quelqu'un, mon jugement est véritable ; car je ne suis « pas seul ; mais avec moi il y a encore le Père qui m'a « envoyé. Il est écrit dans votre loi que le témoignage « de deux hommes est véritable. Or je me rends témoi- « gnage à moi-même, et le Père qui m'a envoyé me « rend aussi témoignage. Ils lui dirent : Où est votre « Père ? Jésus leur répondit : Vous ne connaissez ni moi « ni mon Père. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez « aussi mon Père. Jésus dit ces choses, enseignant dans le « temple au lieu où était le trésor ; et personne ne se « saisit de lui, car son heure n'était pas encore venue. »

C'était au grand sanhédrin de Jérusalem qu'était confiée la garde de la foi et des traditions orales. Les Juifs, avant d'accueillir une doctrine, examinaient toujours au nom de qui elle était proposée : c'est pour cela que toutes les sentences du Talmud sont placées sous l'autorité d'un nom. Les docteurs qui enseignaient le peuple n'étaient

que les échos des grands maîtres de la synagogue. Aussi les rabbins déclarent qu'une parole sans autorité, c'est-à-dire qui n'est pas venue par la tradition, empoisonne le monde, descend au fond de l'abîme, y forme une fumée et un voile épais, et est cause que mille peuples s'y précipitent. Mais le Christ avait pour lui une autorité plus haute; il était bien plus encore que les prophètes qui l'avaient précédé. Il était l'envoyé immédiat du Père céleste; et il était en même temps Celui qui envoie. Le peuple, en général, ne savait pas que Jésus fût né à Bethléem, comme nous l'avons vu plus haut; et cependant Notre-Seigneur ne cherche point à corriger leur erreur sur ce point : c'est qu'il voulait maintenant lui révéler sa génération divine. Il est remarquable, en effet, que dans la première moitié de sa vie publique il défendait soigneusement à ceux qui l'approchaient de publier sa divinité, tandis que, dans la seconde moitié, tous ses discours vont à prouver qu'il est venu de Dieu, et qu'il y retourne. Continuellement il distingue sa nature humaine et sa nature divine. Lorsqu'il invoque ici le témoignage de son Père céleste, il fait évidemment allusion à cette voix qui s'est fait entendre au Jourdain lors de son baptême, et que plusieurs devaient avoir entendue.

Le Sauveur se présente à la Samaritaine près d'un puits comme la source véritable qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Après la multiplication des pains, il se donne comme le vrai pain du ciel; il parle de sa chair comme d'un aliment, et de son sang comme d'un breuvage sans lesquels l'homme ne peut avoir la vie en soi. Hier il annonçait au peuple qu'il était le fleuve de vie, qui seul peut étancher la soif de tous les mortels; car c'était le jour des libations. Aujourd'hui il déclare qu'il est la lumière du

monde. Quelle chose avait pu lui fournir cette image? Le huitième jour de la fête des Tabernacles se terminait par une illumination dans le temple, dont le reflet éclairait les cours et le devant des maisons de la partie occidentale de la ville, où étaient dressées les tentes, ce qui ajoutait à la solennité. Au chant des hymnes et des psaumes, au son des flûtes et des instruments, des lévites placés sur les quinze degrés du grand escalier d'où l'on descendait du portique des Juifs dans le vestibule des femmes, exécutaient le *grand chant* avec des cythares, des harpes, des cymbales et des trompettes. Les hommes les plus considérables, portant à la main des flambeaux, dansaient une sorte de danse savante et sacrée, où les vieillards eux-mêmes et les religieux aimaient à prendre part. On examinait avec curiosité la direction que prenait la fumée de leurs flambeaux, et l'on croyait y voir une indication relativement aux pluies qui devaient tomber l'année suivante. Les pharisiens se croyaient plus savants que les autres dans l'interprétation de ces sortes de présages, comme nous pouvons le juger par les reproches que Jésus leur adresse à ce sujet en saint Matthieu chap. XVI. La fête était passée lorsque Jésus parla au peuple; mais dans le vestibule des femmes, où Jésus enseignait le peuple cette fois, on voyait encore les cinquante candélabres dorés, hauts de cinquante coudées, qui avaient servi à l'illumination, et qui en rappelaient l'éclat à tous les assistants. Ils donnèrent occasion à Notre-Seigneur de se proposer au peuple comme la vraie lumière du monde. Les Juifs, au reste, pouvaient facilement comprendre ce langage; car leurs docteurs eux-mêmes leur avaient appris que le vrai nom du Messie serait *lumière*.

CHAPITRE XIX

Le Christ Verbe de Dieu et Dieu de toute éternité.

« Une autre fois, Jésus leur dit : Je m'en vais ; vous me « chercherez, et vous mourrez dans vos péchés. Vous ne « pouvez venir où je vais. Les Juifs disaient : Est-ce qu'il « veut se tuer ? Que veut-il dire par ces paroles : Vous ne « pouvez venir où je vais ? Il leur dit : Vous êtes d'en bas, « mais moi je suis d'en haut ; vous êtes de ce monde, mais « moi je ne suis pas de ce monde. Je vous ai déjà dit que « vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne me croyez « pas ce que je suis, vous périrez dans vos péchés. Qui « êtes-vous donc, lui dirent-ils ? Jésus leur répondit : Je « suis ce que je vous ai dit dès le commencement. J'ai « beaucoup à dire de vous, et à condamner en vous ; mais « Celui qui m'a envoyé est véridique, et ce que j'ai en- « tendu de lui je le dis devant le monde. Mais ils ne com- « prenaient pas qu'il appelait Dieu son Père. Jésus leur « dit donc : Quand vous aurez élevé en l'air le Fils de « l'homme, vous reconnaîtrez alors qui je suis, et que je « ne fais rien de moi-même, mais que je parle comme « le Père m'a enseigné. Celui qui m'a envoyé est avec « moi : le Père ne me laisse pas seul, car je fais toujours « ce qui lui plaît. Pendant qu'il disait ces choses, beau- « coup crurent en lui. Jésus dit donc aux Juifs qui croyaient « en lui : Si vous restez attachés à mes paroles, vous êtes « mes vrais disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vé- « rité vous délivrera. Ils lui répondirent : Nous sommes « les descendants d'Abraham, et n'avons jamais été « les esclaves de personne. Comment dites-vous donc :

« Vous serez libres ? Jésus leur répondit : En vérité, en « vérité, je vous le dis : Quiconque pèche est esclave du « péché ; l'esclave ne reste pas toujours à la maison, mais « le Fils y demeure éternellement ; si donc le Fils vous « délivre, alors vous serez vraiment libres. »

Si Notre-Seigneur parle ainsi aux Juifs d'esclavage et de liberté, c'est que l'occasion lui en était fournie par la fête de la dédicace du temple, que l'on allait bientôt célébrer, et qui rappelait aux Juifs leur délivrance du joug des Syriens. Il continua en ces termes : « Je sais bien que vous « êtes descendants d'Abraham ; cependant vous cherchez « à me faire mourir, parce que ma parole ne prend point « en vous. Je dis ce que j'ai vu chez mon Père, et vous, « vous faites ce que vous avez vu chez le vôtre. Ils lui ré- « pondirent : Abraham est notre père. Si vous étiez les « enfants d'Abraham, leur répliqua Jésus, vous feriez « aussi les œuvres d'Abraham. Mais vous cherchez main- « tenant à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité « que j'ai apprise de Dieu. Abraham n'a pas fait ainsi. « Vous imitez les œuvres de votre père. » Le peuple juif croyait, et les docteurs de la loi eux-mêmes, dans leur science cabalistique, enseignaient que Bélial s'était approché d'Ève dans une union monstrueuse et adultère, et qu'elle avait eue de lui Caïn, de qui descendaient tous les partisans du démon, les Samaritains, les Gentils, etc. ; tandis que les Juifs se considéraient comme les seuls vrais descendants d'Adam, de Seth et d'Abraham. C'est dans ce sens que, jusque dans leurs derniers écrits, ils nomment encore Jésus race de Caïn, ou fils de Satan, et que saint Luc, au contraire, appelle Adam fils de Dieu.

« Ils lui dirent donc : Nous ne sommes pas nés d'une

« manière illégitime, mais nous avons un père, qui est
« Dieu. Jésus leur répondit : Si Dieu était votre Père, vous
« m'aimeriez, car je suis sorti et venu de Dieu. Je ne suis
« pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé.
« Pourquoi ne connaissez-vous pas mon langage, si ce
« n'est parce que vous êtes endurcis contre ma parole?
« Vous êtes du diable; c'est lui qui est votre père, et vous
« voulez agir d'après le bon plaisir de votre père. Celui-ci
« a été dès le commencement un meurtier, et il n'est pas
« resté dans la vérité, car il n'y a aucune vérité en lui.
« Quand il dit des mensonges, il parle de son propre fonds,
« car c'est un menteur; c'est même le père du mensonge,
« et vous croyez à lui! Mais moi, lorsque je vous dis la
« vérité, vous ne me croyez pas. Et cependant qui de vous
« peut me convaincre de péché? Si donc je vous dis la
« vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Quiconque
« est de Dieu écoute les paroles de Dieu; vous ne les
« écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. »

Dans le langage des Orientaux, tout rapport spirituel, toute relation de cause à effet s'appelle par figure génération. Celui qui suit la doctrine ou les inspirations d'un autre le fait par là même son père, et devient son fils. C'est ainsi qu'on nous parle des enfants des prophètes, et des fils, c'est-à-dire des disciples des pharisiens. Depuis la chute de Lucifer, il y a donc une double filiation : c'est pour cela que déjà le livre de la Genèse nous parle des fils de Dieu ou des enfants du royaume, et des fils des hommes, c'est-à-dire des enfants de Satan, comme parle ici même le Sauveur. Or le Christ, Fils de Dieu, a réconcilié à son Père tous les hommes et la nature elle-même, que le péché avait séparés de lui;

et il nous a rétablis enfants de Dieu comme à l'origine.

« Cependant les Juifs lui répondirent : N'avons-nous « pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et pos« sédé du démon? Jésus leur répondit : Je ne suis pas « possédé du démon, mais j'honore mon Père; et vous, « vous m'outragez. Je ne cherche pourtant pas ma gloire; « il y en a un qui la cherche et qui juge. En vérité, en « vérité, je vous le dis : Si quelqu'un garde ma parole, « il ne verra jamais la mort. Les Juifs lui dirent alors : « Nous savons maintenant que vous êtes possédé du « démon. Abraham est mort, les prophètes sont morts; « et vous dites : Celui qui garde ma parole ne goûtera « jamais la mort. Êtes-vous plus que notre père Abra« ham, qui est mort pourtant? plus que les prophètes, « qui sont morts aussi? Qui prétendez-vous donc être? « Jésus répondit : Si je me glorifiais moi-même, ma « gloire serait vaine. Mais c'est mon Père qui me glorifie, « celui que vous dites être votre Dieu. Tout m'a été donné « par mon Père, et personne autre que le Père ne connaît « le Fils; personne aussi ne connaît le Père, excepté le « Fils et celui auquel le Fils le révèlera. Qui croit au Fils « a la vie éternelle et le témoignage de Dieu en soi. Mais « quiconque ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, et la « colère de Dieu demeure sur lui. Il fait de Dieu un men« teur, en ne croyant pas au témoignage qu'il a donné de « son Fils. Vous ne le connaissez pas; mais moi je le « connais : et si je disais que je ne le connais pas, je « serais un menteur comme vous. Mais je le connais, et « je garde sa parole. Abraham, votre père, se réjouissait « de voir mon jour; il l'a vu, et s'est réjoui. Les Juifs lui « dirent : Quoi! vous n'avez pas encore cinquante ans,

« et vous prétendez avoir vu Abraham? Jésus leur ré-
« pondit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Avant
« qu'Abraham fût, je suis. »

Ce passage a donné lieu dans les premiers temps du christianisme à quelques interprétations singulières. Clément d'Alexandrie en concluait que Notre-Seigneur avait dû être de forme et de figure peu agréables, puisqu'à l'âge de trente ans on le comparait déjà à un homme de cinquante. Saint Irénée en concluait de son côté que Jésus-Christ a vécu cinquante ans, et qu'il était entre sa quarantième et sa cinquantième année lorsque les Juifs lui parlaient ainsi. Cinquante ans étaient l'âge d'un homme parfait. Lorsqu'un homme mourait avant cinquante ans, les Juifs croyaient qu'il devait s'être abrégé la vie de quelque manière. Le Talmud demande quarante ans à celui qui prétend enseigner les autres. Les Juifs voulaient donc dire à Notre-Seigneur : Vous n'avez pas encore atteint l'âge d'un homme parfait, et vous voulez nous persuader que vous avez vu Abraham? Jésus ne dit pas : « J'étais « avant qu'Abraham fût; mais je suis. » C'est que, pour Dieu, il n'y a ni passé ni futur; son nom est : JE SUIS CELUI QUI SUIS. « Ils prirent des pierres et voulaient le lapider. « Mais Jésus échappa à leurs regards, et, passant au « milieu d'eux, sortit du temple. » Comment les Juifs purent-ils trouver des pierres dans le temple? Le temple, à cette époque, n'était pas encore achevé, et il y avait des pierres entassées dans les cours. Nous trouvons encore dans l'Évangile d'autres passages qui indiquent que, pendant toute la vie de Jésus-Christ, on travailla à la construction du temple, comme, par exemple, lorsqu'on y lit ces paroles : « On a déjà travaillé à ce temple quarante-six ans. »

CHAPITRE XX

L'Aveugle-né.

« Comme Jésus passait, il vit un homme qui était « aveugle de naissance. Ses disciples lui demandèrent : « Maître, quel est celui dont les péchés sont la cause que « cet homme est né aveugle? Est-ce lui, ou ses parents? » Cette question des disciples du Sauveur indique clairement l'opinion qu'un grand nombre de Juifs avaient alors sur l'état des âmes. L'historien Josèphe dit au livre II *de la Guerre des Juifs*, ch. 8, que les pharisiens de son temps admettaient la métempsycose à la manière des Pythagoriciens. Il y avait chez les Juifs deux opinions relativement aux âmes. D'après l'une, elles avaient été produites dans les six jours de la création; mais, en attendant qu'elles vinssent animer des corps sur la terre, elles étaient placées sous le trône de la gloire céleste, du moins celles des Juifs, lesquels se regardaient comme des émanations de l'être divin. Les âmes des Gentils, au contraire, habitaient les sept planètes. Dans l'autre opinion, Dieu avait enfermé dans l'âme d'Adam six cent mille âmes, équivalant au nombre du peuple d'Israël. Quant aux Gentils, ils étaient regardés comme les fils du démon Bélial ou Sammaël, père de Caïn. Pour expliquer les maux temporels qui affligent l'humanité et la solidarité qui lie entre elles les diverses générations, beaucoup de Juifs admettaient la métempsycose, surtout pour les bons. C'est ainsi qu'ils s'imaginaient que l'âme de David, de Joseph, de Jonas, etc., habiterait corporellement dans le futur Messie.

Encore aujourd'hui, les théologiens cabalistes disent de Jésus-Christ qu'il avait l'âme de Sammaël, de Caïn, d'Ésaü, d'Aman, etc. Les Juifs croyaient encore au temps de Jésus qu'un enfant pouvait déjà pécher dans le sein de sa mère; et c'est pour cela que ses disciples lui demandent : Cet homme a-t-il péché, ou dans une vie antérieure, ou dans le sein maternel? Ou bien, porte-t-il la responsabilité de quelque faute commise par ses ancêtres.

« Jésus leur répondit : Ni lui ni ses parents n'ont attiré « ce mal par leur péché; mais ceci est arrivé afin que les « œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Je dois faire « les œuvres de Celui qui m'a envoyé pendant qu'il est « jour; bientôt viendra la nuit, où personne ne peut « plus rien faire. Tant que je suis dans le monde, je « suis la lumière du monde. Après avoir dit cela, il « cracha par terre, fit un peu de boue avec sa salive, « en frotta les yeux de l'aveugle en lui disant : Va te « laver dans l'étang de Siloé. » La source de Siloé est située au sud de la montagne du temple; elle a une sorte de flux et de reflux; car, au dire des Arabes, elle coule pendant trois heures, puis se dessèche, et coule de nouveau. C'est probablement à cause de cela que les Juifs croyaient qu'elle communiquait avec la mer, comme on le croyait aussi pour la source d'Aréthuse en Sicile, et pour plusieurs autres sources remarquables. C'était dans l'eau de Siloé que se lavaient généralement ceux qui avaient contracté quelque souillure légale. « L'a-« veugle alla se laver, et revint voyant clair. » Les anciens attribuaient à la salive de l'homme, surtout quand il était à jeun, une vertu médicinale, particulièrement pour les

yeux. Le Talmud défend de frotter même un seul œil, le jour du sabbat, avec la salive d'un homme à jeun, excepté en danger de mort. Une symbolique merveilleuse ressort de chaque page de l'Évangile. Ici, par exemple, les Juifs sont aveugles; ils ne voient plus la lumière du monde, mais voudraient l'éteindre, au contraire, tandis qu'au même moment l'aveugle recouvre la vue, et devient croyant.

CHAPITRE XXI

Interdit contre les partisans du Christ.

Nous allons assister maintenant à une scène d'autant plus curieuse qu'elle semble avoir servi de modèle à tous les incrédules qui ont voulu depuis se mêler des choses de la religion, et les traiter à leur point de vue. Si Dieu daigne, en effet, intervenir d'une manière visible dans les événements de ce monde, ils méconnaissent son action; et, appelant au secours de leur haine et de leurs préjugés la police et la médecine à la fois, ils se donnent toutes les peines imaginables pour expliquer d'une manière naturelle ce qui porte évidemment l'empreinte du doigt de Dieu.

« Les voisins donc, et ceux qui avaient connu l'aveugle « auparavant comme mendiant, disaient : N'est-ce pas « là celui qui était assis ici, et qui mendiait? Quelques- « uns disaient : Oui, c'est lui-même. D'autres, au con- « traire : Non, c'est un homme qui lui ressemble. Mais « il dit lui-même : C'est bien moi. Ils lui demandèrent

« alors : Comment tes yeux se sont-ils ouverts? Il répon-
« dit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait un peu de
« boue, m'en a frotté les yeux, et m'a dit ensuite : Va te
« laver dans l'étang de Siloé. J'y suis allé, je me suis
« lavé, et je vois maintenant. Ils lui dirent alors : Où est
« cet homme? Il répondit : Je n'en sais rien. Ils condui-
« sirent donc l'aveugle guéri aux pharisiens; car c'était
« un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue avec
« sa salive, et lui avait ouvert les yeux. Les pharisiens lui
« demandèrent de nouveau comment il avait recouvré la
« vue. Il leur répondit : Il m'a mis un peu de boue sur
« les yeux, et je me suis lavé; et maintenant je vois. Là-
« dessus quelques pharisiens dirent : Cet homme n'est pas
« de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. Mais d'autres
« répliquaient : Comment un homme qui est pécheur
« peut-il faire de tels miracles? Et il s'éleva une division
« parmi eux. Ils s'adressèrent donc à l'aveugle guéri.
« Que penses-tu, lui dirent-ils, de celui qui t'a ouvert
« les yeux? Il répondit : C'est un prophète. Les Juifs
« refusèrent de croire qu'il eût été aveugle et qu'il eût
« recouvré la vue jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses
« parents.

« Ils demandèrent à ceux-ci : Est-ce là votre fils, que
« vous dites être né aveugle? Comment a-t-il tout à coup
« recouvré la vue? Ses parents leur répondirent : Tout
« ce que nous savons, c'est que c'est notre fils, et qu'il
« est venu au monde aveugle; mais nous ne savons com-
« ment il a recouvré la vue, ni qui lui a ouvert les yeux.
« Interrogez-le; il est assez âgé pour répondre lui-même.
« Ils firent donc subir un second interrogatoire à l'aveugle
« guéri, et lui dirent : Rends gloire à Dieu. Nous savons

« que cet homme est un pécheur. Il leur répondit : Si « c'est un pécheur, je l'ignore; mais ce que je sais, c'est « que j'étais aveugle, et que je vois maintenant. Ils lui « dirent : Que t'a-t-il donc fait? Comment t'a-t-il ouvert « les yeux? Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, ne « l'avez-vous pas entendu? Pourquoi voulez-vous me le « faire répéter? Voulez-vous donc devenir ses disciples? « Ils le maudirent alors, et lui dirent : C'est toi qui es « son disciple. Pour nous, nous sommes les disciples de « Moïse, car nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais, « pour cet homme, nous ne savons d'où il est. L'homme « leur répondit : Il est pourtant bien étonnant que vous « ne sachiez pas d'où il est, puisqu'il m'a ouvert les « yeux. Nous savons d'une manière certaine que Dieu « n'exauce pas les pécheurs, mais seulement celui qui « l'honore et fait sa volonté. Depuis que le monde existe, « il est inouï que quelqu'un ait ouvert les yeux à un « aveugle de naissance. Si cet homme n'était pas de Dieu, « il ne pourrait faire de telles choses. Il lui répondirent : « Tu es né tout à fait dans les péchés, et tu veux nous « donner des leçons? Et ils le poussèrent dehors. » Les Juifs, en effet, avaient déjà publié une loi d'après laquelle on devait chasser de la synagogue quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Messie. C'est pour cela que les parents de l'aveugle, craignant les Juifs, se contentèrent de dire : « Il est assez âgé, interrogez-le vous-mêmes. »

Ils avaient publié ce manifeste avant la dernière fête de Pâques, espérant empêcher par là Notre-Seigneur de paraître en Judée, et s'épargner ainsi des mesures plus sévères encore contre lui. Jésus n'était pas venu, en effet, à Jérusalem à la dernière Pâque, ce qui semblait justifier

leurs espérances. Ils n'osaient pas encore cependant l'excommunier lui-même avant d'avoir quelque déclaration de sa part qui pût leur servir d'excuse devant le peuple. Lors donc qu'il se montra à la fête des Tabernacles, plusieurs d'entre la populace songèrent à s'emparer de lui, afin de s'attirer par là les bonnes grâces des grands et des princes du peuple; mais ils ne purent ou n'osèrent exécuter leur dessein. Les princes du peuple voulurent donc frapper un grand coup, et donner un exemple dans la personne de l'aveugle guéri, en l'excommuniant et le chassant de la synagogue. Il eut ainsi l'honneur d'être le premier confesseur de la foi. Lazare fut le second; et, d'après les documents véridiques renfermés dans l'évangile apocryphe de Nicodème, le troisième fut Joseph d'Arimathie, qui déposa le corps du Sauveur dans son propre tombeau. « Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé; et « l'ayant trouvé, il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu? Il « répondit : Maître, quel est-il pour que je croie en lui? « Jésus lui dit : Tu l'as vu; c'est celui-là même qui « te parle. Maître, je crois, répondit celui-ci; puis il « tomba à ses pieds, et l'adora. Jésus dit alors : Je suis « venu dans le monde pour le jugement, de sorte que « les aveugles voient, et que ceux qui voient deviennent « aveugles. Quelques pharisiens qui étaient près de lui, « entendant ces paroles, lui demandèrent : Sommes-« nous aussi aveugles? Jésus leur répondit : Si vous étiez « aveugles, vous ne seriez pas coupables; mais c'est parce « que vous dites : Nous voyons, que le péché demeure sur « vous. »

CHAPITRE XXII

Le Christ bon Pasteur.

Une autre fois, Jésus étant dans le temple, et voyant qu'on amenait dans les cours, par les portes du temple, des brebis et des agneaux, non plus pour les vendre, comme auparavant, mais pour en faire des sacrifices, il prit la parole, et dit : « En vérité, en vérité, je vous le « dis : Quiconque n'entre pas par la porte dans la ber- « gerie, mais y monte par ailleurs, est un voleur et un « meurtrier; mais celui-là est le pasteur des brebis qui « entre par la porte. Le portier lui ouvre; les brebis « entendent sa voix; il appelle ses brebis par leur nom, « et les conduit aux pâturages. Et quand il a fait sortir « ses brebis, il marche devant elles, et ses brebis le « suivent, car elles entendent sa voix; mais elles ne sui- « vent point l'étranger; elles fuient plutôt devant lui; car « elles ne connaissent point la voix de l'étranger. Jésus « leur proposa cette image; mais ils ne comprirent point « ce qu'il voulait leur dire. Jésus continua donc en ces « termes : En vérité, en vérité, je vous le dis : Je suis la « porte pour les brebis; tous ceux qui sont venus avant « moi sont des voleurs et des meurtriers; aussi les brebis « ne les ont point écoutés. Je suis la porte : si quelqu'un « entre par moi, il sera bien heureux. Il entrera et sor- « tira, et trouvera les pâturages. Le voleur vient seule- « ment pour voler, pour étrangler et pour nuire; mais « moi, je suis venu pour qu'ils obtiennent la vie, et « l'abondance de la vie. Je suis le bon pasteur. Le bon pas-

« teur donne sa vie pour ses brebis; mais le mercenaire, « qui n'est point le berger, et à qui les brebis n'appar- « tiennent point, abandonne les brebis et prend la fuite « quand il voit venir le loup, et le loup enlève et disperse « les brebis. Le mercenaire fuit, parce qu'il est merce- « naire, et qu'il s'inquiète peu des brebis. Je suis le bon « pasteur; et je connais les miens, et les miens me con- « naissent, comme mon Père me connaît et comme je « connais le Père. Le Père aime le Fils, et lui a tout « remis entre les mains; et je donne ma vie pour mes « brebis. Mais j'ai encore d'autres brebis qui ne sont « point de ce bercail : il faut aussi que je les amène : « elles entendront ma voix; et il y aura un seul troupeau « et un seul pasteur. Mon Père m'aime, parce que je « donne ma vie, pour la reprendre ensuite. Personne ne « peut me l'ôter; c'est moi qui la donne de moi-même. « J'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir aussi de « la reprendre. J'ai reçu cet ordre de mon Père. »

Telle est la touchante allégorie du bon pasteur. Elle porte, comme tout le reste de l'Évangile, l'empreinte et le reflet des rapports qui existaient dans le pays à cette époque. En Orient, et encore aujourd'hui au mont Carmel, où les bêtes fauves, la panthère et le chacal guettent les troupeaux, et assiégent pendant la nuit les haies ou les autres remparts qu'on oppose à leur voracité, les bergers, là même où les étables sont en pierre, peuvent à peine, au risque de leur vie et avec le secours de leurs serviteurs, repousser ces bêtes féroces. De là l'image où le Sauveur prédit à son Église les combats qui l'attendent dans la suite des siècles. Les mercenaires sont ces ministres de l'Église qui, se tenant à la lettre de la loi, sans en

prendre l'esprit, semblent avoir peur de faire trop, et, dans les circonstances les plus pressantes, restent insensibles au cri d'alarme qui retentit autour d'eux. Les étrangers sont ceux qui, n'étant pas appelés, n'entrent pas par la porte, mais viennent comme des voleurs et des meurtriers sous le prétexte de réformer l'Église, et dispersent le troupeau de Jésus-Christ au lieu de le défendre.

La maladie principale des brebis est la gale. C'est sous ce nom que les Juifs désignaient les prosélytes ou les étrangers. Ils se nommaient eux-mêmes les brebis choisies, et partageaient en trois classes ces étrangers qu'ils appelaient la gale d'Israël. Les uns étaient les prosélytes de justice. Ils recevaient la circoncision, et devenaient tout à fait Israélites. Les autres étaient les étrangers de la porte. Ils avaient le droit de demeurer en Israël; mais ils restaient incirconcis, et n'étaient tenus qu'aux sept commandements de Noé. Enfin, le nom de mercenaires était donné à ceux qui servaient en Israël pour une récompense, et c'étaient les moins estimés. Au reste, beaucoup de Juifs croyaient que ce qu'il y avait de mieux c'était d'exclure de l'alliance tous les païens qui n'étaient pas du sang d'Abraham, et tous les apostats, afin de conserver ainsi le troupeau d'Israël. Mais de même que le grand nombre d'aveugles qui existaient à cette époque représentait d'une manière symbolique l'aveuglement spirituel dont le peuple juif était frappé, ainsi les lépreux, si nombreux alors, étaient comme le symbole de la corruption qui infectait l'Église et l'État. C'est pour cela que Notre-Seigneur reproche aux membres du grand conseil d'être des loups, des voleurs, des meurtriers, des étrangers et des mercenaires en même temps, au lieu d'être des ber-

gers fidèles pour le peuple d'Israël. Ces autres brebis dont il parle, et qu'il doit amener au bercail, ce sont les païens, qui jusque-là avaient erré dans le désert. Une ancienne peinture, unissant l'idée chrétienne avec les images de la mythologie, représente le Christ vêtu en berger, ayant sept brebis à ses pieds, sept étoiles au-dessus de sa tête, et portant une brebis sur ses épaules. A côté de lui est l'arche, symbole de l'Église, où les âmes échappent à la perdition, et au-dessus la colombe du déluge, symbole de l'Esprit-Saint, qui reposait sur les eaux; puis Jonas, au moment où le poisson le dépose sur le rivage, et où le prophète trouve le repos à l'ombre d'une plante; enfin la lune, représentée sous les traits de Perséphone, enveloppée dans un voile, et Hélios, ou le soleil, avec une couronne de rayons sur la tête.

« Sur ces paroles de Jésus, il s'éleva de nouveau une « dissension parmi les Juifs. Beaucoup d'entre eux di- « saient : Il est fou, et possédé du démon. D'autres, au « contraire : Ce ne sont pas là les paroles d'un possédé. « Le diable peut-il ouvrir les yeux des aveugles? »

CHAPITRE XXIII

Du Joug de l'Évangile.

Parmi les enseignements que Jésus donna au peuple en ces jours, il faut compter les paroles suivantes : « Venez à « moi, vous tous qui êtes affligés et chargés, et je vous « soulagerai. Prenez sur vous mon joug, et apprenez de « moi que je suis doux et humble de cœur; vous trou-

« verez ainsi le repos de vos âmes : car mon joug est « doux, et mon fardeau est léger. » Cette expression : *Joug de la loi* était familière aux Juifs. C'est ainsi que le sohar parle des bénédictions dont est comblé celui qui prend sur soi le joug du royaume du ciel. Les Juifs considéraient les *thephilim* ou bandelettes qu'ils s'attachaient autour de la tête et des bras comme les liens de ce joug par où Dieu voulait s'unir le peuple d'Israël, comme on peut le voir dans une infinité d'endroits de leurs livres. C'est ainsi, par exemple, qu'on lit dans le *Targum schir :* « Qu'il est beau ce peuple à qui ont été données les « paroles de la loi. Ces paroles sont comme un frein sur « leur cou, qui les empêche de sortir de la bonne voie, « comme le frein que mord le cheval le retient dans la « bonne route. Qu'il est beau leur cou pour porter le joug « de mes commandements! Ce joug doit être pour eux « comme le joug sur le cou du bœuf qui traîne la charrue, « et vit en faisant vivre son maître. » Encore aujourd'hui, le Juif porte ses bandelettes au front et au cou, pendant que le chrétien fait sur soi le signe de la croix, en souvenir du joug que le Sauveur a pris sur lui. Lorsque Notre-Seigneur prononça ces paroles, il était probablement encore dans le portique du temple, regardant ce que faisait la foule. Peut-être aperçut-il en ce moment des ouvriers traînant une nouvelle pierre pour la construction du temple, ou quelques serviteurs du temple portant du bois dans les portiques intérieurs pour le service de l'autel, et prit-il de là occasion d'adresser au peuple les paroles que nous venons de citer, afin d'en rendre la signification plus sensible encore par ce qui se passait en ce moment.

CHAPITRE XXIV

La Fête de la Dédicace

« La fête de la dédicace du temple de Jérusalem arriva, « et c'était l'hiver. » Judas Machabée avait placé la fête de la Dédicace au 25 du neuvième mois appelé *Cisleu*, parce que c'était en ce jour qu'après une victoire signalée sur les Syriens il avait consacré de nouveau au culte du Seigneur le temple qu'Antiochus avait profané pendant six ans et demi. Les Juifs partageaient l'année en six saisons : la moisson (avril et mai); l'été, les grandes chaleurs; le temps des semailles; l'hiver ou le temps des pluies, et le froid. L'hiver comprenait le temps qui s'écoulait depuis le 15 *cisleu* jusqu'à la moitié du mois de shebat. On comptait donc, au moment où l'évangéliste fait cette remarque, déjà dix jours d'hiver. Cette fête durait, comme celle de Pâques et des Tabernacles, huit jours entiers. C'était une fête joyeuse et mémorable, à cause de la Purification du temple et du rétablissement du véritable culte. Elle était aussi appelée *Fête des lumières*, parce qu'on avait rallumé pour la première fois en ce jour le grand chandelier d'or et les autres lampes du temple.

D'après une tradition rapportée par l'historien Josèphe, on trouva alors dans le temple assez d'huile du temps qui avait précédé la profanation pour entretenir les lampes pendant un jour. Mais, par un miracle de la bonté divine, cette huile brûla pendant huit jours ; et c'est en souvenir de ce miracle que pendant les huit nuits de la fête, dans

chaque maison à Jérusalem, on allumait au-dessus de la porte au moins une lumière, et quelquefois jusqu'à huit, d'après le nombre et les facultés des habitants, en augmentant toutefois le nombre chaque jour, ce qui répandait une belle clarté dans toute la ville de Sion. Le père de famille disait en allumant ces lampes : « Béni soit le « Seigneur, qui nous a sanctifiés par ses commande- « ments, et qui nous a commandé d'allumer des flam- « beaux à la fête du temple. Gloire à lui, qui du temps « de nos pères jusqu'aujourd'hui a fait des merveilles, et « nous a conservés jusqu'à cette heure. » La fête de la Dédicace avait lieu pour le premier temple à la fête des Tabernacles : c'est de là que venaient l'illumination et les cérémonies joyeuses qui la terminaient. Encore aujourd'hui, on lit au huitième jour de la fête des Tabernacles les chapitres du premier livre des Rois, où est racontée la consécration du temple par Salomon. Mais au temps de Notre-Seigneur on pouvait célébrer partout cette fête, et il n'était pas nécessaire, comme pour celle de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, d'aller à Jérusalem : c'est pour cela que l'évangéliste remarque que le Sauveur était encore en cette ville.

CHAPITRE XXV

On cherche de nouveau à lapider Jésus. — Il fuit au delà du Jourdain.

« Comme Jésus marchait dans le temple, dans le por- « tique de Salomon, les Juifs l'entourèrent et lui dirent :

« Pourquoi nous tenez-vous si longtemps dans l'incerti-
« tude ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous franchement.
« Jésus leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, mais vous ne
« le croyez pas : les œuvres que je fais au nom de mon
« Père me rendent témoignage. Vous ne croyez pas en
« moi, car vous n'êtes pas mes brebis, comme je vous
« l'ai dit déjà. Mes brebis entendent ma voix ; je les con-
« nais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle,
« et elles ne seront pas perdues dans l'éternité. Personne
« ne peut les arracher de mes mains. Le Père, qui me les
« a données, est plus grand que tout, et personne ne peut
« les arracher des mains de mon Père. Moi et le Père nous
« sommes une seule chose. Les Juifs prirent alors des
« pierres pour le lapider. »

Le portique où était Notre-Seigneur n'était pas encore entièrement construit : les Juifs purent donc facilement y trouver des pierres. Il est vrai qu'une partie des cours, des portiques et des arcades avait été achevée par Hérode l'Ancien, comme nous l'apprenons par Josèphe. Mais l'année même de sa mort, pendant qu'Archélaüs était à Rome, les Romains y firent mettre le feu, et détruisirent une partie des constructions. Il est remarquable que les rabbins parlent à peine des magnifiques constructions qui furent faites dans le temple sous Hérode, tandis qu'ils relèvent avec une sorte de fierté celles que le grand prêtre Simon le Juste fit faire au sanctuaire avant le temps d'Alexandre le Grand. Il semble qu'ils ne pouvaient pardonner au tyran iduméen d'avoir osé bâtir un temple au Seigneur, après avoir répandu tant de sang, non-seulement dans les guerres, mais encore dans les combats de gladiateurs, et dans les nombreuses exécutions qu'il commanda

jusque dans le sein de sa famille. En effet, l'honneur de bâtir un temple au vrai Dieu avait été enlevé à David pour un crime incomparablement moins grand. Mais Hérode avait voulu, malgré les prêtres, rebâtir le temple de Jéhovah, pour montrer au monde qu'il se considérait comme le restaurateur du royaume de David, et comme le véritable successeur de ce grand roi. L'Évangile rapporte ici que les Juifs essayèrent seulement de lapider le Sauveur; mais le Talmud raconte qu'il fut lapidé en effet. Et ceci prouve combien peu exacts étaient les documents des docteurs Juifs relativement aux circonstances de la vie de Notre-Seigneur.

« Jésus leur dit alors : J'ai fait devant vous beaucoup « de bonnes œuvres au nom de mon Père ; pourquoi « voulez-vous donc me lapider ? Les Juifs lui répondirent : « Ce n'est pour aucune bonne œuvre que nous voulons « vous lapider, mais parce que vous avez blasphémé « contre Dieu en vous faisant Dieu, quoique vous ne « soyez qu'un homme. Jésus leur répondit : N'est-il pas « écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux. Si « donc l'Écriture appelle dieux ceux qui ont reçu seulement le parole de Dieu, comment pouvez-vous dire « à celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde : « Vous blasphémez Dieu, parce que j'ai dit : Je suis le « Fils de Dieu ? Si je ne fais pas les œuvres de mon « Père, ne croyez pas à moi ; si je les fais, croyez à « mes œuvres. Si vous ne voulez pas croire à moi, reconnaissez et croyez que le Père est en moi et que je « suis dans le Père. Ils cherchèrent de nouveau à s'emparer de lui ; mais il leur échappa, et se retira de nouveau au delà du Jourdain, au lieu où Jean avait baptisé

« d'abord, aux limites de la Judée, et il y resta. » C'était au commencement de l'an 782, ou 29 de l'ère nouvelle. Jésus trouva un asile chez les pauvres pêcheurs de Béthanie, au delà du Jourdain, dans cette contrée où nos rossignols vont passer l'hiver, et préparer de nouveaux chants pour le printemps prochain.

CHAPITRE XXVI

Question des pharisiens sur le divorce. De la dignité du célibat.

« Il se rassembla de nouveau autour de lui beaucoup « de peuple qui l'avait suivi; et il les enseignait selon sa « coutume, et les guérissait en ce lieu. Les pharisiens re- « vinrent alors vers lui, et le tentèrent avec cette ques- « tion : Est-il permis à un homme de congédier sa femme « pour quoi que ce soit? » Par cette question insidieuse, les pharisiens espéraient le surprendre, et trouver occasion de l'accuser auprès d'Hérode Antipas, qui avait renvoyé sa femme injustement. Au reste, ce désordre était devenu si commun que l'historien Josèphe raconte de lui-même que sa première femme le quitta, puis qu'il renvoya la seconde parce qu'elle lui déplaisait, pour en épouser une troisième, quoiqu'elle lui eût donné trois fils. Si le mal était si grand chez les Juifs, que devait-ce donc être chez les païens? Nous le savons en partie par ce que les historiens profanes nous racontent des mœurs de la Grèce et de Rome, et de la dissolution dont les femmes et les filles des empereurs eux-mêmes n'étaient pas exemptes. Il suffit de se rappeler ici les noms d'Agrippine, de Poppée, de Julie, fille

d'Auguste, de Messaline, de Faustine, etc., et ce que dit Senèque, à savoir, que les femmes ne comptaient plus leurs années par les consuls, mais par le nombre des hommes qu'elles avaient eus. Le mariage, qui est le fondement de la société civile, était tombé par là dans un tel mépris, qu'à Rome personne ne voulait plus se marier, et que l'on fut obligé d'établir un impôt sur les célibataires. Le monde se trouvait donc alors à peu près dans le même état qu'avant le déluge, lorsque, selon l'expression des livres saints, les fils de Dieu s'unirent aux filles des hommes, et qu'il sortit de cette union une race mauvaise et corrompue. Nous ne pouvons lire sans étonnement la peinture que saint Paul nous fait des mœurs de son temps dans le premier chapitre de son Épître aux Romains. Strabon (xii, 5, 8) ne nous raconte-t-il pas que, dans la ville de Comane en Cappadoce, six mille femmes se prostituaient pour honorer Vénus. Il fallait, pour sauver l'humanité, que Dieu descendît sur la terre, et nous laissât sa vie comme modèle et son sang comme remède.

Notre-Seigneur, quoiqu'il vît bien où les pharisiens voulaient en venir avec leur question, leur répondit franchement : « N'avez-vous pas lu que le Créateur, au commencement, créa l'homme et la femme. A cause de « cela, l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une seule « chair. Ainsi, ils ne sont plus deux, mais une seule « chair. Or l'homme ne doit pas séparer ce que Dieu a « uni. Ils lui dirent alors : Pourquoi donc Moïse a-t-il ordonné de lui donner une lettre de congé et de la renvoyer? » On voit que les pharisiens étaient disposés à « prendre l'exception pour la règle, et une simple per-

mission pour un commandement. Notre-Seigneur revint donc à ce qu'il avait dit déjà dans le sermon de la montagne. « Il leur répondit : A cause de votre dureté de « cœur, Moïse vous a permis de congédier vos femmes; « mais il n'en était pas de même à l'origine. Pour moi, « je vous le dis : Quiconque renvoie sa femme, si ce « n'est pour adultère, et en épouse une autre, commet « un adultère. Et quiconque épouse une femme séparée « de son mari commet aussi un adultère.

« Ses disciples le questionnèrent de nouveau sur ce « sujet à la maison, et lui dirent : S'il en est ainsi des « rapports de l'homme avec sa femme, il n'est pas avan- « tageux de se marier. Il leur dit : Tous ne comprennent « pas cette parole, mais ceux-là seulement à qui il a été « donné de la comprendre. Car il y a des eunuques « qui le sont de naissance; il y en d'autres qui le sont « devenus par la main des hommes; et enfin il y en a « qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume « du ciel. Que celui qui peut comprendre comprenne. » Ainsi parla le Sauveur, en cette circonstance, à ses apôtres; et comme chez lui la parole et l'action se confondent, on peut dire qu'en prononçant ces paroles il fonda le célibat dans son Église. Les Juifs n'avaient aucune idée de la dignité du célibat; car, jusqu'à ce que le Messie fût né, toutes les bénédictions étaient attachées à la génération corporelle. Aussi regardaient-ils déjà comme un crime pour un homme de ne pas se marier. « Jusqu'à la « vingtième année de l'homme, dit le Talmud, Dieu re- « garde s'il prend une femme ou non; mais après ce « temps il le maudit. Celui qui se marie avant cet âge a « un grand avantage; car il donne ainsi, en quelque sorte,

« un coup de poing sur la figure du satan des désirs. » Le Sohar enseigne que Dieu ne descend que sur deux personnes ensemble, et qu'à cause de cela il est absolument nécessaire que tout homme, le grand pontife lui-même, soit marié. Bien plus, celui qui ne se marie pas retarde la venue du Messie : car, d'après la doctrine des cabalistes, l'âme d'Adam, souillée par le péché, est purifiée par la propagation du genre humain. La tache originelle perd de son intensité en se communiquant; et à mesure qu'un plus grand nombre d'hommes prennent part à la lutte contre le mal, et à la réconciliation de l'humanité avec Dieu, l'apparition du Messie est hâtée. C'est pour cela aussi que le sacrifice d'un homme qui n'est pas marié, ou qui n'a pas d'enfants, n'est pas agréable au Seigneur. Cette règle, d'après la doctrine des cabalistes encore, ne souffre qu'une exception : c'est en faveur de ceux qui veulent se livrer à l'étude de la loi et à la considération des choses divines. « Ainsi parle l'Éter-« nel à propos des eunuques, qui observent le sabbat, « gardent mon alliance et cherchent à faire ce qui me « plaît. Je leur ferai un monument dans ma maison et « dans mes demeures, et leur donnerai un nom qui « vaudra mieux que des fils et des filles, un nom ineffa-« çable et éternel. »

Au reste, l'idée de la chasteté et de la continence n'était pas étrangère au peuple d'Israël. Ne dut-il pas vivre dans la continence pendant les trois jours qui précédèrent celui où la loi lui fut donnée sur le Sinaï? Les prêtres qui étaient de service dans le temple ne pouvaient paraître comme médiateurs entre Dieu et l'homme, ni manger des victimes, s'ils ne s'y étaient préparés par la continence

et par un bain. Le grand prêtre ne pouvait entrer dans le Saint des saints, à la fête des expiations, s'il n'avait dompté pendant quelque temps la concupiscence de la chair, à laquelle la foi de tous les peuples rattachait tous les maux qui affligent l'humanité. D'après une ancienne tradition conservée dans le traité intitulé *Joma*, il devait garder la chasteté pendant sept jours; et pour s'assurer qu'il accomplissait ce devoir on l'enfermait dans une des chambres du temple. La continence était imposée chez les païens aux prêtres de Cérès à Éleusis, de Cybèle en Phrygie, d'Isis en Égypte, etc.

Les protestants, en abolissant le célibat, ont montré clairement qu'ils ne comprenaient rien à l'esprit de la religion chrétienne; et du même coup ils ont aboli le sacerdoce. Le protestantisme, sous prétexte de réformer l'Église, n'a fait, on peut le dire, que séparer la science de la foi, livrer l'Église à l'État et l'esprit à la chair. On a été jusqu'à prétendre que le célibat est contraire à la nature et aux commandements formels de Dieu. Il est bien vrai que Dieu, après avoir créé l'homme et la femme, les bénit et leur dit : *Croissez, multipliez et remplissez la terre.* Mais lorsque le monde fut peuplé, on vit bien que la génération corporelle n'était pas le but principal de la création, et qu'elle n'a qu'une place secondaire dans les plans de la Providence. En effet, Dieu, ne trouvant plus sur la terre un seul lieu où il fût vraiment honoré, anéantit le genre humain tout entier, à l'exception d'une seule famille qui avait échappé à la corruption universelle. Le déluge une fois passé, Dieu bénit encore Noé et ses enfants, en leur disant: *Croissez, multipliez-vous, et remplissez la terre.* Ce commandement, si toutefois c'en était

un, était parfaitement accompli : la terre entière regorgeait d'habitants, et était soumise à une seule puissance lorsque le maître du ciel descendit parmi nous. Un autre commandement allait prendre la place du premier. Dans les temps primitifs, les patriarches, ou les pères des différents peuples, avaient engendré trois fils. Cette triple génération était comme un reflet des trois personnes divines. Adam avait engendré Seth, Caïn et Abel; Noé, Sem, Cham et Japhet; Abraham, Isaac, Ismaël et les fils de Cethura. Chez les Perses, Feridun avait engendré Iradsch, Thur et Selm. Chez les Grecs, Hélène avait engendré Éole, Dorus et Xuthus. Chez les Allemands, Tuisko ou Mann avait engendré Ingve, Istve et Irmin. Chez les Scythes, Targitaüs avait engendré Leiporaïs, Arporaïs et Coloraïs. Le héros des Lithuaniens avait engendré aussi Bork, Kunas et Spera, etc. Mais, depuis la venue de Jésus-Christ, ce commandement donné aux premiers hommes reçoit une signification spirituelle. Une génération spirituelle succède à la génération corporelle; et les patriarches du genre humain renouvelé reçoivent la bénédiction suivante : « Allez dans tout le monde; enseignez tous les peu« ples, et baptisez-les au nom du Père, du Fils, et du « Saint-Esprit. » Le Christ est le fiancé de l'humanité rajeunie et purifiée; l'Église est sa fiancée. Les fils du royaume sont engendrés pour le ciel, et le temple du Seigneur se construit avec les membres vivants du corps mystique de Jésus-Christ. Si le commandement fait aux premiers hommes devait être pris à la lettre encore aujourd'hui, la terre ne pourrait nourrir tous ses habitants, à moins que la peste, la guerre, la famine ou de grandes mortalités ne vinssent éclaircir les rangs, et remplacer le célibat.

CHAPITRE XXVII

Jésus ami des enfants. Du scandale.

« On amena des enfants à Jésus pour qu'il les touchât, « leur imposât les mains et priât sur eux. Cependant ses « disciples, voyant cela, témoignèrent leur mauvaise « humeur à l'égard de ceux qui amenaient ces enfants, « et ils les repoussaient. Jésus le remarqua. Ceci lui déplut. « Il les appela donc, et leur dit : Laissez les petits venir « à moi, et ne les empêchez pas; car c'est à eux qu'est « le royaume du ciel. En vérité, je vous le dis : quiconque « ne reçoit pas le royaume de Dieu comme un enfant, n'y « entrera point. Quiconque reçoit un de ces enfants en mon « nom me reçoit ; or quiconque me reçoit ne me reçoit pas « seulement, mais reçoit encore Celui qui m'a envoyé. Qui-« conque scandalise un de ces petits qui croient en moi, il « serait mieux pour lui qu'on lui attachât une pierre de « moulin au cou, et qu'on le plongeât ainsi au fond de la « mer. Malheur au monde à cause des scandales. Il est im-« possible sans doute qu'il n'arrive point de scandales; « mais malheur à l'homme par qui un scandale arrive. Gar-« dez-vous donc de mépriser aucun de ces petits; car je « vous le dis : leurs anges voient continuellement la face « de mon Père qui est au ciel. Puis il les embrassa, leur « imposa les mains, les bénit et s'en alla. »

Lorsque ces choses se passèrent, Jésus se trouvait avec ses disciples à Béthanie, au delà du Jourdain, tout près et en face du lac de feu ou de sel. C'est ce que nous pouvons induire de ce que Notre-Seigneur dit un peu plus tard en

saint Luc, chapitre XVII, lorsqu'il parle de la statue de sel, qui, encore au temps de Tertullien et même beaucoup plus tard, passait pour la statue de la femme de Lot. Nous le pouvons conclure encore de ce qu'il dit un peu plus loin quand il parle de sel et de feu. Non-seulement il existe au nord de la mer Morte trois sources salées, qui forment comme un étang fangeux; non-seulement la contrée tout entière et les arbres eux-mêmes sont couverts jusqu'à une très-grande distance d'une croûte de sel formée par les exhalaisons du lac; mais la mer de Sodome elle-même contient quarante-deux pour cent de sel. Le naphte et l'asphalte qu'elle renferme la rendent tellement pesante qu'un corps solide a beaucoup de peine à aller au fond. Mais au sud, près du rivage, elle se partage en deux, de sorte qu'en deux endroits on peut la traverser à gué, parce que l'eau y est peu profonde, puisqu'en été elle vient à peine au-dessus des genoux. C'est pour cela que Notre-Seigneur, parlant de celui qui scandalise un enfant, dit qu'il vaudrait mieux qu'il fût jeté avec une pierre de moulin au cou dans la mer, là où elle est la plus profonde. Au reste, ce genre de mort se retrouve chez plusieurs autres peuples de l'antiquité. C'est de cette manière que chez les Germains on plongeait dans un étang les femmes adultères. Et c'est ainsi que Tarquin le Superbe fit périr Hérennius d'Éricie, sous prétexte de trahison. L'empereur Auguste lui-même fit périr ainsi le précepteur et les serviteurs de son fils.

« Ceux qui entouraient Jésus lui dirent: Jean, il est « vrai, n'a point fait de miracles, mais tout ce qu'il a « dit de cet homme est vrai; et beaucoup crurent en lui « dans la contrée. » Ces paroles sont remarquables. Le peuple, en effet, avait pour Jean un tel respect, qu'il

attribuait à sa mort l'anéantissement de l'armée juive par les Arabes, et que les pharisiens, par crainte du peuple, ne se permirent jamais un seul mot contre lui. Et cependant la tradition ne lui attribue aucun miracle; et les Juifs eux-mêmes, comme nous le voyons ici, convenaient qu'il n'en avait point fait. Si donc Notre-Seigneur n'en avait point fait non plus, il n'aurait point passé parmi le peuple pour un thaumaturge : car le peuple, avec son bon sens naturel, sait mieux, bien souvent, que les savants orgueilleux distinguer en ce genre la vérité.

CHAPITRE XXVIII

Le Jeune homme riche.

« Pendant que Jésus marchait sur la grande route, un « homme riche accourut, se prosterna devant lui, » c'est-à-dire embrassa ses genoux comme on le faisait pour honorer les principaux d'entre les rabbins, « et lui fit cette « question : Bon maître, que dois-je faire pour obtenir la « vie éternelle ? » Les Juifs, quand ils parlaient à Jésus ou à leurs docteurs, ne les appelaient jamais par leur nom, mais seulement par celui de seigneur ou de maître. « Jésus lui dit : Pourquoi m'appelles-tu bon? Il n'y a que « Dieu qui soit bon. Veux-tu entrer dans la vie, garde « les commandements. Quels commandements? lui de- « manda celui-ci. Jésus lui répondit : Tu sais les comman- « dements, à savoir : Tu ne commettras point d'adultère; « Tu ne tueras point ; Tu ne voleras point; Tu ne porteras « point faux témoignage; Tu ne tromperas point : Tu hono-

« reras ton père et ta mère; et Tu aimeras ton prochain « comme toi-même. Le jeune homme lui répondit : « Maître, j'ai observé tout cela dès ma jeunesse; que me « manque-t-il encore? » La bonne volonté de ce jeune homme et son zèle pour son propre salut doivent d'autant plus nous étonner et nous toucher que le peuple au milieu duquel il vivait avait une bien faible idée de la perfection morale, et, négligeant les choses essentielles, semblait n'attacher d'importance qu'à des pratiques extérieures et minutieuses. « Jésus, entendant ceci, le regarda, se prit « d'affection pour lui, et lui dit : Une seule chose te « manque encore. Veux-tu devenir parfait, va, vends « tout ce que tu as et donne-le aux pauvres; tu auras « ainsi un trésor dans le ciel; puis viens, et suis-moi. Le « jeune homme, entendant ces paroles, fut consterné et « s'en alla triste; car il était riche, et possédait de grands « biens. Mais Jésus, voyant son étonnement, regarda « autour de lui, et dit : Comment! tu aimes ton prochain « comme toi-même, et voilà que beaucoup d'enfants d'A- « braham, tes frères, sont sur le fumier et meurent de « faim pendant que ta maison est pleine de richesses, et « qu'il n'en sort rien pour eux? Puis il se tourna vers « Simon Barjona, et dit à ses disciples : Combien pour- « tant il est difficile à ceux qui ont beaucoup d'argent « d'entrer dans le royaume de Dieu. ! » C'est dans l'évangile apocryphe des Hébreux que nous trouvons rapportées en entier les paroles que Notre-Seigneur prononça en cette occasion. Il est probable que l'auteur les a puisées à une source authentique.

« Ses disciples s'étonnèrent de ces paroles. Mais Jésus « recommença, et leur dit : Mes petits enfants, qu'il est

« donc difficile que ceux qui ont beaucoup d'argent entrent « dans le royaume de Dieu ! Oui, je vous le dis encore une « fois : il est plus facile à un chameau de passer par le « chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le « royaume du ciel. » Le dieu de l'argent, Plutus, était en même temps pour les anciens, Pluton, l'esprit des ténèbres. Faire passer un éléphant par le trou d'une aiguille était, chez les Juifs, une expression proverbiale, pour exprimer une chose impossible. Mais cette image devait d'ailleurs se présenter d'autant plus facilement ici, que Jésus et ses disciples se trouvaient sur la grande route, que prenaient les caravanes pour aller en Arabie, et que traversaient continuellement des chameaux chargés de marchandises. Les disciples cependant étaient presque scandalisés de cette assertion de leur maître, répétée par trois fois, qu'il n'y a point de salut pour les riches. Ils ne comprenaient pas que, dans le langage de l'Ancien comme du Nouveau Testament, riche et impie signifient la même chose, comme on peut le voir au Psaume LII, au chapitre LIII d'Isaïe, v. 9; au chapitre VI d'Amos, v. 1 ; au chapitre VI de saint Luc, v. 24 ; au chapitre VI de la première Épître à Timothée, v. 17; au chapitre I de saint Jacques, v. 10. Le Christ avait pourtant déjà crié malheur sur les riches dans le sermon de la montagne. Ils ne comprenaient pas que le Sauveur avait voulu dire qu'un chameau entrerait plus facilement avec sa charge par le chas d'une aiguille qu'un riche avec ses richesses par la porte du ciel, lorsque ses richesses sont pour lui une occasion de scandale. *Bienheureux celui qui jeûne, afin de pouvoir nourrir un pauvre,* c'est-à-dire celui qui renonce à son superflu, et se borne au strict nécessaire. Cette

sentence de Notre-Seigneur nous est venue par une tradition apostolique, et nous a été conservée par Origène dans ses sermons latins sur le troisième livre de Moïse; et elle est bien propre à ébranler la conscience des riches et des grands du siècle, qui consument dans de folles dépenses le fruit des sueurs du pauvre et de l'artisan. Les paroles de Notre-Seigneur renferment encore un autre sens plus large et plus profond, qui nous est indiqué aussi par la tradition. Nous lisons, en effet, dans les livres des rabbins : « Ouvrez-moi, dit Dieu le Sei-
« gneur, ouvez-moi la porte du repentir pas plus large
« seulement que le trou d'une aiguille, et je vous ouvrirai
« les portes de la miséricorde si larges que vous pourrez
« y entrer sur un char attelé de quatre chevaux. » (*Midrasch schir haschirim,* in c. v cantic.) Mais les siens ne l'ont point reçu, et les enfants des hommes n'ont point fait pénitence; c'est pour cela que la porte du ciel est devenue étroite comme le chas d'une aiguille.

« Ses disciples s'étonnèrent encore davantage lorsqu'ils
« entendirent ceci, et ils dirent : Qui peut donc encore
« être sauvé? Mais Jésus, les regardant, répondit : Pour
« les hommes, c'est impossible, mais tout est possible
« pour Dieu. Efforcez-vous donc d'entrer par la porte
« étroite : car étroite est la porte qui va au ciel, mais
« large est la porte qui mène à l'abîme. Et je vous le dis :
« beaucoup essaieront d'entrer, et ne le pourront pas.
« Personne ne peut donc être mon disciple s'il ne renonce
« à tout ce qu'il possède. » Puis il continua : « Si ton œil
« droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi;
« car il vaut mieux pour toi entrer dans la vie avec un
« seul œil que d'avoir deux yeux et de tomber dans l'en-

« fer, dans le feu inextinguible, où leur ver ne meurt
« point, où leur feu ne s'éteint point. Et si ta main droite
« te scandalise, coupe-la, et jette-la loin de toi; car il
« vaut mieux pour toi perdre un de tes membres et en-
« trer estropié dans la vie éternelle que d'avoir les deux
« mains pour être jeté dans le feu éternel, où leur ver ne
« meurt point, où leur feu ne s'éteint point. De même,
« si ton pied droit te scandalise, coupe-le et le jette; car
« il vaut mieux pour toi entrer dans la vie éternelle boi-
« teux ou estropié que d'être jeté avec tout ton corps dans
« l'enfer, où leur ver ne meurt point, où leur feu ne
« s'éteint point; car chacun doit être salé avec le feu,
« de même que chaque victime doit être salée avec le
« feu. »

Parmi les commandements que le Sauveur rappelle au jeune homme riche, il cite en premier lieu : Tu ne commettras point d'adultère. C'est qu'il venait de répondre aux pharisiens qui l'avaient interrogé sur le divorce et l'adultère. Il est remarquable aussi qu'il appelle pour la première fois ses disciples *mes petits enfants*. C'est qu'il venait encore de caresser les petits enfants qu'on lui avait amenés, et de déclarer que c'était pour eux que le royaume du ciel était ouvert. C'est ainsi que tout s'accorde et se suit dans le récit évangélique. Comment peut-on ne voir là qu'un mythe?

« Pierre, interrompant Jésus, se mit à lui dire : Voici
« que nous avons tout quitté pour vous suivre; quelle
« sera notre récompense? Jésus lui répondit : En vérité,
« je vous le dis : lors de la rénovation des choses, quand
« le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire,
« vous serez assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze

« tribus d'Israël. Car quiconque est persécuté et quitte, à « cause de moi ou de mon nom, à cause de l'Évangile ou « du royaume de Dieu, sa maison, ses frères ou ses sœurs, « son père ou sa mère, sa femme et ses enfants, ou ses « champs, recevra maintenant, en ce temps même, cent « fois autant, maisons, frères, sœurs, mères et fils, et « dans le siècle futur la vie éternelle : car des premiers, « beaucoup seront les derniers, et des derniers beaucoup « les premiers. Quiconque, au contraire, aime plus que « moi son père ou sa mère n'est pas digne de moi; et qui« conque aime plus que moi son fils ou ses sœurs n'est « pas digne de moi. Et quiconque ne prend pas sur soi « sa croix pour me suivre n'est pas digne de moi, et ne « peut être mon disciple. Celui qui me confesse devant les « hommes, je le confesserai aussi devant mon Père au « ciel. Mais celui qui me renie devant les hommes, je le « renierai aussi devant mon Père au ciel. Et celui qui rou« git de moi et de mes paroles devant cette race adultère « et corrompue, le Fils de l'homme rougira aussi de lui « lorsqu'il viendra dans sa gloire et dans la gloire de son « Père avec les saints anges. »

CHAPITRE XXIX

Jalousie des fils de Zébédée. Salomé.

« La mère de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, vint « à Jésus avec ses fils, se prosterna devant lui, et lui « demanda une grâce. Nous voudrions, dit-elle, que, « quoi que ce soit que nous vous demanderons, vous le

« fassiez pour nous. Il leur dit : Que voulez-vous que je
« fasse pour vous? Elle répondit : Accordez-nous et
« ordonnez que mes deux fils soient assis un jour dans
« votre gloire, l'un à votre droite, et l'autre à votre
« gauche. Mais Jésus leur dit : Vous ne savez pas ce que
« vous me demandez. Pouvez-vous boire le calice que
« je boirai, et recevoir le baptême dont je serai baptisé?
« Ils répondirent : Nous le pouvons. Jésus leur dit : Le
« calice que je bois, vous le boirez en effet; et vous serez
« baptisés du baptême dont je suis baptisé moi-même.
« Mais pour être assis à ma droite ou à ma gauche, je
« ne puis le donner qu'à ceux pour qui c'est préparé.
« Les dix autres, entendant ceci, s'indignèrent contre
« Jacques et Jean, les deux frères. Mais Jésus, les appe-
« lant vers lui, leur dit : Vous le savez, ceux qui se
« croient princes et rois règnent sur les peuples; et les
« grands qui ont la puissance sont nommés gracieux
« seigneurs. Mais il n'en doit pas être ainsi parmi vous :
« vous ne devez pas vous laisser appeler maîtres; car
« vous n'avez qu'un maître : le Christ. Pour vous, vous
« êtes tous frères. Vous ne devez non plus appeler per-
« sonne sur la terre votre père; car vous n'avez qu'un
« Père, qui est au ciel. Vous ne devez pas non plus vous
« laisser appeler docteurs; car vous n'avez qu'un doc-
« teur : c'est le Christ. Celui qui veut être le plus grand
« et le premier parmi vous, qu'il soit comme le plus
« petit et comme votre serviteur; et celui qui veut être
« le premier parmi vous, qu'il soit le dernier de tous,
« et le serviteur des serviteurs. Car le Fils de l'homme
« lui-même n'est pas venu pour se faire servir, mais
« pour servir, et donner sa vie comme rançon pour

« beaucoup. Vous, au contraire, vous aimez mieux « vous agrandir dans les petites choses, et avoir d'autant « moins des grandes. » Cette dernière phrase se trouve dans un vieux manuscrit grec. Ce que dit Notre-Seigneur au chapitre VIII de saint Marc, v. 33, offre un sens analogue.

« C'est vous pourtant qui êtes toujours restés près de « moi dans mes épreuves; aussi je vous garantis le « royaume, comme mon Père me l'a garanti, afin que « vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, « et que vous siégiez sur des trônes pour juger les douze « tribus d'Israël. » Les fils de Zébédée et Salomé, leur mère, étaient jaloux des promesses que Jésus avait faites à Pierre. Dans le grand conseil de Jérusalem, les deux principaux membres après le nasi ou prince du sanhédrin s'appelaient l'un *le père* ou *l'ancien*, et l'autre *le sage*. C'étaient ces deux places que Salomé voulait procurer à ses fils à côté du Christ, dans le royaume qu'il allait bientôt fonder, ou dans le sanhédrin céleste. Le titre de père était très-recherché par les rabbins : c'est pour cela que Notre-Seigneur dit à ses disciples qu'ils ne doivent appeler personne leur père, ni se faire appeler eux-mêmes maître et docteur.

CHAPITRE XXX

Résurrection de Lazare. Cérémonies des funérailles chez les Juifs.

« Un certain Lazare, de Béthanie, village où demeu- « raient Marie et Marthe, sa sœur, était malade. Ses

« sœurs envoyèrent donc à Jésus, et lui firent dire : Sei-« gneur, celui que vous aimez est malade. » Depuis son dernier voyage à Jérusalem pour la fête de Pâques, Notre-Seigneur avait toujours logé dans la maison de Lazare et de ses sœurs; et il paraît que, pendant son dernier séjour, il y avait souvent trouvé le soir un refuge. « A cette nouvelle il « dit à ses disciples : Cette maladie n'est pas pour la mort, « mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu « soit glorifié par là. Quoique Jésus aimât Marthe et sa « sœur Marie et Lazare, il resta néanmoins deux jours « encore dans le lieu où il se trouvait après avoir appris « la maladie de celui-ci. » De même que tout le reste, ce que rapporte ici l'Évangéliste a un fondement, et trouve sa justification dans l'histoire. En effet, c'était un usage en Israël, comme nous le lisons dans le Talmud (*Hieros. Pea*, cap. 3, fol. XVII, 3), que les amis ou les parents plus éloignés ne vinssent visiter leurs parents malades qu'après trois jours, lorsque la maladie n'était pas jugée dangereuse. « Puis il dit à ses disciples : Allons maintenant en « Judée. » Car ils étaient dans la terre de Pérée ou dans la Palestine, au delà du Jourdain. « Ils lui répondirent : « Comment, en Judée? » Telle est la version que donne Ammonius d'Alexandrie dans son *Harmonie des Évangiles*, d'après des manuscrits authentiques qu'il avait à sa disposition. Ammonius écrivait à peu près cent ans après la mort de saint Jean. « Maître, les Juifs voulaient tout der-« nièrement vous lapider, et vous voulez y retourner? « Mais Jésus dit : Le jour n'a-t-il pas douze heures? Celui « qui marche pendant le jour ne se heurte pas; car il « voit la lumière du monde; mais celui qui marche dans « la nuit se heurte, parce que la lumière n'est point en

« lui. » C'est comme s'il voulait dire : De même que personne ne peut rien ajouter ni retrancher aux heures du jour, ainsi personne ne peut abréger la durée de ma carrière publique, qui doit être de douze heures, c'est-à-dire un demi-jour, ou une demi-semaine d'années. Pour vous qui marchez avec moi, la lumière du monde, soyez sans inquiétude. Voir le jour du Messie s'appelait, chez les Juifs, voir la lumière du monde.

« Après qu'il eut dit cela, il ajouta : Lazare, notre « ami, dort ; mais je vais pour l'éveiller. Ses disciples lui « dirent : Maître, s'il dort, il est donc mieux ? Mais Jésus « avait dit cela de sa mort, tandis qu'ils croyaient qu'il « parlait d'un sommeil ordinaire. Jésus leur dit donc « ouvertement : Lazare est mort ; et je me réjouis à cause « de vous, de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez : « allons donc vers lui. Thomas, surnommé Dydime, dit « alors : Allons aussi, pour mourir avec lui. Lorsque « Jésus arriva, il trouva qu'il était déjà depuis quatre « jours dans le tombeau. » Lazare était mort pendant que les messagers étaient venus annoncer à Jésus sa maladie ; et Notre-Seigneur, après être resté deux jours, avait encore plus d'un jour de voyage pour aller le trouver. « Or Béthanie était près de Jérusalem, seulement à quinze « stades environ de cette ville. » L'évangéliste se sert du passé : « Béthanie était. » C'est qu'en effet cette ville fut détruite dans une émeute, vingt ans à peu près avant que saint Jean écrivît son Évangile et avant la ruine totale de la Judée. « Il était donc venu beaucoup de Juifs chez « Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur « frère. »

Voici quelles étaient les cérémonies des funérailles chez

le peuple juif. Celui qui devait ensevelir un mort ne pouvait, avant la sépulture, ni manger de chair, ni boire de vin, ni prendre quoi que ce fût, seul ou avec d'autres, dans la maison où était le cadavre. Il restait ainsi complétement à jeun tout le premier jour; mais il était aussi pendant tout ce temps dispensé des prières que les Juifs devaient réciter chaque jour. Dès que le corps était porté hors de la maison pour être enterré, ce qui arrivait ordinairement trois heures après la mort, on enlevait tous les siéges et les lits, car pendant sept jours on s'asseyait par terre. On louait des joueurs de flûte et des pleureuses qui accompagnaient le corps en poussant des cris et des lamentations. Puis venaient la famille, les voisins, les amis et les connaissances. Les femmes marchaient les premières, parce que, disaient les rabbins, c'était par elles que le péché était entré dans le monde. Le Sohar conseille même aux hommes de détourner d'elles la vue et de s'en aller sans les regarder, parce que l'ange de la mort se tient caché derrière elles. Lorsqu'on était rendu au cimetière ou à la maison de l'éternité, comme l'appelaient les Juifs, on chantait le Psaume xc; puis on faisait sept fois le tour du corps : et après qu'on avait descendu le cercueil dans le tombeau on roulait dessus une pierre. Le deuil s'arrêtait sept fois en allant au cimetière et en revenant; et à chaque fois on adressait à la famille des paroles de consolation comme celles-ci : « Asseyez-vous, très-chers, asseyez-vous; relevez-vous, chères âmes, relevez-vous. » Les pleureuses, de leur côté, disaient aux assistants : « Venez à moi, vous tous dont le cœur est dans la langueur et l'amertume, afin de pleurer sur votre prochain. »

Lorsqu'on était de retour à la maison, les membres de la famille, la tête voilée et les pieds déchaussés, s'asseyaient à terre, puis les voisins et les pleureuses, qui étaient au moins au nombre de dix, formaient un cercle autour d'eux, et c'est alors que commençaient proprement les lamentations. Aussitôt que les parents ou les amis ouvraient la bouche, on répondait à leurs plaintes par des paroles de consolation. Beaucoup cependant ne voulaient point se laisser consoler, et terminaient ainsi la cérémonie. Toutes ces solennités n'avaient point lieu pour les serviteurs ou les servantes, ni pour les prisonniers, ni pour les pauvres, ni pour les enfants. Le temps des lamentations durait trente jours, dont les trois premiers étaient consacrés aux larmes, les sept suivants aux gémissements, et les vingt autres à la douleur. Pendant tout ce temps on ne pouvait ni se raser, ni se peigner les cheveux ou la barbe, ni se laver les mains ou la tête, ni changer de vêtements. Les hommes déchiraient leurs habits, qui ne pouvaient plus être recousus pendant les trente jours. Pendant les sept premiers jours on ne saluait personne. Ni les hommes ni les animaux ne travaillaient dans la maison; et si le défunt était un grand personnage, ou jouissant d'une grande considération, le lieu tout entier portait le deuil et gardait le repos. Pendant les trois premiers jours on allait au tombeau pour voir le mort; car les Juifs croyaient que pendant trois jours l'âme voltigeait autour de sa dépouille mortelle, afin d'y rentrer; mais qu'ensuite elle l'abandonnait, dès qu'elle voyait son visage se décomposer. Aujourd'hui encore c'est une coutume à Jérusalem que le curé du Saint-Sépulcre visite pendant trois jours, hors de la ville, les tombeaux

des défunts. Le tombeau tenait lieu chez les Juifs de chambre mortuaire, parce que l'enterrement se faisait de très-bonne heure, et c'est pour cela qu'on visitait le corps pendant trois jours, après avoir ôté la pierre, que l'on remplaçait ensuite. C'est après ces trois jours que la mort était parfaitement constatée; aussi le troisième jour était le plus triste, celui où les lamentations étaient les plus déchirantes. Après cela, c'était la coutume chez les Juifs, comme chez tous les autres peuples, de boire en l'honneur du défunt pour se consoler.

Les trois jours des pleurs étaient déjà passés pour Lazare. Déjà on avait pour la troisième fois inspecté son corps, et l'on s'était assuré de sa mort : on était déjà au quatrième jour. Mais ses deux sœurs étaient encore assises à terre, la tête penchée, dans la douleur et les larmes; les Juifs de Jérusalem étaient encore autour d'elles pour les plaindre et les consoler, jusqu'à ce que la semaine du grand deuil fût écoulée; car Lazare était considéré non-seulement dans son quartier, mais dans toute la ville et même dans toute la Judée. Quelqu'un vint annoncer à Marthe que le Sauveur approchait. « Marthe ayant appris « que Jésus venait, elle alla vite à sa rencontre, tandis « que Marie resta assise à la maison. Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait « pas mort; mais je sais aussi que Dieu vous accordera « tout ce que vous lui demanderez. Jésus lui dit : Ton « frère ressuscitera. Marthe lui répondit : Je sais bien « qu'il ressuscitera lors de la résurrection du dernier « jour. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie : qui « croit en moi vivra, quoiqu'il soit mort; et celui qui, « vivant encore, croit en moi ne mourra point. Crois-tu

« cela? Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que vous « êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui est venu dans « le monde. Après avoir dit ces paroles, elle courut « appeler Marie, sa sœur, et lui dit à l'oreille : Le Sei- « gneur est là, et il te demande. Aussitôt Marie se leva « et vint à lui, car Jésus n'était pas allé plus loin dans « le village; mais il était encore à la place où Marthe « l'avait rencontré. Cet endroit était un lavoir situé hors de la ville, selon la coutume de l'Orient, et que l'on montre encore aujourd'hui. C'était de ce côté, et tout près de là, qu'était le tombeau; et c'est pour cela que Notre-Seigneur n'était pas allé plus loin.

« Les Juifs qui étaient avec Marie à la maison et qui la « consolaient, voyant qu'elle se levait à la hâte et qu'elle « sortait, la suivaient, disant : Elle va au tombeau pour « y pleurer. » Ils la suivirent à quelque distance; car aucun Juif ne pouvait accompagner une femme, bien moins encore lui parler en public, lors même que cette femme était de sa famille. Un mari ne pouvait pas même paraître sur une place publique avec sa femme. La coutume avait probablement adouci ces prescriptions, introduites par les pharisiens. « Marie étant venue où Jésus « était, et l'ayant vu, elle tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas « mort. Jésus, la voyant dans les larmes ainsi que les « Juifs qui la suivaient, fut profondément touché, et dit « tout ému dans son âme : Où l'avez-vous mis? Elles lui « dirent : Seigneur, venez et voyez. Et Jésus pleura. Les « Juifs dirent alors : Voyez donc comme il l'aimait! Mais « d'autres disaient : Celui qui a rendu la vue à l'aveugle « ne pouvait-il empêcher celui-ci de mourir? Jésus se

« troubla lui-même une seconde fois, et vint au tom- « beau. » Les cimetières, chez les Juifs, devaient être situés à une distance de trois mille coudées de l'enceinte de la ville, et de deux mille coudées des faubourgs. « C'était une grotte, et il y avait devant une pierre. Jésus « dit donc : Enlevez la pierre. Mais Marthe lui répondit : « Seigneur, il sent déjà, car il est là depuis quatre jours. « Jésus lui répondit : Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu « verras la gloire de Dieu? Ils ôtèrent donc la pierre. « Jésus leva les yeux et dit : Père, je vous remercie, de « m'avoir exaucé; je sais bien que vous m'exaucez tou- « jours; mais je le dis pour le peuple qui m'entoure afin « qu'ils croient que vous m'avez envoyé. Et lorsqu'il eut « dit ceci il cria à haute voix : Lazare, sors! Le mort « sortit aussitôt, les mains et les pieds enveloppés de « linges et le visage couvert d'un suaire. Et Jésus leur « dit : Déliez-le, afin qu'il puisse marcher. » Tacite, au livre v de ses *Histoires*, dit que les Juifs avaient coutume d'ensevelir leurs morts à la manière des Égyptiens. Il fait évidemment allusion aux linges et aux bandelettes qu'on roulait autour de leurs mains et de leurs pieds. Jésus fit ce miracle quarante jours environ avant sa Passion, ou le 6 mars de l'an 29, qui était cette année un dimanche. Il avait passé trois mois au delà du Jourdain.

CHAPITRE XXXI

Excommunication et manifeste contre le Christ.

« Beaucoup de Juifs qui étaient venus trouver Marie et « Marthe, et avaient été témoins du miracle de Jésus, cru-

« rent désormais en lui. Quelques-uns d'entre eux allèrent « trouver les pharisiens, et leur dirent ce que Jésus avait « fait. Les princes des prêtres et les pharisiens réunirent « le grand conseil, et dirent : Que faire? Cet homme fait « beaucoup de miracles. Si nous le laissons continuer, « nous finirons par croire tous en lui, et alors les Ro- « mains viendront, et prendront le pays et ses habitants. » Quelle leçon dans ces paroles de l'Évangile! Les membres du grand conseil eux-mêmes commencent à soupçonner que Jésus est le Messie. Ils ne peuvent contester la vérité de ses miracles. Mais, au lieu de se rendre à l'évidence que ces miracles devaient porter dans leur âme, ils résistent à la vérité, et semblent craindre que de nouveaux prodiges ne les fassent croire enfin comme les autres à cet homme, qui n'a d'autre puissance que celle de sa parole, et qui dédaigne la force extérieure. Car c'est là un trait caractéristique de la lâcheté de la nature humaine et de sa servitude depuis le péché, qu'elle ne puisse, en quelque sorte, supporter une obéissance volontaire ni se soumettre librement à une puissance morale, mais qu'elle n'obéisse qu'à la force matérielle. Il faut le fouet à la bête dans l'homme, parce qu'il a perdu l'art de se dominer soi-même. C'est pour cela que les Juifs, pendant qu'ils étaient gouvernés par des juges et des prophètes, demandaient des rois. C'est pour cela qu'ils n'eurent de repos que lorsqu'ils furent tombés sous le joug des Romains. C'est aussi pour cela que les hérétiques et les schismatiques ont mieux aimé de tout temps souffrir le joug de fer d'un pape césar que de se soumettre volontairement à une loi supérieure sous le sceptre d'un pasteur spirituel. Les Juifs ne pouvaient concevoir l'idée d'un Messie n'ayant de pouvoir

que sur les âmes. Ils ne voulaient point d'un tel Messie; et ils auraient mieux aimé s'en passer que de se soumettre à lui. En effet, nous lisons dans les livres des rabbins ces paroles vraiment étonnantes, qu'Israël n'a pas besoin d'un Messie, puisque celui-ci ne doit venir que pour secourir les païens. (*Bereschith rabba*, fol. 110.) Et c'est là ce qui rendit le peuple juif si coupable, que Dieu, pour punir son crime, sembla oublier pour un instant sa miséricorde, et, n'écoutant que sa justice, enveloppa toute la nation dans une ruine commune. Ce qui donne à l'histoire du peuple d'Israël un intérêt si tragique, c'est que, placé par la Providence pour représenter et propager l'idée la plus haute et la plus sainte, et attendant le Messie comme le terme et le but de son développement historique, il périt après avoir fait mourir ce même Messie, qu'il avait espéré si longtemps.

« L'un d'eux, nommé Caïphe, qui était grand prêtre « cette année, leur dit donc : Vous n'y entendez rien, « vous ne savez donc pas qu'il vaut mieux pour nous « qu'un homme meure pour le peuple plutôt que tout « le peuple soit perdu. Or il ne disait pas cela de lui-« même; mais, comme il était grand prêtre cette année-« là, il prophétisa que Jésus mourrait pour le peuple, « non-seulement pour le peuple, mais aussi afin de « réunir les enfants dispersés du Seigneur. Et, à partir « de ce jour, ils résolurent de le faire mourir. » En d'autres termes, ils l'excommunièrent. L'Évangéliste remarque que Caïphe était grand prêtre l'année de la mort du Christ: C'est que le souverain pontificat n'était plus donné à vie, comme autrefois, et que plusieurs possédaient en même temps cette dignité, quoiqu'il n'y en eût qu'un seul à en

exercer les fonctions. Une tradition des rabbins, consignée dans le Talmud, rapporte que le Christ a été excommunié avec quatre cents trompettes, c'est-à-dire par quatre cents prêtres, et qu'il a été dénoncé publiquement quarante jours avant sa mort; qu'il a été condamné à mort comme magicien et séducteur du peuple. Or nous savons, par le témoignage de Josèphe, qu'il y avait alors dans le royaume de Juda vingt mille prêtres et trente mille lévites. Mais, outre le temple, ils avaient encore à Jérusalem de 460 à 480 synagogues ou églises nationales pour les Juifs qui affluaient chaque année dans cette ville de toutes les contrées de la terre. Les prêtres publiaient toujours au son des trompettes l'excommunication à tous ses degrés. Ainsi, le Fils de Dieu fut excommunié et dénoncé comme tel au peuple par le clergé tout entier de Jérusalem, qui représentait tout le peuple juif.

L'Église judaïque avait trois sortes de censures : l'exclusion ou l'excommunication mineure. Ceux qu'elle frappait étaient interdits pour trente jours, pendant lesquels ils ne pouvaient approcher ni de leurs femmes ni de leurs enfants moins de quatre coudées de distance, et ne pouvaient prendre part au service divin que couchés vers la terre. La seconde censure était la malédiction ou l'expulsion de la synagogue et de toute société humaine. La troisième était l'anéantissement. Celui qui l'avait encourue était exclu à jamais de la synagogue, maudit éternellement devant Dieu et les hommes, et son âme était livrée à Satan. D'autres, néanmoins, regardent cette troisième censure comme identique avec la seconde. C'est de cette excommunication majeure que Notre-Seigneur fut frappé, et ceci arriva précisément le jour où les Juifs

célébraient la mort de Moïse. Il y avait, au reste, vingt-quatre causes d'excommunication, parmi lesquelles plusieurs pouvaient être appliquées au Sauveur par la mauvaise foi de ses ennemis, comme, par exemple, le mépris des traditions, la profanation du sabbat, etc. L'excommunication n'était pas une institution particulière aux Juifs; mais on la retrouve chez tous les peuples et dans toutes les religions. César la trouva chez les druides. Le premier excommunié fut Caïn; et c'était à ce meurtrier de son frère que l'on égalait le Sauveur du monde! Saint Paul, dans sa première Épître aux Corinthiens, ch. XII, constate aussi que Jésus fut frappé d'anathème par les Juifs. Les prêtres ne se contentèrent pas de l'excommunier dans le secret du temple; mais, comme saint Jean le témoigne à plusieurs reprises dans son Évangile, ch. XI, ils l'excommunièrent publiquement, et le dénoncèrent au peuple, de sorte que chacun pouvait le prendre et le tuer. Et le même apôtre nous apprend au chapitre XII que beaucoup des principaux d'entre les Juifs n'osèrent se déclarer publiquement en sa faveur dans la crainte d'encourir l'excommunication.

« A cause de cela, continue l'évangéliste, Jésus ne « parut plus en public parmi les Juifs; mais il s'éloigna « dans une contrée près du désert, dans une ville qui « s'appelait Éphraïm, et il y séjourna avec ses disciples. » Éphrem ou Éphraïm, que le Sauveur choisit pour sa dernière retraite après son excommunication, était une petite ville de l'ancien royaume d'Israël, non loin de Bethel, et à huit lieues environ au nord de Jérusalem. Elle était située sur la lisière du désert pierreux et montagneux qui s'étend, au nord, de Bethhaven à Scythopolis, et au sud

jusqu'à la mer du désert. Il parcourut ainsi les voies où l'avaient précédé les prophètes, et il chercha son dernier asile dans ce même désert où Élie, fuyant la persécution d'Achab et de Jézabel, avait été nourri miraculeusement par des corbeaux, et près de ce même ruisseau, nommé Crith, où Jean, le second Élie, avait baptisé. Quoiqu'il ne reste plus aucune trace depuis longtemps de la ville d'Éphraïm, on sait néanmoins d'une manière certaine qu'elle existait au lieu où est aujourd'hui le bourg arabe el-Taiyibeh. Comme elle était peu éloignée de la grande route de Galilée, Notre-Seigneur y avait probablement séjourné plusieurs fois. Peut-être aussi ses apôtres, dans leur mission, y avaient trouvé un accueil favorable; de sorte qu'il put y jouir avec ses disciples de la sécurité qu'il cherchait. Il n'y resta que quatre semaines environ, après lesquelles les jours du Fils de l'homme furent remplis, et sa dernière heure arriva. Ainsi fut accomplie, en quelque manière, cette ancienne prédiction, que le Messie, le fils de Joseph, viendrait d'Éphraïm, et entrerait dans sa gloire par beaucoup de souffrances.

SIXIÈME SECTION

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PAQUE DU SAUVEUR, DU 16 AU 20 AVRIL DE L'AN DE ROME 782, OU 29 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER

Dernier pèlerinage de Jésus-Christ à Jérusalem.

« Or la fête de la Pâque des Juifs approchait, et beau-« coup montaient à Jérusalem avant les jours de la fête « pour se purifier. » Aucun Israélite ne pouvait célébrer la fête avec quelque souillure légale; mais il devait d'abord se purifier. Aussi, chaque année une multitude de Juifs se rendaient à cette époque à l'étang de Siloé, ou à la source de Bethsaïda. Celui, par exemple, qui avait fait un vœu, ou qui s'était consacré à Dieu comme Nazaréen pour trente jours, se coupait alors pour la première fois les cheveux et la barbe. Celui qui s'était souillé en touchant un mort devait se faire asperger pendant sept jours avec l'eau de la purification, mêlée avec les cendres d'une vache rouge. Celui qui sortait de prison, ou qui portait à ses souliers de la poussière des pays habités par les païens; celui encore qui venait d'être absous de l'excommunication, devaient subir une purification particulière. Chaque Juif devait aussi se couper les cheveux et laver ses ha-

bits, pour célébrer plus décemment la fête; et ceux qui négligeaient de le faire avant les sept jours saints devaient réparer leur omission le premier jour de la fête. C'est de tous ceux-là que l'évangéliste parle en cet endroit.

« Ils cherchaient Jésus, et se disaient dans le temple « les uns aux autres : Que pensez-vous de ce qu'il ne « vient point à la fête? Car les princes des prêtres et les « pharisiens avaient donné ordre que, si quelqu'un savait « où il était, il le découvrît, afin qu'ils le fissent prendre. « Or comme le temps auquel il devait être enlevé de ce « monde approchait, Jésus prit avec lui les douze, et « ils montèrent à Jérusalem. Il marchait devant eux, car « ils avaient peur, et ils ne marchaient après lui qu'avec « crainte. Et il se mit à leur dire ce qui allait leur arriver : « Voici que nous montons à Jérusalem; et tout ce que les « prophètes ont écrit du Fils de l'homme va s'accomplir. « Il sera livré aux grands prêtres, aux docteurs de la « loi et aux anciens; ils le rejetteront, le condamneront « à mort et le livreront aux païens. Il aura beaucoup « à souffrir de ceux-ci; ils le tourneront en dérision, « le conspueront, le flagelleront, et le feront mourir en-« suite; mais il ressuscitera le troisième jour. Et il leur « parlait ouvertement de ces choses. Pierre alors le prit « à part, et le reprenant lui dit : Maître, qu'il n'en soit « pas ainsi; vous ne devez pas souffrir ces choses. Mais « Jésus, se tournant vers lui, lui dit : Loin de moi, « Satan, tu m'es un scandale, car tu ne comprends pas « les choses de Dieu, mais seulement les choses des « hommes. Ils ne le comprenaient pas en effet; ces pa-« roles étaient pour eux tous une énigme, et ils ne sa-« vaient pas ce qu'il voulait dire. »

CHAPITRE II

L'aveugle mendiant. Jésus-Christ vient à Jéricho.

Pendant qu'ils descendaient la vallée d'Achor ou de l'Affliction, ils furent rejoints par les caravanes qui arrivaient des bourgs, des villes et des montagnes de la Galilée pour aller à la fête. Beaucoup ayant reconnu Jésus se réunirent à lui, et lui formèrent ainsi une nombreuse escorte. « Et comme il approchait de Jéricho avec ses dis-« ciples, il se trouva qu'il y avait là sur le chemin un « aveugle nommé Bartimée, qui mendiait. Entendant « passer la foule du peuple, il demanda ce que cela si-« gnifiait, et on lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui « passait. Il se mit à crier bien haut : Seigneur, fils de « David, ayez pitié de moi. Et comme ceux qui passaient « voulaient lui imposer silence, il se mit à crier encore « plus haut : Ayez pitié de moi. Jésus alors s'arrêta, et « ordonna de le lui amener. On annonça cette nouvelle « à l'aveugle en lui disant : Ayez bon espoir, et levez-« vous ; il vous demande. Il jeta son manteau, sauta et « vint à lui. Jésus lui dit : Que veux-tu que je te fasse ? Il « dit : Maître, que mes yeux soient ouverts. Jésus eut « pitié de lui, toucha ses yeux, et lui dit : Vois ; ta foi t'a « sauvé ; et aussitôt il vit, loua Dieu, et le suivit dans « le chemin. Et tout le peuple qui vit cela rendit grâces « à Dieu, plein de joie. »

« Jésus vint à Jéricho, où la route le conduisait. » Jéricho, la ville des parfums, était, après Jérusalem, le lieu le plus considérable de la Judée. C'était la capitale de

la tribu de Benjamin; et elle avait vingt stades de circonférence. Elle avait été autrefois la place d'armes des Chananéens, et elle était encore entourée de fortifications. Pompée, il est vrai, avait détruit dernièrement les deux forts de Thrax et de Taurus, comme les appelle Strabon, qui étaient à l'entrée de la ville; mais elle avait encore l'ancienne citadelle nommée Dagon, construite par Simon Machabée, qui y avait été tué avec ses deux fils, et le nouveau fort de Cypros, que le roi Hérode venait de faire bâtir. Puis au-dessus de ces forts s'élevaient les montagnes, qui formaient un vaste amphithéâtre autour de la vallée délicieuse au milieu de laquelle était Jéricho. Nulle part on ne respirait un air plus pur. Des sources abondantes, dont les eaux, distribuées avec art par des canaux infinis, portaient partout la fécondité et la vie, faisaient de ce lieu le paradis de la Judée. C'est là aussi qu'Archélaüs avait fait planter ce bois de palmiers célèbre dans le monde entier. Là croissaient le figuier et l'arbuste qui fournit le baume; le palmier qui donne le miel, et presque toutes les autres productions des climats les plus chauds; la canne à sucre, l'indigo, etc. C'est que la plaine du Jourdain, près de Jéricho, avec le lac Asphaltite, était, par un phénomène singulier de la nature, située à six cents pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée, ce qui donnait au pays le même climat que celui de la basse Égypte. C'est dans le bassin de Jéricho que croissait le produit le plus précieux de la Judée et la source principale de son commerce, le baume. Les anciens auteurs, Théophraste, Diodore de Sicile, Strabon, Pline, etc., en vantent la perfection. Les Égyptiens et les Arabes eux-mêmes avaient, au rapport de Strabon et de Tacite, des comptoirs

à Jéricho. C'était donc dans cette ville que se payaient les droits énormes qui avaient fait monter si haut le prix de cette substance, devenue pour les Juifs riches une chose presque nécessaire. Aussi y avait-il à Jéricho une multitude d'employés chargés de percevoir cet impôt. Ces hommes étaient, en général, méprisés et haïs du peuple, qui souffrait beaucoup de leurs vexations. Se lier avec eux n'était guère le moyen par conséquent de s'attirer la faveur de la multitude. Mais Jésus n'était point un chef de parti : il cherchait la gloire de son Père, et non la faveur des hommes; et ce qu'il voulait principalement c'était d'attirer à lui, pour les convertir, les pécheurs même les plus méprisés.

CHAPITRE III

Zachée.

Comme Jésus entrait à Jéricho, entouré par la foule du peuple qui le pressait, « il y avait là un homme nommé « Zachée, chef de publicains et fort riche, qui cherchait « à voir Jésus, et qui ne le pouvait à cause de la foule, « parce qu'il était petit de taille. C'est pourquoi il courut « devant et monta sur un figuier près duquel il devait « passer. Jésus, étant arrivé à cet endroit, leva les yeux, « l'aperçut, et lui dit : Zachée, hâte-toi de descendre, « car aujourd'hui même je veux loger chez toi. Celui-ci « descendit aussitôt, et le reçut avec joie. Cependant « Zachée, se présentant devant Jésus, lui dit : Seigneur, « je vais donner la moitié de mon bien aux pauvres,

« et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui en rendrai quatre « fois autant. » C'était sous un figuier que le Christ, trois ans et demi auparavant, avait appelé Philippe dans cette même contrée; et c'est sur un figuier qu'il appelle aujourd'hui le publicain. Zachée était, comme on le voit, un homme honorable, quoique sa profession fût méprisée. Les Juifs étaient obligés de donner aux pauvres la cinquième partie de leurs revenus; mais personne n'était tenu de donner davantage. Quant à lui, il s'offre de son plein gré à donner la moitié de ses biens, et se déclare prêt à restituer le quadruple à ceux à qui il a fait tort. C'était au reste une prescription de la loi mosaïque et de la loi romaine *de Furto*, parfaitement d'accord avec les rapports qui existaient à cette époque.

« Jésus lui dit: Cette maison a reçu aujourd'hui le « salut, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham; « car le Fils de l'homme est venu pour chercher et sau« ver ce qui était perdu. » Les écrits des rabbins nous parlent aussi d'un certain Zachée qui vivait à Jéricho à cette époque, dont le fils Jochanan fonda plus tard, avec la permission de l'empereur Titus, le sanhédrin de Jafna, et qui mourut ensuite dans un âge fort avancé. Le Zachée de l'Évangile était probablement de cette illustre famille : c'est ce que semblent indiquer les paroles du Sauveur : « Celui-ci est aussi un enfant d'Abraham. » Lorsqu'un pharisien devenait publicain, il était exclu de la société des autres pharisiens, comme un homme sans honneur. Au reste, les Zachée formaient une famille très-nombreuse, puisque déjà, au retour de la captivité de Babylone, sous Zorobabel, Esdras et Néhémie portent à sept cent soixante les membres de cette maison. Zachée avait

voulu seulement voir Jésus, et ce simple désir lui valut l'insigne honneur de le recevoir chez lui. Ceci arriva le 6 nisan ou 7 avril de l'an 29, qui était cette année un jeudi.

CHAPITRE IV

Parabole du Fils du roi et des dix livres.

« Le lendemain matin il sortit de Jéricho pour monter « à Jérusalem. » On découvre encore près de Jéricho les traces de l'ancienne voie romaine que parcourut en ce jour le Sauveur. Après avoir traversé un pays triste et désolé, il passa près de la ville d'Adommim, puis il trouva une hôtellerie dont il est parlé dans la parabole du Bon Samaritain. Elle s'appelait Bachurim. C'était là que David, fuyant devant Absalon, s'était reposé. C'était là que Semei lui avait jeté des pierres. C'était là encore qu'Achimas et Jonathas, ses fidèles serviteurs, s'étaient cachés dans un puits. Il existe encore aujourd'hui un caravansérail qui s'appelle le Kan du Samaritain : il est à deux lieues environ de Jérusalem.

« Comme ils approchaient de Jérusalem, et que plu« sieurs s'imaginaient que le règne de Dieu devait pa« raître bientôt, Jésus leur proposa cette parabole : Un « homme de grande naissance, s'en allant dans un pays « fort éloigné pour y prendre possession d'un royaume, « et s'en revenir ensuite, appela dix de ses serviteurs, « leur donna dix livres d'argent, et leur dit : Négociez « cet argent jusqu'à ce que je revienne. Mais comme

« ses sujets le haïssaient, ils lui envoyèrent une ambas-
« sade, et lui firent dire : Nous ne voulons point que
« celui-ci règne sur nous. Étant donc revenu, après avoir
« pris possession de son royaume, il fit appeler ses servi-
« teurs auxquels il avait donné son argent, pour savoir
« combien chacun avait gagné en le négociant. Le pre-
« mier, étant venu, lui dit : Seigneur, votre livre en a
« produit dix autres. Il lui dit : C'est bien, bon serviteur ;
« puisque tu as été fidèle en peu de choses, tu comman-
« deras sur dix villes. Le second, étant venu, lui dit :
« Seigneur, votre livre en a rapporté cinq autres. Son maître
« lui dit : Tu seras préposé sur cinq villes. Il en vint un
« troisième, qui lui dit : Seigneur, voici votre livre, que
« j'ai gardée dans mon mouchoir, car je vous craignais,
« sachant que vous êtes un homme sévère, qui redeman-
« dez ce que vous n'avez point donné, et voulez recueil-
« lir où vous n'avez point semé. Son maître lui répondit :
« Méchant serviteur, je te condamne par ta propre bouche.
« Puisque tu savais que je suis un homme dur, que je
« redemande ce que je n'ai point donné, et que je veux
« recueillir où je n'ai point semé, pourquoi n'as-tu donc
« pas placé mon argent dans une banque, afin qu'à mon
« retour je pusse le retirer avec les intérêts ? Il dit alors
« à ceux qui étaient présents : Otez-lui sa livre, et don-
« nez-la à celui qui en a dix. Seigneur, lui dirent-ils, il
« en a déjà dix. Il leur répondit : Je vous déclare qu'on
« donnera à celui qui a déjà, pour qu'il ait en abon-
« dance ; mais celui qui n'a rien, on lui ôtera encore ce
« qu'il a. Quant à mes ennemis, qui n'ont pas voulu
« m'avoir pour roi, qu'on me les amène ici, et qu'on
« les tue en ma présence. »

Un prince part pour prendre possession de son royaume, et ses sujets envoient après lui pour lui déclarer qu'ils ne veulent point de lui pour roi. N'est-ce pas là une parabole tout à fait invraisemblable, et qui donne beau jeu aux rationalistes ! La chose leur avait paru telle jusqu'ici ; mais il est temps de confondre leur fausse sagesse. Origène recommande à ceux qui étudient les saintes Écritures d'accepter comme littéralement vrai tout ce qui est écrit du Sauveur. Ce conseil trouve surtout son application dans cette parabole, qui, comme beaucoup d'autres, n'est que le reflet de l'histoire de cette époque. Le prince dont il est ici question, c'est Archélaüs, fils d'Hérode l'Ancien. Il était allé à Rome pour y obtenir de l'empereur l'héritage du royaume de son père, et pour revenir ensuite en prendre possession. Il avait confié, pendant son absence, ses terres, ses biens mobiliers et les trésors de son père à quelques amis et serviteurs fidèles, parmi lesquels l'historien Josèphe nomme un certain Philippe, qui, pendant le voyage de son maître, défendit courageusement les sommes qui lui avaient été remises contre la rapacité de Sabinus, gouverneur de Syrie. Mais une députation de cinquante Juifs avait suivi Archélaüs à Rome, et huit mille autres Juifs se joignirent à eux dans cette ville. Ils se présentèrent à l'empereur Auguste dans le sanctuaire d'Apollon, en présence des patriciens qui y étaient assemblés, et le prièrent de les délivrer des Iduméens, de leur permettre de vivre d'après les lois de leurs pères, et de réunir la Judée à la province de Syrie. Cependant Archélaüs obtint, grâce à l'appui du courtisan Nicolas de Damas, le titre de roi, qu'il convoitait, et revint dans son héritage, afin de récompenser ses partisans en leur confiant

l'administration des villes de son royaume, et de se venger de ceux qui s'étaient opposés à ses desseins. Ce rapport est encore plus frappant, si nous prenons la sentence du Sauveur qui termine la parabole telle qu'Origène la rapporte d'après la tradition : « Tu as été fidèle, » aurait dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, « dans une petite ville; va « donc dans une grande. » Au reste, les Juifs citaient volontiers les exemples de Moïse et de David, qui, parce qu'ils avaient été fidèles en des choses de peu d'importance, en gardant leurs troupeaux de la gueule des bêtes féroces, avaient mérité d'être choisis de Dieu comme pasteurs de son peuple.

C'est ici qu'il faut placer cette parole de Notre-Seigneur à ses disciples que nous trouvons consignée, d'après une tradition authentique, dans les *Constitutions apostoliques*, II, 36, et qui est rapportée par un grand nombre de Pères de l'Église, tels qu'Origène, Clément d'Alexandrie, etc., à savoir : « Soyez de bons banquiers. » Mais cette parabole trouvait encore son application dans la personne du Sauveur lui-même. Lui aussi allait à Jérusalem pour fonder son royaume; mais les Juifs, au lieu de l'accueillir, allaient se déclarer ouvertement contre lui. Cette parabole, rapportée par saint Luc, se rattache ici à une autre dont saint Matthieu nous a conservé quelques fragments : « Un roi avait un fils qu'il envoya dans son royaume pour « y gouverner à sa place; mais ses sujets le prirent, le « maltraitèrent et le tuèrent. Le roi, l'ayant appris, entra « dans une grande colère, envoya ses troupes, fit périr « les assassins et incendier leur ville. » L'explication de cette parabole est facile. Le roi est le Père céleste; son fils est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Celui-ci voulut établir

son royaume à Sion; mais les Juifs, le voyant arriver sans armes et sans l'appareil de la puissance extérieure, le trahirent et demandèrent son sang. Les armées du roi, ce sont les Romains, auxquels Dieu a remis la vengeance du crime commis contre son fils. Les meurtriers exécutés par ordre du roi, ce sont les 1,500,000 Juifs qui périrent dans la guerre contre les Romains; et la ville incendiée, c'est Jérusalem. C'est ainsi que le Fils de Dieu avait en quelques paroles prophétisé sa mort prochaine, la destruction de la ville sainte et la ruine de son peuple de prédilection.

« Après qu'il eut dit ceci, il continua son chemin vers « Jérusalem. » Ces paraboles ne nous offrent pas seulement un reflet des événements contemporains, mais elles portent encore, pour ainsi dire, l'empreinte des lieux où était Notre-Seigneur quand il les prononça. Il y parle, en effet, d'embûches et de meurtres. Or, d'après les récits des voyageurs, il n'y a pas dans toute la Palestine de vallée d'un aspect plus terrible que celle de Jéricho. Quelques troncs de palmiers rabougris, des ronces et des épines, tels sont les seuls objets qui frappent les regards. A droite s'élève la montagne de la Tentation, et à gauche on aperçoit la mer du désert. Le vautour est à peu près le seul hôte de ces lieux. Des grottes creusées dans la pierre calcaire favorisent les desseins criminels des voleurs et des brigands. C'est là que dans la parabole du Samaritain le voyageur est pillé et assommé. Cette route était si dangereuse que longtemps après la destruction de Jérusalem, lorsque la ville d'Aelia avait été bâtie à sa place, une cohorte stationnait entre Aelia et Jéricho pour secourir les voyageurs : c'est ce que nous apprenons par la notice de

l'empire d'Orient. Cette cohorte résidait probablement à Adommim, dont le nom signifie Mont rouge, et qui était appelé ainsi, disait-on, à cause du sang qui s'y était répandu. Encore aujourd'hui la gorge étroite et profonde que le voyageur rencontre entre Jéricho et Jérusalem porte le nom de Vallée du meurtre. Par l'effet d'une configuration extraordinaire du sol, les deux villes de Jérusalem et de Jéricho, quoique éloignées seulement de six lieues l'une de l'autre, sont situées, la première à 2,500 pieds au-dessus, et la seconde à 600 pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée, phénomène qui ne se retrouve peut-être nulle part ailleurs que dans cette terre des merveilles.

CHAPITRE V

Le Festin de Béthanie, 7 nisan ou 8 avril.

« Six jours avant la fête de Pâques (c'est-à-dire le « vendredi), Jésus vint à Béthanie, où Lazare était mort « et avait été ressuscité par lui. » Il y resta ce soir-là et le jour suivant, car c'était le sabbat. Or on ne pouvait, le jour du sabbat, faire plus de deux mille pas hors de la ville où l'on était, quoiqu'on pût, dans l'enceinte de la ville, fût-elle aussi grande que Ninive, marcher aussi longtemps qu'on le voulait. Notre-Seigneur n'aurait donc pu venir le jour du sabbat de Jéricho à Béthanie, puisqu'il y avait entre ces deux villes 18,000 pas de distance. Il n'y vint pas non plus le dimanche, puisque c'est dans ce jour qu'il fit son entrée à Jérusalem. Quant au peuple

qui l'accompagnait depuis Jéricho, il continua sa route, et dut arriver le vendredi même à Jérusalem. « A Béthanie « on lui prépara un souper. » C'était le repas du sabbat qui avait lieu le vendredi soir, et qui était toujours plus copieux que les autres. « Marthe servait; Lazare était « parmi les convives. Mais Marie prit une livre d'onguent « d'huile de nard précieuse, la versa sur la tête de Jésus « et en oignit ses pieds, qu'elle essuyait ensuite avec ses « cheveux; et l'odeur du parfum se répandit dans toute la « maison. Ce que ses disciples voyant, ils s'en fâchèrent « et dirent : A quoi bon cette perte? Et l'un d'eux, Judas « Iscariote, qui le trahit ensuite, dit : N'aurait-on pas dû « plutôt vendre ce parfum plus de trois cents deniers, et « en donner l'argent aux pauvres? Il parlait ainsi, non « parce que les pauvres lui tenaient au cœur, mais parce « que c'était un voleur, qui avait la bourse et portait avec « lui ce qui y avait été mis. »

C'est ainsi qu'ont parlé dans tous les temps, et de nos jours encore, tous ceux qui ont mis la main sur les biens de l'Église et sur les trésors du temple. Eux aussi savaient bien porter la bourse. Pourquoi ces dépenses, ce luxe dans les églises? Pourquoi de l'or, de l'encens, de la cire, des lampes qui brûlent toujours devant l'autel? Ne vaudrait-il pas mieux donner aux pauvres l'argent que l'on consume inutilement en ces sortes de choses? Ces hommes sont les dignes disciples du traître Judas. « Mais Jésus dit : « Pourquoi la tourmentez-vous? Laissez-la faire. Ce « qu'elle vient de faire à mon égard est une bonne œuvre; « elle a fait ce qu'elle a pu. En répandant ce parfum sur « mon corps, elle l'a fait pour le jour de ma sépulture; « ou encore : elle a embaumé d'avance mon corps pour

« la sépulture. » Ces paroles expriment clairement que Marie de Béthanie, Marie la Contemplative, ne prit aucune part à l'embaumement et à la sépulture de Notre-Seigneur après sa mort, mais qu'elle embauma en quelque sorte ici son corps par une anticipation prophétique. C'est pour cela que saint Jean, racontant l'histoire de la résurrection de Lazare, dit : « C'était là cette Marie qui oignit de par- « fums le Seigneur, et essuya ses pieds avec ses cheveux,» pour la distinguer par là de Marie-Madeleine. La sœur de Lazare était une âme si adonnée à la contemplation, que, lorsque le Sauveur arriva à Béthanie pour ressusciter son frère, elle ne sortit de la maison que lorsqu'il l'eut formellement demandée. Et plus tard, comme nous l'apprenons encore par l'Évangile, elle ne vit rien à Jérusalem de ses souffrances ni de sa sépulture. On peut voir par là combien est peu fondée l'opinion de ceux qui confondent Marie-Madeleine et Marie de Béthanie. Dans cette hypothèse, en effet, cette femme, qui était assise tranquillement aux pieds de Jésus, se serait, après cette première visite du Sauveur, livrée à une vie criminelle; elle aurait quitté Béthanie, et aurait vécu sur ses terres à Magdala; puis, poussée par le repentir, elle serait venue se jeter aux pieds du Sauveur, pour laver ses péchés dans les larmes. Or de tout cela l'évangéliste saint Jean ne dit pas un mot.

Jésus continua : « Vous avez toujours des pauvres parmi « vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous « voulez; mais pour moi, vous ne m'avez pas toujours. » Puis, jetant un regard lointain dans l'avenir de son Église, et considérant le culte dont elle devait honorer les saints, il dit : « En vérité, je vous le dis, partout où l'on annon-

« cera l'Évangile, dans tout l'univers, on racontera à sa « louange ce qu'elle vient de faire. Beaucoup de Juifs, « ayant appris que Jésus était à Béthanie, vinrent non-« seulement à cause de lui, mais aussi pour voir Lazare, « qu'il avait ressuscité d'entre les morts. Les princes des « prêtres prirent donc dès lors la résolution de tuer aussi « Lazare, parce que beaucoup allaient à cause de lui, et « croyaient en Jésus. » Les Juifs racontent qu'au cinquième jour, c'est-à-dire le jour d'après l'arrivée de Jésus à Béthanie, le bruit s'en étant répandu à Jérusalem, le grand conseil envoya vers lui deux de ses membres, Ananie et Azarie, dans le but de lui tendre des piéges; que ces deux députés vinrent jusqu'à Nob, ville sacerdotale, située au couchant et tout près de Béthanie, et où l'arche d'alliance était restée pendant quelque temps. Or il est remarquable que ce même lieu porte encore aujourd'hui chez les Arabes le nom de Ville de Jésus, sans qu'on trouve rien dans l'Évangile qui puisse nous éclairer sur l'origine de ce nom.

CHAPITRE VI

L'Anon de Bethphagé.

« Le jour suivant (c'est-à-dire le dimanche), comme « ils approchaient de Jérusalem, et qu'ils étaient arrivés « à Bethphagé, près du mont des Oliviers, Jésus envoya « deux de ses disciples, en leur disant : Allez au village « qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant « un ânon lié, le petit d'une ânesse, qu'aucun homme

« n'a encore monté; déliez-le, et me l'amenez. Et si l'on
« vous dit quelque chose, dites : Le maître en a besoin,
« et on vous le laissera sans difficulté. Or tout ceci s'est
« fait afin que cette parole du prophète fût accomplie :
« Dites à la fille de Sion : Voici votre roi, qui vient à
« vous plein de douceur, assis sur une ânesse, sur le
« petit d'une ânesse. Les deux disciples, étant allés,
« trouvèrent l'ânon lié à la porte, et firent comme le
« Seigneur leur avait commandé. Pendant qu'ils déliaient
« l'ânon, quelques personnes qui étaient là, les proprié-
« taires, leur dirent : Pourquoi déliez-vous cet âne? Ils
« répondirent comme le Seigneur leur avait commandé,
« et dirent : Le maître en a besoin; et ils leur laissèrent
« l'âne. Ils l'emmenèrent donc à Jésus, mirent leurs
« habits sur son dos, et Jésus s'assit dessus. »

D'après saint Matthieu, les disciples prirent avec l'ânon l'ânesse sa mère, peut-être parce que, n'ayant pas encore été monté, il n'aurait pas marché sans elle. Saint Justin voit dans l'ânesse l'image du judaïsme vieilli, et dans l'ânon celle des païens que le joug du Seigneur n'avait pas encore disciplinés. Les ânes, qui étaient une partie de la richesse des patriarches, ont en Palestine une couleur rouge claire, et ne sont point paresseux comme chez nous. Ce sont, au contraire, des animaux vifs, adroits et persévérants. A la cour du roi, il y avait un officier chargé spécialement du soin des ânes. Quoiqu'il n'y eût rien d'humiliant à monter un âne, ce fut cependant par humilité que le Sauveur choisit de préférence cet animal; et c'est ainsi que les Juifs eux-mêmes l'avaient entendu. Il y avait en effet chez eux une tradition populaire qui disait que : Si Israël persévère dans le bien, le Messie

viendra vers lui dans les nuages du ciel; mais qu'autrement il viendra modestement sur un âne. Le roi Sapor, ayant à cause de cela proposé un jour aux Juifs de leur envoyer pour leur Messie un cheval, comme étant un animal plus noble, un Juif lui répondit fièrement : Aucun de vos chevaux ne vaut l'âne du Messie; car celui-ci a cent couleurs. Les rabbins ont toute la généalogie de cet âne, qui devait servir au Roi de la promesse. Ils le font descendre, par exemple, de l'âne qu'avait Abraham lorsqu'il voulut immoler son fils Isaac, et de celui qui portait Moïse lorsqu'il allait en Égypte. Le Sauveur était donc arrivé dans le faubourg de Jérusalem, qui allait jusqu'au mont des Oliviers, et comprenait le village Bethphagé. De là on allait, en traversant le ruisseau de Cédron, jusqu'à la montagne du temple, par un chemin pavé à la manière des voies romaines.

CHAPITRE VII

Entrée de Jésus à Jérusalem, 9 nisan ou 10 avril.

« La multitude du peuple, qui était venue pour la fête, « ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, ils prirent « des branches de palmiers, sortirent à sa rencontre; et, « comme il approchait de la descente du mont des Oli- « viers, toute la foule se mit à pousser des cris de joie, en « disant : Hosanna au fils de David; béni celui qui vient « au nom du Seigneur, le roi d'Israël! La plupart éten- « daient leurs habits sur la route; d'autres coupaient des « branches d'arbres, et les jetaient devant lui sur le

« chemin; et tous ensemble, tant ceux qui allaient de-« vant lui que ceux qui le suivaient, criaient et répé-« taient : Hosanna au haut des cieux! Béni Celui qui vient « au nom du Seigneur! Béni le royaume de David, notre « père, qui nous arrive maintenant. » Telle fut la procession solennelle qui descendit avec le Sauveur le mont des Oliviers, et dont les processions qui se font dans nos églises ne sont que le souvenir et l'image. Il y avait près du ruisseau de Cédron beaucoup de saules. Il est donc probable que ce furent des branches de saule et d'olivier que le peuple coupa pour faire cortége au Sauveur.

« Mais ses disciples ne pensaient point à ce qui avait « été écrit de lui, à savoir : Ne crains point, fille de « Sion; voici que ton roi vient assis sur un ânon. Ce ne « fut qu'après qu'il eut été glorifié qu'ils comprirent « qu'ils avaient accompli en lui cette parole. » On lit dans les auteurs juifs que, lorsque Moïse revint de chez Pharaon vers son peuple, il fut reçu au milieu des chants et des fanfares, et que les Hébreux jetaient leurs habits devant lui sur la route, en criant : Vive notre roi! C'était ainsi, au reste, que l'on recevait en général les rois en Orient. Hérodote raconte que Xerxès fut reçu de cette manière lorsqu'il traversa l'Hellespont et qu'il entra en Europe. Lorsque Simon Machabée eut conquis la citadelle de Jérusalem, il fit son entrée au milieu du chant des hymnes, du son des cymbales, et précédé de la foule, qui portait des branches de palmiers. La même chose eut lieu lorsque Judas Machabée vint consacrer de nouveau le temple, qui avait été profané. Cette coutume s'est conservée jusqu'à nos jours; et encore en 1834 le consul anglais de Damas, M. Farran, passant par Bethléhem, vit

arriver à sa rencontre des centaines d'hommes et de femmes, qui tout à coup, comme par une inspiration subite, étendirent leurs habits par terre devant son cheval, le suppliant d'intercéder pour eux auprès du vice-roi d'Égypte, dont ils avaient encouru la colère en se révoltant contre lui.

De tout temps et chez tous les peuples, les branches de palmier ont été considérées comme un signe de triomphe. Elles étaient la récompense des vainqueurs aux jeux olympiques. Les Juifs les liaient en faisceaux lors de la fête des Tabernacles, et quelquefois aussi à celle de la Pâque, et on les appelait alors *lulabin* ou *arcablin*, ou même *Hosanna*. *Hosanna au fils de David!* semble avoir été chez les anciens juifs une manière de se saluer, comme on se salue encore aujourd'hui dans beaucoup de pays par ces paroles : *Que Jésus-Christ soit loué*. Il est certain, du moins, que les Juifs se saluaient en se disant : *Béni celui qui vient*, à quoi l'autre répondait : *Au nom du Seigneur*.

L'*Hosanna*, d'ailleurs, ne se chantait qu'à la fête des Tabernacles, lorsque le peuple faisait le tour de l'autel en portant des palmes à la main. Le jour où Notre-Seigneur fit son entrée à Jérusalem était celui où, d'après la loi, on allait chercher l'agneau qui devait être immolé pour la Pâque. Cette année-là, il n'était pas nécessaire d'aller le chercher; car il se présentait de lui-même.

« Lorsqu'il fut plus près et qu'il aperçut la ville, il « pleura sur elle en disant : Jérusalem, Jérusalem, qui « tues les prophètes, et lapides ceux qui ont été envoyés « pour ton salut, combien de fois ai-je voulu rassembler « tes enfants, comme une poule ramasse ses petits sous

« ses ailes! Mais tu ne l'as pas voulu. Oh! si tu pouvais « reconnaître, et même encore en ce jour qui est à toi, « ce qui peut te donner la paix! Mais ceci est caché « maintenant à tes regards. Il viendra sur toi des jours où « tes ennemis élèveront un mur autour de toi, t'enfer- « meront et te tourmenteront de tous les côtés. Bien plus, « ils t'égaleront à la terre, te détruiront, toi et tes enfants « au milieu de toi, et ne laisseront pas pierre sur pierre, « parce que tu n'as point compris les jours de ta visite. » L'Homme-Dieu, qui, pendant toute sa vie, n'a pas ri une seule fois, comme on le lit dans la lettre de Lentulus, pleura sur la misère et l'opiniâtreté des hommes. Le don des larmes, ce sang de l'âme, comme les appelle saint Augustin, était bien plus commun dans l'antiquité, où l'âme était plus accessible aux impressions profondes, où la froide raison n'avait pas encore absorbé toutes les autres puissances de l'homme. Dans l'antiquité, comme au moyen âge, la poésie était riche en larmes. Non-seulement nous voyons pleurer les héros d'Homère, Achille à leur tête, mais encore Godefroi de Bouillon avec toute l'armée des croisés lorsqu'ils aperçurent pour la première fois Jérusalem. Richard Cœur de Lion pleura tout haut lorsqu'il vit qu'il ne pouvait délivrer la ville où était mort son Sauveur. Saint Louis et une multitude d'autres saints ont eu le don des larmes. « Il est plus grand, » dit saint Ambroise, « d'être accessible à la douleur que d'avoir « l'indifférence des stoïciens et d'être insensible aux souf- « frances des hommes ou à leur conversion.

« Lorsqu'il entra donc à Jérusalem, toute la ville se « mit en mouvement, et l'on disait : Quel est-il? Mais « le peuple disait : C'est Jésus, le prophète de Nazareth

« en Galilée; et l'on disait hautement qu'il avait appelé « du tombeau et ressuscité d'entre les morts Lazare; et « ils louaient Dieu de toutes les merveilles qu'ils avaient « vues. Le peuple alla donc à sa rencontre, parce qu'il « avait appris qu'il avait fait ce miracle. » La plupart espéraient, il est vrai, qu'il allait rassembler autour de lui à Jérusalem tous ses partisans, et y établir enfin son royaume. Porphyre, Philostrate et les autres adversaires païens du christianisme ont voulu faire de cette entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem un sujet d'accusation contre lui. Ils ont prétendu qu'il avait établi son camp sur le mont des Oliviers, et que de là il avait menacé d'assiéger Jérusalem, afin de s'y faire proclamer roi : mais que le coup avait manqué, et que Jésus avait été pris et condamné comme coupable de haute trahison. Un faux prophète venu d'Égypte, entouré de 30,000 sicaires, avait effectivement essayé de prendre Jérusalem de cette manière; et c'est peut-être un souvenir confus de ce fait qui a donné occasion à Porphyre et aux autres de le mettre sur le compte de Jésus-Christ. Mais l'Homme-Dieu n'était point venu fonder ici-bas un royaume temporel. Il entra à Jérusalem par la porte nommée plus tard la porte d'Or, et ce fut comme un indice de ce qui devait arriver dans l'avenir à cette ville infortunée. C'est par cette porte, en effet, qu'entrèrent dans la suite tous les conquérants, aussi bien ceux que Dieu avait choisis pour instrument de ses vengeances que ceux qu'il avait prédestinés pour être les ministres de sa miséricorde. C'est par cette porte qu'entrèrent les Arabes sous le calife Omar, et plus tard les croisés qui arrachèrent la ville sainte aux infidèles. C'est pour cela que cette porte fut murée dans la suite par

les Turcs; et elle l'est encore aujourd'hui; car ils ont une prophétie qui annonce qu'un jour les chrétiens entreront de nouveau victorieux par cette porte à Jérusalem.

CHAPITRE VIII

Les Enfants dans le temple.

Jésus descendit devant le mont Moria, « et monta dans « le temple de Dieu. » On montait dans le temple à droite, et on en descendait par le côté gauche. Jésus entra donc par la porte nommée Susa dans le portique des païens. « Et les enfants dans le temple criaient et disaient : Ho- « sanna au fils de David! Mais les princes des prêtres et « les docteurs de la loi, entendant ceci et voyant les mi- « racles qu'il faisait, furent indignés, et ils lui dirent : « Entendez-vous ce qu'ils crient? Défendez-le-leur donc, « Oui, sans doute, répondit Jésus. N'avez-vous pas lu : « Vous avez tiré vos louanges de la bouche des enfants et « de ceux qui sont à la mamelle? Si ces enfants se tai- « saient, les pierres devraient crier. »

Quels sont ces enfants qui étaient dans le temple? La réponse à cette question nous introduit dans la plus haute antiquité et dans le plus intime de la religion des peuples anciens. Toutes les nations croyaient qu'un Dieu fait homme devait sortir du sanctuaire. C'est pour cela que nous trouvons partout dans les temples des vierges consacrées, auxquelles se rattachaient les mythes de la venue d'un Dieu. C'est dans la personne de Marie que s'accom-

plit cette attente. Dès sa première enfance, poussée par l'inspiration du Saint-Esprit, elle s'était, comme le permettait la loi, consacrée par un vœu à Jéhovah dans son temple. Les veuves pouvaient aussi par exception émettre ce vœu, comme nous le voyons par l'exemple d'Anne la prophétesse. Mais lorsqu'une vierge s'était consacrée au Seigneur, elle ne pouvait plus se marier, d'après ce principe que personne ne peut servir deux maîtres, et qu'une femme mariée ne peut plus disposer d'elle, ni se considérer comme appartenant uniquement à Dieu. Le service de ces vierges consistait dans le jeûne et la prière; c'est ce qu'on peut conclure de la version d'Alexandrie, qui traduit le mot *servir,* employé par Moïse à propos de ces vierges, au chapitre XXXVIII de l'Exode, vers. VIII, par le mot *jeûner;* tandis qu'Onkelos le traduit par *prier*. Au reste, ce passage de l'Exode nous indique en peu de mots quelle était la condition de ces femmes. On y lit en effet : « Il fondit un bassin d'airain et son piédestal avec les « miroirs des femmes qui servaient sous la porte de la « tente de l'assemblée. » Ainsi, ces femmes livrèrent leurs miroirs, symbole de la vanité féminine, pour qu'on en fabriquât un bassin où les prêtres pussent se laver, afin de paraître purs devant Dieu. Nous pouvons conclure de là qu'elles menaient une vie ascétique, et qu'elles avaient renoncé aux ornements et aux parures de leur sexe. Aben-Esra dit à ce propos : « C'est une coutume des « femmes de se regarder chaque matin dans le miroir « pour arranger leurs cheveux. Mais il y avait en Israël « des femmes qui, consacrées au service du Seigneur, « avaient renoncé à ce passe-temps, et livré leurs miroirs « comme une offrande volontaire; car elles n'en avaient

« plus besoin; mais elles venaient chaque jour devant la « porte du tabernacle pour prier et entendre les paroles « de la loi. »

Jephté était l'une de ces vierges, qui renonçaient à tout en ce monde, pour se donner entièrement à Dieu. Son père l'avait consacrée au Seigneur sans attendre le consentement de sa volonté. C'est pour cela qu'il est dit au livre des Juges, ch. xi, qu'elle pleura pendant deux mois sur la montagne avec ses compagnes la virginité à laquelle son père l'avait obligée; mais qu'ensuite elle revint vers lui, consentit au vœu qu'il avait fait, et ne connut aucun homme. Dans le même temps à peu près que Jephté, nous voyons chez les Grecs Iphigénie immolée à Artemis de Tauride, c'est-à-dire consacrée à son service par Agamemnon, son père. Ce parallèle n'a pas échappé aux anciens; car nous lisons dans le livre 2 des *Hérésies* de saint Épiphane, que les Samaritains honoraient la fille de Jephté comme la déesse Iphigénie. Ne nous étonnons donc point si Hérodote nous parle d'un institut de saintes femmes chez les Égyptiens. Les oracles célèbres de Patare et de Dodone étaient servis aussi par des vierges, qui s'appelaient Pallades, à cause de leur virginité. A Babylone, de même qu'à Thèbes ou à Tauris, une vierge dormait toujours seule dans le temple de Bel, où un lit était dressé pour le Dieu qu'on attendait. C'est pour cela que cette vierge s'appelait aussi la fiancée divine. Dans les grandes Éleusinies, qui coïncidaient avec la fête des Tabernacles chez les Juifs, on dressait aussi le lit sacré de Proserpine, comme nous l'apprend Clément d'Alexandrie. A Rome même, dans les grands malheurs publics, on dressait les lits sacrés, comme pour proclamer qu'on attendait

maintenant avec ardeur la venue du Sauveur promis. C'est là le sens mystérieux de ce mythe qui nous représente une fille de roi enfermée dans une tour inaccessible; que cette fille s'appelle Perséphone ou Danaé, comme chez les Grecs, ou Velléda ou Brunhilde, comme chez les Germains.

Marie aussi, la véritable mère du Seigneur, était de race royale, et fut élevée dans le temple comme vierge consacrée à Dieu. Origène nous fournit un témoignage remarquable à ce sujet, lorsqu'il écrivit dans son commentaire sur le chapitre XXIII de saint Matthieu : « Une tradition « parvenue jusqu'à nous rapporte qu'il y avait dans le « temple un lieu qui servait de demeure aux vierges, et « où elles se livraient à la pratique de la prière. Marie, « après la naissance du Sauveur, ayant voulu entrer en « ce lieu pour y prier avec les autres vierges, on voulut « l'en empêcher, parce qu'on savait qu'elle avait eu un « fils. Mais Zacharie se leva, disant qu'elle était digne « d'y entrer, parce qu'elle n'avait encore connu aucun « homme. Cependant, comme il paraissait agir contre la « loi en admettant une femme mariée dans l'état des « vierges, les hommes de cette génération le tuèrent « entre le temple et l'autel. » Ce document prouve, du moins, l'antiquité de la tradition d'après laquelle la fille de David aurait passé sa jeunesse dans le temple au service du Seigneur. Cette tradition est aussi consignée dans l'Évangile apocryphe de saint Jacques et dans celui de la naissance de Marie. C'est à 12 ans, d'après le premier, ou à 14, d'après le second, qu'elle quitta le temple, après avoir tissé avec ses compagnes le grand rideau qui était devant le saint des saints. Le Coran lui-même

(Sure 3) s'étend longuement sur l'éducation de Marie dans le temple, sous la direction de Zacharie.

Mais ce n'est pas seulement de la bouche de ces vierges innocentes que Dieu voulut tirer sa louange en ce jour. Il y avait encore dans le temple de jeunes garçons qui étaient employés au service du Seigneur. La Mischna raconte que bien souvent des femmes juives, introduites par les prêtres dans les appartements souterrains du temple, y faisaient leurs couches, et que les enfants qui venaient au monde en ce lieu y étaient élevés dans la retraite jusqu'à l'âge de sept ans, ou de treize ans selon d'autres. Lorsqu'un homme qui avait contracté une impureté légale venait se purifier, l'un de ces enfants allait à l'étang de Siloé, monté sur un bœuf, pour y puiser de l'eau dans des vases de pierre; puis, revenant de la même manière, il aspergeait l'homme impur avec cette eau mêlée à la cendre d'une vache rouge. Il y avait chez les Juifs une tradition singulière relativement à l'origine de ces enfants du temple. Pendant la captivité des Israélites en Égypte, les femmes juives allaient accoucher dans le désert, afin de soustraire leurs enfants aux Égyptiens. Mais, ceux-ci s'en étant aperçus, les enfants qu'elles avaient mis au monde furent tout à coup cachés dans le sein de la terre, et reçus dans des demeures souterraines. Ils y passèrent les années de leur jeunesse, séparés du commerce des hommes, mangeant du miel des rochers et favorisés souvent de la visite d'un enfant merveilleux, qui les consolait et les fortifiait. Plus tard, lorsque réunis à leur famille ils passèrent avec elle la mer Rouge, ils reconnurent cet enfant céleste dans le Seigneur, qui les conduisait. C'est en souvenir de ce trait merveilleux de la bonté divine que l'on

élevait, disait-on, dans les souterrains du temple des enfants pour servir le Seigneur. Ces enfants portaient jusqu'à l'adolescence le nom de nourrissons. Ce sont eux qui, avec les vierges du temple, inspirés par l'Esprit-Saint, allèrent au-devant du fils de David en criant : *Hosanna !* « Mais les pharisiens disaient entre eux : Vous voyez que « nous ne venons à bout de rien ; tout le peuple court « après lui. Et ils pensaient aux moyens de se défaire de « lui en secret ; car ils avaient peur, parce que tout le « peuple était entraîné par sa doctrine ; mais lui les laissait « faire. Il lui vint alors des aveugles et des boiteux, et il « les guérit. »

CHAPITRE IX

L'Ambassadeur des Arméniens. — Une voix du ciel se fait entendre pour la troisième fois.

« Or il se trouva quelques Grecs (c'est-à-dire des « païens) parmi ceux qui étaient montés à Jérusalem pour « prier à la fête. Ceux-ci s'adressèrent à Philippe de « Bethsaïda de Galilée, et lui dirent : Maître, nous vou- « drions bien voir Jésus. Philippe alla le dire à André, et « André et Philippe allèrent l'annoncer à Jésus. » Que voulaient ces hommes qui venaient du pays des païens? L'évangéliste les appelle Hellènes, et non Hellénistes. Ce n'était donc pas des Juifs dispersés parmi les Gentils. Ce n'était non plus ni des prosélytes de justice, ni comme on le voit par la suite de l'entretien; des prosélytes de la porte qui observaient les sept commandements donnés

à Noé. Ils n'étaient donc pas venus à Jérusalem pour y prier dans le même sens et de la même manière que les prosélytes dont nous venons de parler. Ils apportaient probablement des présents au temple, et y présentèrent sans doute des victimes du genre de celles que l'on pouvait accepter de la part des païens, et qui étaient entièrement consumées par le feu, sans qu'il en résultât une communion entre les prêtres et ceux qui les offraient. Quant à l'objet de leur visite à Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Évangile ne nous rapporte que la réponse du Sauveur, sans rien nous dire de ce qui l'avait précédée. Mais l'histoire profane comble en partie cette lacune.

La présence corporelle du Fils de Dieu sur la terre ne pouvait rester longtemps un secret pour le monde. Le bruit de ses miracles s'était répandu depuis longtemps dans la Phénicie, la Syrie et l'Idumée ou l'Arabie, comme nous le racontent les évangélistes eux-mêmes (*Matth.*, IV, 24; — *Marc*, III, 8, etc.) Et le peuple de ces contrées venait en foule pour le voir et l'entendre. Son nom avait donc pénétré jusqu'au fond de l'Orient, où déjà longtemps auparavant le voyage des Mages avait produit une grande sensation. Pour ce qui concerne l'Occident, on connaît déjà le propos de l'empereur Auguste sur le massacre des Innocents; et saint Paul, dans sa seconde Épître aux Corinthiens, est obligé de réprimander ceux qui s'en faisaient trop accroire, parce qu'ils avaient connu personnellement Jésus-Christ. C'est ainsi que la grande Arménie avait entendu parler de lui. Ce pays était alors gouverné par Agbar ou Abgar, fils d'Uchom le Noir, qui résidait à Édesse, capitale de la province syrienne d'Osroène. Ce prince désirait voir Jésus, et lui offrit un asile dans sa ville

d'Édesse. La tradition rapporte qu'il espérait aussi obtenir du Sauveur la guérison; car il était malade ou infirme. Les députés qu'il envoya vers le Christ le trouvèrent dans le portique des païens, précisément après son entrée triomphale à Jérusalem; et ils prièrent Philippe de les présenter au Sauveur. Ils lui remirent la lettre de leur roi, et lui offrirent en son nom un asile dans ses États. Le grand conseil n'aurait pas été fâché de le voir quitter la Judée, et s'en aller chez les païens, comme nous l'indique saint Jean au ch. VII, v. 35.

« Mais Jésus leur répondit : L'heure est venue où le « Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, je vous le « dis, si le grain de froment ne tombe en terre, et n'y « meurt, il reste seul; mais s'il meurt, il porte des fruits « abondants. Qui aime sa vie la perdra; et qui hait sa vie « en ce monde la gardera pour la vie éternelle. Que celui « qui veut me servir me suive; et où je suis, là doit être « aussi mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père « le glorifiera. » Nous comprenons maintenant le sens et toute la portée de ces paroles; car nous savons à quoi elles se rapportent. L'heure était venue où il ne devait plus se soustraire par la fuite à la fureur de ses ennemis, mais où il allait livrer sa vie pour le rachat du genre humain. Cependant son humanité, dans ce choix suprême entre la vie et la mort, éprouvait une certaine angoisse. C'est pourquoi il continua en ces termes : « Maintenant mon âme « est troublée. Que dirai-je? Père, secourez-moi à cette « heure! C'est pour cela néanmoins que je suis arrivé à « cette heure. Père, glorifiez votre nom. Il vint alors une « voix du ciel : Je l'ai glorifié, et le glorifierai encore. » « C'était pour la troisième fois que le Père confirmait

publiquement et authentiquement la mission de son divin Fils Jésus. Cette voix parut aux uns comme un tonnerre; mais à ceux qui croyaient elle parut la voix d'un ange.

« Le peuple qui était là autour, et qui entendit cette « voix, disait : c'est le tonnerre. » Les Juifs appelaient cette sorte de tonnerre la fille de la voix, c'est-à-dire l'écho de la bouche divine. « D'autres disaient : Un ange lui a « parlé. Mais Jésus répondit : Cette voix a retenti, non à « cause de moi, mais à cause de vous. Maintenant ce « monde va être jugé; maintenant le prince de ce monde « est chassé; mais lorsque je serai élevé de terre, j'atti- « rerai tout le monde à moi. Il disait ceci pour indiquer « de quelle mort il mourrait. Le peuple lui dit : Nous « avons appris par la loi que le Christ demeurera éternel- « lement; comment pouvez-vous donc dire que le Fils « de l'homme doit être élevé de terre? Quel est ce Fils « de l'homme? Jésus leur répondit : Vous n'avez plus que « pour un peu de temps la lumière avec vous. Marchez « pendant que vous avez encore la lumière, afin que les « ténèbres ne vous surprennent point; car celui qui « marche dans l'obscurité ne sait où il va. Croyez à la « lumière pendant que vous avez encore la lumière parmi « vous, afin que vous soyez des enfants de lumière. Puis « Jésus cria à haute voix : Celui qui croit en moi, ce « n'est pas en moi qu'il croit, mais en Celui qui m'a « envoyé; et quiconque me voit voit Celui qui m'a « envoyé. Je suis venu comme la lumière dans le monde, « afin que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les « ténèbres. Mais si quelqu'un entend mes paroles, et ne « les observe pas, je ne le juge point; car je ne suis pas « venu pour juger le monde, mais pour le rendre

« bienheureux. Celui qui me méprise et n'accueille « point mes paroles a déjà quelqu'un qui le juge : c'est « la parole que j'ai prononcée qui le jugera au der- « nier jour. Car je n'ai pas parlé de moi-même; mais « le Père qui m'a envoyé m'a prescrit ce que je dois dire « et ce que je dois enseigner; et je sais que son comman- « dement est la vie éternelle. Ce que j'ai dit, je le dis « comme mon Père me l'a dit. »

Telle fut la réponse du Sauveur aux propositions du roi d'Édesse. Il n'est plus permis d'ignorer toute cette histoire, puisque l'Évangile lui-même confirme, par les réponses de Notre-Seigneur, ce que les auteurs profanes nous racontent du fait en lui-même et de la proposition qui amena cette réponse. Les Grecs ou, comme traduit la paraphrase syriaque (*Saint Jean*, XII, 20), les Araméens retournèrent en leur pays après s'être acquittés de leur commission. Le souvenir de cette ambassade se conserva à la cour d'Édesse; et l'on inscrivit dans les archives ce qui s'était passé. Mais le désir de posséder un écrit de la main du Sauveur donna bientôt naissance à la légende qui rapporte que Jésus écrivit lui-même à Abgar lorsqu'il refusa l'asile que ce prince lui offrait dans ses États. Et c'est ainsi que l'on trouva plus tard dans les archives d'Édesse deux lettres, l'une d'Abgar au Christ, et l'autre du Christ à Abgar. Mais au fond Notre-Seigneur n'a jamais rien écrit, si ce n'est les quelques mots qu'il traça sur la poussière du temple, et que les pieds des passants eurent bientôt effacés. L'historien Eusèbe est le premier qui ait trouvé dans les archives de son pays, et traduit du syriaque en grec, ces deux documents. Plus tard, au v^e^ siècle, Moïse de Chorène, auteur d'une histoire arménienne, cite aussi ces lettres, et

raconte en détail tout ce qui s'est passé à leur occasion. Il dit, entre autres choses, que Notre-Seigneur reçut, dans la dernière année de sa persécution, c'est-à-dire à l'époque de son entrée à Jérusalem, l'offre du roi d'Édesse. Eusèbe et Moïse donnent, d'après les documents authentiques qu'ils avaient sous les yeux, comme date de cet événement l'an 340 de l'ère des Séleucides, qui coïncide avec l'an de Rome 782, où nous plaçons précisément la mort de Jésus. Et déjà cette circonstance suffirait seule pour nous garantir l'authenticité de cette histoire. Car, si c'était une pure invention, comment l'auteur de la légende aurait-il si bien deviné l'année précise de la mort du Christ, lorsque Eusèbe lui-même s'est trompé sur ce point de plusieurs années. Les dates sont, dans les cas de cette sorte, un criterium infaillible.

Mais d'autres circonstances encore viennent ajouter à l'authenticité de ce fait, qui ne peut plus être l'objet d'une controverse sérieuse parmi les savants. En effet, Hérode l'Ancien était déjà brouillé avec Abgar, qui, d'après le témoignage de Denis le Syrien, gouverna l'Arménie pendant trente-sept ans et un mois. Les Arabes et les Édessiens, gouvernés alors par Pacorus, avaient pris part à la guerre que les Parthes avaient entreprise pour établir en Judée Antigone, le dernier des Asmonéens : car il leur importait de soutenir les prétentions des Asmonéens contre Hérode, créature des Romains. Conformément à cette politique, ils favorisaient tout ce qui pouvait entretenir le trouble et la discorde dans l'intérieur de la Judée. Si déjà, du temps des Machabées, les Arabes étaient ennemis des Juifs, ce fut bien autre chose sous Hérode. Les fils de celui-ci héritèrent de la haine de leur père contre les

Arabes. C'est pour cela qu'Abgar fit alliance avec le roi des Arabes, Hareth ou Aretas, qui était en guerre alors avec Hérode le tétrarque. C'est ce que nous apprend un témoin irrécusable, Moïse de Chorène (II, 28). C'est là aussi ce qui explique l'erreur de Tacite quand il fait d'Abgar un roi des Arabes. Les deux princes étrangers se considéraient donc comme les protecteurs naturels du Messie et de son parti, poursuivi et opprimé par les princes de la maison d'Hérode. Le roi arabe, qui avait vu dans Jean-Baptiste le défenseur de l'honneur outragé de sa fille, avait déjà vengé la mort de ce prophète en anéantissant l'armée de son meurtrier; et Notre-Seigneur comptait parmi les sujets de ce prince beaucoup de partisans.

Abgar, le cinquième roi de ce nom, offrit donc au Messie persécuté et banni un asile dans ses États. Notre-Seigneur refusa son offre, parce que son heure était venue; et il fut confirmé dans sa résolution par une voix d'en haut. Nous ne devons pas être étonnés de ne point trouver d'indications plus précises à ce sujet dans l'Évangile de saint Jean. L'apôtre saint Paul, fuyant la haine des Juifs après sa conversion, passa trois ans en Arabie, à Pétra, sous la protection de ce prince, ami déclaré des chrétiens. Or ce fait, si considérable en soi, et auquel on semble jusqu'ici n'avoir fait aucune attention, saint Paul l'indique à peine au premier chapitre de son *Épître aux Galates* (V, 17). Bien plus, le lieutenant d'Arétas, troisième du nom à Damas, fit garder toutes les portes de la ville pour s'emparer de Paul, comme celui-ci l'écrit lui-même aux Corinthiens dans sa seconde Épître (XI, 32); parce qu'il voyait toujours en lui sans doute le persécuteur des chrétiens, que son maître l'avait chargé de

protéger. Il est remarquable, au reste, que ce que nous disent les anciens historiens ecclésiastiques de la mission de l'apôtre saint Thomas ou de saint Thadée, son disciple, en Arménie, chez le roi Abgar, se retrouve au moyen âge, à l'époque des croisades, presque avec les mêmes circonstances, dans les récits que nous font les auteurs de cette époque au sujet du voyage de l'apôtre saint Thomas dans le pays des trois rois mages. Si saint Thomas est appelé l'apôtre des Indes, on a voulu désigner par là, à l'origine, l'Arménie, qui en est voisine, ou la Colchide, qui est l'Inde caucasienne, et que les anciens, jusqu'au temps des apôtres, connaissaient sous le nom d'Indes. Ainsi Misraïm, le pays des Chamites, avait offert un asile au Sauveur. L'Arménie, ce berceau des fils de Japhet, lui ouvrait, sur la fin de sa carrière, une retraite assurée. Les descendants d'Ésaü eux-mêmes, les Édomites, ou les Arabes de l'Arabie Pétrée, étaient prêts à l'accueillir dans leur désert; mais le peuple de la maison d'Israël, cet aîné de la maison de Sem, ce peuple choisi de Dieu, cherchait à le faire mourir.

« Quoiqu'il eût fait de si grands miracles sous leurs « yeux, ils ne croyaient cependant point en lui, de sorte « que la sentence du prophète Isaïe fut accomplie lorsqu'il « dit : Seigneur, qui croit à notre prédication ? Pour qui « le bras du Seigneur est-il manifesté ? Mais ils ne pou- « vaient pas croire à cause de ce qu'Isaïe avait annoncé « autrefois : Il a aveuglé leurs yeux et obscurci leur « cœur ; de sorte qu'ils ne voient point avec les yeux, « ne comprennent point avec le cœur, et ne se conver- « tissent point, pour que je puisse les guérir. Voilà ce « que disait Isaïe lorsqu'il contemplait sa gloire et par-

« lait de lui. Quoiqu'il y en eût beaucoup parmi les grands « qui crussent en lui, ils ne l'avouaient point cependant, « à cause des pharisiens, dans la crainte d'être excom- « muniés ; car ils préféraient la gloire aux yeux des « hommes à la gloire devant Dieu. » Lorsque le soir fut venu, et qu'il se faisait déjà tard, Jésus se retira, se cacha des Juifs, et sortit avec ses disciples pour aller à Béthanie, où il passa la nuit.

CHAPITRE X

Le Figuier maudit. Parabole. 10 nisan ou 11 avril.

« Or le jour suivant (c'est-à-dire le lundi), étant parti « de Béthanie, le matin, pour aller à la ville, il eut « faim. Et comme il vit de loin sur la route un figuier qui « avait des feuilles, il s'avança pour voir s'il y trouverait « quelque chose. Mais lorsqu'il fut tout près, il n'y trouva « que des feuilles. Il lui dit alors : Que jamais personne « ne mange plus de tes fruits ! Et le figuier sécha aussitôt. « Or ses disciples entendirent cela. » Il y avait environ trois quarts de lieue de Béthanie à Jérusalem. Les Juifs ne mangeaient rien avant l'heure de la prière, ou le sacrifice du matin, et ils dînaient vers la quatrième heure, c'est-à-dire vers dix heures. Les religieux avaient coutume de jeûner le lundi et le jeudi, excepté dans le temps pascal. C'est dans le mois de nisan que les figuiers en Palestine poussent leurs premières fleurs et leurs feuilles, et cinq mois après la pâque se faisait ordinairement la récolte. Mais les voyageurs, d'accord en cela avec les tal-

mudistes, distinguent en Judée trois sortes de figues : les noires et les blanches, qui mûrissent au mois de juin; les figues d'été, qui mûrissent au mois d'août; et c'était alors que se faisait proprement la récolte. On faisait sécher les fruits, on les pressait, et ils devenaient en cet état un objet de commerce. Puis venaient les figues d'hiver, longues, de couleur violette, qui restaient quelquefois sur l'arbre tout l'hiver, et que l'on recueillait au printemps pour servir de dessert.

Dans la contrée de Gennésareth on cueillait des raisins et des figues dix mois l'année sans interruption. Bien plus, le figuier égyptien donnait quelquefois jusqu'à sept récoltes dans l'année. C'est pour cela que les rabbins comparent la sainte Écriture au figuier, parce qu'on y trouve toujours des fruits. Les grenades signifient à leurs yeux les âmes pieuses, parce que celles-ci sont en quelque sorte toutes pleines des graines de la loi. C'est pour cela aussi que le grand prêtre portait à son habit des grenades symboliques à côté des clochettes, qui étaient comme les langues de la loi. Le myrte, disaient-ils, signifient ceux qui, sans avoir reçu la loi, font pourtant de bonnes œuvres : les palmes, au contraire, représentent ceux qui ont la loi et ne l'observent point; tandis que le saule signifie ceux qui ne connaissent pas la loi, et ne font point de bonnes œuvres. Tous ces symboles, nous les avons vus hier dans la procession qui fit cortége au Sauveur lorsqu'il entra à Jérusalem; et ils représentent merveilleusement les dispositions intérieures de ceux qui l'accompagnaient. Le figuier était le symbole de la nation juive. Pendant trois ans, le Messie avait fait luire sur elle les rayons de sa grâce. Elle avait bien encore des

feuilles, c'est-à-dire les œuvres extérieures, stériles et mortes, que produisait l'arbre de l'ancienne loi; mais pendant ces trois ans elle n'avait produit aucun fruit. C'était en ce même jour en effet que, trois ans auparavant, le Sauveur avait chassé du temple les marchands, et qu'il avait commencé à cultiver la souche du peuple juif pour le jardin du Seigneur. Et c'est après trois ans de peines perdues qu'il maudissait le figuier sur le chemin de Béthanie, symbole de cette nation rebelle à sa voix. La route de Béthanie à Jérusalem devait abonder en figuiers; car le nom du village de Bethphagé, situé entre ces deux villes, signifie *village des figues*. Les grands et les riches avaient autour des murs de Jérusalem des jardins et des maisons de campagne, parmi lesquelles se distinguait le jardin des plantes de Jérusalem. C'était un parc, ou une allée de figuiers, dont les fruits étaient si délicieux qu'ils se vendaient jusqu'à trois ou quatre as la pièce. Ce fut Titus qui fit abattre toutes ces plantations.

Nous retrouvons déjà dans l'ancienne alliance le figuier comme symbole du peuple d'Israël. (*Osée*, ch. IX.) Mais cet arbre a une signification bien plus profonde encore; car il est le symbole de l'histoire du monde, et joue dans la vie de l'humanité tout entière, comme en celle du Sauveur, un rôle important. D'après la tradition des Orientaux, en effet, l'arbre de la science du bien et du mal était un figuier indien ou bananier, le plus puissant de tous les arbres, et d'une telle fécondité que ses branches, en retombant à terre, y poussent de nouvelles racines; de sorte que, venant à s'étendre de plus en plus, il peut contenir sous son feuillage une armée tout entière. Au milieu de leurs villages, à l'endroit où les routes se croi-

sent, les Indiens plantent ordinairement un arbre nommé *pipula*, qui n'est autre que le *ficus religiosa, gramadura*. Cet arbre, qu'ils tiennent pour sacré, leur sert fréquemment de rendez-vous pour leurs sacrifices ou pour le culte de leurs idoles; et les dévots se livrent à la méditation sous son ombrage. C'est au pied d'un figuier, qui resta pendant quatre siècles encore au pied du mont Palatin, comme un objet sacré pour les Romains, que fut poussé par les flots le berceau de Romulus et de Rémus. Ce qui porte à croire que l'arbre de la science était proprement un figuier, c'est que ce fut avec des feuilles de figuier que nos premiers parents couvrirent après la chute leur nudité. C'est à un figuier que les vestales suspendaient les tresses de leurs cheveux lorsqu'elles étaient reçues dans l'ordre, voulant signifier par là qu'elles renonçaient à la fécondité dont cet arbre était le symbole. Une légende raconte que l'ange du paradis coupa une branche de l'arbre de la science, qu'il la planta dans la vallée de Cédron; et la branche devint l'arbre où le Sauveur porta les péchés du monde.

Puis Jésus dit à ses disciples : « On reconnaît l'arbre au « fruit. Si l'arbre est bon, son fruit est bon aussi; et si « l'arbre est mauvais, son fruit ne vaut rien non plus. « Un bon arbre ne porte point de mauvais fruits, de « même qu'un mauvais arbre n'en porte point de bons. « Or tout arbre qui ne porte point de bons fruits est coupé « et jeté au feu. Ils arrivèrent à Jérusalem, et Jésus entra « dans le temple, et y enseignait, comme il faisait tous « les jours. Et il dit au peuple cette parabole : Quelqu'un « avait un figuier qui était planté dans sa vigne; et il vint « pour y chercher des fruits, mais il n'en trouva point.

« Il dit alors au vigneron : Voilà déjà trois ans que je « viens chercher des fruits sur ce figuier, et que je n'en « trouve point ; arrachez-le donc ; car pourquoi doit-il « occuper inutilement le sol ? Mais le vigneron répondit : « Maître, laissez-le encore debout cette année, jusqu'à ce « que je creuse la terre autour et que j'y mette du fumier. « Peut-être qu'il peut encore porter du fruit ; sinon, vous « pourrez l'arracher entièrement. » Ces trois ans sont précisément le temps pendant lequel Notre-Seigneur avait cherché à rassembler les brebis d'Israël. Mais l'heure de la vengeance était arrivée, et l'arbre allait être bientôt déraciné. Ainsi, non-seulement cette parabole embrassait dans sa signification vaste et profonde l'histoire présente et celle qui devait se dérouler dans un avenir prochain ; mais elle est en même temps comme un hiéroglyphe pour l'histoire de l'humanité tout entière. L'antiquité aimait, en général, à déposer sa sagesse pratique dans des paraboles ; et toutes les langues des peuples reposent à l'origine sur des symboles. Ce n'est que plus tard que, leur signification s'étant perdue, les images ont été remplacées par des abstractions.

CHAPITRE XI

Le pauvre Lazare et le riche voluptueux.

Les Juifs avaient écouté avec indifférence la parabole où Notre-Seigneur avait tracé l'esquisse des événements que leur préparait la vengeance divine. Il voulut donc leur rendre plus sensible encore le sort qui les attendait

par une autre parabole, où il représente les chefs qui les gouvernaient alors comme jetés dans les feux de l'enfer et parlant du fond de ces abîmes. Il leur proposa donc cette parabole en présence des princes des prêtres, des docteurs de la loi et des anciens. « Il y avait un homme qui « s'habillait de pourpre et de lin précieux, et qui passait « tous ses jours dans l'abondance et l'éclat. Mais il y « avait en même temps un pauvre nommé Lazare, qui « était couché devant sa porte, tout plein d'ulcères, et « qui se serait volontiers rassassié des miettes qui tom- « baient de la table du riche; mais personne ne les lui « donnait. Seulement les chiens venaient et léchaient ses « ulcères. Or il arriva que le pauvre mourut, et fut porté « par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut « aussi, et fut enseveli en enfer. Lorsqu'il se trouva dans « les tourments et qu'il leva les yeux, il vit dans le loin- « tain Abraham, et Lazare dans son sein. Il cria alors : « Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez-moi « Lazare, afin qu'il trempe le bout de ses doitgs dans « l'eau, et qu'il rafraîchisse ma bouche; car je souffre « horriblement dans cette flamme. Mais Abraham lui « dit : Mon fils, souviens-toi que tu as joui de ton bien « pendant ta vie, et que Lazare n'a eu dans la sienne « que des maux. Maintenant celui-ci est soulagé, tandis « que tu es dans les tourments. De plus il y a entre vous « et nous un si grand abîme que, quand même ils le vou- « draient, ni ceux d'ici ne pourraient passer vers vous, « ni ceux de votre côté ne pourraient venir à nous. Le « riche lui dit alors : Je vous supplie donc, père, de « l'envoyer dans la maison de mon père, où j'ai encore « cinq frères, afin qu'il les avertisse, et qu'ils ne vien-

« nent pas comme moi dans ce lieu de tourments. Abra-
« ham lui répondit : Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils
« les écoutent. Non, dit-il, père Abraham! mais si quel-
« qu'un d'entre les morts venait les trouver, ils feraient
« pénitence. Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse
« et les prophètes, ils ne croiront pas non plus, quand
« même quelqu'un ressusciterait d'entre les morts. »

Les Juifs étaient persuadés qu'Abraham se tenait aux portes de l'abîme, et n'y laissait descendre aucun de ceux qui avaient participé à l'alliance de la circoncision, ou du moins qu'il arrachait promptement à ce lieu de supplice les pécheurs qui y tombaient. Lazare ou Éliézer était, d'après les rabbins, le nom de ce serviteur d'Abraham qui alla demander pour son fils Isaac la main de Rébecca. Ce personnage est le héros d'une multitude de légendes. Mais ce n'est pas seulement pour cela que le pauvre qui repose dans le sein d'Abraham est appelé Lazare. Le Sauveur a voulu dans cette parabole faire allusion à l'hôte de Béthanie. Quoiqu'il fût ressuscité d'entre les morts, on ne croyait point à son témoignage ; et les riches pharisiens, au contraire, qui dans leur avarice opprimaient les veuves et les orphelins, cherchaient à le faire mourir, et l'avaient frappé d'excommunication. C'est pour cela que saint Cyrille, saint Ambroise et saint Chrysostome regardent comme une histoire véritable le récit de Notre-Seigneur touchant Lazare et le riche voluptueux. Au reste, cette parabole, de même que toutes les autres, a un fondement historique qu'il est impossible de méconnaître. Le riche dont il y est parlé, c'est Caïphe, qui avait acheté le souverain pontificat. Les cinq frères sont les cinq fils du vieil Anne, son beau-père : Éléazar,

Jonathan, Théophile, Mathias et Ananas. Caïphe, en prononçant contre Lazare l'excommunication, l'avait réduit à une condition déplorable. Notre-Seigneur voulait donc frapper dans cette parabole l'indigne pontife par la crainte des jugements de Dieu. La plupart des grands et des riches appartenaient à la secte des sadducéens, et ne croyaient point, par conséquent, à la résurrection. La résurrection de Lazare aurait dû les convaincre si leur esprit avait été moins aveuglé. Mais ils cherchaient, au contraire, à se défaire de cet homme, dont la seule présence pouvait troubler la fausse sécurité de leur conscience.

Nous trouvons la contre-partie de cette parabole dans le récit d'un fait arrivé du temps de Jésus ben Perachia, qui vivait 78 ans avant Jésus-Christ. Il arriva qu'un publicain méprisé et un rabbin qui jouissait d'une grande considération moururent en même temps. Le cercueil du publicain était suivi par quelques parents de la classe la plus pauvre, tandis que celui du pieux rabbin était accompagné des principaux habitants de toute la ville. Des ennemis survinrent et dissipèrent leur cortége; de sorte que, dans la confusion d'une fuite précipitée, le pauvre publicain fut déposé par erreur dans le magnifique tombeau qui avait été préparé pour le rabbin; au lieu que celui-ci fut enterré dans le tombeau plus que modeste du publicain. L'erreur avait été aperçue par un disciple du rabbin seulement. Celui-ci s'affligeait grandement de l'opprobre qu'avait subi son maître après sa mort. Mais le défunt lui apparut en songe la nuit suivante, et lui dit : Ne te trouble point, viens voir ma demeure au paradis et celle du publicain dans l'enfer. J'avais une fois, pendant ma vie, écouté, sans protester, les injures dont on flétrissait les

docteurs ; et c'est pour cela que je suis puni dans ma sépulture. Ce publicain, au contraire, a fait un jour distribuer aux pauvres un festin qu'il avait préparé pour un personnage considérable qui ne s'était pas présenté; et c'est pour cela qu'il est récompensé en ce moment. Telles étaient les idées que les contemporains du Christ se faisaient de la justice divine dans l'autre vie. Le riche, après avoir été heureux ici-bas, l'était encore dans le ciel, tandis que l'enfer était réservé aux pauvres.

Notre-Seigneur termina son discours par ces paroles : « Quand le Fils de l'homme viendra, il rendra à chacun « selon ses œuvres. En vérité, je vous le dis, il y en a « ici qui ne goûteront point la mort jusqu'à ce qu'ils « voient paraître le Fils de l'homme dans son royaume. « Or les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les « chefs du peuple cherchaient à le faire mourir, parce « qu'ils le craignaient; mais ils ne savaient comment s'y « prendre, car tout le peuple était suspendu à sa bouche. « Or, dès que le soir fut venu, il sortit de la ville. Il avait « coutume d'enseigner le jour dans le temple; et la nuit « il sortait de la ville et se retirait sur le mont des Oliviers. « Mais, dès le matin, tout le peuple revenait à lui dans « le temple pour l'entendre. »

CHAPITRE XII

Question sur le baptême de Jean. Parabole du fils désobéissant et des vignerons infidèles. De la pierre angulaire. 11 nisan ou 12 avril.

« Comme ils passaient de nouveau le matin, mardi, « près du figuier, les disciples virent avec étonnement « qu'il était devenu sec depuis la racine. Pierre, se sou- « venant alors de ce qu'avait dit Jésus-Christ la veille, « lui dit : Maître, voyez comme le figuier que vous avez « maudit est devenu sec tout à coup. Le Seigneur leur « répondit : Si vous aviez la foi, vous ne feriez pas seu- « lement ce qui est arrivé à ce figuier, mais vous pourriez « dire à ce murier : Ote-toi d'ici avec ta racine et trans- « porte-toi là; et il vous obéirait. » Cette parabole de Notre-Seigneur s'est accomplie à la lettre dans la vie de sainte Élisabeth de Marbourg. Un jour qu'elle se promenait sur les bords de la Lahn, elle commença à douter si Dieu l'aimait. Mais le P. Rodinger lui dit : « Cet arbre qui est là-bas se transporterait plutôt de ce côté-ci de la rivière qu'il ne serait possible que Dieu se laissât vaincre en amour par une de ses créatures » : et à l'instant même l'arbre se transporta, comme le Père l'avait dit. Le Sauveur n'avait-il pas promis aux siens que celui qui croirait en lui ferait des miracles plus grands encore que les siens? Comment les protestants peuvent-ils prétendre qu'il n'y a plus de miracles aujourd'hui? Pourquoi ne s'en rapportent-ils pas aux paroles qui viennent d'être citées? Elles sont pourtant de l'Écriture sainte.

« Les apôtres lui dirent alors : Augmentez-nous la foi. « Ils revinrent donc à Jérusalem. Et comme Jésus, se « promenant dans le temple, enseignait le peuple et lui « annonçait l'Évangile, les princes des prêtres, les doc- « teurs de la loi et les anciens le vinrent trouver et lui « dirent : De quelle autorité faites-vous ceci, et qui « vous a permis d'agir ainsi? Jésus leur répondit : J'ai « aussi une demande à vous faire ; et si vous me répondez, « je vous dirai par quelle autorité je fais ces choses. « Dites-moi, le baptême de Jean était-il du ciel, ou des « hommes? Répondez-moi. Or ils raisonnaient ainsi en « eux-mêmes : Si nous disons : Du ciel, il nous répon- « dra : Pourquoi donc ne l'avez-vous pas cru ? Que si « nous disons : Des hommes, nous avons à craindre tout « le peuple, qui pourrait bien nous lapider ; car tous « regardent Jean comme un vrai prophète. Ils répon- « dirent donc à Jésus : Nous ne savons d'où il est. Eh « bien ! leur répondit Jésus ; je ne vous dirai pas non « plus de quelle autorité je fais ceci. » La considération dont jouissait Jean-Baptiste même après sa mort était si grande, et ses partisans étaient si nombreux que les chefs du peuple eux-mêmes craignaient d'être lapidés s'ils disaient quelque chose contre lui. Au reste, l'historien Josèphe confirme parfaitement sur ce point le récit de l'évangéliste.

« Jésus commença à leur parler en paraboles, et il leur « dit : Que dites-vous à ceci? Un homme avait deux fils. « S'adressant au premier, il lui dit : Mon fils, va-t'en « travailler aujourd'hui dans ma vigne. Il répondit : Je « n'irai pas. Mais après, étant touché de repentir, il y « alla. Le père alla trouver son autre fils, et lui com-

« manda la même chose. Celui-ci répondit : Oui, Sei-
« gneur, j'y vais; mais il n'y alla point. Lequel des deux
« a fait la volonté de son père? Le premier, lui dirent-ils.
« Jésus leur répondit. En vérité, je vous le dis, les publi-
« cains et les courtisanes entreront dans le royaume de
« Dieu plutôt que vous. Car Jean est venu à vous dans la
« voie de la justice, et vous n'avez point cru à lui. Les
« publicains, au contraire, et les courtisanes ont cru à
« lui, tandis que vous, même après avoir vu ces choses,
« vous n'avez pas été portés à croire. Écoutez donc une
« autre parabole.

« Il y avait un père de famille qui, ayant planté une
« vigne, l'enferma d'une haie, y creusa un pressoir, y
« bâtit une tour, et la loua à des vignerons. Puis il s'en
« alla pour de longues années hors du pays. Or le temps
« de la vendange étant venu, il envoya un de ses servi-
« teurs aux vignerons pour recueillir les fruits de sa
« vigne. Les vignerons s'emparèrent de ce serviteur, le
« battirent et le renvoyèrent vite. Il leur envoya un autre
« serviteur. Ils le battirent aussi, l'outragèrent, le bles-
« sèrent à la tête avec des pierres, et le renvoyèrent avec
« dérision. Il leur en envoya encore un troisième; mais
« ils le battirent et le blessèrent aussi, et plusieurs autres
« encore, et les chassèrent ensuite. Or il avait un fils
« unique qu'il aimait tendrement. Il se dit : Que ferai-je?
« Je leur enverrai mon cher fils; peut-être que, quand
« ils le verront, ils auront quelque respect pour lui. Il
« leur envoya donc son fils. Mais lorsque les vignerons
« le virent, ils se dirent entre eux : Voici l'héritier!
« allons, tuons-le; de cette manière son héritage sera à
« nous, et nous en prendrons possession. » En effet, le

dernier héritier étant une fois mort, ils héritaient en qualité de fermiers des biens de son père. « Ils le prirent « donc, le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Main- « tenant que fera le maître de la vigne à ses vignerons, « quand il viendra? Ils lui dirent : Il fera périr miséra- « blement ces méchants, et louera sa vigne à d'autres « vignerons, qui lui en rendront les fruits en leur saison. « Il répondit : Il viendra lui-même, exterminera ses « vignerons et donnera sa vigne à d'autres. Ayant entendu « ceci, ils lui dirent : A Dieu ne plaise. Mais Jésus les « regardant leur dit : N'avez-vous pas entendu ou lu « dans l'Écriture ce passage où il est écrit : La pierre qui « a été rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue la « pierre angulaire? C'est le Seigneur qui l'a fait, et la « merveille en est sous nos yeux. C'est pourquoi je vous « le dis : Le royaume de Dieu vous sera ôté, et donné à « un peuple qui en tirera des fruits. Et quiconque tombe « sur cette pierre sera brisé; et celui sur qui elle tombe « sera broyé. »

C'est ainsi que Notre-Seigneur traçait dans ses paraboles l'histoire du peuple de Dieu et tout son avenir. Israël avait gagné sur Édom le droit d'aînesse et reçu, pour ainsi dire, en ferme la vigne du Seigneur dans l'ancienne alliance; mais il n'avait point exécuté les conditions du pacte conclu entre Dieu et lui. Dieu lui avait envoyé à plusieurs reprises ses prophètes; mais ils n'avaient point trouvé de fruit dans la vigne, point de justice en Israël; et ce peuple infidèle, loin de les accueillir comme les envoyés de son maître, les avait chassés ou fait mourir. Le Père céleste lui envoya enfin son Fils unique; mais celui-ci ne fut pas mieux reçu que les autres. Déjà plus d'une fois on

avait menacé de le lapider; on l'avait chassé et excommunié : et comme il reparaissait toujours, on finit par le tuer. La vigne du Seigneur va donc être donnée à un autre peuple; la tour de Sion tombera; les fortifications qui entourent le pays comme une haie seront rasées; et Dieu cessera de protéger Israël. Les nouveaux vignerons, ce sont les Romains, qui feront couler le sang de ce peuple ingrat comme on fait couler le vin dans le pressoir. Dans la sainte Écriture, les princes d'Israël sont appelés plusieurs fois pierre angulaire. Or le Christ était vraiment le roi des Juifs. Mais les Juifs avaient rejeté cette pierre, et bientôt ils allaient être écrasés par elle. Cette image était fournie sans doute à Notre-Seigneur par la pierre fondamentale de l'ancien temple, qui avait été jetée de côté dans une cour; car Hérode avait détruit le temple jusqu'aux fondements pour en élever un autre à la place, comme l'historien Josèphe le raconte à la fin du quinzième livre de ses *Antiquités judaïques;* et les constructions n'étaient pas encore achevées.

CHAPITRE XIII

Les Hérodiens et leur époque.

« Les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les « pharisiens cherchèrent alors à mettre la main sur lui : « car ils avaient bien remarqué que c'était pour eux qu'il « avait dit cette parabole; mais ils avaient peur du peuple, « qui le regardait comme un prophète. Ils le laissèrent « donc, ils se retirèrent et tinrent conseil comment ils

« pourraient le surprendre dans ses paroles. Ils l'épièrent « et lui envoyèrent leurs disciples, gens perfides qui « devaient affecter les dehors de la piété, pour le sur- « prendre dans ses discours, afin qu'ils pussent le livrer « au gouverneur du pays. » Le parti des hérodiens avait commencé à se former vingt ans à peu près avant la naissance de Jésus-Christ, lorsque Menahem, esprit fort dont nous avons déjà parlé, quitta la présidence du grand conseil, et passa dans le camp d'Hérode avec quatre-vingts, ou, selon d'autres, cent-soixante des principaux de la noblesse juive, qui étaient en même temps ses disciples. Cette coterie d'illuminés, qui étaient comme les francs-maçons de cette époque et dont les mœurs ressemblaient à celles des épicuriens, formait avec les autres courtisans une faction et comme une secte de cour, sous le titre d'hérodiens : c'était dans la nation le parti romain ou impérialiste. Ils occupaient presque toutes les charges. Hérode les avait initiés à sa politique astucieuse, et s'était servi d'eux pour bouleverser la constitution et les mœurs du peuple juif.

Il avait commencé par anéantir tout l'ancien sanhédrin, à l'exception de Menahem et de deux ou trois autres, et l'avait remplacé par un nouveau qui lui était tout dévoué. Soupçonnant que les tombeaux de David et de Salomon renfermaient des trésors, il avait eu l'audace de les faire ouvrir pour les piller : et deux des pillards sacriléges qu'il avait employés à cet ignoble service furent frappés de mort subite par un jugement manifeste de Dieu. Il détruisit la constitution de l'église mosaïque et soumit celle-ci à la puissance temporelle. Il fit placer à l'entrée du nouveau temple un aigle d'or comme signe de la suprématie

spirituelle du César; et les Juifs, irrités de cet affront fait au temple de Dieu, ayant renversé l'aigle impériale, trois mille d'entre eux payèrent de leur vie cet acte de résistance contre César. Hérode, voulant introduire dans le peuple Juif les mœurs et les habitudes romaines, fit bâtir un théâtre et une arène à Jérusalem et à Jéricho en souvenir de la bataille d'Actium : il établit des jeux quinquennaux et des combats de gladiateurs. Bien plus, il osa élever à Samarie un temple magnifique à l'empereur Auguste, et deux autres à Césarée, l'un en l'honneur de Rome, et l'autre en l'honneur de César. Le roi Agrippa fit même une fois combattre comme gladiateurs 1,400 criminels.

Pour effacer le souvenir et les traditions des anciennes familles, Hérode fit brûler tous les livres de généalogie qui étaient confiés à la garde des prêtres, imitant ainsi l'exemple de Nabonassar à Babylone, de l'empereur Tsin-chi-Hoang-ti, en Chine, exemple qui fut imité plus tard encore par le calife Omar et par le czar Pierre le Grand. Après avoir changé le système du gouvernement, il voulut changer aussi les titres et même les noms des villes; et, à l'étonnement du monde entier, l'on vit en Judée les villes d'Antipater, d'Hérodion, d'Archélaïs de Césarée, de Tibériade, etc. Les tours même de Jérusalem prirent les noms de Mariamne, de Phasaëlis, si bien qu'Adrien, plus tard, n'eut besoin que d'inscrire sur la ville en cendres le nom d'Élia-Capitolina. Les Romains, de leur côté, appliquèrent à la Judée une de ces mesures qui sont devenues depuis si familières aux gouvernements modernes. Malgré la tolérance du sénat pour toutes les religions, il ne voulut plus permettre aux Juifs d'envoyer à Jérusalem, conformément

à leur loi, l'impôt du temple. Flaccus, gouverneur en Asie, fut chargé de faire un décret à ce sujet, sous prétexte que cet impôt tirerait le numéraire du pays. C'est ce prétexte qu'on a mis bien des fois en avant depuis, pour empêcher le clergé ou les fidèles d'envoyer leurs dons à la capitale de la chrétienté. Flaccus, ayant été mis en accusation à cause de ce décret par Lælius, Cicéron, le grand avocat de l'époque, trouva moyen de le justifier, et s'écria dans son discours *Pro Flacco*, c. XXVIII : *Quam chara gens Judæorum Diis immortalibus esset docuit, quod est victa, quod elocata, quod servata.* Ce ne fut que treize ou quinze ans avant l'ère chrétienne que les Juifs eurent de nouveau la liberté de payer l'impôt du temple, et furent affranchis du service militaire à cause du sabbat, qu'ils ne pouvaient observer dans l'armée. Au reste, Suétone, dans sa Vie de Tibère, nous apprend que les soldats juifs avaient une formule de serment qui leur était particulière.

Mais après la destruction du temple, les Juifs de Rome et les chrétiens, que l'on confondait avec eux, furent obligés de payer au temple de Jupiter Capitolin l'impôt qu'ils payaient autrefois à celui de Jérusalem; et cet impôt était exigé avec d'autant plus de rigueur qu'on croyait par là les contraindre à embrasser l'idolâtrie. Quiconque voulait renier le judaïsme et se délivrer ainsi de cet impôt devait subir sur sa personne une visite humiliante, que l'empereur Domitien lui-même fit faire une fois en sa présence sur un vieillard, jusqu'à ce qu'enfin les Juifs inventèrent un instrument nommé *spasthèter*, afin de rattirer la peau du prépuce. Saint Paul fait allusion à cette pratique dans sa première Épître aux Corinthiens, ch. VII, v. 18. L'em-

pereur Nerva adoucit un peu le joug de l'impôt des Juifs; et l'on fit à cette occasion une médaille avec cette inscription : *Fisci judaici colomnia sublata.* Hérode lui-même avait, d'après l'historien Josèphe, osé quelque chose de bien plus grave encore, car il avait fait renfermer sous clef dans le fort Antonia les ornements sacrés que le grand prêtre portait à la fête des Expiations, afin de pouvoir ainsi tenir sous sa main le possesseur de ces insignes. Cette mesure politique fut confirmée par les Romains, et continuée jusqu'aux derniers temps de Tibère, où Vitellius, gouverneur de Syrie, la retira peu de temps avant la démission de Pilate, sur la demande des habitants de Jérusalem et avec la permission de l'empereur. Mais douze ans plus tard, l'empereur Claude la remit en vigueur; et ce ne fut que par la médiation d'Agrippa le Jeune qu'il la retira de nouveau. Après la malheureuse issue de la guerre des Juifs, les Romains, voulant faire disparaître avec le peuple juif sa religion maudite, décrétèrent que quiconque ordonnerait un rabbin ou se ferait ordonner serait condamné à mort, et que la ville où l'ordination aurait été faite serait brûlée et tout son district ravagé. Plusieurs rabbins moururent en effet à cette occasion.

Afin de s'assurer le pouvoir, les hérodiens avaient introduit une police secrète et couvert d'espions la Judée. L'historien Josèphe nous apprend en effet que, pour se prémunir contre le mécontentement du peuple, qui voyait avec dépit les efforts que l'on faisait pour détruire la religion et les bonnes mœurs, Hérode ordonna que chacun s'occupât uniquement de son travail. Il défendit toute assemblée civile, et même toute réunion dans les promenades ou les auberges. Lorsque ses espions trouvaient quelqu'un en

contravention, il était transporté dans le fort Hyrcania, et on n'entendait plus jamais parler de lui. Le roi ne se contentait pas seulement de ces agents secrets que l'on rencontrait dans toutes les rues et sur tous les chemins, même hors de la ville; mais lui-même se déguisait la nuit, et se mêlait au peuple, afin d'entendre ce qu'on disait de lui et de son gouvernement. Ceux qu'il trouvait rebelles aux réformes qu'il voulait introduire étaient traités avec la plus grande sévérité. Il croyait retenir les autres dans l'obéissance en exigeant d'eux un serment religieux. La révolution descendait ainsi du trône, et, comme en ce genre un abîme appelle toujours un autre abîme, elle devait à la longue fomenter dans le peuple l'esprit révolutionnaire. C'est là ce qui explique ces émeutes et ces révoltes par lesquelles le peuple cherchait à secouer le joug odieux qui pesait sur lui; de sorte que le roi s'entoura d'une garde composée de Thraces et de Germains, et entretint une armée permanente.

Lorsque Judas Sariphei et Mathias Margalothi, les grands docteurs de la loi, eurent péri sur le bûcher pour avoir osé enlever l'aigle de la porte du temple, on vit s'élever un certain Judas fils d'Ézéchias, qui, pendant la dernière maladie d'Hérode, s'entourant à Séphoris, capitale de la Galilée, d'une poignée d'hommes désespérés, s'empara de l'arsenal, fournit des armes au peuple, et chercha à se faire reconnaître pour roi. Presque en même temps, et lorsqu'à peine le tyran avait fermé les yeux, Simon, un des serviteurs du palais, s'empara du diadème, promit au peuple le pillage, incendia le palais de Jéricho pendant qu'une autre bande mettait le feu au château royal d'Amathée, au delà du Jourdain; et il s'acquit une telle con-

sidération que Tacite lui-même le cite comme roi de Judée après la mort d'Hérode. Cependant après une résistance opiniâtre, il fut vaincu et décapité par le gouverneur Gratus. Mais déjà un autre prétendant s'était montré. C'était Athronges, qui, né dans une conditon infime, mais doué d'une grande force de corps, sut se maintenir assez longtemps au pouvoir. Il avait quatre frères, dont chacun commandait un corps d'armée. Un détachement d''infanterie romaine fut détruit par lui près d'Emmaüs, et le mouvement devint si général que les troupes romaines qui étaient dans le pays ne suffirent plus à l'arrêter. On dut faire venir de Syrie Quinctilius Varus avec deux légions et quatre escadrons de cavalerie. Celui-ci établit son quartier général à Ptolémaïs, obtint des secours des habitants de Bérythe et des Arabes, dont le roi Arétas était devenu ami des Romains par haine contre Hérode. Il prit et brûla Séphoris, traversa la Samarie, livra tout le pays au pillage, mit à feu et à sang les villes fortifiées de Sampho et d'Emmaüs, dont les habitants avaient pris la fuite. A Jérusalem, les révoltés, qui voulaient d'abord se défendre, s'enfuirent aussitôt à la vue des troupes considérables qui marchaient contre eux. Dix mille néanmoins furent pris et mis en croix : dix mille se livrèrent à discrétion ; on envoya leurs chefs à Rome, et l'on mit ainsi fin pour un moment à la sédition.

Mais à peine était-elle apaisée, à peine Archélaüs avait-il pris le gouvernement de la Judée, pendant la retraite du Fils de Dieu en Égypte, qu'un jeune Sidonien parut et se donna pour Alexandre, fils de Marianne, que son père avait fait égorger avec d'autres enfants à lui. Il lui ressemblait si bien en effet qu'il trompa les gens d'Hérode

lui-même. Le peuple salua donc en lui le dernier descendant de la famille des Asmonéens; de sorte qu'il partit pour Rome, où il se présenta à l'empereur, suivi par une foule de Juifs, afin de se faire confirmer par lui dans son royaume. Mais Auguste le devina sur-le-champ après avoir aperçu sur ses mains les marques d'un travail grossier et quotidien. Il lui demanda ce qu'était devenu son frère Aristobule, qui avait été égorgé en même temps que lui. Embarrassé par cette question, le faux prétendant avoua bientôt son imposture, et fut envoyé aux galères. Mais bientôt Judas de Gamala excita de nouveaux troubles à l'occasion d'un impôt qui venait d'être établi. C'était dans le temps où Notre-Seigneur, âgé de douze ans, commençait à se produire et à enseigner dans le temple. Et quoique Josèphe ait oublié de nous dire quel fut le sort de ce chef de révoltés, il nous apprend néanmoins que ses fils Jacques et Simon furent mis en croix par Tibère-Alexandre, gouverneur du pays, comme l'avaient été avant eux sous Cuspius Fadus, leurs compagnons d'infortune Annibas, Armaram, Éléazar et Ptolémée.

Les femmes elles-mêmes, ne voulant pas rester en arrière, avaient recours aux poisons; et l'art de les préparer, apporté d'Arabie, était en vogue à cette époque, comme il le fut depuis à la cour de France. Pheroras, frère d'Hérode, était mort empoisonné, et l'on avait attenté plus d'une fois, soit avec le glaive, soit avec le poison, à la vie du roi lui-même. De là des dénonciations, des tortures, etc.; et il fut enfin défendu, sous peine de mort, de préparer aucun poison. A la cour, les mœurs étaient tellement déréglées qu'Hérodiade, Bérénice et Drusille, ne le cédaient guère en libertinage à Cléopâtre ni aux femmes des em-

pereurs romains. Un des esprits forts de cette époque, le rusé diplomate Nicolas Damascène, écrivit alors la Vie d'Hérode le Grand, dans un ouvrage qui n'avait pas moins de 125 livres, et dans lequel il s'attachait à justifier tous les crimes de son héros. Pour flatter sa vanité, il lui avait trouvé une généalogie, et le faisait descendre de l'une des familles juives les plus considérables qui étaient revenues de Babylone, tandis que Josèphe le nomme expressément Iduméen, et que le peuple prétendait qu'il était le fils d'un serviteur du temple, et qu'il avait été volé par des aventuriers. Il paraît même que ce prince avait écrit ses propres mémoires, pour recommander à la postérité son gouvernement. Après la mort d'Hérode, le parti des hérodiens se répandit en Galilée sous le faible Antipas; et, malgré l'exil d'Archélaüs, digne fils de son père, il sut garder à la cour et dans le gouvernement l'influence politique dont il avait joui jusque-là, et faire tourner à son profit les embarras du peuple et des gouverneurs de la Judée.

Ces hommes donc, bien plus habiles encore que les pharisiens, exercés dans l'art de la dissimulation et de la perfidie, vinrent trouver Jésus, afin de l'embarrasser et de le surprendre dans ses discours; ils lui adressèrent ces paroles hypocrites : « Maître, nous savons que vous êtes « véridique, et que vous ne regardez point aux personnes, « mais que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité; « dites-nous donc ce que vous pensez : est-il permis, oui « ou non, de payer l'impôt à l'empereur? » La loi contenue au chapitre XVII du Deutéronome, v. 15, défendait bien aux Juifs de reconnaître un gouvernement étranger. C'était sous Hérode l'Iduméen que ce cas s'était présenté

pour la première fois. Tout le sanhédrin, s'en tenant au texte précis de la loi, s'était opposé alors à la domination étrangère; et il avait payé de la vie cette protestation courageuse. Le sceptre avait passé depuis aux Romains; mais dès la première année, Juda de Gamala avait sommé les Juifs de leur refuser le tribut, et avait excité une émeute où il avait été versé beaucoup de sang. Les hérodiens ne pouvaient choisir une question plus embarrassante, et ils espéraient bien trouver dans la réponse de Notre-Seigneur une occasion de satisfaire leur haine contre lui. « Mais « Jésus, apercevant leur malice et leur perfidie, leur dit : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi « une pièce de monnaie. Ils lui présentèrent un denier. « Jésus leur demanda : De qui est cette image et cette « inscription ? De l'empereur, répondirent-ils. Il leur dit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce « qui est à Dieu. Ils ne purent l'accuser auprès du peuple « sur cette réponse; mais ils furent réduits au silence. Ils « s'en allèrent donc confondus, et le quittèrent. » Les rabbins enseignaient que le pays appartient à celui dont il a la monnaie. A l'origine, il n'y avait de monnaie en Judée que l'argent du temple, qui était sacré, et qui portait l'empreinte de Jéhovah. Mais les Juifs, lassés de la théocratie, envièrent aux autres nations leur gouvernement. Il fallut alors payer des impôts au roi, qui établit une monnaie frappée à son empreinte, comme un témoignage authentique de sa puissance. Il ne leur était arrivé que ce qu'ils avaient voulu. C'est là ce que leur dit Jésus en cette circonstance; et, loin de se laisser surprendre par les hérodiens, il les avait surpris eux-mêmes dans leurs paroles.

CHAPITRE XIV

Les Sadducéens et les vingt-quatre sectes des Juifs.
Question sur l'immortalité de l'âme.

« Les sadducéens, qui prétendent qu'il n'y a point de « résurrection, vinrent le trouver, et lui posèrent une « question. » Car, quoiqu'ils fussent opposés aux autres sectes, ils s'accordaient avec elles quand il s'agissait de combattre le Sauveur. Les sadducéens tiraient leur nom de Saduc, disciple d'Antigone de Socho, qui vivait sous Ptolémée Philadelphe, deux siècles et demi avant J.-C. Mais presque toujours les choses sont plus anciennes que les noms : il en fut ainsi de la doctrine des sadducéens. Déjà, sous Esdras, quelques-uns niaient la résurrection des corps. Ils récitaient encore, il est vrai, dans la synagogue, la formule : *Dans l'éternité*, qui terminait toutes les prières; mais ils entendaient par là le siècle présent, et rapportaient à cette vie toutes les promesses. C'est pour cela qu'Esdras introduisit la coutume de terminer toutes les prières par ces paroles : *Dans les siècles des siècles*, afin de mieux désigner par là la vie future. Antigone donc, successeur de Simon le Juste, qui, selon les rabbins, avait présidé le sanhédrin 40 ans après Esdras, avait enseigné qu'on doit faire le bien à cause du bien, sans attendre de récompense. Ses disciples, Saduc et Baithus, avaient transmis cette doctrine comme une tradition de leur maître, sans y ajouter aucun commentaire. Mais lorsque la secte des sadducéens se forma, sentant le besoin de s'appuyer sur un nom, elle invoqua comme ses

fondateurs Saduc et Baithus, et interpréta leurs paroles dans un sens favorable à leur opinion. Or il était impossible que ces hommes, dépositaires de la tradition mosaïque, eussent enseigné une doctrine aussi erronée. La secte prit donc alors le nom de sadducéens et de baithusiens. Il paraît que les derniers allaient plus loin encore que les premiers, et se rapprochaient beaucoup des Samaritains. Les sadducéens rejetaient, avec le Talmud, la plus grande partie de la Bible, et ne gardèrent que le Pentateuque, parce qu'il n'y est point question, disaient-ils, de la vie future. Ils furent au comble de la puissance lorsque le roi Jean Hyrcan passa de leur côté, et fit périr 6,000 pharisiens. Mais bientôt ceux-ci reprirent et gardèrent pendant un siècle la prépondérance dans le grand conseil; après quoi elle revint aux sadducéens.

La division qui se manifesta, dès l'origine, dans le peuple de Dieu, entre Jacob et Ésaü d'abord, puis entre Juda et Israël, entre Jérusalem et Samarie, éclata plus tard dans l'intérieur même de la Judée, entre les pharisiens et les sadducéens. Bien plus, on la retrouve jusque dans le sein du sanhédrin et de l'école après la mort de Simon le Juste et d'Antigone; car à partir de cette époque nous y trouvons toujours deux tendances opposées, représentées par deux hommes ou deux chefs, dont les plus remarquables sont Hillel et Schammée. Mais enfin un schisme véritable sépara pour jamais les deux écoles fondées par ces deux rabbins. L'esprit de secte était devenu si commun parmi les Juifs, que le Talmud compte jusqu'à vingt-quatre hérésies qui formaient sept groupes principaux, à savoir : les pharisiens ou piétistes et les esséens ou faux mystiques; les sadducéens, qui sont comme les pro-

testants du judaïsme, et les hérodiens, qui en sont comme les francs-maçons; les zélotes, puritains et radicaux en religion comme en politique. Les Samaritains, qui se subdivisaient dans la secte des dosithéens, niaient la résurrection, et étaient à peu près à l'Église judaïque ce que le schisme grec est à l'Église catholique. Aux yeux des Juifs proprement dits, les Galiléens formaient une secte à part, à cause de certains usages qui leur étaient propres. Puis il y avait encore une division profonde entre les judaïstes, ou Hébreux purs, et les hellénistes, ou les Juifs parlant grec. Ceux-ci vivaient, pour la plupart, parmi les gentils, avaient une Bible grecque, et, depuis le temps d'Onias, un temple et un culte national à Héliopolis. Plus tard ils eurent à Alexandrie leur grande synagogue, et formèrent un schisme considérable; de sorte que tout prêtre qui sacrifiait chez eux seulement une fois était excommunié par les autres.

Mais la secte la plus épouvantable était celle des biléamites ou nicolaïtes. Le Nouveau Testament ne fait que les nommer en passant; mais le Sohar parle souvent d'eux, et contient un grand nombre de traditions sur Biléam, leur chef. C'étaient, au sein de la Palestine, de vrais enfants du démon, dont le culte consistait dans des conjurations et des pratiques magiques, prises, disaient-ils, dans des livres que Salomon avait reçus du démon Asmodée. Ces sectaires finirent par s'abandonner à un libertinage effroyable, que les manichéens semblent avoir imité plus tard dans leurs impurs mystères. Tels étaient les partis qui divisaient alors l'Église mosaïque. Cependant, de même que le paganisme de cette époque ne formait, pour ainsi dire, que deux grandes écoles, les

stoïciens et les épicuriens; ainsi, dans le judaïsme, les pharisiens et les sadducéens représentaient les deux directions principales qui partageaient alors la nation. C'est pour cela qu'il n'est presque question que d'eux dans l'Évangile. Si les pharisiens, par un respect outré de la loi, en multipliaient outre mesure les pratiques, les sadducéens, au contraire, faisaient peu de cas des traditions, et même des vérités positives de la foi. Leur principe fondamental était que ce qui n'est pas dans la loi n'est pas vrai, et que ce qui n'est pas défendu est permis. Ils ne faisaient nulle attention aux impuretés légales, rejetaient, à cause de cela, le sacrifice de la vache rouge et beaucoup d'autres pratiques.

La cour, déjà du temps des asmonéens, penchait naturellement du côté des sadducéens, qui étaient les rationalistes et les absolutistes de leur temps. Jean Hyrcan et Alexandre Jannée furent même deux fois sur le point d'anéantir entièrement les pharisiens, comme le fit plus tard Hérode; mais ils se relevèrent sous la reine Alexandra. La guerre qui s'éleva plus tard entre les deux frères Hyrcan et Aristobule fut en même temps la lutte de ces deux sectes, et amena enfin la ruine de la famille des asmonéens. Le général romain Gabinius en prit occasion de dissoudre le grand conseil. Il établit cinq tribunaux supérieurs à sa place; mais César le rétablit ensuite. Dans le sanhédrin, les sadducéens savaient céder quand il le fallait à leurs adversaires, qui étaient bien plus considérés qu'eux parmi le peuple, et qui pouvaient même, à cause de cela, devenir redoutables à ceux qui avaient la puissance; tandis que les sadducéens comptaient surtout des partisans parmi les grands et les riches. Ces derniers

néanmoins prirent vers cette époque la haute main dans les affaires, comme nous le verrons bientôt lors de la condamnation du Sauveur. Il y avait, au reste, parmi les Juifs, une prophétie qui disait que le Messie viendrait lorsque tout serait plein de sadducéens ou de libres penseurs. Or ce temps était arrivé.

Ces philosophes athées, qui niaient la Providence, l'existence des esprits et la résurrection, qui méprisaient les œuvres de la loi et se prétendaient justes par eux-mêmes, viennent aussi, à leur tour, tenter Jésus-Christ par une question insidieuse : « Maître, dirent-ils, Moïse « a prescrit que, si quelqu'un meurt sans laisser de fils, « son frère doit épouser sa veuve, et susciter ainsi des « enfants à son frère défunt. Or il y avait parmi nous « sept frères, dont le premier, s'étant marié, mourut; « et comme il n'avait point d'enfants, il laissa sa femme « à son frère. Le second, l'ayant épousée, mourut aussi « sans postérité; la même chose arriva au troisième, et « tous les sept ont épousé la même femme et sont morts « sans avoir d'enfants. Enfin cette femme est morte aussi « après eux tous. Auquel d'entre eux appartiendra-t-elle « après la résurrection, puisque tous l'ont eue pour « femme? » Les Juifs s'imaginaient que Dieu créerait de nouveau le corps humain avec une côte lors de la résurrection, et que tous les hommes, dans la vie future, mangeraient, boiraient, se marieraient comme ici-bas. Le Talmud lui-même enseigne de la manière la plus formelle cette opinion superstitieuse. Aussi le Sohar, traitant la question proposée par les sadducéens à Notre-Seigneur, décide que la femme appartient là-haut à son premier mari. Le Talmud enseigne, au contraire, que les bons

seuls ressusciteront, et que ceux, entre autres, qui auront nié la divinité des Écritures et la vie éternelle ne participeront point à la résurrection du Messie. C'est par opposition aux pharisiens, et pour les embarrasser, que les sadducéens mettaient en avant l'histoire de cette femme et de ses sept maris. Au reste, l'obligation pour le frère d'un défunt d'épouser sa veuve était autrefois commune à presque tous les peuples. Nous la trouvons, en effet, dans les lois de Menu chez les Indiens, chez les Perses, et, d'après Diodore, chez les Italiotes. Cette règle existe encore aujourd'hui à Siam et au Pégu, chez les Afghans, les Tatares et les Tscherkesses, de même que chez les Gallas en Éthiopie, où elle existe sans interruption depuis la plus haute antiquité.

« Mais Jésus leur répondit : Vous êtes dans l'erreur, ne « comprenant ni l'Écriture ni la puissance de Dieu; car « les enfants de ce monde se marient; mais après la « résurrection on ne se marie plus. Ceux qui sont deve- « nus dignes de participer à cette vie et à la résurrection « des morts ne se marieront plus et n'épouseront plus « de femmes; ils ne mourront plus aussi; mais ils seront « comme les anges et les enfants de Dieu dans le ciel, « parce qu'ils sont les enfants de la résurrection. Moïse « prouve clairement que les morts ressuscitent, si vous « avez bien lu ce que Dieu lui dit près du buisson, à « savoir : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et « le Dieu de Jacob. Or Dieu n'est point le Dieu des morts, « mais des vivants. Vous êtes donc dans l'erreur, car « tous sont vivants devant lui. Le peuple, entendant ceci, « admirait sa doctrine. » Nous pouvons remarquer ici que Notre-Seigneur, répondant aux sadducéens, ne leur

cite que les livres de Moïse, parce que c'étaient les seuls qu'ils reconnaissaient comme divins, tandis qu'il agit tout autrement avec les pharisiens, qui admettaient les vingt-deux livres de l'Ancien Testament. Dans sa réponse il enseigne non-seulement l'immortalité de l'âme, mais encore le commerce des esprits avec nous, ou l'intercession des saints. Car les Juifs aussi s'adressaient souvent dans leurs prières à Abraham, leur père, et priaient Dieu au nom, c'est-à-dire par l'intercession des patriarches.

CHAPITRE XV

Question sur le plus grand commandement. Parabole du bon Samaritain.

« Les pharisiens qui avaient assisté à la discussion et « l'avaient écoutée remarquèrent comment il réduisait « les sadducéens au silence et avec quelle justesse il leur « répondait. Ils s'avancèrent donc ensemble à leur tour; « et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, lui dit pour le « tenter : Maître, quel est le plus grand commandement « de la loi? » Les rabbins racontent qu'un païen vint trouver Schammée, et lui dit : Je me ferai prosélyte, mais à la condition que tu m'apprendras tout le contenu de la loi pendant le temps que je pourrai me tenir sur un pied. Schammée, sans lui répondre, le mit à la porte. Il alla trouver Hillel, qui lui répondit avec sa douceur ordinaire par les paroles de Tobie à son fils, paroles dont l'empereur Alexandre-Sévère avait fait la règle de sa vie, à savoir : « Fais aux autres ce que tu veux que les autres te fassent. »

Les pharisiens firent à Jésus à peu près la même question, afin de pouvoir l'accuser, s'il y répondait de la même manière, de ne faire que répéter ce qu'avaient dit avant lui leurs docteurs, comme les Juifs prétendent encore aujourd'hui qu'il l'a fait en cette circonstance. Cependant Notre-Seigneur leur répondit autrement. « Il leur dit : Qu'y a-t-il « dans la loi ? Qu'y lisez-vous ? Tu aimeras le Seigneur « ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes « tes forces, et avec tout ton esprit. C'est là le plus grand « et le premier de tous les commandements. L'autre res- « semble à celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme « toi-même. Sur ces deux préceptes repose toute la loi et « les prophètes ; et il n'y a point de plus grand comman- « dement que celui-ci : agissez d'après lui, et vous vivrez. « Cet homme, voulant faire paraître qu'il était juste, dit « à Jésus : Et qui est mon prochain ? Jésus lui répondit : « Un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho tomba « entre les mains d'assassins qui le pillèrent, le couvrirent « de plaies, et s'en allèrent le laissant à demi mort. Un « prêtre descendit par hasard par le même chemin, et « l'ayant aperçu couché par terre, il passa outre. Un « lévite, qui vint aussi au même lieu, l'ayant vu, conti- « nua sa route. Mais un Samaritain qui voyageait, étant « arrivé à cet endroit et l'ayant vu, fut touché de com- « passion, s'approcha de lui, versa de l'huile et du vin « dans ses plaies, les banda ; et, l'ayant mis sur son che- « val, il l'amena dans l'hôtellerie et eut soin de lui. Le « lendemain, comme il allait plus loin, il tira deux de- « niers, les donna à l'hôte et lui dit : Ayez soin de lui ; et « tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le paierai « à mon retour. Lequel de ces trois vous semble avoir été

« le prochain de celui qui tomba entre les mains des as-« sassins ? Le docteur lui répondit : Celui qui a exercé la « miséricorde. Allez donc, dit Jésus, et faites de même. »

Cette parabole peut bien avoir pour fondement une histoire réelle. En effet, le Talmud nous apprend que douze mille prêtres, lévites et autres serviteurs du temple demeuraient à Jéricho, la seconde ville de la Judée. Douze autres mille demeuraient à Jérusalem et dans ses environs. Il y avait donc ordinairement sur la route de Jéricho beaucoup de prêtres et de lévites qui allaient à Jérusalem pour y servir à leur tour, ou qui en revenaient. La caverne des assassins est à peu près à moitié chemin entre les deux villes. C'est là que l'homme de la parabole est attaqué et laissé comme mort. Le prêtre et le lévite le voient et continuent leur route. Un Samaritain qui venait de Jéricho, touché de compassion, le transporte dans l'auberge de Bachurim, situé à une lieue environ de cet endroit et à deux lieues et demie de Jérusalem. Le prêtre venait de Jérusalem, après avoir fini son service dans le temple. Son cœur aurait dû être animé des sentiments les plus nobles et les plus saints; mais il ne connaît point l'amour du prochain. Il craint de se souiller avec le sang du moribond. Esclave de la lettre de la loi, il n'en possède point l'esprit, tandis que le Samaritain, qui voyageait pour ses affaires et dont la tête devait être préoccupée des intérêts de cette vie, est touché de compassion.

L'opposition qui existe entre la conduite de ces deux hommes paraît bien plus profonde encore lorsque l'on considère comment les Samaritains étaient traités par les Juifs. Ceux-ci regardaient les Israélites comme leurs frères, les prosélytes comme leur prochain, et tout le

reste des hommes comme leurs ennemis. Ils ne se seraient fait aucun scrupule de laisser mourir sans secours un Samaritain, de même qu'un étranger. S'il était tombé dans une fosse et qu'il leur eût demandé du secours, loin de l'aider, ils lui auraient plutôt enlevé l'échelle avec laquelle il eût pu échapper à la mort. Nous trouvons en effet cette doctrine exécrable dans leurs propres livres et même dans leur grand canoniste Maimonides. Celui qui avait tué un païen, ou, ce qui était la même chose, un Samaritain, n'était point condamné par le sanhédrin comme meurtrier, parce que la loi dit seulement : « Si quelqu'un tue « son prochain. » Or ils ne regardaient pas les Samaritains comme leur prochain. Bien plus, d'après le commentaire de Maimonides, c'était un mérite de tuer des hérétiques ou des apostats; et c'était, au contraire, un péché d'avoir pitié d'eux et de leur sauver la vie, parce que l'on faisait alliance de cette manière avec les impies. Il compte les sadducéens parmi ceux que l'on peut tuer sans attendre la sentence du juge. Il ajoute néanmoins : Ceux qui, étant nés de parents hérétiques, ont été élevés dans leurs principes, ainsi que leurs descendants, ne méritent pas de châtiment. Toutefois, aujourd'hui encore, lorsqu'un Juif se permet de louer un chrétien, on lui répond par cet ancien proverbe : « Tue le meilleur « des Goim, c'est-à-dire des étrangers. » Ce proverbe se retrouve dans le Sohar (III, p. 22), qui l'explique en disant que dans tout incirconcis il y a une infection diabolique, qui, lors même qu'il s'est soumis à la circoncision, ne disparaît qu'à la troisième ou quatrième génération, et le rend jusque-là digne de châtiment. Que l'on s'étonne après cela des accusations portées de temps en temps

contre les Juifs, et qui se sont renouvelées encore de nos jours, à l'occasion du meurtre du père franciscain de Damas.

Ces notions juives du prochain et de l'amour du prochain, qui ont survécu au droit des gens de l'antiquité, venaient de la haine profonde que le judaïsme a eue de tout temps contre ce qui est étranger. Ils avaient toujours devant les yeux l'exemple de Josué exterminant par l'ordre de Dieu les Chananéens, qui, par leurs sacrifices humains et leur culte atroce, avaient attiré sur leurs têtes la malédiction divine; et, prenant pour règle un fait exceptionnel et transitoire, ils s'étaient fait d'après lui une théorie générale du droit des gens, dont ils espéraient voir la réalisation au temps du Messie, s'il leur était impossible jusque-là de la mettre en pratique. C'est là ce qui doit relever tant à nos yeux la conduite du Samaritain, puisque, s'il se fût trouvé dans le même cas que le Juif qu'il secourait, il n'aurait eu à attendre de lui ni secours ni compassion.

Quelques docteurs de la loi qui étaient présents et qui avaient écouté cette parabole, voyant le triomphe de Notre-Seigneur et la confusion de ses ennemis, lui dirent : « C'est bien, maître; vous avez bien parlé. Et l'un d'eux « lui dit : Maître, vous avez raison; il n'y a qu'un Dieu, « et il n'y en a point d'autre que lui. L'aimer de tout son « cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toutes « ses forces, et aimer son prochain comme soi-même est « plus que tous les holocaustes et tous les sacrifices. « Jésus, trouvant qu'il répondait si bien, lui dit : Il y a « longtemps que j'ai désiré d'entendre un tel discours, « et je n'avais encore trouvé personne qui parlât ainsi. »

Cette phrase est rapportée par saint Irénée comme ayant été prononcée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. (*Hæres.*, I, 17.) « Tu as bien répondu; fais cela, et tu vivras, et « tu n'es plus loin du royaume de Dieu. »

CHAPITRE XVI

Le Christ, fils de David.

« Or, comme Jésus enseignait ainsi dans le temple, il « alla vers les pharisiens assemblés, et leur adressa cette « question : Que pensez-vous du Christ? De qui est-il « fils? Ils répondirent : De David. Il leur dit alors : Com- « ment les docteurs de la loi disent-ils donc que le « Christ est fils de David? David dit pourtant dans le « Saint-Esprit : Le Seigneur dit à mon Seigneur : As- « seyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je mette vos « ennemis comme un escabeau sous vos pieds. Si David « l'appelle ici son Seigneur, comment est-il son fils? « Personne n'osait lui répondre un mot à ce sujet; et « à partir de ce jour personne n'osa plus l'interroger. » Le mot fils, comme nous l'avons vu plus haut, signifie aussi chez les Hébreux serviteur. Mais les Juifs comprenaient si peu le contraste de l'exaltation et de l'abaissement du Messie qu'ils en admettaient deux; l'un souffrant, fils de Joseph, et l'autre triomphant, fils de David. Or les rabbins appliquaient au premier le passage du psaume cité ici par Notre-Seigneur. Bien plus, le *Targum* le traduit par ces paroles : « Le Seigneur a dit à son Verbe. »

« Mais toute la foule du peuple l'entendait avec plaisir.» Ces dispositions favorables ne devaient pas durer longtemps; et c'est là un des exemples les plus frappants et les plus instructifs à la fois pour ceux qui seraient tentés de rechercher la faveur populaire. Ainsi, Notre-Seigneur avait en ce jour confondu la sagesse de la synagogue, la politique des hérodiens, l'athéisme des sadducéens et l'optimisme des docteurs Juifs et des pharisiens. Il avait vaincu de cette manière le judaïsme dans ses trois branches principales. Il y avait encore, il est vrai, les esséniens ou les dévots, dont nous n'avons point encore parlé, et que nous devons faire connaître au lecteur pour qu'il puisse embrasser d'un regard tout l'ensemble des rapports qui existaient dans la Judée pendant la vie de Notre-Seigneur.

Les esséniens, ou thérapeutes, comme les appelaient les Grecs, habitaient principalement à l'ouest de la mer Morte, aux environs d'Engaddi. Ils avaient de plus, çà et là dans les villes, des couvents d'hommes et de femmes. C'étaient eux qui avaient introduit dans la Palestine la doctrine des Perses sur la lumière, et préparé ainsi le germe du gnosticisme, qui devait être plus tard si dangereux pour l'Église. Ils appelaient les maisons où ils habitaient ensemble *monastères*, et la vie pénitente qu'ils y menaient ressemblait beaucoup à celle des bonzes indiens. Livrés à la prière, à la méditation et au travail, et liés ensemble par une entière communauté de biens, ils ne souffraient aucun esclave parmi eux, mais prêchaient au contraire l'abolition de l'esclavage. Au reste, ils étaient si modestes et si retirés que le Talmud et les rabbins, pas plus que la Bible, ne les nomment pas même une seule fois; et cependant c'est d'eux que sont parties les plus

grandes révolutions spirituelles qui ont remué la Judée. Ils ont disparu au milieu des bouleversements de ce malheureux pays.

Ils regardaient l'âme immortelle de l'homme comme l'éther le plus pur, comme une émanation de la lumière divine, qui, tombée dans la matière, a besoin d'être tirée de la prison du corps par l'accomplissement des vertus qui constituent la perfection morale. Ils niaient la résurrection de la chair, et la plus grande partie d'entre eux rejetaient le mariage. Ils adressaient leurs prières au soleil, à son lever et à son coucher. Semblables aux samanes et aux derviches, ils dansaient au milieu des repas des danses mystiques qui représentaient la marche des astres. Ils avaient dans leurs couvents le sceau cabalistique de Salomon, ou le symbole pythagoricien de la création, à savoir deux triangles entrelacés ensemble et entourés de rayons. Ils appelaient ce signe le bouclier de David, et les Juifs s'en servent encore çà et là comme d'un talisman. Ils ne se permettaient jamais aucun mensonge, observaient un silence rigoureux et ne prêtaient jamais serment. Ils étudiaient les vertus des plantes, prédisaient l'avenir, exerçaient la médecine à l'aide de racines et de pierres magiques. Ils s'enveloppaient le corps dans des habits blancs, ne mangeaient que du pain, du sel, des herbes et des fruits, ne buvaient que de l'eau, et jeûnaient avec une grande rigueur. Tous les cinquante jours ils se réunissaient dans un festin, et chantaient ainsi pendant toute la nuit des psaumes en deux chœurs, l'un d'hommes, et l'autre de femmes. Ils rejetaient les sacrifices et toutes les cérémonies extérieures : cependant ils célébraient le sabbat plus exactement encore que les autres Juifs. Ils envoyaient aussi

leurs dons au temple de Jérusalem, chantaient des psaumes, et lisaient assidûment les livres saints. Ils étaient partagés en quatre ordres, avaient un premier noviciat d'un an, et un autre de deux ans à peu près, comme les disciples de Pythagore. Ceux qui étaient parvenus à l'ordre le plus élevé s'appelaient Cathares ou purs; et ce nom, que l'on retrouve plus tard chez les gnostiques, a servi de racine au mot allemand *ketzer*, hérétique. Les esséniens juifs ressemblaient en beaucoup de choses aux Rechabites du désert, à cette tribu arabe qui, après avoir, sous la conduite de Jethro, suivi les enfants d'Israël dans leur émigration à travers le désert, continua sa vie nomade au sud de la Palestine, et fut toujours traitée avec ménagement par les Juifs, quoiqu'elle restât étrangère à la révélation mosaïque. Jérémie lui-même ne craignit pas de les citer plus tard comme modèle aux Juifs, à cause de leur fidélité et de leur obéissance aux préceptes de leur fondateur. (*Jérémie*, XXXV.)

CHAPITRE XVII

Jésus menace les Juifs du jugement de Dieu, à cause du sang de Zacharie qu'ils ont versé.

« Comme tout le peuple était assemblé, il dit, entre « autres choses, ceci à ses disciples : Gardez-vous des faux « prophètes, qui viennent à vous sous l'extérieur de bre- « bis, mais qui à l'intérieur sont des loups ravisseurs. « Malheur à vous! docteurs de la loi et pharisiens hypo- « crites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes qu'ont

« tués vos pères, qui ornez les monuments des justes, et
« qui dites : Si nous avions vécu du temps de nos pères,
« nous n'aurions pris aucune part au sang des prophètes
« qu'ils ont versé. Ainsi, vous vous rendez témoignage à
« vous-mêmes que vous êtes les enfants de ceux qui ont
« tué les prophètes. Certainement vous louez et approuvez
« ce qu'ont fait vos pères. Ils ont tué les prophètes, et
« vous leur élevez des monuments. Oui, vous comblez la
« mesure de vos pères. Serpents, race de vipères, com-
« ment pourrez-vous échapper au feu de l'enfer? C'est
« pourquoi la sagesse de Dieu dit : Je vous enverrai des
« prophètes et des apôtres, des sages et des prédicateurs
« de la loi ; mais vous tuerez et crucifierez les uns; vous
« fouetterez dans vos synagogues et vous chasserez de
« ville en ville les autres, afin que tout le sang innocent
« qui a été repandu sur la terre depuis le commencement
« du monde, retombe sur vous et soit redemandé à cette
« race, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Za-
« charie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le
« temple et l'autel. En vérité, je vous le dis, tout cela
« sera redemandé à cette race. »

Ces paroles renferment contre Jérusalem une prophétie terrible, dont les rabbins nous donnent le sens. Une légende juive raconte que, lorsque le grand prêtre Zacharie, fils de Joiada, fut lapidé sous le roi Joas, il cria en mourant : « Le Seigneur le verra, le Seigneur se vengera. » Son sang alors, de même que celui d'Abel, cria vengeance au ciel. On le vit s'enfler et bouillir sur le seuil du temple, où il resta jusqu'à la première destruction de Jérusalem, lorsque neuf cent quarante mille hommes furent immolés par Nabuzardan, général de Nabuchodonosor. Puis, à

partir de ce moment, il disparut; car il était vengé. Ce meurtre était encore proverbial chez les Juifs quand on voulait parler d'un jugement terrible de Dieu. Or c'est un châtiment semblable dont le Sauveur, qui se donne lui-même pour la sagesse divine, menace les Juifs à cause du meurtre qu'ils vont bientôt commettre, sur le Messie d'abord, et plus tard sur ses disciples. Il leur annonce donc que le sang de ces justes ne cessera point de crier vengeance au ciel, jusqu'à ce que Jérusalem soit détruite de nouveau, et que ses habitants soient anéantis. Prophétie effroyable, mais dont la vérité a été scellée par le sang de un million cent mille Juifs, qui trouvèrent la mort sous les ruines de Jérusalem. Au reste le rapprochement entre le massacre des Juifs sous Nabuzardan et celui qui eut lieu sous Titus est si frappant que les rabbins eux-mêmes l'ont remarqué, comme on peut le voir dans le Zemach David, fol. XXVII, 1. L'évangéliste saint Matthieu rend plus claire encore la prophétie du Sauveur en ajoutant au nom de Zacharie ces paroles : « Le fils de Barachie, que vous avez « tué entre le temple et l'autel. » Et nous y trouvons la preuve manifeste qu'il n'a écrit son Évangile que quarante ans au plus tôt après la mort du Sauveur. C'est alors, en effet, que Zacharie, fils de Barachie, accusé d'intelligence avec les Romains, et traduit comme traître devant le conseil des Soixante-dix, assemblé à la hâte, fut traîné hors du tribunal par deux hommes du parti des zélotes qui demandaient sa mort, et massacré entre le temple et l'autel. Après quoi commencèrent bientôt les horreurs du siége de Jérusalem et l'accomplissement de la prophétie du Sauveur.

Les tombeaux dont il parle ici étaient sans doute ceux

qu'il avait rencontrés sur sa route en venant à Jérusalem : ceux de Josué et de Samuël, par exemple. Sur la montagne de Sion était le tombeau de David, avec ceux des autres rois qui avaient été enterrés dans la ville de Jérusalem. Le tombeau de David avait été pillé, d'abord par le roi Hyrcan, et dernièrement encore par Hérode l'Ancien. Celui de Salomon, au rapport de Dion Cassius (79, 14), s'écroula peu de temps avant le dernier siége de Jérusalem, ce qui fut regardé par les partisans de Barcocheba comme un sinistre présage. Il y avait encore sur le mont du Scandale, et du côté de Bethlehem, le tombeau de Zorobabel, celui de Josaphat, dans la vallée du même nom, et les tombeaux des rois, au nord de la ville, que l'on peut y voir encore aujourd'hui. Près du tombeau de David était celui de la prophétesse Hulda, qui avait donné son nom à la porte méridionale du temple. Il y avait aussi le mausolée de la reine Hélène d'Adiabène, la célèbre néophyte. Le tombeau de Zacharie le prophète, bâti dans le style grec, et tel qu'il existe encore aujourd'hui, fut élevé dans la vallée de Josaphat, au temps même où Jésus fit cette terrible prophétie.

CHAPITRE XVIII

L'Offrande de la pauvre veuve. Des monnaies juives.

« Jésus étant assis vis-à-vis du tronc, il prenait garde de « quelle manière le peuple y jetait de l'argent. » Les troncs placés dans le temple pour y recevoir les offrandes s'appelaient trompettes, à cause de leur forme. Il y en avait

treize, d'après le nombre des rideaux, des portes du temple, des lieux consacrés à la prière et des tables du sanctuaire. Chacun avait sa destination particulière. Il y avait aussi treize cassettes, que portaient les collecteurs de l'impôt du temple. L'un de ces troncs était destiné à recevoir l'impôt de l'année courante; le second était réservé pour les arrérages, et l'on jetait dans le troisième l'argent avec lequel on payait les colombes pour les sacrifices. C'étaient là les trois grandes boîtes que l'on ouvrait seulement aux trois grandes fêtes de l'année. Il y avait des troncs particuliers pour les autres oiseaux, pour le bois du temple, pour l'encens. Le septième était la cassette d'or, où l'on déposait les pièces d'or que l'on avait vouées à Dieu. Le huitième était consacré aux frais des sacrifices expiatoires, et le neuvième à la purification des souillures légales et involontaires. Le dixième était pour les femmes qui étaient en couches ou qui avaient un flux de sang. Puis il y avait la boîte des Nazaréens, celle des lépreux et celle des dons volontaires pour les holocaustes. Outre cela, chacun, selon l'inspiration de sa conscience, pouvait appliquer son aumône à quelque but particulier, et donner de l'argent pour acheter les victimes de chaque jour, pour les libations, le sel, les pains, les habits des prêtres, en un mot pour tout ce qui servait au culte. On pouvait même donner en nature l'encens et le bois pour les holocaustes. Une inscription indiquait la destination spéciale de chacune de ces boîtes; chacune aussi portait son numéro, en grec et en hébreux. Les dix dernières étaient ouvertes tous les mois, de même que celle où l'on déposait les vases d'airain que l'on offrait au temple. On en tirait le *corban*, et on l'employait au service de la maison du Seigneur. Toutes ces

boîtes étaient dans le portique des femmes, où il y avait d'ailleurs, comme nous l'avons vu plus haut, des siéges pour ceux qui voulaient s'asseoir.

C'est là que Notre-Seigneur s'assit, vis-à-vis du trésor. « Or plusieurs riches jetèrent de grosses pièces d'argent « dans la cassette. Comme il regardait, il vit aussi une « pauvre veuve qui y mit seulement deux petites pièces, « c'est-à-dire un denier. Il appela ses disciples, et leur « dit : En vérité, je vous le dis, cette pauvre veuve a mis « plus que tous les autres avant elle; car ceux-ci ont con- « tribué dans leur abondance aux sacrifices offerts à Dieu; « mais elle, qui est dans le besoin, a donné tout ce qu'elle « avait. » Cette pauvre veuve avait mis dans la boîte deux *lepton*, et l'on ne pouvait mettre moins dans le tronc des offrandes. L'écu juif s'appelait *stater*, *seckel* ou *selaa*; il valait quatre drachmes ou deniers. Un denier était le prix ordinaire d'une journée de travail, et contenait six mea, douze pondion, vingt-quatre as, quarante-huit musmes, quatre-vingt-seize quadrants et cent quatre-vingt-douze pruta. Ces noms indiquent qu'il y avait en Palestine des monnaies juives, grecques et romaines, suivant le mélange des diverses populations.

Lorsque l'on considère les données éparses çà et là dans les Évangiles, on ne peut s'empêcher d'admirer l'exactitude minutieuse des évangélistes en tout ce qui concerne les monnaies : et c'est encore une preuve manifeste que ces livres divins ont été écrits lorsque le peuple juif jouissait encore de sa nationalité, mais était sur le point de la perdre, et qu'ils ont eu pour auteurs des hommes qui ont vécu au milieu de ces rapports et de ces circonstances. Les impôts les plus anciens, ceux qui existaient

avant la domination des Romains, sont évalués d'après la monnaie grecque, comme, par exemple, l'impôt du temple. C'était sur le pied de cette monnaie que l'on payait les offrandes. Mais dans le commerce journalier on comptait d'après la monnaie romaine, par as et deniers. Il en était de même pour les impôts les plus récents. Les rabbins racontent qu'une femme voulant une fois offrir au Seigneur une poignée de farine, le grand prêtre la repoussa en lui disant que son offrande n'avait aucune valeur. Mais Dieu lui apprit dans un songe qu'il ne devait pas refuser ce don, quelque petit qu'il fût, parce que cette femme, en le lui offrant, lui avait donné toute son âme. C'était aussi ce que Notre-Seigneur voulait faire comprendre à ses apôtres en cette circonstance. Celui qui donne un quadrant aux pauvres, disaient les Juifs, prolonge sa vie, et Dieu lui donne en retour la vie éternelle.

CHAPITRE XIX

Les Dons faits à la maison du Seigneur.

« Comme quelques-uns parlaient du temple, de ses « belles pierres et des dons qui l'ornaient, Jésus dit : Il « viendra des jours où, de tout ce que vous voyez ici, il « ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit détruite. « Voici que votre maison va être saccagée; car je vous le « dis : Vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que « vienne le temps où vous crierez : Béni soit celui qui « vient au nom du Seigneur. » Les assistants, à l'occasion de l'offrande de la pauvre veuve, faisaient remar-

quer à Notre-Seigneur les dons précieux qui étaient exposés dans le trésor; car Jérusalem était sous ce rapport pour les Juifs ce que Delphes était pour les païens. C'était dans la salle des offrandes ou dans le sanctuaire que l'on conservait les armes des héros et les présents qui avaient été envoyés au temple des contrées les plus éloignées. Déjà, au temps du premier temple, on y avait suspendu les offrandes des douze tribus d'Israël, puis les armes de David et l'épée de Goliath, avec laquelle il avait coupé la tête de ce géant. Dans le second temple, construit par Esdras, étaient les dons précieux que le roi Ptolémée Philadelphe avait envoyés d'Égypte en retour des livres saints qu'on lui avait offerts. Ces dons consistaient en des vases de toutes sortes, ciselés avec un goût exquis, et dont l'historien Josèphe fait le dénombrement. On y voyait encore la couronne d'or que le général romain Sosius avait donnée tout dernièrement au temple, pour remercier Dieu de la prise de Jérusalem. Il y avait aussi suspendue à la porte du sanctuaire une vigne, donnée par Hérode le Grand, dont les branches et les feuilles étaient d'or, tandis que les grappes, longues d'une coudée, étaient de pierres précieuses. De nouvelles grappes et de nouvelles branches y avaient été ajoutées plus tard; de sorte qu'avec le cours du temps elle était devenue tellement pesante que, selon l'expression hyperbolique des rabbins, trois cents personnes auraient eu de la peine à la remuer.

Là étaient encore exposés les vases sacrés donnés par l'empereur Auguste lui-même; les présents apportés récemment par les députés du roi Abgar, ceux qu'envoyèrent plus tard le chambellan de la reine Candace et Hélène d'Adiabène. Là était aussi la chaîne d'or que le roi Agrippa

consacra au Seigneur après sa délivrance sous l'empereur Claude. Elle était aussi pesante que la chaîne de fer avec laquelle l'empereur Caligula l'avait tenu enchaîné à un légionnaire. C'est de toutes ces magnificences et de toutes ces richesses que le Sauveur annonce la ruine prochaine. « Là-dessus Jésus sortit du temple. Ses disciples vinrent à « lui pour lui montrer les bâtiments du temple. L'un d'eux « lui dit : Maître, regardez quelles pierres et quelle struc- « ture. Mais Jésus lui répondit : Vois-tu ces grands bâti- « ments? Eh bien! je vous le dis, il ne restera pas une « seule pierre qui ne soit détruite. » Celui qui n'a pas vu le temple d'Hérode, dit le Talmud, n'a jamais rien vu de magnifique. En effet, rien ne surpassait la beauté de cet édifice. Le sanctuaire élevait dans les airs ses masses colossales. Les murs étaient de marbre blanc, vert ou nuancé, et les pierres étaient si bien ajustées les unes aux autres, qu'elles ressemblaient aux vagues de la mer, ce que plus tard l'empereur Justinien imita dans la construction de l'église Sainte-Sophie. Déjà le premier temple présentait comme une surface de cristal; si bien que la reine de Saba, au rapport des rabbins, releva sa robe lorsqu'elle y entra pour la première fois, croyant que c'était de l'eau qu'il fallait passer à gué.

La description que l'historien Josèphe nous fait du temple d'Hérode justifie merveilleusement l'étonnement et l'admiration des apôtres. Il nous dit, en effet, que les pierres employées à sa construction avaient jusqu'à quarante-cinq coudées de long, cinq de haut et six d'épaisseur; de sorte qu'elles rappelaient les ouvrages cyclopéens de l'antiquité, tels qu'ils nous apparaissent encore dans les ruines de Persépolis et de Balbeck, ainsi que dans les

temples égyptiens de la dix-huitième dynastie et dans les temples grecs du temps de Périclès. L'édifice était revêtu de lames d'or; et lorsque le soleil frappait dessus on eût dit un incendie qui éblouissait les yeux. Hérode voulait encore couvrir d'or les murs intérieurs; mais les rabbins le prièrent de ne pas en cacher la magnificence sous un éclat emprunté. On ne pouvait comparer le nouveau temple qu'avec le premier. L'architecte qui l'avait construit s'appelait Bava, fils de Buta. Si la sculpture, la peinture et les autres arts ne prirent pas dans la Palestine un essor égal à celui de l'architecture, c'est que le législateur des Juifs, connaissant leur penchant pour l'idolâtrie, leur avait interdit toutes sortes d'images. Et ils poussaient si loin le scrupule sous ce rapport que Gamaliel les scandalisa lorsqu'il voulut faire graver une figure sur son cachet. Mais l'antiquité apercevait, comme nous l'indique le langage lui-même, une certaine affinité entre ces trois idées, *imago*, *magia* et *magnes*.

Jésus sortit donc du temple pour n'y plus rentrer. Et comme c'était déjà le soir, il se retira avec ses disciples sur le mont des Oliviers, pour y passer la nuit en prières. En maudissant le temple, et en prédisant sa ruine prochaine, il disait assez que la majesté divine ne voulait plus habiter dans cette maison. Le jour suivant, ou le mercredi, il ne vint point à Jérusalem; mais il resta à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, ou plutôt dans la léproserie de Simon. Là il n'avait point à craindre que les Juifs vinssent l'y chercher; car ils évitaient avec le plus grand soin les lieux où il y avait des lépreux, de peur de contracter quelque souillure légale. Il y avait autrefois partout des léproseries, mais surtout en Orient.

CHAPITRE XX

Prédiction de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde.

« Et comme il était assis sur le mont des Oliviers, vis-« à-vis du temple, ses disciples, à savoir : Pierre, Jac-« ques, Jean et André, lui demandèrent encore en « particulier : Maître, dites-nous donc quand ces choses « arriveront, et quel sera le signe qui annoncera leur « accomplissement? Quel sera le signe de votre arrivée « et de la fin du monde? » Jésus jeta les yeux alors du côté de Sion et du mont Moria, sur lequel était bâti le temple, dont la porte orientale était précisément en face de lui ; car du côté de l'orient les murs du temple étaient plus bas, parce que le prêtre qui offrait le sacrifice de la vache rouge immolait et brûlait celle-ci sur le sommet du mont des Oliviers, et devait pendant ce temps-là regarder la porte du temple et le sanctuaire, ce qui n'était pas sans une signification prophétique. D'après le témoignage de la Mischna et du rabbin Abraham Sachut, la cendre de la première vache dura depuis Moïse jusqu'à Esdras, qui brûla la seconde. Puis, le nombre des souillures légales venant à augmenter, Siméon le Juste en brûla déjà deux à lui seul, ainsi que Jean, père de Mathias. Élionée en brûla une, Hanamel aussi, et enfin Ismaël, qui venait d'être déposé du souverain pontificat et avec qui s'éteignit toute la splendeur du sacerdoce. La légende juive rapporte que la dixième vache sera brûlée aux jours du Messie; et ceci s'est accompli d'une manière spirituelle sur le mont des Oliviers dans la personne du

Sauveur, lorsqu'il s'offrit comme victime à la justice de Dieu, son Père.

Jésus était donc assis sur le sommet de cette montagne, comme un autre grand prêtre; et c'est là ce que veut nous faire entendre l'évangéliste saint Marc lorsqu'il nous dit qu'il était assis en face du temple. A côté de lui s'élevait le mont du Scandale, la pointe méridionale du mont des Oliviers, où Salomon après sa chute avait consacré des bosquets et des statues à l'Astarté des Sidoniens, au Chamos des Moabites et au Moloch des Ammonites. Au fond de l'horizon s'élevait la fumée de l'étang de Sodome. Devant lui était la vallée des Morts, et au couchant les trois collines sur lesquelles était bâtie Jérusalem, à savoir : Moria, la montagne sacerdotale, Sion, la montagne royale, avec les palais du roi et les tombeaux des princes depuis David jusqu'au temps des Machabées, et enfin Acre, la montagne du peuple. C'étaient ces collines qui, avec celles des Oliviers, de Bezetha, d'Ophel et de Golgotha, avaient donné à Jérusalem le nom de la ville aux sept collines. Mais en face de ces hauteurs s'élevaient sept autres montagnes, sur lesquelles les Chananéens avaient autrefois élevé des autels et sacrifié aux idoles. C'était le mont Casius au sud-ouest, puis le Carmel, l'Ebal, le Garizim, le Thabor, le Liban, l'Hermon, où, d'après la légende, les anges avaient été précipités après leur chute; puis au sud le Nebo, avec toute la chaîne des monts Abarim, où, d'après une autre légende, l'archange saint Michel lutta avec Satan au sujet du corps de Moïse. C'est sur cette même montagne probablement que le démon tenta le Sauveur, et lui montra la Palestine et les contrées voisines.

Au milieu de toutes ces hauteurs, profanées autrefois par le culte des idoles, s'élevait le mont Moria, où, d'après une tradition populaire, Caïn et Abel, et plus tard Noé avaient dressé des autels au Seigneur, et où Abraham avait été sur le point de lui immoler son fils. C'était le mont sacré des Hébreux, le lieu où le Très-Haut avait placé son trône, et dont il avait fait l'escabeau de ses pieds. Mais le temple où Dieu, pendant mille ans, avait daigné habiter visiblement dans le tabernacle, avait été profané par cette race adultère, qui s'était souillée du sang des prophètes. Aussi ce n'est point sur le mont Moria, mais sur le Golgotha, la plus petite de toutes les collines de Jérusalem, que Dieu plaça le siége du nouveau culte qu'il allait fonder. C'est sur le Golgotha que s'accomplit le sacrifice de la nouvelle alliance, et que fut élevé le temple du corps sacré de Jésus-Christ, qui, démoli par les Juifs, fut reconstruit trois jours après par l'Esprit-Saint. Quant au mont Moria, qui portait la maison du Seigneur, il devait être bientôt détruit de fond en comble, et livré aux païens. En effet, semblable au Capitole, il disparut dans la grande ruine de Jérusalem, et remplit la vallée de Tiropéon, pour servir enfin de temple aux musulmans. Le Sauveur, embrassant dans sa pensée et la gloire du passé, et les souffrances du présent, et les calamités que l'avenir réservait à Jérusalem, s'écria pénétré d'une douleur profonde : « Jérusalem, Jérusalem, « qui lapides ceux qui ont été envoyés pour ton salut! oh « si tu avais connu les jours de ta visite! Combien de « fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une « poule ramasse ses petits sous ses ailes! mais tu ne l'as « pas voulu. » Isaïe avait dit : « Le Seigneur des armées

« protégera Jérusalem comme les oiseaux font avec leurs « ailes : il la protégera, la délivrera; il l'entourera et la « gardera. » (Ch. XXXI, v. 5.) Notre-Seigneur, en appliquant ce texte à sa personne, se donnait par là comme Dieu lui-même.

Puis il dit à ses disciples : « Il viendra des jours où « vous désirerez ardemment de voir le Fils de l'homme, « ne fût-ce que pour un jour, et vous ne le verrez point. « Mais prenez garde que quelqu'un ne vous séduise; car « beaucoup de faux prophètes paraîtront en mon nom, et « diront : Je suis le Christ; le temps est accompli; et ils « séduiront la multitude. Ils feront de grands signes, et « des miraclees, de manière à séduire les élus eux- « mêmes, si cela était possible. Si donc ils vous disent : « Voici le Christ, ne le croyez point. Ou s'ils vous disent : « Le Christ est là dans le désert, ne sortez point, et ne « courez point après eux. Ou s'ils vous disent : Il reste « caché, tenez-vous sur vos gardes; car je vous ai pré- « dit toutes ces choses. Lorsque vous entendrez parler « de bruits de guerres et de révoltes, ne vous troublez « point; car il faut que ces choses arrivent; mais ce ne « sera pas encore la fin. On verra s'élever alors peuple « contre peuple, royaume contre royaume : il y aura çà « et là de violents tremblements de terre, des pestes, des « famines et des troubles, des épouvantes et de grands « signes au ciel; mais tout cela n'est encore que le com- « mencement des douleurs. Ne pensez pas que je sois « venu pour apporter la paix dans le monde. Non, je « vous le dis, mais plutôt la division et le glaive. Car « désormais, s'il y a cinq personnes dans une maison, il « y en aura trois contre deux, et deux contre trois. Il y

« en aura beaucoup alors qui se scandaliseront, se trahi-
« ront et se haïront mutuellement. Le père se lèvera
« contre son fils, et le fils contre son père; la mère contre
« la fille, et la fille contre sa mère; la belle-mère contre
« sa bru, et la bru contre sa belle-mère; et les ennemis
« de l'homme seront ceux-là même qui vivent dans sa
« propre maison. Le frère livrera son frère à la mort, et
« le père son fils. Les enfants s'élèveront contre leurs
« parents, et les mettront à mort.

« Je suis venu apporter le feu sur la terre: et combien
« je désirerais qu'il brûlât déjà! Mais j'ai encore un bap-
« tême dont je dois être baptisé; et combien il me tarde
« qu'il soit accompli! Le Fils de l'homme doit encore
« souffrir beaucoup auparavant, et être rejeté par cette
« génération. Or, lorsque vous verrez dans le lieu saint
« l'abomination et la désolation dont parlait le prophète
« Daniel, lorsque vous verrez Jérusalem entourée d'une
« armée, sachez alors que sa destruction est proche. Que
« celui qui est en Judée fuie alors sur les montagnes; que
« celui qui est au milieu de la ville se hâte d'en sortir. Que
« celui qui est dans la campagne ne rentre pas dans la
« ville; et que celui qui est sur le toit ne descende point
« dans sa maison, et n'y rentre plus pour y chercher
« quelque chose. Que celui qui sera aux champs ne re-
« tourne pas non plus pour prendre son vêtement. Pen-
« sez à la femme de Lot. Car ce sera alors les jours de la
« vengeance, où tout ce qui est écrit sera accompli. Mais
« malheur aux femmes enceintes et aux nourrices dans
« ces jours-là! Priez que votre fuite ne tombe point en
« hiver, ni au jour du sabbat. Car il y aura alors de
« telles tribulations, qu'il n'y en a point eu de pareilles

« depuis le commencement de la création du monde jus-
« que aujourd'hui, et qu'il n'y en aura plus dans la suite.
« Des calamités sans nom tomberont sur la terre, et un
« jugement terrible s'accomplira sur ce peuple. Les uns
« tomberont par le tranchant du glaive, les autres seront
« emmenés comme esclaves parmi tous les peuples, et
« Jérusalem sera foulée aux pieds par les païens, jusqu'à
« ce que le temps des païens soit aussi accompli. Soyez
« sur vos gardes, car, encore, avant tout cela, ils met-
« tront la main sur vous, et vous persécuteront. Pour
« vous tourmenter, on vous fera comparaître devant les
« tribunaux; on vous fouettera dans les synagogues, on
« vous jettera en prison, on vous traînera à cause de
« moi devant les gouverneurs et les rois pour que vous
« rendiez témoignage à mon nom. On vous tuera; et
« vous serez en haine à tous les peuples à cause de moi.
« Vous serez livrés par vos parents et vos frères, par vos
« alliés et vos amis, et beaucoup d'entre vous seront mis
« à mort. Et comme l'iniquité abondera partout, la charité
« se refroidira chez plusieurs : mais celui-là sera sauvé
« qui persévèrera jusqu'à la fin.

« Prenez donc garde, veillez et priez, afin que vous
« soyez jugés dignes d'échapper à tout ce qui arrivera,
« et de paraître en présence du Fils de l'homme; car
« vous ne savez pas quand ce temps viendra. Prenez du
« figuier une image, considérez-le, lui et tous les arbres.
« Quand ses branches commencent à devenir tendres, et
« que ses feuilles poussent, vous jugez que l'été est
« proche. Ainsi, lorsque vous voyez arriver toutes ces
« choses, sachez que le royaume de Dieu est à la porte.
« En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera

« pas jusqu'à ce que tout ceci arrive. Le ciel et la terre « passeront, mais mes paroles ne passeront point. Ses dis- « ciples l'interrogèrent alors, et lui dirent : Seigneur, où « tout cela arrivera-t-il? Il leur répondit : Où est le cadavre, « là se rassemblent les aigles. Lorsque tout ceci s'accom- « plira, regardez et levez vos têtes; car votre délivrance « est proche. Mais après la désolation de ces jours, l'évan- « gile du royaume doit encore être annoncé comme témoi- « gnage dans tout l'univers à tous les peuples; c'est seu- « lement après cela que la fin viendra.

« Il y aura ensuite des signes au soleil, à la lune et « aux étoiles. Le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera « plus sa lumière. Les étoiles tomberont du ciel, et les « vertus des cieux seront ébranlées. Tous les peuples de « la terre se précipiteront d'effroi les uns sur les autres, « en entendant le mugissement de la mer et des vagues. « Les hommes sècheront d'effroi et d'angoisse dans l'at- « tente des choses qui doivent fondre sur le monde entier; « puis le signe du Fils de l'homme paraîtra au ciel; toutes « les races de la terre se lamenteront alors, et verront le « Fils de l'homme venir sur les nuages du ciel dans une « grande puissance et une grande majesté. Il enverra ses « anges avec des trompettes et un grand bruit; et ils ras- « sembleront ses élus des quatre vents, du bout de la « terre jusqu'au bout du ciel. Mais personne ne sait ni ce « jour ni cette heure; personne, ni les anges du ciel ni « le Fils, mais le Père tout seul. Car de même que l'éclair « qui brille illumine subitement tout ce qui est au ciel, et « partant de l'orient resplendit jusqu'au couchant, ainsi « en sera-t-il de la venue du Fils de l'homme.

« Lorsque le Fils de l'homme se manifestera, il arrivera

« en ce jour comme il arrivera aux jours de Noé avant le « déluge : on mangeait et buvait, on se mariait jusqu'au « jour où Noé est entré dans l'arche; alors le déluge est « venu et les a tous enlevés. Il arrivera comme il est « arrivé au temps de Lot : on mangeait et buvait, on « achetait et vendait, on plantait, on bâtissait jusqu'au « jour où Lot sortit de Sodome; alors le feu et le soufre « et le vent du ciel les anéantirent tous. Prenez garde « que vos cœurs ne soient appesantis par la gourmandise, « l'ivrognerie et les soins pour la nourriture, afin que ce « jour ne tombe pas sur vous à l'improviste; car il viendra « comme un piége sur tous ceux qui habitent l'univers en- « tier : et comme je vous trouverai, je vous dirigerai. » Ces dernières paroles ne se trouvent point dans les Évangiles, mais saint Justin, dans son Dialogue contre Tryphon, les rapporte comme étant de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elles expriment la même idée que ces autres paroles : « L'arbre reste où il tombe. » C'est dans le même sens que Dieu dit dans Ézéchiel (ch. VII, v. 3) : « Je te jugerai « selon tes voies. « » Je vous le dis, dans cette nuit, de « deux qui seront couchés dans le même lit, l'un sera « pris, et l'autre rejeté. De deux servantes qui broient le « blé avec le même moulin, l'une sera prise, et l'autre « repoussée. De deux qui seront ensemble aux champs, « l'un sera pris, et l'autre rejeté. Et si le Seigneur n'abré- « geait ces jours, aucun homme ne serait sauvé; mais ces « jours seront abrégés à cause des élus. »

Les Juifs, soit avant Jésus-Christ, soit depuis, ont toujours réuni dans la même idée le nom du Messie et le jugement du monde. Il n'est donc pas étonnant que les apôtres aient demandé à Notre-Seigneur si le dernier jour

était déjà proche. Ce pressentiment était juste au fond dans un certain sens; car un grand jour du monde, une année de Dieu venait de s'écouler; c'est pour cela que les hommes à cette époque ressentaient des angoisses semblables à celles que nous retrouvons à la fin de l'an 1000 parmi les nations de l'Europe. Lorsque sous Titus, qui avait détruit Jérusalem, une éruption épouvantable du Vésuve sembla menacer Rome du même sort qui avait frappé Babylone et Sion, Pline le Jeune donna à cette nuit terrible, où son oncle trouva la mort, le nom de *novissima nox*. « Un grand nombre, dit-il, levaient les mains « vers les dieux, d'autres prétendaient au contraire qu'il « n'y avait plus de dieux, et que c'était la dernière nuit « pour le monde. Plusieurs, saisis d'une véritable folie, « trompaient les autres et se trompaient eux-mêmes sur « leur propre malheur par des prophéties effroyables. « Pour moi, je puis dire que, dans ce grand danger, il « ne m'est pas échappé un seul soupir, un seul cri « indigne d'un homme; car je trouvais une triste, mais « grande consolation, dans cette pensée que je péris« sais avec le monde, et que le monde périssait avec « moi. »

Dion Cassius, dans sa Vie de Titus, confirme la prophétie de la fin prochaine du monde qui préoccupait tous les esprits, lorsque d'affreux tremblements de terre se firent sentir en diverses contrées, qu'une peste effroyable visita le genre humain, et que les villes d'Herculanum et de Pompéi éprouvèrent, au milieu du tonnerre et des éclairs, le sort de Sodome et de Gomorrhe. Et c'est encore aujourd'hui la coutume de désigner la fin des temps sous le nom du dernier jour. Mais le dernier jugement allait bien-

tôt s'accomplir dans la personne du Christ, représentant de l'humanité, et ensuite sur la ville de Jérusalem. La colère divine allait tomber sur cette ville infidèle, comme au temps de Noé et de Lot. De même qu'alors toute la terre fut submergée, et que plus tard le pays de Sodome et de Gomorrhe disparut dans un lac de feu, ainsi Jérusalem allait être bientôt comme submergée dans le sang de ses enfants et consumée par le feu de la colère divine. Déjà Daniel, contemplant la ruine de Jérusalem, avait décrit en même temps la ruine du monde. Aussi tous étaient pénétrés de cette idée que la ruine de Sion était le symbole de la fin des temps.

CHAPITRE XXI

Le Christ dans la maison de Simon à Béthanie. 12 nisan ou 13 avril.

Les deux jours suivants, mercredi et jeudi, Jésus ne retourna plus à Jérusalem, comme nous l'avons déjà dit plus haut, mais il resta caché avec ses disciples dans la léproserie de Simon à Béthanie, où personne ne soupçonnait sa présence. Les Juifs, d'ailleurs, évitaient avec soin les demeures des lépreux. Ces maisons avaient des signes particuliers qui servaient à les faire reconnaître. Elles étaient probablement peintes comme les pierres salpêtrées. Ainsi, le Sauveur était devenu pour nous comme un lépreux, selon la prophétie d'Isaïe, ch. LIII. Aussi, pendant tout le moyen âge, la lèpre était considérée comme une maladie sainte, et l'on appelait ceux qui en étaient frappés « les

« bonnes gens, les malades ou les chers pauvres du bon « Dieu. » On les regardait comme des victimes associées d'une manière toute spéciale aux souffrances du Sauveur pour les péchés des autres hommes.

Les habitants de Béthanie étaient restés fidèles à Jésus. Malgré l'ordre du grand conseil de dénoncer le lieu de sa demeure et de le livrer, ils ne craignirent pas, surtout depuis la résurrection de Lazare, de montrer leur attachement pour lui. C'est pour cela qu'il chercha chez eux un asile dans ses derniers jours. Mais peu de temps après, trois ans avant la ruine de Jérusalem, ils montrèrent d'une manière bien plus éclatante encore leur dévouement au Christ et à son Église. En effet, Béthanie, de même que Magdala et Capharsichin, la patrie des enfants du tonnerre, furent réduites en cendres par les Juifs, parce que, dit le Talmud, elles s'étaient élevées au-dessus de la loi et des paroles des docteurs. C'est alors que furent détruits et la maison de Lazare, et la léproserie de Simon, et tous les autres lieux consacrés par la présence du divin Sauveur; de sorte que saint Jean, au chap. XI de son Évangile, fait mention de Béthanie comme n'existant plus. C'est à peu près là tout ce que nous savons de ce village, où le Christ passa les derniers jours de sa vie. Ce lieu s'appelle aujourd'hui Lazara chez les musulmans. Ce n'est plus au reste qu'un misérable village en ruines, composé d'une vingtaine de maisons.

Cependant Jésus ne resta pas inactif dans cette demeure de la misère; et des enseignements pleins d'onction sortirent de ses lèvres divines. Il prit occasion du lieu où il était pour recommander à ses disciples les œuvres de miséricorde; et, rattachant ses leçons à la prophétie qu'il

leur avait faite la veille, il leur dit : « Lorsque le Fils
« de l'homme viendra dans la gloire de son Père, et tous
« les anges avec lui, il s'assiéra sur le trône de sa ma-
« jesté, et rendra à chacun selon ses œuvres. Tous les
« peuples seront assemblés devant lui, et il les séparera
« les uns des autres comme un berger sépare les brebis
« des boucs. Il placera les brebis à sa droite, les boucs à
« sa gauche ; puis à ceux qui sont à sa droite le Roi dira :
« Venez, les bénis de mon Père, et entrez en possession
« du royaume qui vous est préparé depuis le commen-
« cement du monde. Car j'avais faim, et vous m'avez
« donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à
« boire ; j'étais étranger, et vous m'avez logé ; j'étais nu,
« et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez
« visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi. Ces
« justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que, vous
« voyant avoir faim, nous vous avons nourri, ou que,
« vous voyant avoir soif, nous vous avons donné à boire?
« Quand vous avons-nous vu comme étranger, et accueilli?
« Quand est-ce que, vous voyant nu ou malade, ou en
« prison, nous vous avons vêtu ou assisté? Là-dessus le
« Roi leur répondra : En vérité, je vous le dis, toutes
« les fois que vous l'avait fait à l'un des plus petits
« d'entre mes frères, vous me l'avez fait à moi. Alors à
« ceux qui seront à sa gauche il dira : Retirez-vous de
« moi, maudits, et allez au feu éternel préparé pour
« le diable et ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne
« m'avez point donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne
« m'avez point donné à boire ; j'étais étranger, et vous
« ne m'avez point recueilli ; nu, et vous ne m'avez point
« vêtu ; malade et en prison, et vous ne m'avez point

« visité. Alors eux aussi lui diront : Seigneur, quand « est-ce que nous vous avons vu ayant faim, ou soif, ou « étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et que « nous ne vous avons point assisté? Mais il leur répondra : « En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez « point fait à l'un de ces plus petits, à moi non plus vous « ne l'avez point fait. Et ceux-ci s'en iront à l'éternel sup- « plice, et les justes dans la vie éternelle. »

Dans ces jours où Jésus allait être victime de la plus insigne trahison, il recommande encore une fois à ses disciples la vigilance. « Tenez-vous sur vos gardes, leur « dit-il; veillez et priez; car vous ne savez pas quand le « temps est venu, et à quelle heure le maître paraît. Le « jour du Seigneur vient comme un voleur. Considérez « que, si le maître de la maison savait à quelle heure le « voleur doit venir, il veillerait, et ne le laisserait point « pénétrer dans sa maison. Soyez donc prêts aussi, vous; « car le Fils de l'homme vient à l'heure où vous ne le « pensez pas. Il en est comme d'un homme qui, voya- « geant et quittant sa maison, a confié l'administration « de ses biens à ses serviteurs, distribué à chacun son « office, et recommandé au portier de veiller. Quel est « le serviteur fidèle et habile que le maître a placé au- « dessus des autres pour leur donner la nourriture en « temps convenable? Heureux le serviteur que son maître, « quand il vient, trouve agissant ainsi. En vérité, je vous « le dis, il lui confiera tous ses biens. Mais si ce mauvais « serviteur dit en son cœur : Mon maître tarde à venir; « et s'il commence à frapper les autres serviteurs et « les servantes, et à manger et boire avec des buveurs « jusqu'à s'enivrer, le maître de ce serviteur viendra

« un jour où il ne l'attend pas, et à une heure où il ne « sait pas qu'il doit venir. Puis il le coupera par mor- « ceaux, et le placera avec les hypocrites et les hommes « infidèles là où il y a des hurlements et des grincements « de dents.

« Le serviteur qui sait la volonté de son maître, et ne « se tient pas prêt à l'accomplir, recevra un grand « nombre de coups comme châtiment. Mais celui qui, ne « la connaissant pas, fait des choses qui méritent d'être « punies, aura moins à souffrir. On demandera beaucoup « de celui à qui on a beaucoup donné; et l'on exigera « beaucoup de celui à qui l'on a confié beaucoup. Soyez « donc vigilants, car vous ne savez pas quand le maître « vient; si c'est le soir ou à minuit, ou au chant du coq, « ou le matin; afin que, s'il vient sans être attendu, il « ne vous trouve pas en déroute. Ceignez vos reins, et « tenez des lampes allumées dans vos mains. » Notre-Seigneur fait ici allusion à ce qui devait se faire le lendemain, où chaque père de famille se ceignait les reins, et, prenant une lampe, visitait avec soin pendant la nuit tous les coins de la maison, afin de n'y rien laisser qui eût subi la moindre fermentation. Il faisait encore allusion à une autre coutume qui se pratiquait dans le temple pendant la nuit. En effet, le capitaine du temple faisait sa ronde, parcourait toutes les salles et les portiques, précédé d'un homme qui portait un flambeau devant lui. Il saluait les gardiens en leur disant : « La paix soit avec toi. » Ou, s'il les trouvait endormis, il les frappait de son bâton pour les éveiller.

Notre-Seigneur continua en ces termes : « Soyez sem- « blables à des hommes qui attendent que leur maître

« revienne des noces, afin que, s'il vient et frappe à la « porte, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux les serviteurs « qu'il trouve veillant quand il arrive. En vérité, je vous « le dis, il mettra sa ceinture, les fera asseoir à table et « les servira. Et s'il vient à la seconde ou à la troisième « veille de la nuit, et les trouve ainsi, ces serviteurs sont « bien heureux. Mais si le maître de la maison, une fois « entré, ferme les portes, plusieurs alors resteront de- « hors, et frapperont à la porte en criant : Maître, ouvrez- « nous. Mais il leur répondra en disant : Je ne sais d'où « vous êtes. Ils lui diront alors en ce jour : N'avons-nous « pas mangé et bu en votre présence, et n'avez-vous pas « enseigné dans nos rues? N'avons-nous pas prophétisé « en votre nom, chassé les démons et fait beaucoup de « miracles en votre nom? Mais moi je leur dirai alors : « Je ne sais d'où vous êtes, et je ne vous ai jamais connus; « retirez-vous tous de moi, méchants que vous êtes. Il y « aura alors des hurlements et des grincements de dents, « quand ils verront Abraham, Isaac et Jacob et tous les « prophètes dans le royaume de Dieu, et qu'ils en seront « rejetés eux-mêmes. Oui, il en viendra de l'orient et de « l'occident, qui s'assiéront à table dans le royaume de « Dieu. C'est alors que les derniers seront les premiers, « et les premiers seront les derniers. »

« Pierre lui dit alors : Maître, dites-vous seulement « cette parabole pour nous, ou pour tous? Jésus lui répon- « dit : Ce que je vous dis, je le dis à tous : soyez sur vos « gardes. » Soyez vigilants, disait hier Notre-Seigneur à ses disciples sur le mont des Oliviers. Soyez vigilants, leur dit-il encore aujourd'hui, et leur répètera-t-il demain en montant pour la dernière fois sur cette montagne.

C'est là le dernier avertissement qu'il leur donna, et qu'il nous donne à tous en leur personne : tant il est vrai que la vigilance est le moyen principal de se préserver des piéges de l'ennemi. L'homme dont il est question dans la parabole, qui doit faire un long voyage et revenir ensuite, c'est Jésus-Christ lui-même ; les serviteurs auxquels il confie l'administration de sa maison, ce sont ses apôtres : Pierre est le portier. Le voleur qui menace de pénétrer pendant la nuit dans la maison, c'est Judas. Il est en même temps le serviteur impitoyable qui maltraite et disperse ses compagnons, et qui doit ensuite avoir sa place parmi les hypocrites et les hommes infidèles. Tels sont les enseignements et les prophéties que Notre-Seigneur prononça deux jours avant sa mort dans la maison de Simon de Béthanie.

CHAPITRE XXII

Troisième assemblée du grand conseil contre Jésus-Christ. 13 nisan, 14 avril.

« Après que Jésus eut achevé tous ces discours, pen-
« dant qu'il demeurait encore dans la maison de Simon
« de Béthanie, il dit à ses disciples : Vous savez que
« c'est après-demain la Pâque, et le Fils de l'homme va
« être livré pour être crucifié. Deux jours avant la Pâque,
« ou la fête des pains azymes, les princes des prêtres, les
« docteurs de la loi et les anciens du peuple se réunirent
« dans le palais du grand prêtre, nommé Caïphe, et dé-
« libérèrent comment ils pourraient se saisir de Jésus par

« ruse, et le faire mourir. Car ils disaient : Que ce ne « soit pas seulement le jour de la fête, de peur que peut-« être il ne s'élève quelque tumulte dans le peuple. » C'était la troisième réunion du grand conseil des Juifs contre le Christ. La première avait eu lieu lorsque, par suite de la guérison du paralytique et des autres miracles de Jésus, on avait lancé l'interdit contre les partisans du Messie, c'est-à-dire le 28 mars de l'an 781. Le sanhédrin s'était réuni pour la seconde fois le lendemain de la résurrection de Lazare, et avait excommunié alors Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. C'était le 7 mars 782. Il se réunit enfin pour la troisième fois deux jours avant la Pâque, c'est-à-dire le jeudi. C'était au reste le lundi et le jeudi qu'il avait coutume de s'assembler.

Le grand conseil ou le sanhédrin était composé de trois chambres, à peu près comme les cours de justice chez nous : celle des scribes ou docteurs de la loi; celle des prêtres, qui s'appelaient grands prêtres ou archiprêtres, et celle des anciens. Ces trois chambres étaient présidées par le Nasi, l'Ab Bethdin et le Chacam. Chaque chambre était ordinairement composée de vingt-trois membres : ce qui, avec le Nasi et le grand pontife, faisait en tout soixante-onze personnes, comme Dieu l'avait ordonné par Moïse. Mais de même que c'était Moïse, et non pas Aaron, qui était à la tête des juges, ainsi ce n'était pas le grand prêtre, mais le Nasi qui était président de tout le sanhédrin, et qui, en cette qualité, était en même temps et le chef de la tradition, et le président de la cour de justice, et le grand maître de l'école ou de l'académie des rabbins. A côté de lui siégeait le Chacam, qui était comme son secrétaire. Le collége des prêtres avait à sa tête le

grand pontife ou le père du sanhédrin, et le sagan, qui le remplaçait en son absence. Les autres places étaient occupées par des prêtres descendant d'Aaron, et choisis parmi les chefs des familles sacerdotales et les préposés du temple. Pour les distinguer du reste des prêtres, qui bien souvent étaient ignorants et n'étaient propres qu'à offrir les victimes, on leur donnait le titre d'archiprêtres ou de grands prêtres.

Après eux venait l'assemblée des scribes ou docteurs de la loi, lévites ou laïques, mais qui n'étaient pas de familles sacerdotales, et le sénat des anciens, composé d'Israélites versés dans la connaissance de la loi et choisis parmi les personnages les plus considérables de la nation. Comme le nombre de chacune de ces trois chambres en particulier n'était pas fixé d'une manière invariable, le collége des prêtres formait ordinairement la majorité du grand conseil, quoique cependant celui-ci pût, à la rigueur, être composé uniquement des anciens de la nation, comme le cas arriva deux fois en effet, la première sous Hyrcan, et la seconde sous Hérode. Mais aux deux fois cette anomalie fut l'effet des influences révolutionnaires de l'État. Ce grand conseil ainsi composé formait le tribunal suprême de la Judée, et l'aréopage spirituel pour tous les Juifs, même pour ceux qui étaient dispersés parmi les gentils. Outre qu'il était composé d'ecclésiastiques et de laïques, il était encore divisé en deux factions, celle des sadducéens et celle des pharisiens; et ceux-ci se subdivisaient de nouveau en deux partis, les disciples de Hillel et ceux de Schammée. Le sanhédrin pouvait condamner à mort ou infliger des amendes: il jugeait toutes les questions concernant la foi. Mais depuis que les Romains

étaient devenus maîtres de la Palestine, ils avaient transporté au tribunal du prêteur la connaissance et le jugement des crimes qui emportaient la peine capitale. Celui-ci du reste se souciait peu des affaires purement spirituelles; et dans les cas de ce genre il se bornait ordinairement au rôle de pouvoir exécutif. L'influence du grand prêtre devint par là prépondérante dans le sanhédrin; de sorte que, même en présence du Nasi, il prenait la première place parmi les Pères, convoquait de son chef le grand conseil, et se contentait quelquefois de la présence de vingt-trois membres, c'est-à-dire du tiers de l'assemblée, pour ouvrir la séance. C'est là ce qui explique comment, dans les diverses assemblées qui se tinrent pour juger et condamner Notre-Seigneur Jésus-Christ, les évangélistes ne font aucune mention du président du grand conseil; soit qu'il ait voulu se tenir à l'écart, craignant le fanatisme et la fureur du pontife et des prêtres contre le Nazaréen, soit que les princes des prêtres, au contraire, aient eu peur de lui et de ses collègues. La condamnation de Jésus fut le dernier acte judiciaire, proprement dit, exécuté par le sanhédrin. Et bientôt il tomba dans un tel abaissement, par l'indignité des membres dont il était composé, qu'il pouvait être convoqué par un officier romain, et qu'on ne distinguait plus le grand prêtre des autres membres.

CHAPITRE XXIII

Le Conseil des scribes ou docteurs de la loi.

Le conseil des docteurs de la loi était présidé par Gamaliel, de la race de David et petit-fils du célèbre Hillel. Il était pharisien, et comptait parmi ses disciples l'apôtre saint Paul. Nous le verrons plus tard se montrer favorable, dans le sanhédrin, au parti du Messie. Mais sa voix fut étouffée dans ces jours d'épouvante par les cris de fureur de cette race déicide. Il mourut dix-huit ans avant la ruine de Jérusalem. Après lui venait, comme vice-président, son fils Siméon, qui lui succéda plus tard sur le siége du grand juge d'Israël. C'était un ennemi acharné des Romains, si nous en jugeons par les discours que le Talmud nous a conservés de lui. Aussi paya-t-il de la vie son patriotisme lors de la destruction de Jérusalem et du temple. Mais les deux hommes les plus éminents du conseil des Juifs étaient Jonathan, fils d'Uzziel, et Onkelos, les célèbres rédacteurs des Targums. Ils étaient tous les deux disciples de Hillel, et la haute réputation qu'ils s'étaient acquise prouve qu'au temps de Jésus les savants ne manquaient pas en Judée. Jonathan, en traduisant les prophètes, avait omis Daniel, averti, selon le Talmud, par la voix d'un ange, parce que la manière dont ce prophète parle de la mort du Messie se rapportait trop évidemment à Jésus, comme l'avoue en termes couverts la Glose elle-même. C'est pour cela aussi que les rabbins, depuis le christianisme, refusent à Daniel le nom de prophète, que l'historien Josèphe lui donne encore. Quant

à Onkelos, le plus jeune des deux, il était ami de Gamaliel, pour la sépulture duquel il dépensa soixante-dix livres d'encens. Il était prosélyte, et c'est à cette époque qu'il a dû entrer dans le sanhédrin. On distinguait encore parmi les docteurs de la loi Samuel Caton ou le Petit, qui plus tard, avec l'approbation de Gamaliel, composa une prière contre les chrétiens, que les Juifs devaient réciter chaque jour, et qui forme la dix-neuvième du Bréviaire introduit par Esdras.

Samuel mourut sans enfants, avant la ruine du peuple juif. Le conseil des scribes comptait encore parmi ses membres Chanania, disciple de Hillel, qui essaya, mais en vain, de réconcilier les hillelistes avec les schamméens; Ismaël, fils d'Élischa; Sadoc, qui joua un rôle à la mort du Sauveur, et Abun ou Bon. Ces deux derniers survécurent aux désastres de leur pays, et tentèrent de former un nouveau sanhédrin à Jafna.

CHAPITRE XXIV

Collége des princes des prêtres.

Le collége des grands prêtres était présidé par Joseph, appelé Caïphe, qui, nommé pontife par le gouverneur Gratus, était monté sur le siége suprême sous le gouvernement de Pilate. Après lui venait, comme sagan du sacerdoce, le vieil Ananus ou Anne, qui déjà, vingt-deux ans auparavant, avait occupé pendant huit ans le siége d'Aaron, qu'il dut céder à Ismaël Fabi lors de l'arrivée de Gratus en Judée, comme Ismaël lui-même dut le céder à son tour à

Éléazar, fils d'Anne. Éléazar ne put le garder non plus qu'un an, et fut remplacé par Simon Camithi, jusqu'à ce qu'enfin, un an après, Caïphe, gendre d'Anne, le remplaça, et fut le soixante-huitième pontife depuis Aaron. Car la dignité de grand prêtre était avilie depuis quelque temps, et le lien, indissoluble autrefois, qui existait entre le peuple et le pontife suprême, représentant visible de Dieu, s'était relâché comme celui du mariage, qui bien souvent n'avait pas plus d'une année de durée. Aussi devons-nous considérer comme une ironie amère de l'évangéliste saint Jean ces paroles : que Caïphe était grand prêtre cette année-là. Le Talmud lui-même s'exprime avec amertume sur cette vénalité du souverain pontificat, et sur ces grands prêtres d'une année. Au lieu qu'autrefois on exigeait de ceux-ci les connaissances les plus étendues, on voyait monter depuis quelque temps déjà sur le siége d'Aaron les hommes les plus ignorants et les plus grossiers. Cette dignité était devenue, au rapport des rabbins eux-mêmes, l'objet d'un véritable trafic. Autrefois le grand prêtre était élu parmi les descendants d'Aaron et par le libre choix du grand conseil; et lors même que le roi s'en attribuait la nomination, il lui conférait cette charge pour la vie. Mais maintenant les préteurs qui se succédaient dans le gouvernement de la Palestine créaient et renversaient à leur gré les grands prêtres, comme les prétoriens faisaient pour les empereurs. Aussi les rabbins prétendent qu'il n'y avait eu que dix-huit grands prêtres sous le premier temple, tandis qu'on en vit quatre-vingt-quatre, ou même, selon d'autres, trois cents sous le second temple, quoique dès le commencement Siméon le Juste eût occupé cette charge pendant quarante ans.

Le peuple avait perdu tout respect pour ses grands prêtres, et les appelait des idoles d'or et d'argent. Gamaliel lui-même n'était pas bien vu du grand conseil, parce qu'il s'était permis quelques expressions peu respectueuses pour le grand prêtre. Anne, au contraire, était regardé comme très-heureux par ses contemporains, parce que non-seulement il avait occupé longtemps lui-même le souverain pontificat, mais il avait eu après lui dans la même dignité cinq de ses fils et son gendre, ce qui n'était encore arrivé à aucun pontife. Caïphe, son gendre, n'était qu'un instrument docile entre les mains de ce rusé diplomate, qui trouvait le moyen de mettre la main partout, et de diriger toutes les affaires par son influence. Lors de la condamnation de Jésus-Christ, il était, comme nous l'avons dit, sagan du sacerdoce; et en cette qualité il était, à l'égard de son gendre, ce qu'est dans l'Église catholique le coadjuteur à l'égard de l'évêque. Le sagan, en effet, succédait de droit autrefois au grand pontife, et s'appelait même le second grand prêtre. C'est pour cela que dans l'Évangile il est nommé avec Caïphe, et même avant lui, et que le Sauveur fut conduit d'abord chez lui. Le sagan avait à côté de lui dans le grand conseil deux *catholikin*, ou, mot à mot, vicaires généraux. Ce poste était occupé alors par Jean et Alexandre, dont nous trouvons les noms dans les Actes des apôtres (ch. IV, v. 6). Après eux venaient les cinq fils du vieil Anne, à savoir, Éléazar, Janathan, Théophile, Mathias et Ananus, qui tous avaient occupé déjà le souverain pontificat.

On comptait encore comme ex-pontifes dans le conseil Joazar et Éléazar, fils de Simon Boëthi, et leur frère Simon, nommé Canthéra, qui procura les honneurs du martyre à

Jacques, fils de Zébédée ; puis Ismaël Phabias, le plus bel homme de son temps, au rapport des rabbins; Simon Camithi, Ananias, fils Zébédée, qui plus tard persécuta saint Paul. Il avait été envoyé enchaîné à Rome; mais il avait su plus tard s'élever aux plus hautes dignités. C'était un sadducéen furieux, comme Anne et ses fils, auxquels il était allié, et il périt misérablement dans la guerre des Juifs. Nous comprenons maintenant pourquoi les évangélistes parlent toujours de l'assemblée des grands prêtres ou des princes des prêtres, quoiqu'il ne pût y avoir qu'un seul grand prêtre en fonction. Cette expression est exacte, parce que le conseil renfermait les chefs de toutes les familles sacerdotales descendant d'Aaron, et aussi parce que les ex-pontifes restaient dans le grand conseil d'Israël. Or il y en avait toujours à peu près une douzaine à cette époque. L'historien Josèphe nomme encore parmi les membres du collége de ce temps-là Sapphia, Helkias, le trésorier du temple. C'est de lui que Judas dut recevoir les trente deniers prix de sa trahison. Il fut plus tard envoyé en députation à Rome avec le pontife Ismaël et dix autres personnages considérables, et il y fut retenu en otage par Néron. Nous connaissons encore, par les Actes des apôtres (ch. XIX, v. 13), Skevas, dont les sept fils s'adonnèrent à la magie, et essayèrent de faire concurrence aux apôtres, en faisant des miracles au nom de Jésus.

Nous devons citer encore ici Nicodème, qui était déjà disciple de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXV

Du Sénat des Israélites.

De la chambre des Anciens du peuple, nous connaissons déjà par l'Évangile Joseph d'Arimathie, qui était un riche seigneur, et disciple en secret de Jésus-Christ. Nous connaissons encore les noms de deux autres qui habitaient Jérusalem, à savoir Simon et Doras. Le premier, très-versé dans la science de la loi, prit hautement parti contre le roi Agrippa lui-même pour sauvegarder l'honneur du temple, et ne craignait pas d'exciter dans ce but le peuple à la révolte. Le second, d'abord ami du grand prêtre Jonathan, fils d'Anne, le trahit plus tard, et conspira contre sa vie. Il y avait aussi dans le sénat Dortus, qui dans la suite se souleva contre les Romains, et paya de la vie son imprudence. Nous savons encore les noms de quatre personnages des plus considérables de Jérusalem, qui furent envoyés comme députés à l'empereur Claude sous Cuspius Fadus. Il est donc très-probable qu'eux ou leurs pères auront aussi siégé dans la chambre des Anciens. C'est Cornélius, fils de Céron; Triphon, fils de Theudion; Dorothée, fils de Nathanaël, et Jean, fils de Jochanan. Le Talmud fait un grand éloge de Zizith Haccaseth et de Calba Sabua de Jérusalem, et les désigne expressément comme membres du conseil à cette époque. Nous connaissons donc d'une manière certaine au moins la moitié des soixante et onze membres du grand conseil, et parmi ceux-ci presque tous les grands prêtres qui en faisaient partie.

Les séances se tenaient, d'après l'ancienne coutume, dans le conclave, nommé *Gazith*. Il était situé au sud-est du temple, et avait la forme d'une basilique ou d'une rotonde. Il donnait d'un côté dans le sanctuaire, et de l'autre côté dans la partie profane du temple. Les séances étaient présidées par le Nasi d'Israël, ayant à sa droite le père du sanhédrin, ou le grand prêtre; puis tous les autres membres étaient placés à ses deux côtés et en demi-cercle, le visage tourné vers le sanctuaire, afin de ne jamais oublier les règles de la justice. Une porte conduisait dans le portique extérieur, et une autre dans le sanctuaire. A droite et à gauche, et aux deux extrémités, étaient assis deux secrétaires chargés de recueillir les sentences des juges. Mais une philanthropie mal entendue avait déjà à cette époque pénétré dans le grand conseil, et aboli presque entièrement la peine de mort. L'orgueil national des Juifs, qui leur faisait considérer chaque Israélite, même le plus criminel, comme un fils privilégié de Dieu, y avait aussi contribué. Les membres du grand conseil aimaient mieux livrer le pays aux voleurs et aux brigands que de s'exposer, en condamnant ceux-ci, à faire périr un élu du Seigneur. Et comme les sentences de mort ne pouvaient être portées que dans la salle nommée *Gazith*, ils avaient transporté le lieu de leurs séances sous les portes du temple, dans le lieu nommé *Canioth* ou les Boutiques. Bien plus, ils quittèrent sous Gamaliel le mont Moria, et descendirent dans la ville. De là le sanhédrin et l'académie émigrèrent à Jafna, près de Joppé. Sous Gamaliel le Jeune, ils se retirèrent à Uscha, puis de nouveau à Jafna, sous son fils Siméon; enfin, après s'être établi successivement à Sépharama, à Bethscharaïm, à Séphoris, le sanhédrin se transporta à

Tibériade, où il finit pour toujours sous Hillel II, le dixième descendant du grand Hillel. Il est vrai cependant que du v^e^ au x^e^ siècle ce nom reparut à Babylone et à Sora. Il est vrai encore que le rabbin Chanania fonda une académie à Néhardée, et se fit même donner le titre de Sa Sainteté. Mais tous ces vains efforts ne firent que trahir l'impuissance du peuple d'Israël et constater sa ruine définitive. Il y a encore aujourd'hui en Pologne un Nasi, *in partibus*, dont personne ne cherche à connaître l'origine.

CHAPITRE XXVI

Des Jugements dans les causes spirituelles.

L'indulgence du grand conseil avait multiplié outre mesure le nombre des criminels. Lorsque les Romains se réservèrent le droit de porter les sentences capitales, comme ils le faisaient partout, ce fut une désolation générale en Israël, à peu près comme à l'arrivée d'Hérode, premier souverain étranger. Le peuple prit le cilice, fit pénitence, croyant que c'en était fait de la Judée. Ce n'était pourtant que l'accomplissement de cette ancienne prophétie, que le Messie ne viendrait que lorsque la domination serait enlevée de Juda, et que tous les juges auraient cessé en Israël. (*Genèse*, XLIX. vers. 10.) Le sanhédrin, il est vrai, au rapport des rabbins, reprenait encore quelquefois, particulièrement aux fêtes, ses anciens siéges dans la salle nommée *Gazith*, pour y exercer la justice dans les affaires spirituelles, dont les Romains s'occupaient peu. Ils y por-

tèrent même quelques sentences capitales. C'est ainsi qu'ils condamnèrent au feu la fille d'un prêtre qui avait péché avec une autre, comme ils avaient voulu le faire pour Susanne pendant la captivité de Babylone. Plus tard, ils condamnèrent saint Étienne à être lapidé; mais la mort de l'apôtre saint Jacques, condamné par le grand conseil, déplut déjà au gouverneur Albinus, qui y vit une violation des droits du préteur, parce que la sentence avait été exécutée en son absence et sans son consentement. Aussi déposa-t-il à l'instant le grand prêtre. Pilate leur livra Jésus, pour qu'ils le jugeassent d'après leur propre loi. Mais comme ils ne pouvaient exécuter la sentence que le lendemain du jugement, il leur aurait été impossible de crucifier Jésus-Christ avant la fête. Ils ne voulaient pas, d'ailleurs, prendre sur eux toute la responsabilité de sa mort; c'est pour cela qu'ils le dénoncèrent comme criminel politique, et qu'ils le livrèrent à la puissance des Romains. Il en devait être ainsi d'ailleurs, afin que les païens contribuassent aussi pour leur part à cet affreux déicide, qui devait avoir pour résultat notre rédemption à tous.

La justice, exercée auparavant par le grand conseil, était donc de cette manière passée dans les mains du gouverneur romain. Les Juifs cependant avaient obtenu de Pilate le privilége de délivrer tous les ans, à la fête de Pâque, un criminel du pays. L'Évangile nous indique clairement, en effet, que ce droit ne commença à s'établir que peu d'années avant la mort de Jésus-Christ. Mais à cette époque le sanhédrin avait déjà quitté le lieu de ses séances, sous les portes du temple, pour se retirer dans la ville. Et comme la considération des anciens du peuple diminuait de jour en jour, et que la fonction des docteurs

de la loi se bornait à peu près à l'enseignement, il se réunissait dans le palais du grand prêtre, dont l'influence était devenue prépondérante. Le sanhédrin se réunissait cependant quelquefois encore sous les portes du temple. Toutefois le grand conseil avait, lors de la condamnation du Sauveur, perdu tout son pouvoir. Il est vrai que chaque faux prophète avait le privilége de n'être jugé que par l'assemblée des soixante et onze. Mais tout devait être illégal dans l'odieux procès tenté contre le Messie. Le grand prêtre avait autour de lui le collége des prêtres, qui était, comme nous l'avons vu plus haut, la chambre ecclésiastique du grand conseil, et dont il prenait l'avis dans toutes les affaires spirituelles. Il se réunissait ordinairement dans la salle du concile, située près de celle qu'on appelait *Gazith*.

C'est ce collége des prêtres qui eut la principale part dans la condamnation du Messie. Mais aussi qu'étaient les membres dont il était composé? C'étaient pour la plupart des grands prêtres déposés, ou les fils de misérables intrus, qui étaient entrés dans la bergerie comme des mercenaires, des voleurs et des loups, selon les expressions énergiques de Notre-Seigneur lui-même. En effet, c'était une coutume déjà établie depuis quelque temps, que les membres les plus anciens de cette chambre y fissent entrer par toutes sortes de moyens leurs fils ou leurs alliés; de sorte qu'elle ne formait plus qu'une sorte de caste liée par des intérêts communs et inaccessibles à toute idée de progrès. La plupart de ses membres étaient des sudducéens corrompus, ne croyant ni à la résurrection, ni à l'immortalité de l'âme, ni à la Providence, contents de jouir ici-bas des biens de cette vie, pour mourir

ensuite comme des animaux. Que dut éprouver cette race adultère lorsqu'elle se vit réveillée tout à coup de son sommeil par un homme d'origine inconnue, qui se donnait pour le Messie, et qui voulait régénérer le peuple d'Israël et le genre humain tout entier? Ils se réunirent donc avant midi, avec quelques docteurs de la loi et quelques Anciens d'Israël, pour voir ce qu'il y avait à faire, et comment ils pourraient se débarrasser de Jésus.

CHAPITRE XXVII

Trahison de Judas. Les Trente deniers. 13 nisan, 14 avril.

Malgré l'impatience du vieil Anne, les princes des prêtres assemblés avaient déjà pris la résolution de ne point toucher à Jésus avant la fête, dans la crainte d'une sédition, et ils étaient sur le point de se séparer lorsqu'un événement imprévu vint changer leurs desseins. C'était le jeudi, et Jésus était encore dans la maison de Simon de Béthanie. « Il savait que l'heure était venue d'aller de ce « monde à son Père, parce qu'il aimait les siens, qu'il « avait en ce monde, et qu'il les aima jusqu'à la fin. « Satan inspira alors à Judas Iscariote, qui était un des « douze, la pensée de le trahir. Celui-ci alla donc trou- « ver les princes des prêtres pour leur livrer Jésus; et il « leur dit : Que voulez-vous me donner pour que je « vous le livre? Ils furent pleins de joie à cette nouvelle, « promirent de lui donner de l'argent, et lui offrirent « trente deniers d'argent. Lui s'engagea, de son côté, à

« profiter de la première occasion favorable pour le livrer
« entre leurs mains sans causer d'émeute. »

Trente sicles d'argent, ou cent-vingt drachmes, étaient le prix d'un esclave ordinaire, soit qu'on voulût l'acheter, soit qu'on l'eût tué. Un homme libre valait soixante sicles. D'après la tradition des Juifs, le patriarche Joseph avait été vendu trente sicles aussi à Putiphar par les marchands ismaélites. C'était à peu près cent francs de notre monnaie. Le sicle sacré n'eut cours comme monnaie qu'à partir du temps des Machabées, c'est-à-dire cent quarante-trois ans avant Jésus-Christ. Il représentait, d'un côté, une branche d'olivier avec cette inscription : *Jérusalem la Sainte*, et de l'autre un encensoir avec ces paroles : *Sicle d'Israël*. Judas se contenta de trente deniers, persuadé qu'une fois qu'il aurait livré Jésus il recevrait une somme beaucoup plus considérable. Mais il fut trompé dans ses espérances; et lorsqu'il eut consommé son crime il vint jeter aux pieds des princes des prêtres et des Anciens l'argent qu'il avait reçu. Au reste, ce n'était pas sans un dessein particulier que cette somme de trente deniers avait été convenue entre Judas et le conseil des prêtres. Et d'abord la prophétie de Zacharie se trouvait accomplie par là, lorsqu'il dit : « Il a été estimé comme « un esclave, et son prix a été fixé à trente deniers. » Puis, plus tard, quarante-deux ans seulement après cet acte impie, quatre-vingt-dix-sept mille Juifs furent faits prisonniers par les Romains; et parmi eux tous ceux qui n'avaient que dix-sept ans, de même que toutes les femmes, furent mises en vente; et on les estimait si peu qu'on en donnait trente pour un denier. C'est ainsi que Dieu vengeait le sang du Juste, qu'ils avaient vendu trente

deniers. « Judas alla donc trouver les officiers de la garde « du temple pour s'entendre avec eux sur les moyens de « livrer Jésus entre leurs mains, et il épiait l'occasion « de le trahir. » Cette occasion s'offrait comme d'elle-même; car tous les soirs Notre-Seigneur allait au mont des Oliviers pour y passer la nuit dans la prière jusqu'au matin. « Or le traître connaissait bien ce lieu; car Jésus « s'y était souvent trouvé avec ses disciples. » Le capitaine de la garde du temple avec lequel Judas dut s'entendre à ce sujet, s'appelait Ananus. C'était un des édiles qui avaient à leur disposition des troupes pour veiller à la sûreté du temple, pour en inspecter les bâtiments, et faire en sorte que tout y fût dans un ordre parfait. Nous le verrons plus tard ennemi acharné des chrétiens. Les troupes préposées à la garde du temple étaient composées de lévites, prêts à faire en tout temps ce qu'ils avaient fait autrefois dans le désert contre les adorateurs du veau d'or, contre Coré, Dathan et Abiron, ou contre Phinées et ses partisans. Ananus fut impliqué plus tard dans une conjuration contre les Romains, et envoyé chargé de chaînes à Rome devant le tribunal de l'empereur Claude. Il est remarquable qu'un grand nombre de ceux qui prirent part à la mort du Sauveur furent emmenés à Rome, et traduits devant les tribunaux de cette ville, où Dieu avait placé la capitale de la nouvelle alliance.

CHAPITRE XXVIII

Du jour de la Préparation.

« Or la fête des pains azymes, qui s'appelle la fête de « Pâque, approchait. Jésus dit alors à ses disciples : Vous « savez que c'est la Pâque dans deux jours, et que le Fils « de l'homme y sera livré pour être crucifié. Les disciples « vinrent à lui, et lui demandèrent : Où voulez-vous « que nous allions prendre les dispositions nécessaires, « et préparer pour vous l'agneau pascal? » Les trois premiers évangélistes désignent le jour de la cène comme le premier des pains azymes. Or la veille du 14 nisan au soir, chaque Juif, prenant une lanterne, parcourait sa maison afin de n'y rien laisser de fermenté. Le quatorzième jour, où l'on mangeait au soir l'agneau pascal, était donc le premier jour des azymes; et du 14 au 21 inclusivement on ne pouvait manger de pain fermenté. Ce jour s'appelait *parascève* ou le jour de la préparation. Le Sauveur aurait donc de cette manière accompli son sacrifice le jour même de la Pâque, ou le 15 nisan. L'évangéliste saint Jean déclare, au contraire, à plusieurs reprises, que le Christ est mort le jour de la préparation où l'on égorgeait l'agneau pascal. De là vient cette grande question discutée jusque aujourd'hui parmi les théologiens : à savoir, si le Christ a mangé la pâque le 13 ou le 14 nisan, et, par conséquent, s'il est mort le 14 ou le 15. Saint Chrysostome prétend que Jésus seul mangea l'agneau pascal au jour fixé par la loi, et que les Juifs, au contraire, reculèrent la fête d'un jour, pour pouvoir auparavant

exécuter la sentence portée contre Notre-Seigneur. En d'autres termes, ils auraient compté le mois précédent comme un mois plein, c'est-à-dire de trente jours, et le Christ ne l'aurait compté que de 29 jours, de sorte qu'au fond et les Juifs et Notre-Seigneur auraient mangé la pâque le quatorzième jour.

Lightfoote pense, au contraire, que Jésus mangea la pâque avec les Juifs, selon la coutume, le 14 nisan; de sorte que le 15 nisan, ou le jour de la Pâque, serait tombé le vendredi, et qu'il faudrait admettre deux jours de préparation, l'un pour la fête elle-même, le jeudi, et l'autre pour le sabbat de la semaine, le vendredi. En effet, d'après la remarque de Samuel Bochard, chaque vendredi était considéré comme le jour préparatoire du sabbat, et portait en effet ce nom; et l'on ne pouvait en ce jour, depuis la neuvième heure, faire aucun travail, ni allumer aucune lampe. Mais cette hypothèse n'est pas plus admissible que la première; car aucun sabbat ou jour de fête ne pouvait servir de jour préparatoire pour un autre; bien moins encore le saint jour de Pâques pouvait-il servir de préparation au sabbat.

Si l'on admet que le Christ a été crucifié au grand sabbat de la fête, il faut supposer qu'il fut pris par les gardes et les princes des prêtres dans la nuit sainte de la Pâque, après avoir mangé l'agneau pascal, puis qu'il fut condamné à mort, et que, pendant le jour, on fit tous les préparatifs nécessaires pour l'exécution. Or ceci est contraire à la coutume des Juifs et au précepte formel de la loi, qui commandait le silence le plus absolu pendant le grand sabbat. C'est pour cela que le Talmud dit à propos des grands jours de fête qu'on n'y prononce point de juge-

ments. Ceci s'appliquait aussi à la veille des fêtes; mais surtout à la nuit de la Pâque, pendant laquelle on ne pouvait entendre aucun témoin. Les Juifs avaient même fait confirmer ce privilége par le sénat romain; et cependant il fallut bien entendre des témoins, et prononcer un jugement pour condamner Jésus-Christ. Comment Pilate, qui désirait tant acquitter Jésus-Christ, n'aurait-il pas fait remarquer aux Juifs qu'une exécution était illégale ce jour-là? Les princes des prêtres, que nous voyons si occupés sur le Calvaire, pendant que Jésus-Christ y était sur la croix, n'auraient-ils pas dû, au lieu d'être là, rester dans le temple, depuis le premier chant du coq, où les Israélites commençaient déjà à se rassembler dans le portique, afin de purifier l'autel des holocaustes, d'offrir le sacrifice du matin, et d'égorger les victimes sans nombre qui devaient être offertes.

Chaque fête, de même que chaque sabbat hebdomadaire, était le souvenir et l'image du septième jour de la création, où Dieu se reposa, et la figure de cette paix éternelle qui nous attend dans l'autre vie. C'est pour cela qu'on ne pouvait en ce jour ni travailler ni même porter des armes, comme la Mischna le défend expressément. Et cependant Pierre avait deux épées et coupa l'oreille à un des serviteurs du grand prêtre. Ce ne pouvait donc être la nuit sainte de la fête. De plus, si Jésus avait mangé la pâque le 14 au soir, d'après les prescriptions de Moïse, il n'aurait pas même pu aller avec ses disciples au mont des Oliviers; car il fallait passer la première nuit au dedans des murs de Jérusalem, parce que ce lieu était considéré comme saint d'une manière toute spéciale. On pouvait, il est vrai, les autres jours de la fête, à cause du grand

nombre des pèlerins, dresser des tentes hors de la ville; mais dans la nuit de la Pâque jusqu'au matin personne ne pouvait passer le seuil de sa porte, parce que l'ange exterminateur avait frappé dehors en Égypte pendant cette nuit tous les premiers-nés. Agir autrement, c'eût été violer la loi qui dit (*Exode*, ch. XII, v. 22) : « Qu'aucun « de vous ne passe la porte de sa maison jusqu'au matin.» Comment les apôtres, voyant Judas s'en aller après la cène, auraient-ils pu croire que Notre-Seigneur l'avait chargé de porter quelque chose aux pauvres, ou bien encore d'acheter quelque chose pour la fête (*Év. saint Jean*, ch. XIII, v. 29), puisque le temps d'acheter était passé, et que la Pâque au soir du 14 était précisément la principale partie de la fête? Et d'ailleurs ce soir-là aucune boutique n'était ouverte, et il était expressément défendu de vendre ou d'acheter. Bien plus, d'après la Mischna, une fois la fête commencée, on ne pouvait plus rien donner aux pauvres, ni rien en recevoir.

Ce porteur d'eau que les disciples du Sauveur rencontrent à la porte, avant le coucher du soleil, que faisait-il là, sinon de rapporter à la maison, dans une cruche couverte, l'eau nécessaire pour préparer les pains azymes? Car, d'après la coutume, le soir, dès que le 14 nisan commençait, chaque père de famille allait puiser de l'eau en disant : Ceci est l'eau pour le pain azyme. Puis la mère de famille boulangeait et faisait cuire la pâte dans la matinée. De plus, le jour suivant, Simon de Cyrène revient des champs à la maison, portant du bois pour le sabbat, comme le prouve le contexte. Comment aurait-il pu le faire le jour de la Pâque, puisqu'il était défendu de porter du bois en ce jour, ne fût-ce qu'autant qu'il en

fallait pour faire cuire un œuf? Il aurait été lapidé, comme cet homme dont il est parlé au livre des Nombres (ch. xv, v. 32). Nicodème aussi va chercher environ cent livres de myrrhe et d'aloès. Et cependant il était sévèrement interdit de porter des parfums, si peu que ce fût, pendant le sabbat. Car tout ce qui était défendu dans le sabbat ordinaire l'était aussi dans les jours de fête, et bien plus encore le jour de la Pâque. Les saintes femmes courent promptement acheter des aromates; puis elles se reposent à cause du sabbat qui commence. (*Saint Luc*, ch. xxiii, v. 56.) Et cependant les femmes violaient le sabbat non-seulement en achetant ou en vendant, mais encore en portant de l'argent avec elles. Elles auraient donc fait tout cela le premier jour de la Pâque, qui était le plus solennel, et se seraient reposées le second jour?

Saint Jean (ch. xix, v. 31) raconte que les Juifs se hâtèrent d'ôter Jésus de la croix, parce que le grand sabbat approchait. Or on n'appelait ainsi que le premier et le dernier jour dans les fêtes qui duraient une semaine, tandis que les autres jours n'étaient que des demi-fêtes et s'appelaient petite fête ou petit sabbat. Le jour où Notre-Seigneur est mort n'a donc pu être le grand jour de la Pâque; et la veille, où il a célébré la cène, n'a donc pu être non plus le 14 nisan ou le jour de la préparation. Enfin le Talmud, dans le *Traité des Juges*, fol. 43, 1, rapporte, d'après la tradition historique des Juifs, que Jésus-Christ fut crucifié la veille de Pâque, ou le 14 nisan, qui, comme nous le savons, était cette année-là un vendredi. Et, depuis ce temps, les Juifs ont disposé leur calendrier de telle sorte que le 15 nisan ne puisse tomber dans les

jours nommés Badu, c'est-à-dire le lundi, le mercredi et le vendredi. Le jour de la Pentecôte tombait un jour plus tard dans la semaine que le premier jour de Pâques. Or toute la tradition chrétienne nous enseigne que c'est un dimanche que le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres : le 15 nisan a donc dû tomber le samedi ou le jour du sabbat cette année-là.

Ce que nous dit l'apôtre saint Paul dans sa première Épître aux Corinthiens (v, 7), à savoir que le Christ a été immolé pour nous, comme le véritable agneau pascal, me semble décider la question sans réplique. C'était en vue de la mort du Christ, véritable agneau de Dieu, que l'immolation de l'agneau pascal avait été fixée dans l'Ancien Testament au 14 nisan. C'est pour cela que Pierius regarde comme une ignorance impardonnable de croire que le Christ a mangé la pâque avec ses disciples le 14 du mois, et qu'il est mort au grand jour de la fête; car de cette manière la mort du Sauveur n'aurait pas accompli d'une manière aussi parfaite les figures qui l'avaient annoncée. Le quatorzième jour du mois est donc le grand jour du sacrifice où l'agneau de Dieu fut lié et livré à la mort, vers la neuvième heure. Aussi les trois premiers évangélistes, en contradiction apparente avec eux-mêmes, nomment-ils expressément le jour où Notre-Seigneur est mort le jour de la préparation, ou la veille du sabbat. Ce n'est pas assez : saint Marc nous dit que le grand conseil se rassembla deux jours avant la fête de Pâque. Or ceci arriva le jeudi : donc le sabbat de la semaine devait coïncider cette année-là avec le sabbat de la fête, ou le 15 nisan. Et puisque le Sauveur est mort le vendredi, il doit avoir mangé la pâque et avoir été pris par les Juifs la

veille au soir, après cette réunion du grand conseil.

Mais comment justifier cette supposition? Par les propres paroles de Notre-Seigneur, qui dit à ses disciples, en saint Matthieu, XXVI, 2 : « Vous savez que c'est la Pâque dans « deux jours, et que le Fils de l'homme va être livré « pour être crucifié. » Ces paroles nous indiquent comment le désir ardent qu'il avait de manger une fois encore avant sa mort l'agneau pascal avec ses disciples lui fit anticiper le jour du repas pascal, et l'engagea à manger l'agneau avant la fête. (*Saint Jean*, XIII, 1.) C'est pour cela que ses disciples lui demandent où il veut qu'on lui prépare le festin pascal. C'est pour cela aussi qu'il charge ses deux apôtres de l'excuser auprès du père de famille, et de lui dire : « Le maître vous fait prévenir que son temps « approche, etc. » (*Saint Matthieu*, XXVI, 18.) Il s'excuse en quelque sorte de faire la cène avant la fête de Pâque, comme saint Jean nous le fait entendre (XIII, 1), parce que l'heure était venue pour lui de quitter ce monde.

Notre-Seigneur transgressait-il la loi de Moïse en mangeant la pâque à l'entrée du jour de la préparation? Nous savons bien que les Samaritains célébraient souvent la Pâque un jour avant ou un jour après le temps fixé par la loi. On peut même prouver que les Chutéens, de même que les Caréens, interprétant d'une manière toute particulière la prescription de la loi (*Exode*, XII, 6, et *Deuteron.*, XVI, 6) qui ordonnait de garder l'agneau pascal jusqu'au soir du 14, et de l'égorger ensuite, entendaient cette expression du soir qui commençait, et non de celui qui finissait ce jour. Et comme chez les Hébreux le jour commençait avec le coucher du soleil, ils prenaient le soir du 13 nisan pour le soir du 14, et célébraient par

conséquent le repas pascal un jour plus tôt. Les Galiléens, de leur côté, qui observaient un grand nombre de fêtes, tenaient la veille de la Pâque pour aussi sainte que la fête elle-même. Aussi lisons-nous dans la Mischna : « En Ju« dée, on travaille encore au jour préparatoire de la « Pâque, mais non en Galilée. » Mais pouvaient-ils aussi célébrer plus tôt le repas pascal? Le P. Hardouin croit que cette anticipation avait lieu quelquefois chez les Juifs eux-mêmes. Selon lui, l'immense multitude des agneaux qui devaient être immolés, et dont le nombre montait souvent jusqu'à deux cent cinquante mille, ne permettait pas de les égorger tous le même soir, pendant les quelques heures qui s'écoulaient depuis le sacrifice de l'après-midi jusqu'au coucher du soleil, comme la loi l'ordonnait, d'autant plus qu'ils devaient être immolés en présence de ceux à qui ils appartenaient, et dans le vestibule, les portes fermées. C'était pour faciliter cette opération que les pèlerins de toutes les nations qui accouraient à Jérusalem, se divisaient en groupes, dont chacun passait à son tour. On commençait donc, dit toujours le P. Hardouin, à égorger les agneaux dès le 13 nisan dans le vestibule; et beaucoup de Juifs faisaient rôtir dès le même soir l'agneau pascal et le mangeaient. Notre-Seigneur, en agissant ainsi, n'aurait donc fait que pratiquer ce que beaucoup d'autres faisaient.

Il est certain, en effet, que le temps laissé pour égorger et immoler les agneaux de la Pâque était bien court. Car nous lisons dans la Mischna : « La victime du soir, qui est « offerte chaque jour au Seigneur, est égorgée une demi« heure après huit heures et offerte une demi-heure après « neuf heures (c'est-à-dire vers trois heures et demie). La

« veille de la Pâque, on l'égorge une demi-heure après « sept heures, et on l'offre une heure plus tard les jours « ouvriers aussi bien que le sabbat. Mais si la veille de la « Pâque tombe la veille du sabbat » (c'est-à-dire le vendredi, comme il arriva l'année de la mort du Christ), « on égorge les agneaux une demi-heure après six heures, « et on les offre au Seigneur une heure plus tard; puis « on célèbre la Pâque. » Le sacrifice du soir durait tout au plus une demi-heure : par conséquent, le jour où Notre-Seigneur mourut, on commença à égorger les agneaux pour la Pâque vers deux heures après midi, et l'on continua jusqu'au crépuscule du soir où il fut déposé de la croix. Or c'était précisément les heures pendant lesquelles on égorgeait les agneaux qui s'appelaient dans le sens strict du mot *préparation, parascève*. Il en était de même des trois heures qui précédaient chaque sabbat, et pendant lesquelles on préparait et l'on faisait cuire les mets que l'on devait manger au sabbat. Il est vrai que chaque père de famille, pourvu qu'il n'eût aucune impureté légale, égorgeait lui-même en présence des prêtres l'agneau qu'il devait manger; que les lévites, de leur côté, présentaient le sang de la victime aux prêtres dans des tasses d'or et d'argent, et que les prêtres le répandaient sur l'autel, après quoi on suspendait l'agneau à un morceau de bois, on le dépouillait, on en ôtait la graisse, et on la brûlait pendant que les lévites chantaient l'Alleluia; de sorte qu'une fois les prêtres purent mettre de côté les reins de deux cent cinquante-six mille agneaux, et se rendre ainsi compte du nombre des pèlerins. Au reste, quoiqu'il soit très-difficile de concevoir comment on pouvait en aussi peu de temps égorger un aussi grand

nombre de victimes, il est impossible de prouver d'une manière authentique qu'on commençait déjà à les égorger le soir du 13 nisan.

Hugues Grotius prétend que Notre-Seigneur ne célébra point la Pâque mosaïque, mais seulement un repas commémoratif de la délivrance d'Israël, de même que les Juifs qui habitaient hors de la Judée, ne pouvant satisfaire aux prescriptions de la loi, qui commandait d'aller chaque année à Jérusalem et d'égorger l'agneau dans le temple, se faisaient représenter par des députés qui portaient leurs offrandes pendant qu'eux-mêmes mangeaient la Pâque dans leur propre maison, s'unissant d'intention à leurs frères qui étaient dans la ville sainte. Autant il est certain que Jésus-Christ est mort le 14 nisan, à l'heure où l'on commençait à égorger l'agneau pascal, autant il est difficile d'expliquer comment il a pu célébrer la Pâque le jour précédent, pourquoi déjà le 13 au soir il a mangé le pain azyme et l'agneau pascal, afin de faire du sacrifice de l'ancienne alliance la base de la cène eucharistique. On pourrait croire que Jésus, sachant qu'il devait mourir le lendemain, fit égorger dans le temple, le matin du jour qui précédait celui de sa mort, un agneau comme victime pacifique, et qu'il le fit ensuite préparer par ses apôtres à la manière de l'agneau pascal. Mais il y a encore ici une autre difficulté grave : c'est qu'on ôtait toujours la poitrine et les épaules des victimes égorgées, tandis que pour l'agneau pascal aucun os ne pouvait être brisé.

Quoique je me croie plus en mesure de résoudre cette grave question que tous ceux qui m'ont précédé, je ne vois pas d'autre moyen de résoudre les difficultés qu'elle soulève qu'en admettant que les deux disciples envoyés

par le Sauveur, faisant les fonctions de père de famille, au lieu d'égorger ou de faire égorger l'agneau dans le vestibule, le préparèrent eux-mêmes dans le cénacle, en vertu des pleins pouvoirs qu'ils avaient reçus de Jésus-Christ. Cette hypothèse est d'autant plus probable qu'au jour de la Pâque, comme Philon, en particulier, le fait remarquer, chacun était considéré comme prêtre, et égorgeait à part l'agneau qu'il devait manger. Pourquoi Notre-Seigneur n'aurait-il pu manger l'agneau pascal un jour plus tôt? Ne dit-il pas lui-même qu'il est maître du sabbat? Comme législateur divin, n'était-il pas au-dessus de la loi? Si l'année précédente il s'était dispensé de venir à Jérusalem pour y célébrer la Pâque, est-il étonnant que cette année-ci il la célébrât un jour plus tôt à cause de sa mort? La Pâque de l'ancienne loi n'était-elle pas abrogée par l'effet même de l'institution du sacrifice de la nouvelle alliance? Et puisque l'Église catholique, dans la célébration de la Pâque, s'est écartée de l'ordre observé par les Juifs, comment Jésus-Christ, son fondateur, n'aurait-il pu le faire lui-même?

L'abrogation du sabbat, et la substitution du dimanche à sa place, est dans un rapport intime avec cette anticipation du festin pascal par Notre-Seigneur Jésus-Christ. En effet, le 6 du mois de sivan, ou le premier jour de la Pentecôte, n'a pu tomber le dimanche que parce que le jour de la préparation est tombé le vendredi, et que le sabbat de la fête de Pâques a coïncidé avec le sabbat de la semaine. Si les trois premiers évangélistes désignent déjà le 13 nisan comme le premier jour des pains azymes, ce ne peut être que par anticipation; et pour indiquer comment Notre-Seigneur célébra la fête un jour plus tôt.

Cette difficulté, d'ailleurs, disparaît lorsque l'on considère que les disciples ne reçurent du Seigneur l'ordre de préparer le festin pascal qu'à la fin du 13 nisan, et, par conséquent, au moment à peu près où commençait la sainte soirée, c'est-à-dire le quatorzième jour, qui était proprement le premier jour des azymes.

Au reste, pourquoi tant parler d'anticipation du jour de la fête lorsque nous savons que les Juifs, craignant de laisser passer le terme fixé par la loi pour les grandes fêtes de l'année, avaient coutume de célébrer solennellement pendant deux jours le commencement de la nouvelle année et des fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, à cause de l'incertitude où ils étaient sur le moment précis où commençait vraiment la nouvelle lune? Or les Galiléens étaient sous ce rapport plus scrupuleux encore que les autres Israélites. Cette seule considération doit suffire pour trancher définitivement aux yeux de tout esprit impartial une question qui a été si longtemps débattue, et qui a été même l'occasion d'un schisme dans l'Église. Les Ébionites sont les premiers qui aient prétendu que Jésus avait célébré la Pâque en même temps que les Juifs, tandis que déjà, dès la plus haute antiquité, Apollinaire d'Hiérapolis, ou l'auteur, quel qu'il soit, du traité sur la Pâque, qui, dans l'opinion de Tillemont, est antérieur à la Chronique d'Alexandrie, et après lui Tertullien, Clément d'Alexandrie, Hippolyte, Euthymius, pour prouver que Notre-Seigneur a mangé la pâque un jour plus tôt que les Juifs, invoquent le témoignage de saint Jean. Mais les Grecs, s'appuyant sur ce fait que le Christ mangea dès le 13 l'agneau pascal, consacrent encore aujourd'hui l'eucharistie avec du pain fermenté.

CHAPITRE XXIX

Notre-Seigneur mange la Pâque avec ses disciples.

C'était donc le jeudi 13 nisan ou 14 avril, jour de la réunion du grand conseil, que « Jésus envoya Pierre et « Jean, ses disciples, et leur dit : Allez, et lorsque vous « serez arrivés dans la ville, vous rencontrerez un homme « portant une cruche d'eau. Suivez-le; et lorsqu'il sera « entré dites au maître de la maison : Le maître vous fait « dire : Mon temps approche : où est la salle à manger « pour que je puisse fêter la Pâque avec mes disciples? « Là-dessus, il vous montrera une grande salle à manger, « bien dressée; préparez-la pour nous. Les disciples par- « tirent, trouvèrent la chose comme il la leur avait dite, « et préparèrent l'agneau pascal. » Toutes les maisons de Jérusalem étaient communes pendant les temps de fête; et chacun pouvait se loger partout où il y avait de la place, sans être obligé de payer l'hospitalité qu'on lui donnait. Son hôte ne recevait en dédommagement que la peau de l'agneau pascal. Le cénacle était situé, d'après la tradition, dans la partie supérieure de la ville, ou sur le mont Sion, à la place où, du temps de David et de Salomon, l'arche d'alliance était restée pendant quarante ans. Les disciples égorgèrent donc l'agneau pascal que l'on avait choisi, le 10 du mois, le jour précisément où Jésus-Christ, sur la route de Béthanie, avait maudit le figuier, symbole du culte mosaïque. Et, après qu'ils l'eurent mis à rôtir, et qu'ils eurent fait tous les autres préparatifs nécessaires pour le repas pascal, ils attendirent leur maître.

« Lorsque le soir fut venu, Jésus vint avec les siens, et « lorsqu'il fut temps (c'est-à-dire lorsque les étoiles pa- « rurent) il se mit à table et les douze apôtres avec lui. » Il devait y avoir au moins dix personnes pour manger un agneau pascal. Il y en avait treize ici : Jean, le disciple bien-aimé, était assis à la droite du Sauveur, et Pierre à sa gauche. Ou plutôt, d'après l'expression orientale, Jean était couché près de la poitrine de Jésus, comme il le rapporte lui-même dans son Évangile, et Pierre à sa tête. Les anciens, en effet, dans leurs repas, n'étaient point assis sur des chaises, mais étendus sur des lits très-bas, avec le bras gauche appuyé sur un coussin, tandis que les pieds posaient par derrière sur le sol. Pierre et Jean étaient donc également près du Sauveur. Le premier toutefois avait la place d'honneur, comme toujours. Car en ce cas la première place chez les Hébreux était à gauche, c'est-à-dire à la tête de l'hôte qui occupait le milieu de la table. Jean toutefois était mieux placé pour parler avec Notre-Seigneur. Mais les peintres ont abusé de cette expression de l'apôtre saint Jean quand il dit qu'il reposait sur la poitrine de Jésus; car ils placent le disciple de l'amour sur le sein de Notre-Seigneur; de sorte que celui-ci n'aurait pu ni respirer ni se remuer, tandis qu'il est certain que le Christ et ses apôtres étaient tous couchés de la même manière, et que la main droite restait toujours libre.

Jésus était donc couché près de la poitrine de Pierre. A la tête de Pierre était André; puis, en descendant à gauche, Philippe, Barthélemy, Thomas, et Matthieu Lévi. A droite, était près de la poitrine de Jean son frère Jacques, puis Jacques le Mineur, Simon, Jude, Thadée, et au bout,

vis-à-vis de Matthieu, Judas Iscariote. Chacun occupait le rang que lui donnaient et son ancienneté dans l'apostolat et ses rapports plus ou moins intimes avec Notre-Seigneur. C'est pour cela que nous trouvons au milieu, et tout près de Jésus, le groupe sacerdotal des quatre pêcheurs. Ils furent en effet choisis les premiers comme apôtres, et sont comme les premiers-nés dans la maison du nouvel Israël. Parmi eux, Pierre, semblable à Juda, est l'homme sur qui repose la promesse. Israël, s'adressant à Juda, et dans sa personne à tous ses descendants, le bénit d'une bénédiction toute spéciale en lui disant : « Tes frères te « loueront; ta main sera sur le cou de tes ennemis; et les « enfants de ton père s'inclineront devant toi. » Ainsi Jésus s'adressant à Pierre lui dit : « J'ai prié pour toi afin « que ta foi ne chancelle point; mais toi, lorsque tu seras « converti, confirme tes frères. » De même qu'Israël promet à Juda que le sceptre ne lui sera point enlevé, et qu'il donnera des chefs à son peuple jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, ainsi le Christ promet à Pierre que le bâton pastoral avec lequel il doit paître les brebis et les agneaux dans l'Église ne lui sera point enlevé, et que les portes de l'enfer n'ébranleront point le siége sur lequel il est assis, jusqu'à ce que vienne Celui qui est l'attente des nations, afin de juger les vivants et les morts. C'est pour cela aussi que le lion, symbole de la domination et de la dignité royale, a passé de Juda à Pierre, et à son disciple saint Marc. Ces quatre premiers apôtres représentent aussi d'une manière sensible les quatre tempéraments ou caractères de l'homme, comme l'a si bien compris un célèbre peintre allemand. Ainsi nous trouvons dans l'apôtre saint Jean le tempérament sanguin; dans

Jacques, son frère, le tempérament mélancolique; dans Pierre, le bilieux, et le flegmatique dans André.

Les douze apôtres étaient ainsi rangés en demi-cercle autour du Christ. L'autre côté de la table, ou l'hémicycle, restait libre pour ceux qui servaient. Il y avait ordinairement à l'un des bouts un anneau pour tirer la table quand le repas était fini. C'était du moins le cas dans les tables oblongues, où la place d'honneur était en haut, et dont les deux côtés étaient occupés. La partie inférieure était seule vide, pour qu'on pût desservir et y placer les plats qu'on ôtait. Chacun avait son sofa ou son coussin particulier; quelquefois cependant les divans pouvaient tenir deux, trois ou quatre personnes. Cette coutume de se coucher pour manger n'était pas particlière aux Juifs; mais, d'après Casaubon, on la retrouve dès la plus haute antiquité chez les Assyriens et les Chaldéens, les Mèdes et les Perses, les Indiens et les Celtes, les Grecs, les Étrusques et les Romains. Les femmes seules, au témoignage de Varron, s'asseyaient par modestie, de même que les esclaves. Lors donc que saint Luc nous dit de Marie de Béthanie qu'elle s'assit aux pieds de Jésus, on doit l'entendre en ce sens; et nous trouvons souvent représentée sur les tombeaux romains une femme assise aux pieds de son mari couché devant la table. Il arrivait cependant quelquefois chez les Juifs qu'on s'asseyait pour manger; et dans ce cas chacun faisait à part la prière du repas, tandis que lorsqu'on était couché, le père de famille seul, ou le maître de la maison récitait la prière. Mais on devait être couché pour manger la pâque, parce que ce repas rappelait la délivrance du peuple d'Israël, et que se coucher pour manger était la coutume des rois et des grands.

CHAPITRE XXX

De l'Institution de la sainte Eucharistie. Des figures qui l'ont représentée.

De même que la Pâque des Juifs était à la fois et la commémoration de la délivrance du peuple d'Israël et la figure de la Pâque chrétienne qui devait rappeler aux hommes la délivrance du genre humain tout entier, ainsi l'immolation de l'agneau pascal est comme le point de jonction qui met en rapport le sacrifice de l'Ancien Testament avec celui de la nouvelle alliance. Lorsque les Juifs mangeaient la pâque, le maître de la maison se levait, prenait de la main droite une coupe pleine de vin, et prononçait la bénédiction en ces termes : « Ceci est le temps de « notre délivrance, et nous rappelle la sortie d'Égypte. « Béni soit le Seigneur, l'Éternel, qui a créé le fruit de la « vigne. » Puis il buvait du vin contenu dans la coupe, et la passait ensuite aux autres convives, qui en buvaient comme lui, chacun à son tour. Cette bénédiction du repas s'appelait *eulogie* chez les Juifs. L'agneau lui-même s'appelait sacrifice eucharistique ; et c'est de là que la scène chrétienne a pris le nom d'eucharistie.

Jésus dit aux siens : « J'ai ardemment désiré de man-« ger encore une fois avec vous cet agneau pascal avant « que je souffre ; car, je vous le dis, je ne mangerai plus « désormais jusqu'à ce que l'accomplissement du royaume « de Dieu arrive. Puis il prit le calice, rendit grâces et dit : « Prenez-le et partagez-le entre vous ; car, je vous le dis, « je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que le

« royaume de Dieu vienne. » C'est alors seulement que l'on approcha la table, et qu'on servit des laitues et d'autres herbes amères, telles que du raifort, de la chicorée, du persil, des radis, du cresson et d'autres plantes de cette espèce, en souvenir des mets amers que le peuple d'Israël avait mangés en Égypte. Il y avait aussi sur la table une tasse de vinaigre ou d'eau salée, qui rappelait aux assistants les larmes versées par leurs pères pendant la captivité, et un plat nommé *charoseth*. C'était une espèce de pudding, ou une bouillie de pommes et d'amandes cuites dans le vin avec des figues, des noix, des citrons et d'autres fruits, auxquels on ajoutait ensuite quelques épices. Ce mets rappelait par sa forme longue les tuiles de paille et le mortier dont les Juifs avaient construit dans leur exil les villes de Phitom et de Ramessès. On servait encore du pain azyme, auquel la mère de famille ajoutait souvent une multitude d'ingrédients, et qu'elle préparait à la manière des gâteaux ; enfin on servait dans un plat l'agneau pascal rôti.

Le maître de la maison disait alors : « Béni soit le Sei-« gneur, qui a créé les fruits de la terre. » Puis, prenant des herbes amères, il les levait en l'air en disant : « Nous « mangeons ces herbes en souvenir de ce que les Égyp-« tiens ont rempli d'amertume la vie de nos pères dans la « terre d'Israël. » Puis il trempait ces herbes dans le vinaigre et en mangeait gros au moins comme une olive, en se tenant toujours debout. Les autres faisaient ensuite comme lui.

On desservait alors la table; et avant que le repas proprement dit commençât, le père de famille lisait quelques endroits de la loi, entre autres du *Deutéronome*, ch. XXVI,

qui avaient rapport à la circonstance. Puis il prenait pour la seconde fois la coupe, la remplissait de vin rouge, comme souvenir du sang des premiers-nés de l'Égypte, que l'ange exterminateur avait fait périr, pendant qu'il passait devant les portes des Hébreux sans leur faire aucun mal. On approchait alors la table, et l'on se couchait pour manger, car la cérémonie de prendre le repas pascal debout, un bâton à la main et une ceinture aux reins, comme aussi d'asperger du sang de la victime les portes de la maison, n'avait eu lieu que la première fois.

Le père de famille, prenant le pain, le levait en l'air, et disait : « Nous mangeons ce pain sans levain en souvenir « de ce que nos pères en Égypte ne trouvaient plus le « temps de faire fermenter la pâte jusqu'à ce que Dieu « les eût délivrés. Louons-le donc, glorifions et bénis-« sons-le de ce qu'il a fait de si grandes merveilles à « l'égard de nos pères et de nous-mêmes, et nous a fait « passer de la captivité à la délivrance, de la douleur à la « joie et des ténèbres à la lumière. Dites donc : Alleluia. « Serviteurs, louez le Seigneur. » Puis on récitait les psaumes CXIII et CXIV, après quoi l'on disait : « Soyez béni, « Seigneur, notre Dieu, Roi éternel, qui nous avez tirés, « nous et nos pères, de l'Égypte, et nous avez conservés « jusqu'à cette nuit, où nous mangeons le pain azyme et « les herbes amères. » Puis il prononçait de nouveau la bénédiction sur le vin, en buvait, se lavait les mains, ce que tous les autres faisaient après lui.

Il élevait alors un des deux pains, le bénissait en disant : « Béni soit le Seigneur, qui produit le pain de la terre. « C'est là le pain de la misère qu'ont mangé nos pères en « Égypte. Que celui qui a faim vienne et mange ; que

« celui qui a besoin vienne et fasse la Pâque. » Puis il rompait ce pain en plusieurs morceaux, pour signifier que c'était un pain de misère, et que le pauvre vit de morceaux et de miettes. On ne rompait point le pain avant que la bénédiction fût achevée et que l'*Amen* fût dit. Après cela, il prenait un morceau, l'enveloppait d'herbes, et le trempait dans la bouillie nommée *charoseth*, en disant : « Béni « soit le Seigneur, qui nous a sanctifiés par ses préceptes, « et nous a commandé de manger du pain azyme avec « des herbes amères. » En disant cela, il mangeait la bouchée qu'il tenait à la main.

Comme ils étaient à table et mangeaient, Jésus dit : « En vérité, je vous le dis, un de vous qui mange avec « moi me trahira. Ils devinrent tristes, et commencèrent « à se dire l'un à l'autre : Est-ce moi, Seigneur? Il ré- « pondit : C'est un des douze, dont la main est avec moi « au plat. Le Fils de l'homme s'en va, il est vrai, comme « il a été prédit de lui; mais malheur à celui par qui il « est trahi. Il eût mieux valu qu'il ne fût jamais né. Je ne « dis pas cela de vous tous; car je connais ceux que j'ai « choisis. Mais l'Écriture doit être accomplie : Celui qui « mange avec moi lève le talon contre moi. Je vous le dis « maintenant, avant que la chose arrive, afin que, lors- « qu'elle sera arrivée, vous sachiez que c'est moi. Ils « commencèrent à se demander les uns aux autres qui « parmi eux en serait capable. Mais Judas, qui le trahit, « dit en balbutiant : Est-ce moi, Seigneur? Oui, lui « répondit Jésus. »

D'après l'ancien cérémonial judaïque, le père de famille, avant de présenter l'agneau pascal, prenait le gâteau qui était sur la table, le partageait en autant de

morceaux qu'il y avait de convives, et donnait à chacun son morceau, avec les paroles que nous avons rapportées plus haut. Ce gâteau ressemblait un peu à nos pains d'église; il était peu cuit, rond la plupart du temps, et percé d'un grand nombre de petits points. Or tous ces usages symboliques passèrent cette nuit dans le mystère de la nouvelle alliance. « Car, pendant qu'ils mangeaient, « Jésus prit le pain, le bénit et le rompit, l'offrit à ses « disciples, et leur dit : Prenez et mangez, c'est mon « corps qui a été livré pour vous; faites ceci en mémoire « de moi. » On récitait alors l'action de grâces et la bénédiction sur la Pâque, ou, comme disaient les Juifs, sur le corps de l'agneau pascal, et sur les autres viandes, en disant : « Soyez béni, Seigneur notre Dieu, de ce que « vous nous avez sanctifiés par votre loi, et nous avez « ordonné de manger l'agneau pascal. Ceci est la Pâque « que nous mangeons en souvenir de ce que le Seigneur « a passé devant les maisons de nos pères en Égypte. » Puis le père de famille coupait par morceaux l'agneau pascal et les autres viandes, et les servait aux convives. Parmi les nombreux priviléges qui distinguaient Jérusalem de toutes les autres villes, était celui-ci, qu'on n'avait jamais trouvé aucune mouche dans le lieu où on égorgeait les animaux pour la Pâque; que les viandes consacrées ne sentaient jamais mauvais, et qu'il n'y avait au dedans des murs de la ville ni scorpion ni serpent nuisible.

On mangeait alors des autres viandes bénies. C'était ordinairement du chevreau ou du mouton rôti; et c'est ainsi que se terminait le repas proprement dit. Cependant on continuait encore à manger des plats qui étaient sur la table, jusqu'à ce que la coupe eût fait quatre fois le

tour des convives, comme c'est encore la coutume chez les Juifs. On voulait représenter par là les quatre monarchies après lesquelles Jésus-Christ devait venir. Enfin chacun mangeait encore gros comme une olive de l'agneau pascal, pour n'en rien laisser; autrement les restes, de même que les os, devaient être jetés dans le feu et brûlés, parce qu'ils étaient consacrés; mais après l'agneau pascal on ne mangeait plus pendant toute la nuit. En souvenir du festin pascal de l'ancienne alliance, que Notre-Seigneur célébra encore dans sa dernière cène, les catholiques, en Orient aussi bien qu'en Occident, font bénir, le jour de Pâques, des mets semblables à ceux de la Pâque mosaïque : du raifort sauvage, du sel et des œufs, de l'agneau rôti, des viandes fumées; puis le maître de la maison les distribue à sa famille et à ses amis.

Après le repas, le père de famille se lavait les mains, et présentait aux convives la troisième coupe de vin, qui s'appelait spécialement la coupe de la bénédiction; car on récitait alors l'action de grâces pour le repas pascal que l'on venait de prendre, et l'on bénissait de nouveau le vin. C'est pour cela que les évangélistes continuent dans ces termes : « Après la cène, Jésus, sachant que son Père « lui avait tout remis entre les mains, qu'il était issu de « son Père, et qu'il devait retourner à Dieu, se leva de « table, quitta ses habits, prit un linge, dont il se ceignit, « puis versa de l'eau dans un bassin, et se disposa à « laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le « linge dont il était ceint. » Le repas figuratif était achevé; mais un festin bien plus élevé avait commencé et devait continuer jusqu'à la fin du monde. Le lavement des pieds eut donc lieu entre la communion sous les espèces du

pain et la consécration du calice. De plus, on se lavait les mains trois fois pendant le festin pascal. Le bassin qui servait à laver les pieds devait contenir, d'après la prescription du grand conseil, de deux à dix logs d'eau. Un log équivaut à peu près à six coques d'œufs pleines d'eau. C'étaient les serviteurs et les esclaves qui lavaient les pieds chez les Juifs, comme chez les Grecs et les Romains. Le Christ, en lavant ainsi les pieds de ses disciples, s'abaissait donc jusqu'à la condition d'esclave. Ce n'était pas sans raison que les Juifs disaient que, de temps immémorial, Dieu s'était montré envers eux comme leur serviteur, qu'il les avait vêtus comme Adam, le premier homme, qu'il les avait baignés, oints, conduits à travers le désert, en portant la lumière devant eux.

« Lorsque Jésus vint à Simon-Pierre (car c'était par « lui qu'il commençait), celui-ci lui dit : Quoi ! Sei« gneur, vous voudriez me laver les pieds? Jésus lui « répondit : Tu ne comprends pas encore ce que je fais « ici; mais tu le comprendras dans la suite. Cependant « Pierre repartit : Jamais vous ne me laverez les pieds. « Jésus lui répondit alors : Si je ne te lave, tu ne partici« peras point à moi. » Ces paroles de Notre-Seigneur démontrent bien que ce qu'il leur donnait dans la cène c'était la communion de son corps et de son sang. « Simon-Pierre lui dit alors : Seigneur, lavez-moi non« seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. « Jésus lui répondit : Celui qui est lavé n'a plus besoin « que de se laver les pieds, car il est pur. Vous aussi « vous êtes purs, mais pas tous. Il connaissait bien celui « qui allait le trahir; c'est pour cela qu'il dit : Vous n'êtes « pas tous purs. Et après qu'il leur eut lavé les pieds,

« et qu'il eut mis ses vêtements, il se mit de nou-
« veau à table, et il leur dit : Vous savez maintenant
« ce que je vous ai fait. Vous m'appelez Maître et Sei-
« gneur, et avec raison, car je le suis. Lequel est le plus
« grand, de celui qui est à table, ou de celui qui sert?
« N'est-ce pas celui qui est à table? Eh bien, je suis au
« milieu de vous comme un serviteur. Si donc, moi qui
« suis Maître et Seigneur, je vous ai lavé les pieds, vous
« devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres; car
« je vous ai donné l'exemple, pour que vous fassiez
« comme j'ai fait. En vérité, en vérité, je vous le dis, le
« serviteur n'est pas plus grand que son maître, et le
« député n'est pas plus grand que celui qui l'envoie.
« Puisque vous savez ceci, vous êtes bien heureux si vous
« le faites. Il prit donc aussi également après le repas la
« coupe, rendit grâces, la présenta à ses disciples, en
« disant : Prenez et buvez, car ce calice est la nouvelle
« alliance en mon sang, ou : Ceci est mon sang, le sang
« de la nouvelle alliance, qui est versé pour vous et pour
« beaucoup, pour la rémission des péchés. Faites ceci,
« toutes les fois que vous buvez, en mémoire de moi.»

Puis il continua à leur parler de la signification réelle de son corps et de son sang, et des effets que la sainte eucharistie doit produire en tous ceux qui la reçoivent dignement. « Je suis la vraie vigne, leur dit-il, et mon
« Père est le vigneron. Il coupera chaque branche en
« moi qui ne porte point de fruit; mais il purifiera celle
« qui porte du fruit, afin qu'elle en porte encore davan-
« tage. Vous êtes purs maintenant à cause de la parole
« que je vous ai dite. Demeurez en moi, et je demeu-
« rerai en vous. De même qu'une branche ne porte point

« de fruits d'elle-même si elle ne reste sur le cep, ainsi « en est-il de vous si vous ne demeurez en moi. Celui « qui demeure en moi et en qui je demeure porte beau- « coup de fruits; car sans moi vous ne pouvez rien faire. « Mais celui qui ne demeure pas en moi est rejeté comme « une branche et se dessèche. On le ramasse, et on le « jette au feu, pour qu'il brûle. »

Les apôtres ne pouvaient, au reste, se méprendre sur la véritable signification des paroles par lesquelles Notre-Seigneur institua la sainte Eucharistie en leur donnant son corps à manger et son sang à boire; car c'était une croyance commune parmi les Israélites que, lorsque le Messie viendrait, tous les sacrifices cesseraient, mais que le sacrifice du pain et du vin, d'après l'ordre de Melchisédech, durerait éternellement, comme on peut le voir dans les livres des rabbins. (*Bammidbar rabba in numeros*, ch. XXVIII.) Toutes les interprétations par lesquelles les hérétiques ont essayé d'altérer le véritable sens des paroles du Sauveur, et de prouver qu'il fallait les prendre dans un sens figuré, tombent devant cette simple considération, que ce soir-là il ne parla plus à ses disciples en images et en figures; mais, comme ses disciples le remarquent eux-mêmes en saint Jean, XVI, 29, clairement et sans voiles. Bien plus, il leur promet d'entrer en eux et d'établir en eux sa demeure. (*S. Jean*, XIV, 23.)

Avec la manne, Dieu avait offert aux Israélites une figure bien significative de la nourriture merveilleuse qu'il devait donner au genre humain aux jours du Messie. C'est pour cela qu'on lit dans le traité intitulé *Midrach Coheleth* (fol 90, 2) : « De même que le premier libérateur a ap- « porté la manne du ciel, selon ces paroles : Voici que je

« fais pleuvoir le pain du ciel; ainsi le dernier libérateur « apportera la manne; car il est écrit : Il y aura sur la « terre une poignée de blé. » Nous lisons encore dans le traité intitulé *Schemoth rabba* (sect. 50, fol. 142) : « Au « temps du Messie, Dieu préparera aux Israélites une table « et une nourriture telle que quiconque en mangera « n'aura plus besoin ni de table ni d'une nourriture plus « élevée. » D'après la tradition consignée d'ailleurs au chapitre XVI du livre de la Sagesse, la manne se transformait d'après l'intention de celui qui la mangeait, et prenait le goût qu'il voulait lui donner. Les rabbins s'étendent longuement à décrire la douceur de ce *pain changé*. Il est question de cette transformation non-seulement dans le *Schemoth rabba* (sect. 25) et dans le *Talmud Joma* (ch. 8, fol. 75), mais encore dans le plus ancien commentaire, intitulé : *Pesikta*, où on lit ces paroles : « De même que le « nourrisson goûte au sein de sa mère toutes sortes de « douceurs, ainsi Israël à la manne du Seigneur. Et de « même que le sein maternel est le seul aliment du nour- « risson, parce qu'il renferme ce qu'il y a d'essentiel dans « tous les autres aliments, ainsi la manne avait l'essence « de tout, et tout le reste n'était qu'accidentel. De même « encore que le lait de la mère, quoiqu'il soit d'une es- « pèce particulière, a une multitude de goûts divers, « ainsi la manne se changeait pour les Israélites en tout « ce qu'ils voulaient. De même enfin que le nourrisson « pleure et se désole quand on l'ôte du sein maternel, « ainsi Israël quand on lui ôtait la manne. »

Mais si, dans l'ancienne alliance, l'opération surnaturelle de la manne était déterminée par le désir et la foi de celui qui la recevait, et se produisait comme *opus ope-*

rantis, la manne qui nous est donnée dans la nouvelle alliance a une action bien plus puissante; car elle agit *ex opere operato*, selon le langage de l'école. Il est dit de la manne (*Exode*, XVI, 18) que celui qui en recueillait plus n'en avait pas d'avantage, et que celui qui en prenait moins en trouvait autant. Il en est ainsi dans un sens plus élevé de la sainte Eucharistie; car la substance du corps et du sang de Jésus-Christ n'y est point diminuée par la division des espèces, et la privation du calice n'apporte aucun dommage à celui qui reçoit les espèces du pain; la plus petite particule de ces espèces sacrées nous communique toute la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, de même que le soleil reflète parfaitement sa lumière dans la plus petite goutte de rosée. De même encore que la manne était conservée dans le tabernacle, ainsi la manne céleste de la nouvelle alliance est toujours présente sur nos autels.

Les sages du judaïsme avaient bien compris tout ce que signifiait la manne donnée au peuple d'Israël dans le désert; et nous trouvons chez les rabbins cette pensée clairement exprimée, à savoir que le tabernacle, les vases sacrés et le temple lui-même n'étaient que le symbole des choses divines, et que tout ce qui est visible sur la terre n'est que l'ombre d'un corps que nous ne voyons pas et le reflet de substances que nous verrons un jour au ciel dans leur réalité. Déjà les pains de proposition, que l'on plaçait chaque sabbat devant Jéhovah, représentaient les pains consacrés que le Sauveur donne aujourd'hui à ses apôtres. Il n'y a pas un sens moins profond dans le gâteau nommé *eruf*, que l'on préparait comme offrande du sabbat, avec de la pâte fournie par les Juifs de toute une ville, et que l'on

conservait dans la synagogue, ou dont chacun mangeait ensuite un morceau, de sorte que ce pain était le symoble de leur union. C'est à cet usage que saint Paul fait allusion dans sa première Épître aux Corinthiens, x, 17.

Les rabbins attribuaient une telle importance à la manne, qu'on lit dans le vieux commentaire Baal Harthurim que la loi n'a été donnée qu'à ceux qui mangent la manne. On lit encore dans le Sohar (*Exod.*, fol. 26, col. 102) que la manne est un aliment céleste et précieux pour la nourriture de l'esprit et de l'âme, un pain descendu des plus profonds espaces du ciel, le repas des sages donné par la sagesse suprême à ceux qui se consacrent à la loi. Le rabbin Éliézer s'exprime d'une manière plus précise encore (fol. 28, 3) à propos de la supériorité de la manne du Messie sur la manne mosaïque : « Les justes, « dit-il, sont destinés à manger de cette manne dans l'é« poque qui arrive. Et si tu demandes : Sera-ce de la « même manière que la manne du désert? La réponse « est : Non, mais d'une manière plus élevée; si bien qu'il « n'y a jamais rien eu de comparable. » Cette signification de la manne, d'après la tradition hébraïque, explique pourquoi les rabbins attachaient une si grande importance au verset 16 du psaume LXX : « Il y aura une poignée de « froment sur la terre. » Le Targum chaldaïque traduit ainsi ce passage : « Il y aura un sacrifice de froment sur « le pays sur les hauteurs des montagnes de l'Église. »

Le rabbin Raschi, si opposé d'ailleurs à toute interprétation favorable au christianisme, dit à propos de ce verset : « Nos rabbins enseignent qu'aux jours du Messie il y aura « un gâteau d'une espèce particulière, et ils appliquent en « général le psaume tout entier au Messie. » Mais le rab-

bin Kimchi, interprétant le prophète Osée, xiv, 8, s'élève presque jusqu'à l'interprétation chrétienne quand il dit : « Quelques-uns entendent par ces paroles, *Ils vivront de « froment*, que dans l'avenir, quand le Sauveur paraîtra, « il y aura un changement, une transsubstantiation dans « la nature du froment. » Enfin le R. Mosée, fils de Nachman, écrit ces mots : « La manne est engendrée de la « lumière divine, qui a pris un corps d'après la volonté « de son créateur. » Ne nous étonnons donc plus de ces paroles de Hillel, que le Talmud nous rapporte et qu'il lui reproche comme un rêve de fou. « Le Messie ne viendra « plus vers les Israélites, car ils l'ont déjà reçu comme « nourriture aux jours d'Ézéchias. »

En général, si nous avions encore en nos mains les ouvrages des rabbins composés avant Jésus-Christ, et qui ont péri en grande partie lors de l'incendie de Jérusalem, nous serions étonnés de l'accord admirable que la dogmatique de l'ancien judaïsme présente avec celle du christianisme et de la différence qui existe sous ce rapport entre les Juifs d'aujourd'hui et leurs devanciers. Plusieurs manuscrits, précieux sous ce rapport existaient encore du temps de Pic de la Mirandole, mais se sont perdus depuis; d'autant plus qu'il y eut un temps où les Juifs cherchaient par tous les moyens à se les procurer, ou à les raturer dans les bibliothèques, afin de détruire ainsi les témoignages favorables au christianisme. Le juif Philon fait déjà remarquer l'opposition entre les deux autels du temple de Salomon : l'autel extérieur, qui était dans la cour en plein air, où coulait le sang d'un nombre infini de victimes, où déjà, dans la première quinzaine de la consécration du temple par Salomon, vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille

brebis furent immolés, où tous les ans, la veille de Pâque, plus de deux cent cinquante mille agneaux étaient égorgés, sans parler des autres fêtes et des sacrifices publics et particuliers qui s'offraient chaque jour; Philon, dis-je, fait remarquer l'opposition entre l'autel extérieur et l'autel intérieur, où ne montait vers le ciel que la fumée du plus pur encens, près duquel était la table avec les pains de proposition, symbole du sacrifice qui devait remplacer plus tard toutes les victimes. L'autel extérieur représente l'ancienne alliance avec ses sacrifices sanglants, aussi bien chez les païens que chez les Juifs. L'autel intérieur, au contraire, placé derrière le rideau, signifie la nouvelle alliance et son sacrifice parfait et non sanglant.

Ces sacrifices épouvantables où l'on immolait des enfants à Dieu, où des pères allaient quelquefois jusqu'à sacrifier leur premier-né; cette coutume abominable de manger de la chair des enfants immolés, coutume que nous retrouvons chez les Massagètes scythes, les Issedons, les Tauriens, et même en Arcadie, jusqu'au temps de Porphyre; tout cela n'est que l'expression d'une vérité profondément sentie, à savoir que le Fils de Dieu, le premier-né du Père, devait un jour répandre son sang pour nous, et se donner aux hommes comme victime et nourriture dans le sacrifice de l'autel. Mais déjà les païens, prévoyant l'abolition future de ces horribles sacrifices, avaient trouvé une substitution ou un moyen de les remplacer. C'est pour cela que dans les mystères de Dionysus et de Cérès on offrait le pain et le vin comme les seules offrandes agréables à Dieu. Et chez les Romains, au lieu des sacrifices humains usités chez les Pélages, on précipitait dans le Tibre tous les

ans, à une certaine époque, des figures de cire; ou l'on faisait des gâteaux imitant les animaux qui devaient servir de victimes, et on les mangeait ensuite. Déjà les anciens païens, comme Épictète nous l'apprend dans Arrien, criaient : Seigneur, ayez pitié de nous, Kyrie, eleison: prière touchante, que les soldats chrétiens des armées romaines chantèrent les premiers en allant au combat, et que l'Église a introduite dans sa liturgie.

Les païens communiaient donc aussi à leurs victimes, afin d'entrer ainsi en union avec les dieux; et cette analogie n'a point échappé à l'apôtre saint Paul (*I Cor.*, x, 16). Les initiés au culte de Mithra et les Perses, à la fête de Daruns, mangeaient des gâteaux faits de pâte non fermentée et qu'ils avaient offerts aux dieux. Cette communion que l'on retrouve dans le culte de Mithra, ainsi que dans quelques sacrifices du Nord, de la Chine et de l'Amérique, présente une telle ressemblance extérieure avec la nôtre, que déjà saint Justin, le plus ancien Père de l'Église, dans son *Apologie*, page 98, croyait y voir une imitation et une altération à la fois du sacrement de l'Eucharistie. Dans l'antiquité, lorsqu'on voulait faire un traité d'alliance, on célébrait auparavant un festin solennel; ou, en d'autres termes, ceux qui voulaient s'unir par des liens plus étroits prenaient en commun le pain et le vin. C'est ainsi qu'avant de confirmer et de sceller de son sang la nouvelle alliance, qu'il voulait contracter avec nous, le Fils de Dieu célébra la cène, et ouvrit ainsi l'ère nouvelle qui devait réaliser toutes les anciennes figures.

Déjà, à la première révélation qu'il fit de cet adorable mystère, le lendemain de la multiplication des pains, il trouva des incrédules. Mais ce devait être bien autre chose

encore après son ascension, et dans la suite des siècles. Aussi, prévoyant ces défections et ces apostasies qui devaient affliger son Église, à l'occasion même du mystère de son amour, il dit à ceux qui se séparaient de lui à cause des choses merveilleuses qu'il venait de leur dire : « Ceci « vous scandalise? Que sera-ce donc lorsque le Fils de « l'homme sera monté là où il était auparavant ? » (*Saint Jean*, VI, 61.) Ainsi les disciples faibles dans la foi qui abandonnèrent le Sauveur en cette circonstance, et Judas, l'apôtre apostat, sont à la fois et les devanciers, et les modèles, et la figure des hérétiques, qui, lors de la prétendue réforme, nièrent la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; et les paroles du Sauveur, rapportées par saint Jean, sont comme une triste et douloureuse prophétie de la défection d'un si grand nombre de nos frères à cette époque.

CHAPITRE XXXI

Découverte de la trahison de Judas.

Après que Jésus eut institué de cette manière le sacrifice de la nouvelle alliance, « il fut troublé dans son es« prit; il dit et il affirma : En vérité, en vérité, je vous « le dis, un de vous me trahira. Les disciples se regar« dèrent les uns les autres, inquiets de qui il parlait. Mais « l'un d'eux, celui que Jésus aimait, était couché près de « la poitrine de Jésus. Simon-Pierre lui fit signe de voir « quel était celui dont il parlait. » Car, dans la position où était Pierre, il n'aurait pu parler en secret à Notre-

Seigneur sans se mettre sur son visage. C'est Pierre qui cherche le premier à découvrir celui qui doit trahir son maître; et ce soin, il l'a transmis à tous ses successeurs; car c'est lui qui, comme administrateur de la maison de Dieu, porte les clefs et gouverne l'Église. « Là-dessus, « celui-ci s'approcha plus près encore de la poitrine de « Jésus, et lui demanda : Seigneur, qui est-ce ? Jésus ré« pondit : C'est celui à qui je trempe et donne cette bou« chée. Il trempa la bouchée et la donna à Judas Isca« riote, fils de Simon. » Il ne s'agit point ici du pain consacré, mais probablement de ce second gâteau dont nous avons parlé plus haut, ou de cette bouchée que le maître de la maison trempait dans le *charoseth*. Or les anciens, comme encore aujourd'hui les Orientaux, n'avaient, on le sait, point de fourchettes, et ne se servaient que de leurs doigts. « Et après cette bouchée, Satan entra en lui; « après quoi Jésus lui dit : Ce que tu veux faire, fais-le « bientôt. » C'est qu'en effet un crime commis à la hâte est jugé moins sévèrement que celui qui a été longtemps médité. « Cependant aucun de ceux qui étaient à table « avec lui ne savaient pourquoi il disait cela. Car quel« ques-uns pensaient que, Judas ayant la bourse, Jésus « avait voulu lui dire : Achète ce qui nous est nécessaire « pour la fête, ou bien qu'il avait quelque chose à don« ner aux pauvres. »

Comment les apôtres pouvaient-ils avoir cette pensée? Ne venaient-ils pas de manger l'agneau pascal? Nous avons vu plus haut que ce repas qu'ils venaient de prendre n'était point au fond le repas de la Pâque, mais qu'il en était seulement une anticipation. Les apôtres pouvaient donc hésiter à le regarder comme le festin pascal propre-

ment dit. C'était précisément la veille du 14 nisan. Le 14, les Galiléens, observateurs plus exacts des fêtes, ne travaillaient point, tandis que les Juifs pouvaient jusqu'à midi achever les travaux qu'ils avaient déjà commencés, quoiqu'ils ne pussent en commencer de nouveaux. Les Galiléens se hâtaient donc de faire tous les préparatifs nécessaires pour la fête, et les pèlerins étrangers profitaient des heures de la nuit, pendant lesquelles les boutiques restaient probablement ouvertes et éclairées, pour acheter tout ce dont ils avaient besoin. Quant aux pauvres, ils demandaient aux étrangers compatissants quelque aumône, afin de subvenir aux frais qu'entraînait pour eux la Pâque.

CHAPITRE XXXII

Jésus prend congé de ses apôtres.

« Lorsque Judas fut parti, Jésus dit : Maintenant le Fils « de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. « Mais si Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi « en lui-même. Oui, il le glorifira bientôt. Mes petits « enfants, je n'ai plus qu'un peu de temps à être avec « vous; vous me chercherez, et ce que j'ai dit aux Juifs, « je vous le dis à vous maintenant : Vous ne pouvez venir « où je vais. Simon-Pierre lui dit alors : Où allez - vous « donc, Seigneur? Jésus répondit : Tu ne peux me suivre « maintenant où je vais; mais tu me suivras plus tard. » Dans ces paroles Jésus annonçait d'avance à Pierre qu'il mourrait de la même mort que lui, et que comme lui

il irait à la croix. Pierre lui répondit alors : « Seigneur, « pourquoi ne puis-je vous suivre maintenant? Je don« nerais ma vie pour vous. Jésus lui répondit : Simon, « voici que Satan a désiré de vous cribler comme le « froment : mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne « défaille point; cependant, une fois converti, confirme « tes frères. Je vous le dis : vous serez tous scandalisés « cette nuit même à mon sujet; car il est écrit : Je frap« perai le berger, et les brebis seront dispersées. L'heure « vient, ou plutôt elle est déjà venue, où vous vous dis« perserez chacun de son côté, et me laisserez seul; mais « je ne suis pas seul, car le Père est avec moi. Lorsque je « serai ressuscité, je vous précèderai en Galilée. Pierre « l'interrompit alors, et lui dit : Lors même que tous se « scandaliseraient à votre sujet, jamais, moi, je ne me « scandaliserai. Seigneur, je suis prêt à aller avec vous, « même en prison, même à la mort. Jésus lui répondit : « Tu veux donner ta vie pour moi? En vérité, en vé« rité, je te le dis, cette nuit même, avant que le coq « chante, tu me renieras trois fois, comme si tu ne me « connaissais point. » Les Juifs distinguaient en effet un triple chant du coq. « Mais Pierre affirma derechef, et « dit : Quand même il faudrait mourir avec vous, je ne « vous renierai point. Et tous les autres disciples dirent « la même chose.

« Là-dessus, Jésus leur dit : Quand je vous ai envoyés « sans bourse, ni poches, ni souliers, avez-vous manqué « de quelque chose? Ils répondirent : Non. Il continua : « Mais maintenant que celui qui a une bourse la prenne, « et ainsi pour la poche; et que celui qui n'a point « d'épée vende son habit pour s'en acheter une. Car,

« je vous le dis, il faut que s'accomplisse en moi cette « parole de l'Écriture : Il a été compté parmi les mal- « faiteurs. Maintenant va s'accomplir en moi tout ce qui « me regarde. Ils lui dirent alors : Maître, voyez ; il y a « ici deux épées. Il répondit : C'est bien, et il continua « en ces termes : Que votre cœur ne se trouble point à « cause de cela et ne chancelle point. Vous croyez en « Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon « Père il y a aussi plusieurs demeures ; s'il n'en était pas « ainsi, je ne vous l'aurais pas dit. Je vais vous préparer « une place ; et lorsque je m'en serai allé, et vous aurai « préparé une place, je reviendrai, et vous prendrai avec « moi, afin que là où je suis vous soyez aussi. Vous savez « où je vais, et vous connaissez aussi le chemin. Thomas « lui dit alors : Seigneur, nous, nous ne savons pas où « vous allez, comment pourrions-nous connaître le che- « min ? Jésus leur dit : Je suis la voie, la vérité, la vie ; « nul ne vient au Père que par moi. Si vous me connais- « sez, vous connaissez aussi mon Père ; et désormais vous « le connaîtrez, et vous le voyez. Philippe lui dit : Sei- « gneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus « lui dit : Je suis avec vous depuis si longtemps, et tu ne « me connais pas encore, Philippe ? Qui me voit voit le « Père. Comment peux-tu donc dire : Montrez-nous le « Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que « le Père est en moi ?

« Ce que je vous dis, je ne le dis pas de moi-même ; « et le Père qui est en moi opère aussi en moi. Si vous « ne me croyez pas quand je vous dis que je suis dans le « Père et que le Père est en moi, croyez du moins à « cause de mes œuvres. En vérité, en vérité, je vous le

« dis, qui croit en moi, les œuvres que je fais, il les fera
« aussi, et il en fera de plus grandes; car je vais au Père,
« afin qu'il vous accorde tout ce que vous lui demanderez
« en mon nom. Il ne vous le refusera pas; et je le ferai
« afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Jusqu'ici vous
« n'avez rien demandé en mon nom : demandez, et vous
« recevrez, afin que votre joie soit parfaite. Si vous de-
« meurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous,
« vous pouvez demander ce que vous voulez, et il vous
« sera accordé. Encore un peu de temps, et le monde ne
« me verra plus; mais vous me verrez, vous; car je vis,
« et vous vivrez aussi. Vous reconnaîtrez en ce jour que
« je suis dans mon Père, et vous en moi, et moi en vous.

« Judas, mais non Iscariote, dit alors à Jésus : Sei-
« gneur, pourquoi vous manifesterez-vous seulement à
« nous, et non encore au monde? Jésus lui répondit :
« Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais,
« mais je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous
« réjouiriez que j'aille au Père; car le Père est plus grand
« que moi. Mais je prierai le Père, et il vous enverra un
« autre Paraclet, pour qu'il demeure toujours avec vous,
« l'esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce
« qu'il ne le voit point et ne le connaît point. Mais vous,
« vous le connaîtrez, car il demeurera au milieu de vous
« et sera en vous. Le Paraclet, le Saint-Esprit, que le
« Père enverra en mon nom, vous découvrira tout, et
« vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous
« ai dit cela afin que ma joie demeure en vous, et que
« votre joie soit parfaite. Je ne vous laisserai point orphe-
« lins, je viendrai à vous; je vous laisse la paix, je vous
« donne ma paix; non comme le monde la donne. Je

« vous donne un nouveau commandement, c'est que vous
« vous aimiez les uns les autres. Comme je vous ai aimés,
« vous devez aussi vous aimer les uns les autres. Le signe
« auquel on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, c'est
« que vous vous aimiez les uns les autres. Comme mon
« Père m'aime, je vous aime; demeurez donc aussi dans
« mon amour. Mon Père est glorifié, si vous portez beau-
« coup de fruits et restez mes disciples. Si vous m'aimez,
« gardez mes commandements; celui qui a mes com-
« mandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime. Or
« celui qui m'aime sera aimé aussi de mon Père; je l'ai-
« merai aussi moi, et me révèlerai à lui. Celui qui m'aime
« gardera ma parole, et mon Père l'aimera; nous vien-
« drons à lui, et nous demeurerons en lui. Qui ne m'aime
« point ne garde point ma parole; or la parole que vous
« avez entendue n'est point de moi, mais du Père qui
« m'a envoyé.

« Je vous dis ceci pendant que je suis encore avec
« vous. Si vous gardez mes commandements, vous de-
« meurez dans mon amour; de même que moi aussi je
« garde les commandements de mon Père et demeure en
« son amour. Mon commandement, c'est que vous vous
« aimiez les uns les autres comme je vous aime. Personne
« ne peut aimer plus qu'en donnant sa vie pour ses amis.
« Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous com-
« mande; je ne vous appellerai plus serviteurs, car le ser-
« viteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous
« appelle mes amis, parce que je vous ai communiqué
« tout ce que j'ai entendu de mon Père. Ce n'est pas vous
« qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis,
« et vous ai établis pour que vous alliez, et rapportiez du

« fruit, et que votre fruit demeure. Ce que je vous com-
« mande, c'est de vous aimer les uns les autres. Si le
« monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si
« vous étiez du monde, le monde vous aimerait comme
« sa propriété; mais parce que vous n'êtes point du
« monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde,
« à cause de cela le monde vous hait. Souvenez-vous de
« la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus
« grand que son maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous
« persécuteront aussi; mais s'ils ont gardé ma parole, ils
« garderont aussi la vôtre. Ils vous feront tout cela à cause
« de mon nom, car ils ne connaissent point Celui qui m'a
« envoyé.

« Si je n'étais pas venu, et ne leur avais point parlé, et si
« je n'avais point fait parmi eux des œuvres comme nul
« autre n'en a fait, ils ne seraient pas coupables. Mais
« après les avoir vues, ils me haïssent encore, moi et
« mon Père; car qui me hait hait aussi mon Père : aussi
« leur péché est-il sans excuse. Ainsi doit être accomplie
« la parole qui est écrite dans leur loi : Ils me haïssent
« sans cause. Je vous ai dit ceci afin que vous ne vous
« scandalisiez point. Ils vous banniront. Bien plus, l'heure
« approche où celui qui vous tuera croira rendre par là
« service à Dieu. Et ils agiront ainsi envers vous parce
« qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi. Mais je vous ai
« dit ces choses afin que, quand viendra l'heure, vous vous
« souveniez de ma parole. Je vous ai dit ces choses afin
« que vous ayez la paix en moi; car dans le monde vous
« aurez des angoisses : mais consolez-vous, j'ai vaincu
« le monde. Je vous dis la vérité : il est bon pour vous
« que je m'en aille; car, si je ne m'en allais pas, le

« Paraclet ne viendrait point à vous : mais si je m'en « vais, je vous l'enverrai. Lorsque le Paraclet, que je « vous enverrai du Père, viendra, l'Esprit de vérité, qui « procède du Père, il rendra témoignage de moi. Et « vous aussi vous rendrez témoignage de moi, parce « que vous étiez avec moi dès le commencement. Et « lorsqu'il viendra, il convaincra le monde en ce qui « touche le péché, et la justice et le jugement : le péché, « parce qu'ils n'ont pas cru en moi; la justice, parce « que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus; « le jugement, parce que le prinee de ce monde est déjà « jugé.

« J'ai beaucoup encore à vous dire, mais vous ne le « pouvez porter maintenant. Lorsque viendra cet Esprit « de vérité, il vous introduira dans toute vérité; car il ne « parlera point de lui-même, mais ce qu'il entendra, il « le dira, et vous annoncera ce qui devra arriver. Il me « glorifiera, car il recevra de ce qui est à moi, et vous « l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi. C'est pour-« quoi je vous ai dit : Il recevra de ce qui est à moi, et « vous l'annoncera. Dans un peu de temps vous ne me « verrez plus; puis vous me reverrez seulement pour un « peu de temps encore; car je vais au Père. Les disciples « se dirent l'un à l'autre : Que nous dit-il? Dans peu de « temps vous ne me verrez plus; puis vous me reverrez « seulement pour un peu de temps encore, parce que je « vais au Père? Qu'est-ce qu'il dit : Encore un peu de « temps? Nous ne savons pas ce qu'il veut dire. Jésus, « remarquant qu'ils voulaient l'interroger, leur dit : Vous « vous demandez l'un à l'autre pourquoi j'ai dit : Encore « un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et vous

« me reverrez pour un peu de temps encore? En vérité, « en vérité, je vous le dis, vous pleurerez, vous gémirez; « mais le monde se réjouira : vous serez tristes, mais « votre tristesse sera changée en joie. Une femme, lors- « qu'elle enfante, souffre, parce que son heure est venue; « mais à peine a-t-elle enfanté un fils qu'elle ne pense « plus à ses douleurs, à cause de la joie qu'elle a de ce « qu'un homme est venu au monde.

« Vous aussi, vous êtes tristes maintenant; mais je vous « reverrai, et alors votre cœur se réjouira, et nul ne vous « ravira cette joie. En ce jour-là vous ne m'interrogerez « plus. Jusqu'à présent je vous ai parlé en paraboles : « l'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles; « mais je vous parlerai du Père ouvertement. En ce jour- « là, vous prierez en mon nom, et je ne dis point que je « prierai pour vous le Père; car le Père lui-même vous « aime, parce que vous m'aimez, et que vous croyez que « je suis issu de Dieu. Je suis issu du Père, et je suis venu « en ce monde : maintenant je quitte ce monde, et vais « au Père. Les disciples lui dirent : Voilà que vous nous « parlez ouvertement, et non plus en paraboles. A présent « nous savons que vous connaissez toutes choses, et qu'il « n'est pas besoin que l'on vous interroge; c'est pour cela « que nous croyons que vous êtes issus de Dieu. Jésus leur « répondit : Vous croyez donc maintenant? Je vous le dis « à présent avant que la chose arrive, afin que lorsqu'elle « arrivera vous croyiez. Je ne vous ai point confié ces « choses au commencement, parce que j'étais encore « avec vous : mais maintenant je vais à Celui qui m'a « envoyé, et personne de vous ne me demande plus : Où « allez-vous? Mais parce que je vous ai dit cela, la tris-

« tesse remplit votre cœur. Je ne parlerai plus beaucoup « avec vous maintenant, car le prince de ce monde arrive; « mais il ne peut rien contre moi. Afin que le monde « sache que j'aime le Père, et que je fais ce qu'il m'a com- « mandé, levez-vous et partons d'ici. »

CHAPITRE XXXIII

Prière de Notre-Seigneur pour les fidèles de son Église.

« Après que Jésus eut dit ces choses, il leva les yeux « vers le ciel et dit : Père, l'heure est venue; glorifiez « votre Fils, afin que votre Fils aussi vous glorifie; comme « vous lui avez donné puissance sur toute chair, pour « qu'il donne la vie éternelle à ceux que vous lui avez « remis. Or la vie éternelle pour eux, c'est de vous con- « naître, vous le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ, que vous « avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai accom- « pli l'œuvre que vous m'aviez donné à faire. Et main- « tenant, ô Père! glorifiez-moi aussi en vous-même de « cette gloire que j'avais en vous avant que le monde fût. « J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez « donnés dans le monde. Ils étaient à vous, et vous me « les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. Ils savent « maintenant que tout ce que vous m'avez donné est de « vous; car les paroles que vous m'avez données, je « les leur ai communiquées. Ils les ont reçues, et ont « vraiment reconnu que je suis issu de vous; et ils ont cru « que vous m'avez envoyé. Je prie pour eux; non pour « le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés;

« car ils sont à vous. Tout ce qui est à moi est à vous, « et tout ce qui est à vous est à moi; et je suis glorifié « en eux.

« Je ne suis plus pour longtemps dans le monde; mais « ils sont encore dans le monde; et je viens à vous. Père « saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez « donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Pendant que « j'étais avec eux dans le monde, je les ai gardés en votre « nom. Ce que vous m'avez donné, je l'ai gardé; et aucun « d'eux ne s'est perdu, si ce n'est le fils de la perdition, « afin que l'Écriture fût accomplie. Mais maintenant je « viens à vous, et je dis ceci dans le monde, afin qu'ils « aient ma joie parfaite en eux. Je leur ai donné votre « parole, et le monde les hait, parce qu'ils ne sont pas du « monde, comme aussi moi je ne suis pas du monde. Je « ne demande pas que vous les ôtiez du monde, mais que « vous les préserviez du mal. Ils ne sont pas de ce monde, « comme aussi moi je ne suis pas de ce monde. Sanctifiez-« les en votre vérité; votre parole est vérité. Comme vous « m'avez envoyé dans le monde, je les envoie aussi dans « le monde. Je me sanctifie pour eux, afin qu'eux aussi « soient sanctifiés dans la vérité. Je ne prie pas pour ceux-« ci seulement, mais encore pour ceux qui croiront en « moi par leurs paroles, afin que tous soient un, comme « vous êtes en moi, ô Père, et comme je suis en vous; « afin qu'ils soient un en nous, et que le monde croie « que vous m'avez envoyé. La gloire que vous m'avez « donnée, je la leur ai donnée aussi; afin qu'ils soient un, « comme nous sommes un, moi en eux et vous en moi; « afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde con-« naisse que vous m'avez envoyé et que vous les aimez

« comme vous m'avez aimé. Père, je veux que là où je « suis soient aussi avec moi ceux que vous m'avez remis, « afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée déjà « avant que le monde fût fondé. Père juste, le monde ne « vous connaît pas; mais moi je vous connais, et ceux-ci « connaissent que vous m'avez envoyé. Et je leur ai an-« noncé votre nom, et je l'annoncerai encore, afin que « l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je « sois en eux. »

Le moment solennel approchait où le Fils de Dieu allait accomplir son sacrifice. Jésus donc, après avoir achevé cette divine prière, entonna le chant de louanges. C'était le grand Alleluia de la délivrance, que l'on chantait au festin pascal; car en cette mémorable journée tout est prophétique, typique et mystérieux : aussi les évangélistes nous en donnent le détail minute par minute. Ce cantique de louanges se chantait à toutes les grandes fêtes, comme à la Pentecôte, et particulièrement à celle des Tabernacles; et il comprenait les six psaumes joyeux dont le premier commencait par ces paroles du psaume CXIV : « Non à nous, « Seigneur, non à nous, mais à votre nom donnez la « gloire; afin que les peuples ne disent pas : Où est leur « Dieu ? » et dont le dernier finissait par ces paroles du psaume : « Béni soit celui qui vient; » et après quoi l'assemblée répondait : « Au nom du Seigneur. » Les deux premiers psaumes se chantaient avant que l'on bût le vin de la bénédiction, c'est-à-dire entre la seconde et la troisième coupe du festin pascal. Lorsque les Juifs récitaient ces psaumes, le plus ancien prononçait chaque verset; après lequel tous les autres répondaient : Alleluia; de sorte que nous trouvons en quelque sorte dans cet usage l'origine des

litanies chrétiennes, et même jusqu'à un certain point du rosaire. Les Juifs attribuaient une grande valeur à cette parole : Amen, qui terminait leurs prières. Ils croyaient qu'elle l'emportait sur toutes les autres, et que celui qui disait avec dévotion : « Loué soit le saint nom, » échappait à la damnation, eût-il été le plus grand pécheur, et trouvait les portes du paradis ouvertes; et que, lorsque l'Église elle-même disait cette prière, les âmes qui languissent dans les limbes obtenaient le pardon et le repos éternel.

CHAPITRE XXXIV

Jésus va au mont des Oliviers

« Après que Jésus eut achevé ces paroles, et récité le « chant de louange, il sortit, selon sa coutume, pour aller « au mont des Oliviers, et ses disciples le suivirent. Et il « traversa le ruisseau de Cédron, où il y avait un jardin, « dans lequel il entra avec ses disciples. » Cédron signifie *fleuve noir*. Peut-être ce ruisseau devait-il son nom au sang des victimes qu'il recevait dans son lit. C'est là qu'avait été jetée, sous les pieux rois de Juda, la cendre des bosquets consacrés aux dieux et la poussière des idoles et des autels de Baal et de Priape; et c'est pour cela que le ravin de Cédron s'appelait aussi la vallée des Cendres. Ce ravin formait l'entrée de la vallée spacieuse qui s'étendait autour de Jérusalem depuis le midi jusqu'au couchant. Nommée d'abord Tophet, ou Ben-Hinnon, et plus tard Josaphat, elle servait de limite aux deux tribus de Juda et

de Benjamin. Elle avait été témoin autrefois des horribles sacrifices offerts à Moloch, puis plus tard du martyre du prophète Isaïe, scié par le milieu du corps d'après l'ordre du roi Manassès. Et elle gardait sous un chêne les restes de cet ami de Dieu, dans un endroit où s'élève aujourd'hui un mûrier qui indique encore aux pèlerins le lieu de sa sépulture.

C'est ici, dans ce cimetière de Jérusalem, que nous trouvons concentrées toutes les légendes de l'antiquité sur le jugement dernier et la résurrection; et il semble que chaque peuple ait emporté dans sa patrie l'image de cette contrée sauvage. L'aspect de la vallée tout entière porte encore aujourd'hui comme les traces de la désolation et de la mort. C'était là, au milieu de deux palmiers, entre lesquels montait sans cesse une épaisse fumée, c'était là, d'après la tradition, que s'ouvraient les portes de l'enfer. Le Cédron lui-même était comme le Styx de la Palestine, tandis que le Jourdain en était comme l'Achéron. Vers l'ouest, le ravin au fond duquel est Haceldama, s'étend et s'ouvre dans les vallées de Gihon et de Rephaïm, c'est-à-dire dans la vallée de l'Enfer et dans celle des Géants, où autrefois 180,000 hommes de l'armée de Sennachérib périrent par la main du Seigneur. C'est ici que, d'après la tradition, les géants avaient été vaincus et précipités dans les sombres demeures. Cette gorge profonde semblait tellement horrible qu'on avait peine à croire qu'elle fût l'ouvrage de la nature; et le peuple croyait que c'étaient les géants, avec leurs rois Og et Sihon, qui l'avaient creusée. Une autre légende rapportait que c'était Satan lui-même.

C'est au-dessus du ravin de cette vallée, à l'est, que la

vache rouge passait pour aller de la montagne du temple à celle des Oliviers. On dressait à cet effet un chemin de planches, long de cinq stades, pour qu'elle ne pût être souillée pendant la route par la poussière de cette vallée des tombeaux. C'était de là aussi que chaque année on lançait le bouc émissaire, qui devait, en se précipitant des roches de Zuk, à douze milles de Jérusalem, expier les péchés du peuple, comme on jetait chez les Romains du haut de la roche Tarpéienne les malfaiteurs, ou bien encore comme chez les Indiens les fakirs se jettent dans un précipice par esprit de pénitence. Ce genre de sacrifice était généralement en usage à une certaine époque de l'antiquité. Ainsi, à Hiérapolis on jetait des propylées du temple de Saturne, des enfants, dont le corps se brisait contre les rochers du précipice situé à ses pieds : et l'on immolait à l'Artémise de Tauride les malheureux naufragés, en les précipitant du haut des écueils sur lesquels était bâti son temple. A Athènes même, à la fête des Tauropoles, on conduisait en procession hors de la ville un homme et une femme, après les avoir nourris aux frais de l'État, et on les jetait du haut d'un rocher. La ville de Marseille, dans les temps de peste, nourrissait pendant un an un homme pauvre, que l'on précipitait ensuite du haut d'un rocher, orné de couronnes et d'habits de fête, et chargé des malédictions du peuple. Nous trouvons chez les Juifs eux-mêmes cette coutume barbare, comme lorsque, par exemple, le roi Amasias fit précipiter un jour 10,000 prisonniers de Seir dans la vallée du Sel. Nous avons vu plus haut que les Nazaréens avaient voulu faire périr le Sauveur de cette manière, en le précipitant du haut de leur montagne. Mais comme il était

le véritable agneau pascal, aucun de ses os ne pouvait être brisé, et il devait mourir d'une autre manière et expier nos péchés sur une croix.

Le Fils de Dieu s'en allait donc silencieux, pendant la nuit, vers le mont des Oliviers. Il allait bientôt accomplir en sa personne sacrée tous les symboles des temps anciens, celui de la vache rouge comme celui du bouc émissaire. Il pouvait sortir sans obstacle de la ville, quoique toutes ses démarches fussent épiées; car chez les Juifs, de même que chez les autres peuples de l'antiquité, les portes des villes restaient ouvertes la nuit en temps de paix. La lune brillait au firmament, les ombres s'étendaient dans la vallée. Mais Judas le traître attendait, avec la troupe qui lui avait été donnée, le moment où il pourrait exécuter son crime.

CHAPITRE XXXV

Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Ils arrivèrent donc à la métairie de Gethsémani. » Huit gros oliviers désignent encore aujourd'hui la place du jardin où s'arrêta Notre-Seigneur. C'était une propriété particulière, peut-être la villa de quelque disciple de Jésus. « Là il dit à ses disciples : Asseyez-vous ici, pendant « que je vais prier là-haut un peu plus loin. Mais il prit « avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, Jacques et « Jean. » Deux mille cent ans auparavant, Abraham laissait à peu près à la même place ses compagnons, pour monter seul avec son fils, qu'il allait immoler. Ceux-là

seulement qui avaient été témoins de la glorification du Sauveur sur le Thabor devaient être témoins de ses angoisses et de son agonie au mont des Oliviers. « Il com-« mença à devenir triste et à trembler; et lorsqu'il fut « venu à ce lieu, il leur dit : Mon âme est troublée jus-« qu'à la mort; restez ici et veillez avec moi. Mais lui alla « plus loin, à peu près à la distance d'un jet de pierre; il « s'agenouilla, tomba la face contre terre, et pria en « disant : Père, si c'est possible, éloignez de moi ce « calice; cependant que votre volonté se fasse, et non la « mienne. Puis il revint à ses disciples, les trouva en-« dormis, et dit à Pierre : Tu dors, Simon? Ainsi vous « n'avez pu veiller une heure avec moi. » Son agonie avait donc duré une heure de temps. « Veillez et priez, « afin de ne point tomber en tentation : l'esprit est vif, « mais la chair est faible. Il s'éloigna une seconde fois, « et pria en disant : Mon Père, s'il n'est pas possible que ce « calice s'éloigne de moi, que votre volonté s'accomplisse. « Il revint, et les trouva encore endormis; car leurs yeux « étaient appesantis, et ils ne savaient que lui répondre. « Il les laissa de nouveau, s'éloigna, et pria une troisième « fois avec les mêmes paroles. Une angoisse mortelle « s'empara de lui : il priait avec plus de ferveur encore, « et sa sueur devint comme des gouttes de sang, qui « tombèrent sur la terre. Un ange du ciel lui apparut « alors et le fortifia. »

Le Messie, au commencement de sa carrière, avait été assailli par une triple tentation : il devait être tenté trois fois encore avant de l'achever. Il avait vaincu la triple concupiscence, à laquelle les hommes succombent ordinairement dans les trois régions de leur être terrestre.

Exempt de tout péché personnel, il pouvait combattre le péché comme quelque chose d'extérieur, et prendre sur lui par une véritable substitution toutes les iniquités du monde. Maintenant, arrivé au terme de sa carrière, il est accablé et comme inondé par les péchés du genre humain tout entier; et son corps, succombant sous ce poids humiliant, laisse couler sur la terre une sueur de sang. Au reste, la possibilité de ce phénomène ne peut plus être contestée, depuis que des exemples récents et nombreux l'ont mis hors de doute. Mais de même qu'après avoir vaincu le démon dans le désert Jésus fut servi par les anges du Seigneur, ainsi, après qu'il eut lutté trois fois contre la mort, un ange descendit vers lui pour le fortifier. « Il se leva de sa prière, vint une troisième fois « trouver ses disciples, et les trouva dormant à cause de « l'affliction où ils étaient. Jésus leur dit donc : Vous « dormez, et vous reposez encore? Maintenant c'est assez; « *ou plutôt :* Maintenant le temps de dormir est passé; car « l'heure est venue où le Fils de l'homme est livré entre « les mains des pécheurs; levez-vous et marchons : voici « que celui qui me trahit approche. »

CHAPITRE XXXVI

Jésus est livré par Judas.

« Cependant Judas avait pris avec lui une grande troupe « de soldats, » c'est-à-dire un détachement de la cohorte romaine, composée de cinq cent cinquante-cinq hommes, qui stationnait dans le fort Antonia, « et les serviteurs des

« grands prêtres et des pharisiens, avec des lanternes, « des flambeaux et des armes. Et comme Jésus parlait « encore, toute cette troupe vint avec des épées et des « bâtons, envoyée par les grands prêtres, les docteurs de « la loi et les anciens du peuple. Mais celui qui le trahis« sait était convenu d'un signe avec eux, et leur avait « dit : Ce sera celui à qui je donnerai un baiser; prenez« le et mettez-le sous bonne garde. Et comme il venait, « il marcha devant eux, s'avança aussitôt vers Jésus, en « disant : Salut, Maître, et il le baisa. Mais Jésus lui dit : « Ami, que veux-tu? Judas, tu livres le Fils de l'homme « par un baiser. » La troupe était restée dehors, et les gardes entouraient le jardin. « Mais Jésus, sachant tout « ce qui devait lui arriver, sortit et leur dit : Qui cher« chez-vous? Ils répondirent : Jésus de Nazareth. Et il « dit : C'est moi. Judas qui le trahit était aussi là. Comme « Jésus disait : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent à « terre, » renversés par la puissance invisible de la majesté divine qui habitait en lui.

« Il leur demanda donc une seconde fois : Qui « cherchez-vous? Ils dirent : Jésus de Nazareth. Et « il leur dit : Je vous ai déjà dit que c'est moi : si « c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-ci s'en aller. « Ainsi devait s'accomplir ce qu'il avait dit : Je n'ai « perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés. Ils s'a« vancèrent, mirent la main sur lui et le prirent. Ceux « qui étaient autour de lui voyant où l'on en voulait venir, « l'un d'eux lui dit : Maître, ne mettrons-nous pas la « main à l'épée? et s'armant d'un sabre qu'il avait avec « lui, il en donna un coup avec le tranchant, frappa le « serviteur du grand prêtre, et lui coupa l'oreille droite.

« Or ce serviteur s'appelait Malchus. Jésus dit : Assez, « n'allez pas plus loin. Et il dit à Simon-Pierre : Mets ton « épée en son lieu, car tous ceux qui prennent le glaive « périront par le glaive. » S'il n'était pas historiquement certain que Pierre est mort sur la croix, comme son divin Maître, la légende n'aurait pas manqué de le faire mourir par l'épée, en s'appuyant de ces paroles du Sauveur.

« Jésus continua en ces termes : Ne faut-il pas que je « boive le calice que mon Père me donne, ou crois-tu « que si je priais mon Père, il ne m'enverrait pas aussitôt « plus de douze légions d'anges? Mais comment alors « serait accomplie l'Écriture, qui a prédit qu'il en doit « être ainsi? » Si Notre-Seigneur parle ici de douze légions, c'est-à-dire de soixante douze mille anges, c'est qu'il n'avait choisi parmi les hommes que douze apôtres et soixante-douze disciples. « Puis il toucha l'oreille de « celui qui avait été frappé, et le guérit. Mais la troupe, « avec son commandant, et les serviteurs des Juifs s'em« parèrent de Jésus et le lièrent. En ce moment le « Seigneur dit à la troupe et aux grands prêtres, aux « officiers du temple et aux anciens qui étaient accourus : « Vous êtes venus avec des épées et des lances pour me « prendre comme si j'étais un meurtrier. N'ai-je pas été « assis tous les jours parmi vous enseignant dans le « temple? Et vous n'avez pas levé la main contre moi. « Mais c'est ici votre heure, où la puissance a été donnée « aux ténèbres : il fallait que les écrits des prophètes fus« sent accomplis. Ses disciples l'abandonnèrent tous et « prirent la fuite. »

Cependant « un jeune homme » qui, éveillé peut-être

par le passage de cette troupe, avait sauté hors du lit, jetant à la hâte sur « son corps le vêtement qui le couvrait pendant son sommeil, » et avait suivi la foule, « fut pris « aussi par les soldats. Mais laissant entre leurs mains son « vêtement, il s'enfuit tout nu, » et paya ainsi sa curiosité. Les anciens se mettaient nus au lit, et se couvraient avec un vêtement de nuit que les Arabes appellent encore aujourd'hui *heik*. Comme saint Marc est le seul évangéliste qui raconte cette circonstance, plusieurs Pères de l'Église en ont conclu que c'est lui-même dont il est ici question. Marie, en effet, mère de Marc, avait à Jérusalem une maison, où elle demeurait avec son fils, et où les apôtres et les disciples s'assemblèrent après la mort de Jésus. Elle était aussi avec les saintes femmes au Calvaire.

CHAPITRE XXXVII

Le Christ chez Anne.

« Or ceux qui avaient pris Jésus l'amenèrent d'abord « chez Anne, beau-père de Caïphe, qui était grand « prêtre cette année-là. Pierre suivait de loin. » Le palais d'Anne était situé sur la pente du mont Sion. Jésus, pour y venir, en partant du ruisseau de Cédron, avait dû traverser le faubourg d'Ophel, situé à l'est de la ville, et entrer par la porte du fumier. Ils l'amenèrent chez Anne; car ce prince des prêtres, versé depuis longtemps dans toutes les ruses de la politique, avait eu la principale part au coup de main qu'on venait d'exécuter; et il avait su faire prévaloir son opinion dans le conseil contre l'avis

de ceux qui ne voulaient pas qu'on s'emparât de Jésus pendant la fête dans la crainte d'exciter une sédition parmi le peuple. C'était lui qui menait tout le collége des prêtres; et, après avoir été dépouillé du souverain pontificat, il avait su pousser Caïphe, son gendre, afin de pouvoir derrière lui tout diriger et tout conduire, et assurer ainsi son influence dans toutes les affaires. Caïphe était, à ce qu'il paraît, un homme ordinaire, peu versé dans la science de la loi et du droit mosaïque, ce qui, du reste, était assez commun à une époque où l'argent et l'ambition, bien plus que le mérite, créaient les grands prêtres. Il n'était donc qu'un instrument docile que faisait mouvoir à son gré le sagan, qui lisait et interprétait pour lui les livres saints, comme le Talmud le prescrit dans des cas semblables; et c'est pour cela que les évangélistes nomment toujours Anne à côté de Caïphe. Quoiqu'il ne fût plus grand prêtre, et qu'il n'eût par conséquent aucune autorité sur Jésus, on le lui amena, pour donner le temps au conseil de se réunir au palais de Caïphe. Lorsqu'il fut assemblé, « Anne envoya Jésus lié au grand prêtre « Caïphe. » Le prisonnier est traduit d'abord devant les juges de son pays, et le collége des prêtres s'assemble à la hâte vers minuit.

CHAPITRE XXXVIII

Interrogatoire et condamnation de Jésus dans le conseil des grands prêtres en présence de Caïphe.

Le palais de Caïphe était aussi situé en haut dans la ville de David, où, après le retour des Juifs sous Néhémie, le

grand prêtre Eliasib avait fait bâtir la maison des souverains pontifes. Ainsi Notre-Seigneur fut amené de la partie basse de la ville à la partie supérieure, et conduit ainsi au lieu où se réunissaient les princes des prêtres. Nous ne trouvons, il est vrai, pendant toute l'histoire de la passion, rien qui nous indique que Notre-Seigneur ait descendu ou remonté le mont Sion; et cependant le prétoire ou le palais de Pilate était situé sur la pente du mont Moria, et celui d'Hérode, au contraire, du côté opposé, sur le mont Sion. Mais déjà, du temps de David, un pont, traversant la vallée de Tyropéon, unissait les deux montagnes. C'est sur ce pont que le Sauveur passa, et il ne descendit du tribunal dans la ville basse que pour aller au Calvaire. Au reste, la position respective des juges devant lesquels comparut Notre-Seigneur nous dit assez que la puissance spirituelle, perdant son caractère, était devenue mondaine, et que le pouvoir temporel était mis à sa place.

On ne pouvait juger pendant la nuit aucun crime capital. Toutes les fois aussi qu'un procès criminel devait se terminer par la condamnation de l'accusé, il ne pouvait être achevé en un jour, bien moins encore la sentence pouvait-elle être prononcée un jour de fête. C'était encore une maxime chez les Juifs, qu'il fallait viser plutôt à l'absolution de l'accusé qu'à sa condamnation. Aussi, lors même que tous les témoins s'accordaient pour le charger, il pouvait être encore défendu, s'il trouvait un avocat. Chacun pouvait se présenter comme défenseur, non comme accusateur. Mais dans ce procès, où il s'agissait de juger l'innocence et la sainteté même, toutes les règles de la justice et de la légalité devaient être foulées aux pieds.

Lorsque Jésus fut introduit dans la salle du tribunal, les prêtres étaient déjà assis sur leurs siéges, revêtus de leurs vêtements sacerdotaux, qu'ils allaient bientôt souiller par la plus inique de toutes les sentences. Au milieu d'eux siégeait sur son trône le souverain pontife, ayant à sa droite Anne, son beau-père. « Il interrogea Jésus sur « ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai « enseigné publiquement devant tout le monde; j'ai en- « seigné en tout temps dans les synagogues et dans le « temple où se rassemblent tous les Juifs; je n'ai rien dit « en secret. Que me demandez-vous donc? Interrogez « ceux qui ont entendu ce que j'ai dit; ils savent ce que « j'ai dit. Là-dessus un des serviteurs qui était à côté de « lui lui donna un coup de poing sur le visage et lui dit : « Est-ce ainsi que tu réponds au grand prêtre. » Cette brutalité inouïe d'un valet juif, en présence du collége des prêtres, n'est pas la seule dont il soit question à cette époque de barbarie et de bouleversement. Saint Paul aussi éprouva le même traitement, sous le vain prétexte qu'il avait manqué d'égards envers un prêtre indigne. Un coup de poing sur le corps était puni chez les Juifs d'une amende d'un sicle. Celui qui donnait un soufflet payait deux cents deniers, et quatre cents si c'était avec le revers de la main. Tirer les oreilles, arracher les cheveux, déchirer les habits, etc., toutes ces offenses étaient punies d'une amende aussi forte, ou même plus considérable encore, selon la dignité de la personne offensée. Mais à l'égard de Jésus tout était permis, et chacun pouvait avec lui donner un libre cours à ses caprices. Si, comme la tradition le rapporte, Malchus était le serviteur qui le frappa, il rendit au maître ce que Pierre, son disciple, lui avait fait.

« Mais Jésus répondit : Si j'ai mal parlé, prouvez-le; « et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? Les « princes des prêtres et tout le conseil cherchaient un « témoignage contre lui pour le condamner à mort; mais « ils n'en trouvaient aucun, quoique plusieurs faux té- « moins eussent déposé contre lui; car les témoignages « ne s'accordaient pas entre eux. Il se présenta enfin deux « faux témoins » que les princes des prêtres suscitèrent en secret, comme le Talmud le raconte sans détour. « Ils « déposèrent contre lui en disant : Nous l'avons entendu « dire : Je détruirai ce temple de Dieu, fabriqué par la « main des hommes, et j'en bâtirai un autre qui ne sera « point fait de mains d'hommes. Mais ici même leurs « témoignages ne s'accordaient pas. » Nous voyons par là combien les ennemis du Sauveur s'efforçaient d'altérer ses paroles pour le rendre suspect. Jésus, en effet, n'avait pas dit : Je détruirai ce temple; mais : Détruisez ce temple. Ces paroles doivent avoir fait une profonde impression sur les Juifs; car nous les voyons plus tard fournir un sujet d'accusation contre saint Étienne.

D'après le second livre des Rois, ch. VII, le roi David avait eu le premier la pensée d'élever un temple au Seigneur. Mais Dieu le lui défendit, parce que ses mains avaient été souillées par le sang dans les nombreuses guerres qu'il avait entreprises. Il lui promit néanmoins qu'un de ses descendants bâtirait un temple en son honneur. « J'affermirai pour toujours le trône de son règne, « lui dit-il, je serai son père, et il sera mon fils. » Les Juifs entendaient ce passage du Messie, qui devait selon eux élever à Jéhovah un temple bien supérieur en magnificence à celui de Salomon. Et nous retrouvons, long-

temps encore après la ruine de Jérusalem, cette attente chez les Juifs. « Les deux temples avaient été construits « à cause du Fils de Dieu : tous les deux, le premier « aussi bien que le second, ont été entretenus par lui. « Mais lorsqu'il fut enlevé, l'écoulement des grâces tarit « en même temps. Il frappa le lieu où s'élevait le « temple; il détruisit celui-ci; et le trône sacré tomba. » Nous lisons ces paroles remarquables dans le Sohar (I, p. 21).

Les deux faux témoins qui déposèrent contre Jésus s'appelaient Ananias et Achazias; et la tradition des rabbins fait mention d'eux déjà avant l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem. Le grand conseil les avait envoyés comme espions, en les chargeant d'observer toutes ses démarches. Cet axiome, que deux témoins confirment la vérité d'un fait, était appliqué chez les Juifs d'une manière rigoureuse et souvent excessive.

« Le grand prêtre se leva, et, s'avançant au milieu de « l'assemblée, il dit à Jésus : Ne répondez-vous rien à ce « que ceux-ci témoignent contre vous? Mais Jésus garda « le silence. Le grand prêtre continua et dit : Je vous « adjure au nom du Dieu vivant de me dire si vous êtes « le Christ, le Fils du Dieu béni. Jésus répondit : Vous « l'avez dit. Mais je vous le dis, vous verrez le Fils de « l'homme, assis à la droite de la vertu de Dieu, venir « sur les nuages du ciel. Le grand prêtre alors déchira ses « vêtements. Vous avez entendu le blasphème, dit-il; « qu'avons-nous encore besoin de témoins? Donnez vos « voix. Or ils le condamnèrent tous en disant : Il mérite « la mort. » Ceux qui entendaient un blasphème, juges ou témoins, étaient obligés de déchirer leurs habits, qui

ne pouvaient plus être recousus ensuite, pour indiquer que ce péché, étant contre le Saint-Esprit, ne méritait aucun pardon. Le grand prêtre déchirait son vêtement de bas en haut, tandis que les autres prêtres le déchiraient de haut en bas. Cependant les ornements sacerdotaux que le pontife suprême portait à la fête des Expiations ne devaient jamais être déchirés. Lorsque plus tard saint Étienne, premier martyr, rempli du Saint-Esprit, annonça qu'il voyait le Christ à la droite de Dieu, tous se mirent à crier, en se bouchant les oreilles, pour ne point entendre ce prétendu blasphème, et ne point être obligés de déchirer leurs vêtements.

CHAPITRE XXXIX

Reniement de Pierre.

Cependant un autre interrogatoire avait eu lieu dans la cour du palais. « Simon-Pierre et un autre disciple en-« core avaient suivi Jésus. Ce disciple (c'était saint Jean), « étant connu chez le grand prêtre, était entré avec Jésus « dans le portique du grand prêtre : mais Pierre était « resté dehors devant la porte. Cet autre disciple, étant « sorti dehors, parla avec la portière et introduisit Pierre. » C'étaient presque toujours des femmes qui gardaient la porte chez les anciens, comme nous le voyons dans les *Troades* d'Euripide, v. 193 et 491, dans Plaute (*Cucurlio*, act. I, 1, v. 75), dans Pline (15, 30, etc.). « Alors la « servante qui était portière dit à Pierre : N'êtes-vous pas « l'un des disciples de cet homme? Non, répondit-il. Or

« on alluma un feu de charbon au milieu de la cour ; « et les serviteurs et les valets s'assirent autour pour se « chauffer, parce qu'il faisait froid. » Les maisons des grands formaient ordinairement un carré. La cour intérieure et le portique étaient entourés d'arcades couvertes. Or en Orient les nuits à cette époque de l'année, c'est-à-dire au milieu d'avril, sont froides et humides, à cause de la rosée, qui est très-abondante, ce qui dispose au typhus et à des fièvres pernicieuses. « Pierre se joignit à « eux pour se chauffer. » La servante le suivit ; et « le « voyant assis au milieu d'eux devant le feu, elle le re- « garda attentivement et dit : Vous étiez aussi avec Jésus « le Galiléen. Mais Pierre le nia en présence de tous, et « dit : Je ne sais ce que vous voulez dire ; je ne connais « point cet homme. » Il appelle Jésus *cet homme ;* et cette expression, qui annonce le mépris, est encore aujourd'hui celle dont les Juifs se servent pour nommer Jésus. Après ce second reniement, Pierre se retira dans le portique extérieur. Mais, comme il sortait, il fut aperçu par une autre servante. Car la portière avait fait part aussitôt à sa voisine de sa découverte. « Celle-ci dit à ceux qui étaient « autour du feu : Cet homme est aussi des leurs. Et le coq « se mit à chanter. »

D'où venait ce chant du coq ? Il n'y avait pas un seul coq, une seule poule dans toute la ville de Jérusalem. Du moins une ancienne loi bannissait de cette ville tous les coqs, parce que, cherchant leur nourriture sur les fumiers, ils en font sortir, en les grattant, toutes sortes de bêtes impures, et qu'ils pouvaient ainsi souiller les offrandes et les autres choses consacrées. Cette loi s'appliquait aux paons, et bien plus encore aux porcs et aux sangliers. Pour

résoudre cette objection, on pourrait répondre d'abord que, le palais de Caïphe étant situé sur une éminence, on pouvait y entendre de très-loin pendant la nuit le chant du coq. Ne l'entend-on pas à Constantinople de la côte asiastique, et, à Messine, de la Calabre? Il n'est pas nécessaire d'ailleurs d'admettre qu'il n'y ait eu qu'un seul coq à chanter. Arundel, ainsi que plusieurs autres voyageurs, rapportent qu'en Orient les coqs marquent par leurs cris certaines heures de la nuit avec la ponctualité d'une horloge. A Smyrne, tous les coqs chantent pour la première fois entre onze heures et minuit, et pour la seconde fois entre une heure et deux heures; et cela avec une telle précision qu'ils ne sont jamais en retard ni en avance les uns sur les autres de plus d'une minute. D'ailleurs les troupes romaines, qui occupaient le fort Antonia, faisaient peu d'attention aux prescriptions de la loi des Juifs. Et ce qui prouve que ceux-ci même n'observaient pas très-strictement la loi qui bannissait tous les coqs de Jérusalem, c'est que nous lisons dans les écrits des rabbins qu'un coq fut une fois lapidé dans cette ville par sentence du sanhédrin, parce qu'il avait arraché les yeux à un enfant, qui était mort à la suite de ses blessures. C'était aussi une coutume alors d'amener devant les jeunes mariés, le jour de leurs noces, un coq et une poule, comme symbole de la bénédiction que Dieu avait donnée à ses créatures, en leur disant : Croissez et multipliez-vous. Enfin ce qui tranche la question et fait disparaître tous les doutes, c'est que, d'après les mêmes livres, la nuit était mesurée à Jérusalem par le chant du coq. Car la troisième veille de la nuit s'appelait le cri du coq. Bien plus, le Talmud parle d'un coq sacré à Jérusalem, dont

le chant, de même que le bruit des portes du temple quand on les ouvrait, se faisait entendre jusqu'à Jéricho.

« Après un intervalle d'environ une heure, » pendant lequel avait duré l'interrogatoire de Notre-Seigneur, Simon-Pierre, inquiet du sort de son Maître, rentra et s'approcha de nouveau des soldats qui se chauffaient devant le feu en bas de la cour. Il venait là non pour se chauffer comme eux, mais pour avoir des nouvelles de Jésus. Jean, selon toute apparence, était dans les appartements supérieurs; car la salle du tribunal était au premier étage. « Comme il était là, un des assistants dit de nouveau : Par « ma foi, celui-là était aussi avec lui. Puis, se tournant « vers lui, il lui dit : N'êtes-vous pas aussi l'un de ses « disciples? Pierre le nia, et dit : Je ne le suis pas. Ceux « qui étaient là s'approchèrent alors plus près de lui, et « lui dirent : Certainement vous êtes l'un d'entre eux : « d'ailleurs votre prononciation vous trahit, et montre « que vous êtes un Galiléen. » Ils ne savaient pas qu'ils avaient devant eux un apôtre, et même le chef de tous les disciples du Christ; mais ils regardaient tous les Galiléens en général comme partisans du Nazaréen. « Là-dessus, il se mit à affirmer et à jurer, en disant : Je ne « connais point l'homme dont vous me parlez. Or un des « serviteurs du grand prêtre, cousin de celui à qui Pierre « avait coupé l'oreille, s'adressant à lui, lui dit : Ne vous « ai-je pas vu dans le jardin avec lui? Pierre le nia de « nouveau; et pendant qu'il parlait encore le coq chanta.»

En ce moment l'attention de ces hommes fut détournée d'un autre côté, heureusement pour Pierre, qui sans cela aurait probablement été pris et mis sous bonne garde. L'interrogatoire de Notre-Seigneur était achevé, et l'on

descendait le prisonnier. C'est alors que, se « tournant, « il regarda Pierre; et celui-ci se souvint de la parole que « le Seigneur lui avait dite : Avant que le coq chante « deux fois, tu me renieras trois fois. Et Pierre sortit, « cacha sa tête et pleura amèrement. » L'obscurité de la nuit ne lui suffit pas pour cacher sa honte ; il enveloppe sa tête dans son manteau, comme avaient coutume de faire dans l'antiquité ceux qui étaient frappés de quelque grande affliction. Ainsi avait succombé à la voix d'une servante cet apôtre, qui peu d'instants auparavant était prêt à donner sa vie pour son Maître, et avait seul tiré l'épée pour le défendre. Il ne pensait pas assurément à renier Jésus; et au moment où il le faisait il aurait renouvelé ses protestations de dévouement, s'il s'était donné le temps de réfléchir. Ne voulant pas garder le silence devant les interrogations importunes de cette servante, il avait cherché à satisfaire promptement sa curiosité, dans la crainte que sans cela elle ne l'empêchât d'aller trouver son cher Maître. Et il le renia ainsi, sans le vouloir, pour ainsi dire, afin de pouvoir courir vite à son secours. Lorsqu'il lui avait protesté que jamais il ne le renierait, il avait pensé qu'il s'agissait d'un interrogatoire solennel; et interrogé de cette manière, il aurait été sans doute fidèle à sa parole. Mais la tentation vint à lui d'une manière presque insensible, et sa chute n'en fut que plus prompte : tant il est facile, à moins d'une extrême vigilance, d'être sourd à la voix de la conscience. Pierre commence par un simple mensonge; puis il passe à une affirmation positive, et finit par un parjure : exemple terrible, qui prouve que celui qui néglige les petites fautes peut devenir facilement coupable des plus grandes. Ce fut le second chant

du coq qui éveilla le repentir dans le cœur de Pierre.

Les Juifs partageaient alors la nuit en quatre veilles, à savoir : le crépuscule du soir, minuit, le chant du coq, et le crépuscule du matin. Ces quatre veilles représentaient les quatre grands empires de l'antiquité qui devaient précéder la venue du Messie, Soleil de justice avec lequel se levait l'aurore de l'ère nouvelle. Minuit était pour eux l'heure des larmes. C'était à cette heure que les Babyloniens avaient détruit Jérusalem, et emmené en captivité le peuple juif, parce qu'il avait renié son Dieu. Ce fut donc vers la troisième veille de la nuit, ou vers trois heures du matin, que Jésus fut conduit hors de la salle du tribunal, et que le conseil des grands prêtres se sépara pour se réunir de nouveau à l'aube du jour. C'était l'heure où le coq chantait, où le cor des gardes de nuit retentissait sur la montagne de Sion, où le préfet du temple faisait sa ronde.

CHAPITRE XL

Première Dérision du Sauveur. Il est mis en prison.

Cependant le Fils de l'homme fut livré aux soldats juifs pour qu'ils le gardassent. Ceux-ci s'abandonnèrent à tous leurs caprices à son égard, comme fait toujours la populace quand on lui livre un grand homme. « Or les « hommes qui gardaient Jésus commencèrent à le tour- « ner en dérision ; ils lui crachèrent au visage et le frap- « pèrent ; puis ils lui voilèrent la face et lui donnèrent « des coups de poing sur les oreilles. Les autres lui don-

« naient des soufflets ou des coups de verges, et disaient « en riant : Christ, prophétise-nous quel est celui qui t'a « frappé. Les serviteurs aussi lui donnaient des coups, et « le frappaient avec des bâtons. Et ils vomirent contre lui « beaucoup d'autres malédictions. » Enfin, lorsqu'ils eurent déchargé sur lui toute leur fureur, ils le jetèrent en prison, pendant que le serviteur du conseil se hâtait de convoquer pour le matin toute la synagogue. Les grands prêtres auraient bien voulu le conduire pendant la nuit chez Pilate, afin de pouvoir le faire mourir plus tôt; mais, d'après la loi romaine, aucun juge ne pouvait porter une sentence avant le lever de l'aurore.

CHAPITRE XLI

Le Christ devant le grand conseil.

« Dès le matin, quand il fit jour, les grands prêtres se « réunirent avec les docteurs de la loi et les anciens du « peuple de tout le sanhédrin, et tinrent conseil sur « Jésus et sur les moyens de le faire mourir. » L'assemblée qui s'était tenue vers minuit dans la maison de Caïphe n'était composée que du collége des prêtres, c'est-à-dire du conseil des vingt-trois. Mais maintenant le grand conseil des soixante et onze, composé des trois états en Israël, se réunit chez Caïphe, afin de juger le Fils de Dieu. « Un des « anciens néanmoins, Joseph, d'Arimathie en Judée, « homme juste et irréprochable, qui attendait aussi le « royaume de Dieu, ne consentait point à leurs délibéra- « tions ni à leur conduite. Ils firent donc comparaître Jé-

« sus devant leur assemblée, et lui dirent : Si vous êtes « le Fils de Dieu, dites-le-nous. Il répondit : Si je vous « le dis, vous ne me croyez pas; et si je vous interroge, « vous ne pouvez me répondre, et vous ne me relâcherez « point. Dorénavant le Fils de l'homme sera assis à la « droite de la vertu de Dieu. Tous dirent alors : Vous êtes « donc le Fils de Dieu ? Il répondit : Oui, comme vous le « dites, je le suis. Là-dessus ils crièrent tous ensemble : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Nous avons « le témoignage de sa propre bouche. » On pourrait croire, d'après ces paroles, que les docteurs juifs avaient déjà, relativement au Fils de Dieu, des idées aussi claires que les nôtres. Il n'en est rien cependant. Fils de Dieu, Fils de l'homme, c'étaient là quelques-unes des expressions dont ils se servaient pour désigner le Messie, qu'ils appelaient même quelquefois Jéhovah, le Logos ou le Verbe de Dieu, la lumière, le premier, le Fils unique, ou la droite du Seigneur.

Quand le sanhédrin condamnait un homme à mort, les conseillers devaient être à jeun, et ne pouvaient rien manger pendant tout le jour. Mais Jésus n'avait rien pris non plus depuis la veille au soir, où il avait fait la cène avec ses apôtres, et il ne prit rien jusqu'à son crucifiement; de sorte que nous ne pouvons comprendre comment, au milieu des souffrances de toute sorte qui accablèrent et son corps et son âme, il ne mourut pas avant de monter sur la croix, ou pendant qu'on le crucifiait.

Ainsi le grand conseil, poussé par des prêtres fanatiques, avait confirmé la sentence portée pendant la nuit. Cependant ce n'était pas encore une sentence de mort proprement dite; car il fallait pour cela que l'assemblée se tînt

dans la chambre nommée gazith, et que le gouverneur du pays y donnât son assentiment. Ils se hâtèrent donc de le livrer aux Romains, afin de pouvoir l'exécuter avant que leur indigne conduite eût été connue du peuple, dont ils craignaient les dispositions favorables à son égard. C'est pour cela qu'ils se réunirent dès la première aube du jour, quoique ce fût contre la coutume. En effet, dans toute autre circonstance, chaque vrai pharisien n'aurait pas manqué de réciter ses phylactères depuis l'aurore jusqu'à la troisième heure; et le sanhédrin ne se serait assemblé qu'après le sacrifice du matin, vers huit ou neuf heures, pour se séparer ensuite après le sacrifice de l'après-midi, vers trois heures. Ils auraient bien pu, usant d'un droit que leur avaient laissé les Romains, leurs maîtres, faire donner au Sauveur trente-neuf coups de verges; mais ils ne voulaient pas prévenir le jugement du préteur, dans la crainte de le mécontenter.

Les trois états de la nation, les prêtres, les docteurs de la loi et les anciens, concourent également à ce jugement inique. Les prêtres attendaient un Messie qui remettrait en honneur le culte et le sacerdoce mosaïque, et foulerait aux pieds tous leurs ennemis; un Messie sous la conduite duquel ils parcourraient l'univers en vainqueurs, détruiraient tous les temples païens, anéantiraient tous les prêtres des idoles, et lèveraient ensuite la dîme sur tous les peuples du monde. Au lieu de ce Messie, ils avaient devant eux un homme qui donnait publiquement aux Samaritains la préférence sur eux; qui leur ôtait la considération dont ils jouissaient; qui rejetait les prescriptions qu'ils avaient inventées et qu'ils mettaient au-dessus même de la loi de Moïse; qui voulait abolir une partie des dîmes

dont ils s'enrichissaient; qui avait parlé de renverser le temple, et qui profanait continuellement le sabbat. C'était bien plus qu'il n'en fallait pour le rendre à leurs yeux coupable et digne de mort.

Les docteurs de la loi, esclaves de la lettre, attendaient un Messie qui déciderait en leur faveur les subtilités de l'école, comme un autre Salomon, et expliquerait tous les mystères de la nature; un Messie à l'aide duquel ils formeraient une académie savante qui verrait accourir à elle tous les rois de la terre, comme autrefois Salomon fut visité par la reine de Saba. Mais, au lieu de ce Messie, ils avaient devant eux un homme dont les disciples étaient pour la plupart de pauvres artisans, qui ne savaient pas même écrire, et qui ne comprenaient ni le Talmud ni les autres sciences. La doctrine qu'il enseignait était si simple, si peu savante, qu'elle ne paraissait bonne que pour le peuple; aussi prononcèrent-ils sans hésiter contre lui la peine de mort.

Les anciens d'Israël, qui formaient la noblesse et la magistrature du peuple juif, attendaient un Messie politique, qui mettrait en ordre leurs généalogies; un Messie conquérant, dont ils seraient les généraux, et avec lequel ils se vengeraient des peuples ennemis de la nation juive; un Messie qui entrerait triomphant à Jérusalem, traînant derrière son char les rois païens vaincus et humiliés; qui, de la montagne de Sion, dicterait avec eux des lois à la superbe Rome. Mais, au lieu de ce Messie, ils avaient devant eux un homme pauvre, qui n'attachait aucune importance à sa généalogie, qui jamais ne parlait de son origine royale, qui recommandait de payer l'impôt à César; un homme, en un mot, qui semblait mépriser tout ce

qu'ils estimaient le plus. Il leur parut donc aussi digne de mort. Mais les Romains s'étaient réservé le droit de décerner cette peine, et n'avaient laissé à la municipalité que la faculté de prendre les malfaiteurs, de les interroger et de les garder. Pour ces maîtres du monde, les jugements prononcés par des étrangers n'avaient aucune valeur, et le gouverneur de la province pouvait appeler la cause à son tribunal. C'est ainsi que l'officier romain Claudius Lysias, qui commandait le fort Antonia, après avoir fait comparaître devant le grand conseil l'apôtre saint Paul, accusé par les Juifs de prêcher une foi nouvelle, l'envoya sous escorte au gouverneur romain, pour qu'il revît le procès et portât une sentence définitive. Il en fut de même ici à l'égard de Jésus.

Le gouverneur de la Palestine avait sa résidence ordinaire à Césarée, à deux journées de marche de Jérusalem. Les membres du grand conseil lui auraient volontiers envoyé Jésus dans cette ville, pour le soustraire ainsi aux yeux du peuple, qui lui était favorable. Mais, malheureusement pour eux, le préteur, à l'époque des fêtes, venait presque toujours à Jérusalem avec un renfort de troupes, et dressait son tribunal dans le palais au pied de la forteresse. Le tétrarque Hérode y venait aussi ordinairement de Galilée. Et même plus tard, l'an 799, il y vint accompagné de Vitellius, gouverneur de Syrie et qui fut ensuite empereur. Ce même Vitellius se rendit encore à Jérusalem pour la fête de Pâques quatre ans après la mort du Christ, et ce fut alors qu'il déposa Caïphe. Au reste, beaucoup de personnages considérables se rendaient dans cette ville pour les fêtes, et particulièrement pour celles de la Pâque. Nous citerons entre autres Sentius Saturninus, Quinctilius

Varus, Vespasien, Titus, Cumanus, Quadratus, Sestius Gallus, les deux derniers préfets de Syrie. Mais cette année le préfet de Syrie n'était point à Jérusalem : autrement il aurait sans doute pris part au procès intenté à Notre-Seigneur, et n'aurait pas permis qu'il fût exécuté.

Maintenant va commencer un nouveau jugement contre le Sauveur. Le grand conseil a prononcé la sentence de mort. Cependant, pour qu'elle ait son effet, il faut qu'elle soit confirmée par le gouverneur. Le rôle des Juifs est terminé. Prêtres, nobles, docteurs de la loi, tous accourent comme accusateurs devant le tribunal de Pilate. Rome, la reine du monde, va maintenant prendre part à la grande iniquité qui doit être consommée sur le Calvaire; et la postérité saura ce que c'était que cette justice romaine tant vantée.

CHAPITRE XLII

Le Christ devant Pilate.

« Tous ces hommes se levèrent donc en foule, et ils « lièrent Jésus, le conduisirent de très-bon matin de chez « Caïphe au tribunal, et le livrèrent au gouverneur « Ponce-Pilate. Mais, pour eux, ils n'entrèrent point dans « le prétoire, de peur de se souiller, et de ne pouvoir « manger l'agneau pascal. » C'était un spectacle inaccoutumé que de voir si matin le grand conseil tout entier assemblé devant le palais du gouverneur, et demandant avec instance la condamnation d'un prisonnier. Jusqu'ici ils ne s'étaient guère adressés à la justice du préteur que pour

demander la délivrance d'un criminel. Caïphe semble avoir été dans de très-bons termes avec Pilate, puisqu'il garda le souverain pontificat pendant tout le temps que celui-ci fut gouverneur de Judée, au lieu que son prédécesseur, Valérius Gratus, avait à lui seul déposé quatre pontifes. Pilate avait probablement été instruit la veille qu'on lui amènerait un prisonnier de distinction, et avait permis au grand prêtre de prendre un détachement de la cohorte romaine qui gardait le château.

« Jésus parut donc devant le gouverneur. Pilate, s'a-« dressant à eux, leur dit : Quelle plainte apportez-vous « contre cet homme? Ils se mirent alors à l'accuser en « disant : Nous avons des preuves que cet homme séduit « notre peuple, et l'empêche de payer l'impôt à César en « se donnant pour roi et pour le Christ. Si ce n'était pas « un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré. Et les « princes des prêtres portaient contre lui beaucoup de « plaintes de cette sorte. » Soit qu'il ne voulût point se mêler de cette affaire, la jugeant plutôt religieuse que politique; soit qu'il fût blessé de ce qu'on avait condamné cet homme sans qu'il eût pris connaissance des crimes qu'on lui imputait, « Pilate répondit : Eh bien! prenez-le « et jugez-le d'après votre loi. Les Juifs lui dirent alors : « Il ne nous est pas permis de faire mourir qui que ce « soit. » C'était donc bien la peine de mort qu'ils demandaient contre Jésus.

Le grand conseil pouvait encore, il est vrai, prononcer cette peine dans les affaires purement ecclésiastiques; et Pilate leur reconnaît ici ce droit, qu'ils exercèrent longtemps encore. Titus lui-même leur accorda celui de condamner à mort non-seulement les Juifs, mais encore les

incirconcis, fussent-ils Romains, qui dépassaient dans le temple les limites fixées par la loi, ou qui avaient commis quelque crime public contre leur religion. Mais en cette circonstance les Juifs ne voulaient pas prendre sur eux seuls la condamnation de Jésus-Christ, d'autant plus qu'ils n'ignoraient pas qu'il leur serait impossible de l'exécuter à cause du peuple, qui était favorable à Notre-Seigneur. D'ailleurs, l'octave de la Pâque était commencée, et les victimes devaient être immolées vers la neuvième heure du jour. Or, d'après la loi, aucune exécution ne pouvait avoir lieu avant le soir; et d'un autre côté ils savaient bien que le moindre retard pouvait mettre obstacle à leur criminel dessein. Ils l'accusèrent donc du crime de lèse-majesté, parce que la connaissance de ces sortes d'affaires appartenait au tribunal romain. « Pilate rentra dans le « tribunal, appela Jésus, et lui demanda : Êtes-vous le « roi des Juifs? Jésus répondit : Dites-vous cela de vous-« même, ou l'avez-vous appris par d'autres? Pilate re-« partit : Est-ce que je suis Juif? Votre peuple et les « princes des prêtres vous ont livré à moi : qu'avez-vous « fait? Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce « monde. Si mon royaume était de ce monde, mes ser-« viteurs combattraient pour empêcher que je fusse livré « aux Juifs. Mais maintenant mon royaume n'est pas « d'ici-bas. »

Pilate prit sans doute ces paroles pour une réponse évasive, croyant que Jésus avait voulu dire par là qu'il ne prétendait pas régner sur le monde entier, comme les Romains, mais seulement sur les Juifs; ou bien encore, qu'il se donnait pour un roi consacré par l'onction royale plutôt que comme un roi investi d'un pouvoir réel. « Il

« lui dit donc : Ainsi vous êtes roi? Jésus répondit : Oui, « je suis roi. Cependant c'est pour rendre témoignage à la « vérité que je suis né et venu dans le monde, et qui- « conque est de la vérité entend ma voix. » Ces paroles devaient sonner d'une manière bien singulière aux oreilles de ce Romain, qui, élevé dès sa jeunesse dans les écoles des sophistes, avait appris de ses maîtres que la vérité n'existe pas, mais que chaque opinion a pour elle et contre elle des raisons qui se balancent. Aussi répondit-il à Jésus en levant les épaules : « La vérité? qu'est-ce que « la vérité? » On a remarqué que les paroles latines : *Quid est veritas?* renferment l'anagramme suivant : *Est vir qui adest.* Qu'est-ce que la vérité? Cette question nous révèle l'état du rationalisme théologique de cette époque aussi bien que de celle où nous vivons. Le protestantisme en est encore aujourd'hui à cette question; et, dans l'extrême division des sectes qu'il a produites, il ne sait plus comment y répondre. Cette question, nous l'entendons faire encore tous les jours par ceux qui ne veulent pas reconnaître qu'il n'y a qu'une seule Église, hors de laquelle il n'y a point de salut. Car ils confessent par là qu'il n'y a point de vérité universelle ou catholique, par conséquent point de certitude; mais que les diverses confessions se partagent en quelque sorte les fragments de la révélation, et doivent à cause de cela être également tolérées. Or qui ne voit que cette opinion renverse par la base l'idée même de religion, comme rapport nécessaire avec Dieu.

« Et lorsqu'il eut dit cela, il sortit de nouveau pour « aller trouver les Juifs, et leur dit : Je ne trouve en lui « rien de répréhensible. » Aussitôt toute la fureur des

accusateurs de Jésus se tourna contre Pilate. « Ils persis-« tèrent à crier : Il déchaîne le peuple par ses doctrines « dans toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici. » Avec quelle astuce ces hommes cherchent à surprendre le jugement du gouverneur romain! ils commencent par accuser Jésus de tendances radicales en général. Maintenant ils l'accusent d'avoir été l'auteur de la sédition qui avait éclaté l'année précédente parmi les Galiléens, et qui avait eu pour suite le massacre d'un grand nombre d'entre eux à Jérusalem. Les habitants de la Galilée, depuis les événements qui s'étaient passés sous Judas de Gamala, étaient regardés comme un peuple mobile et séditieux. « Or pen-« dant que les grands prêtres et les anciens l'accusaient, « il ne répondit rien. Pilate l'interrogea une autre fois, « et lui dit : N'avez-vous rien à répondre? N'entendez-« vous pas tout ce dont ils vous accusent, et combien de « plaintes ils portent contre vous? Mais lui ne répondit « pas un seul mot, de sorte que le gouverneur était dans « un grand étonnement. »

CHAPITRE XLIII

Le Christ devant Hérode.

« Pilate, entendant parler de la Galilée, demanda si « cet homme était un Galiléen : et ayant appris qu'il était « du domaine d'Hérode, il l'envoya à celui-ci, qui était « alors à Jérusalem. » Le peuple avait coutume de compter comme faisant partie de la Galilée le domaine soumis à Philippe. Pilate saisit avec empressement le prétexte qui

lui est offert de se débarrasser d'une affaire où il ne se mêlait qu'à regret et dans laquelle il craignait de condamner à mort un innocent. Il trouvait là, d'ailleurs, une occasion de se rendre agréable à Hérode. Vingt ans plus tard à peu près, le préteur Festus envoyait l'apôtre saint Paul à Agrippa le Jeune, successeur d'Hérode, en lui déclarant qu'il n'entendait rien aux discussions religieuses soulevées parmi les Juifs. Bien plus, quarante ans plus tard encore, Vespasien, siégeant comme juge à Tarichée, après la conquête de la Galilée, renvoie par-devant le roi Agrippa les accusés originaires de ce pays, tandis qu'il condamne sans plus d'informations tous les autres à mort.

Maintenant une autre scène et d'autres personnages vont se produire dans le drame sinistre que nous racontons ici. Ce n'est plus le prétoire du gouverneur romain; c'est la cour d'un roi et ses courtisans. Dans le grand conseil, Jésus avait été condamné par les sadducéens et les pharisiens, qui en composaient la majorité; c'est maintenant le tour des hérodiens. Les principes de la religion et de la morale ont peu de valeur et d'influence à la cour; et il semble que les hommes y fassent consister leur puissance à s'affranchir du joug de la religion. Mais chez eux l'indifférence religieuse, par une anomalie singulière, se trouve jointe bien souvent à une superstition curieuse et inquiète, qui leur fait rechercher avec avidité l'occasion de connaître et de voir les hommes qui passent pour faire des miracles, ou qui du moins se sont acquis sur le peuple une grande autorité par leur doctrine ou par leur vie.

Le palais d'Hérode était situé dans la partie supérieure

de la ville, sur le mont Sion, où était autrefois la forteresse de David, et où l'on voit encore son tombeau. C'est là que son père, peu de temps auparavant, avait fait construire un nouveau palais sur la place Xystus, où se tenaient les assemblées populaires et où s'élevait déjà l'antique château des asmonéens. Si nous en croyons l'historien Josèphe, rien ne surpassait la magnificence de ce palais, qui pouvait être comparé au Bruchion d'Alexandrie. Tout ce que la Judée et les pays voisins renfermaient de pierres rares et de bois précieux avait été employé pour la construction de cet édifice, bâti sur le modèle des chefs-d'œuvre de l'architecture grecque. Un mur haut de trente coudées, flanqué de tours gracieuses, en formait l'enceinte. Des bosquets délicieux, des jets d'eau et mille autres agréments de cette sorte rappelaient au milieu du tumulte de la ville l'image et les charmes de la belle nature. Des colonnes innombrables formaient autour du palais de magnifiques péristyles, et des portiques majestueux conduisaient à l'intérieur. Ici des niches artistement travaillées renfermaient des statues sans nombre, et une longue suite d'appartements décorés avec un luxe éblouissant réunissait tout ce qui peut flatter les sens. Mais c'était surtout la salle des Empereurs et la salle d'Agrippa que l'on admirait dans ce palais merveilleux. Là l'œil était comme ébloui par l'or, les marbres des nuances les plus variées, et les mosaïques, qui formaient comme un pavé de pierres précieuses, pendant qu'une galerie de colonnes soutenait les plafonds de ces riches appartements. Ce château, célèbre dans tout l'univers, fut habité par les hérodiens jusqu'à la ruine de Jérusalem; et le dernier d'entre eux, le roi Agrippa, y avait même

ajouté quelques constructions; de sorte que de la terrasse supérieure on apercevait, dans un magnifique panorama, non-seulement la ville tout entière, mais encore le temple jusque dans ses portiques intérieurs. Aussi les prêtres firent-ils construire un mur pour fermer la vue du côté du château.

Jésus, cet homme dont Hérode avait tant entendu parler, approchait donc, conduit par les pharisiens et les scribes. « Or Hérode se réjouissait beaucoup de voir « Jésus. Car il le désirait depuis longtemps déjà, parce « qu'il avait entendu beaucoup parler de lui, et il espérait « le voir faire quelques miracles. Il lui fit donc plusieurs « questions. Mais il ne lui répondit pas une seule syllabe. « Cependant les princes des prêtres et les scribes se pré- « sentèrent aussi, et l'accusèrent avec violence. »

CHAPITRE XLIV

Seconde Dérision du Sauveur.

Hérode et ses courtisans s'imaginèrent sans doute que, si Jésus avait gardé le silence, c'est qu'il avait été intimidé, confondu ou ébloui par la pompe et l'éclat de la cour. Peut-être aussi attribuèrent-ils ce silence à un défaut d'intelligence ou de caractère. Bref, ils conçurent pour lui le plus profond mépris. « Hérode et sa cour le « méprisèrent : et l'ayant par moquerie revêtu d'une « robe blanche, il le renvoya en cet état à Pilate. » Les fous à cette époque étaient habillés de blanc. Un vêtement de fou au lieu d'un manteau royal, tel fut l'affront

qu'Hérode fit à Notre-Seigneur, pour le punir par là de ce que ses propres sujets avaient voulu l'année précédente le proclamer roi, après qu'il eut multiplié miraculeusement les pains. Quant aux courtisans, ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir dit que c'est dans les cours des rois que sont les hommes délicatement vêtus.

Le manteau blanc était un des insignes de la royauté chez les Perses, les Égyptiens, et même chez les Romains. On en revêtait aussi les images des dieux. Les grands personnages aux jours de fête, les généraux au jour de la bataille portaient une chlamide blanche. Tous ceux qui briguaient quelque dignité étaient vêtus de blanc; et c'est même de là que vient le nom de *candidat*. Notre-Seigneur apparaissait donc sous ce vêtement comme un prétendant à la royauté. La robe du grand prêtre était blanche aussi, de même que la tunique des prêtres ordinaires. Le tétrarque, en donnant à Jésus un manteau blanc, voulait le déguiser par dérision en grand prêtre, pour se venger de ce qu'il avait repris sa vie licencieuse et les autres vices du temps avec plus de sévérité que le pontife lui-même. Enfin, d'après le témoignage de Josèphe et des rabbins, c'était la coutume chez les Juifs que les accusés se présentassent devant le tribunal vêtus de noir jusqu'à ce qu'ils eussent prouvé leur innocence; et alors ils étaient vêtus de blanc, comme les enfants après le baptême. Hérode, en renvoyant à Pilate le Sauveur couvert d'un manteau blanc, semblait vouloir le présenter par dérision comme un homme d'un esprit trop faible pour qu'on pût lui imputer aucune mauvaise action.

Quoique les évangélistes ne le disent pas d'une manière expresse, Hérode avait probablement aussi donné au Sau-

veur le sceptre de roseau dont les soldats romains le frappèrent un peu plus tard dans le prétoire. Il avait voulu sans doute se venger par là de l'insulte qu'il croyait avoir reçue de lui lorsqu'il avait dit au peuple : « Qu'êtes-vous « allés voir? Un roseau agité par le vent. » Mais cette indigne dérision retomba sur lui et sur ses courtisans. Dix ans plus tard, en effet, Hérode fut dépouillé de son manteau royal et de toutes ses richesses, et renvoyé honteusement à Lyon, en France, avec Hérodiade, sa femme; et, après y avoir vécu quelque temps dans la misère, il alla mourir en Espagne. « En ce jour, Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant. » Ainsi Notre-Seigneur, dans son extrême abaissement, servait encore de médiateur entre ses ennemis. Hérode ne veut point faire usage de sa juridiction sur le territoire étranger. Il renvoie le prisonnier au *forum apprehensionis*. Le peuple se rassemble de nouveau devant le prétoire et demande justice à Pilate.

CHAPITRE XLV

Barabbas.

« Pilate, appelant plus près de lui les grands prêtres et « les anciens du peuple, leur dit : Vous m'avez amené « cet homme sous prétexte qu'il soulève le peuple; mais « je l'ai interrogé en votre présence, et je ne l'ai point « trouvé coupable de ce dont vous l'accusez. Hérode a été « comme moi; car je vous ai renvoyés à lui; il n'y a « en lui aucun fait pour lequel il mérite la mort. La

« coutume est que je vous délivre un criminel le jour de « Pâques, celui que vous désirez. Je le ferai donc châtier « d'abord, et puis je vous délivrerai votre roi. » Le 14 du mois de nisan, Israël avait été délivré du joug des Égyptiens : c'est en ce jour aussi qu'il espérait être délivré par le Messie. En souvenir de cette première délivrance, et comme figure de celle qu'ils attendaient, on avait coutume de mettre en liberté en ce saint temps une partie des prisonniers. Quant aux grands criminels, on les amenait de toutes les parties de la Judée, et on les exécutait en présence de tout le peuple assemblé pour la fête, afin d'effrayer les autres par leur exemple. C'est pour ce dernier motif qu'on avait voulu faire mourir Notre-Seigneur à la fête de la Dédicace du temple, et que plus tard l'apôtre saint Jacques fut exécuté à la fête de Pâques. Ces criminels, dont une partie était relâchée, tandis que l'autre donnait son sang, étaient à la fête de Pâques ce qu'étaient à la fête des Expiations les deux boucs émissaires.

Mais à cette ancienne coutume s'était ajouté dans les derniers temps un privilége particulier du peuple, dont il est fait mention dans le Talmud aussi bien que dans les Évangiles. En effet, depuis que les pères du grand conseil, en partie par un ménagement mal entendu pour les malfaiteurs, en partie à cause du nombre toujours croissant des criminels, en partie aussi par suite du pouvoir exorbitant des gouverneurs romains, avaient perdu le droit de juger les procès criminels, en cessant de tenir leurs séances dans la salle nommée Gazith, ce qui arriva 40 ans environ après la ruine de Jérusalem, ils avaient obtenu du gouverneur la faculté de délivrer à la fête de

Pâques l'un des malfaiteurs condamnés à mort. Ils obtinrent d'autant plus facilement ce privilége que les Romains eux-mêmes, dès les temps les plus anciens, dans leurs bacchanales et dans certaines autres fêtes, délivraient les malfaiteurs, ouvraient les prisons, suspendaient ou arrêtaient les procès commencés, en souvenir de ce que les dieux étaient autrefois descendus parmi les hommes, les avaient délivrés de la barbarie, et avaient institué ces fêtes joyeuses. Cet usage existait aussi chez les Grecs et chez les Égyptiens à la fête d'Amun, chez les Tyriens à celle d'Hercule Melcarthe, chez les Italiotes à la fête de Saturne, au mois de décembre. Pour rappeler cette indulgence, prophétique et typique à la fois, qui existait chez les Juifs à la fête de Pâques, les empereurs Valentinien, Théodose et Arcade avaient coutume d'accorder le premier jour de la fête une amnistie générale pour tous ceux qui avaient commis quelque délit peu considérable. Et vraiment ce serait un beau spectacle si quelque prince chrétien avait la sainte pensée de délivrer chaque année, le vendredi saint ou le jour de Pâques, un criminel repentant, en souvenir de ce que l'Homme-Dieu a délivré en ce même jour du péché et de l'enfer le genre humain tout entier.

« Or le peuple, étant monté, commença à demander « ce qu'il leur accordait toujours. Il y avait alors en « prison, avec d'autres séditieux, un insigne voleur, « nommé Barabbas, qui avait commis un meurtre dans « une émeute qu'il avait excitée dans la ville. Pilate cria « donc à ceux qui étaient assemblés, et leur dit : Qui « voulez-vous que je vous délivre? Barabbas, ou Jésus « appelé Christ? » Du temps d'Origène, on lisait dans plusieurs plus anciens manuscrits, dont quelques-uns

existent encore aujourd'hui : « Qui voulez-vous délivrer? « Jésus Barabbas, ou Jésus appelé Christ? ». Ainsi, par une disposition singulière de la Providence, le meurtrier qui fut mis en comparaison avec le Sauveur s'appelait aussi Jésus ou Josué. Plus tard, néanmoins, on trouva la chose inconvenante, et l'on effaça le premier nom du texte. Mais il y a vraiment comme une ironie du destin dans cette coïncidence, qui fit que Jésus fils d'Abbas, voleur et meurtrier, fut délivré, tandis que Jésus Fils du Père éternel, fut condamné. Les deux autres malfaiteurs compagnons de Barabbas étaient déjà condamnés, à ce qu'il paraît, et leur exécution avait seulement été différée jusqu'à la fête.

CHAPITRE XLVI

Songe de la femme de Pilate.

« Pendant que Pilate siégeait sur son tribunal, sa « femme lui envoya dire : Ne vous mêlez point de ce qui « concerne ce juste; car j'ai été aujourd'hui étrangement « tourmentée en songe à cause de lui. » D'après le témoignage de la tradition, la femme de Pilate s'appelait Claudia Procula. Il est probable qu'elle était affranchie de la famille Claudia, d'où l'empereur Tibère était issu, et que c'est à cette circonstance qu'elle devait son premier nom. C'est peut-être elle aussi qui, par son alliance avec cette puissante famille, avait poussé son mari, et lui avait obtenu la place importante de préteur, de même que plus tard Félix fut nommé gouverneur parce qu'il était affranchi de l'empereur Claude. La famille des Pontius avait pris

peut-être le nom de Pilatus de l'arme romaine nommée *pila*, javelot. Ce qu'il y a de certain c'est que Virgile et Martial emploient ce mot comme adjectif. Claudia eut un songe. Le paganisme tout entier vivait comme dans un monde de songes et d'illusions, et les païens se laissaient diriger, dans leurs actions les plus importantes, par des présages et des visions de cette sorte. Dans le sommeil, les deux mondes, celui de la réalité et le monde des illusions, se réflètent l'un dans l'autre. Mais ici, dans cette nuit mémorable de la Passion du Sauveur, l'événement qui allait s'accomplir se présente dans son affreuse réalité à l'imagination de la femme de Pilate. Et de même que Calpurnia, avertie par un pressentiment mystérieux, voulut empêcher Jules César de se rendre au sénat le jour où il devait y être assassiné, ainsi Procula veut épargner à son mari une démarche inconsidérée.

L'Évangile de Nicodème (chap. II) rapporte que Procula était prosélyte de la porte; ce qui était à cette époque si fréquent parmi les dames romaines, que le sénat romain crut devoir employer des mesures de rigueur pour l'empêcher. Mais comment avait-elle pu accompagner son mari en Palestine? L'empereur Auguste avait confirmé l'ancienne loi *Oppia*, qui défendait à tous les hommes d'État, de même qu'aux ambassadeurs, d'emmener leurs femmes avec eux dans les provinces qui leur étaient confiées, permettant seulement à celles-ci d'y faire un voyage de peu de durée pendant les mois d'hiver. Cependant, lorsque, sous Tibère, le sénateur Sévérus Cécinna voulut faire renouveler cette loi, il trouva une opposition violente, si bien que sa proposition fut rejetée. Il fut convenu seulement que, par un sénatus-consulte, les gouverneurs

seraient rendus responsables de toutes les intrigues de leurs femmes, parce que celles-ci commençaient déjà à prendre de l'influence et à faire valoir leur protection. Le sénat s'en inquiétait d'autant plus, que bien souvent les femmes des préteurs obtenaient de leur mari qu'ils traitassent avec plus de ménagement les provinces qu'ils venaient gouverner. Ainsi, par exemple, lorsqu'au temps de la persécution des Juifs, sous Gamaliel le Jeune, deux frères, Julien et Pappus, furent mis à mort par les Romains pour avoir refusé, à l'exemple des Machabées, de violer la loi, le rabbin Josué, fils de Schemua, se rendit à Césarée à la tête d'une députation, et s'adressa à une dame considérable de la ville pour réclamer sa protection. « O Ciel! lui dit-il, ne sommes-nous donc pas les enfants « d'un même père et d'une même mère? Pourquoi « devons-nous donc être traités plus mal que les autres « peuples, et gémir sous le joug de lois si terribles? » Ces paroles produisirent leur effet; et, sur la recommandation de cette Romaine, l'édit de persécution lancé par Trajan fut révoqué. Pilate amena donc avec lui sa femme en Judée, comme Germanicus avait amené Agrippine en Allemagne, et comme le gouverneur Pison avait amené la sienne en Syrie. Et Procula intercéda aussi pour le Sauveur.

CHAPITRE XLVII

La Flagellation.

« Cependant les princes des prêtres et les anciens cor-
« rompirent le peuple, et lui persuadèrent de demander

« la délivrance de Barabbas et la mort de Jésus. La foule « tout entière cria donc : Faites mourir celui-ci, et « délivrez-nous Barabbas. Pilate leur parla de nouveau, « car il désirait beaucoup renvoyer Jésus, et leur répon- « dit : Que ferai-je de celui-ci, que vous appelez roi « des Juifs? Mais ils redoublèrent leurs clameurs, criant « tous : Crucifiez-le! crucifiez-le! » On n'entendit point cependant dans ce tumulte les voix de Galiléens qui avaient accompagné Jésus dans son entrée triomphale à Jérusalem. La populace romaine cria aussi pendant plusieurs siècles avec la même rage : Les chrétiens aux lions! les chrétiens aux lions! Et la voix de l'innocence ne fut point entendue. « Pilate, prenant une troisième fois « la parole, leur dit : Qu'a-t-il donc fait de mal? Je ne « trouve rien en lui qui mérite la mort. Je le châtierai « donc, et le renverrai. » Il croyait le déshonorer par cette peine infamante, lui enlever par là toute influence sur le peuple, et lui ôter ainsi à jamais la pensée de monter sur le trône.

« Pilate prit donc Jésus, et le fit fouetter. Les soldats « le conduisirent dans la cour du tribunal, appelèrent « toute la foule autour de lui, et le dépouillèrent de ses « vêtements. » D'après la coutume romaine, quiconque devait subir la mort était d'abord fouetté, à moins qu'il ne fût citoyen romain. Tite-Live fait mention de cette circonstance à propos des exécutions nombreuses qui eurent lieu dans la guerre des esclaves. Curtius raconte le même fait d'Alexandre le Grand; Philon et Josèphe à propos de la guerre des Juifs, où une multitude de Juifs furent crucifiés à Jérusalem et à Alexandrie. Mais la flagellation qui fut infligée à Notre-Seigneur eut un caractère particulier

de cruauté : car, d'un côté, Pilate voulait, par l'atrocité même du traitemennt qu'il lui faisait subir, exciter la compassion du peuple, pour pouvoir ensuite le relâcher; tandis que, d'un autre côté, les soldats romains, prenant cette flagellation pour une véritable question, cherchaient à [illegible]her au Sauveur à force de coups l'aveu de son [illegible], d'autant plus que l'enquête leur semblait avoir [illegible]ré déjà assez longtemps. Les rabbins nous font une description épouvantable de la manière dont la flagellation avait lieu autrefois chez les Juifs. Le condamné était attaché par les deux mains à une colonne. On plaçait derrière lui une pierre carrée, sur laquelle montait le bourreau, afin que les coups portassent mieux, étant frappés d'en haut. Le valet du bourreau déchirait alors les vêtements du coupable depuis les pieds jusqu'à la poitrine, et l'exécution sanglante commençait. Armé d'une discipline à quatre cordes, ou d'un fouet auquel étaient attachées quatre lanières de cuir, le bourreau frappait de toutes ses forces treize coups sur la poitrine nue du patient, et treize sur chaque épaule. L'apôtre saint Paul avait souffert cinq fois ce supplice de la part de la synagogue, comme il l'écrit lui-même dans sa seconde Épître aux Corinthiens. Lorsque le délinquant mourait entre les mains du bourreau, celui-ci n'était pas responsable de sa mort, pourvu qu'il n'eût pas augmenté le nombre des lanières d'une manière excessive.

Telle était la flagellation chez les Juifs. Mais c'était bien autre chose encore chez les Romains. C'est ici que l'on pouvait appliquer cette parole du roi Roboam que, si les Juifs fouettent avec des verges, les Romains frappent avec des scorpions. En effet, pour aggraver le supplice, ils se

servaient de cordes au bout desquelles ils attachaient de petits morceaux d'os carrés ou de petites boules de métal. C'est ainsi que les habitants de Smyrne, racontant les tourments de leurs martyrs, parlent d'une flagellation qui leur avait mis à nu les tendons et les veines, de sorte qu'on pouvait étudier sur eux toute l'anatomie du corps humain. C'est dans ces exécutions que se révélaient la cruauté et la brutalité des soldats romains, dont les peuples de l'antiquité eurent tant à souffrir pendant toute l'histoire de Rome. La formule avec laquelle on livrait le délinquant au bourreau était déjà terrible. « Licteur, lui disait-on, prends, dépouille, frappe, agis, et fais attention. »

Depuis que le christianisme a adouci les mœurs, on n'a plus aucune idée de la barbarie de ces temps-là. Combien devait être cruel ce peuple qui, après les massacres des guerres, s'amusait encore à voir couler le sang des gladiateurs dans les amphithéâtres ! Cette soif de sang, ils la portaient jusque dans la vie domestique. Toute famille qui avait un troupeau nombreux d'esclaves avait aussi pour les frapper un bourreau particulier, qui s'appelait *lorarius*, et dont la fonction était de fouetter ces pauvres serviteurs avec une discipline composée de cordes et de fils de métal tressés ensemble. Les dames romaines elles-mêmes avaient souvent recours aux bourreaux publics, et leur payaient une rente annuelle pour punir les femmes qui les servaient, et cela pour la moindre négligence. Ces misérables, dépouillées de leurs vêtements, et attachées par les cheveux à une colonne ou au jambage d'une porte, étaient fouettées jusqu'au sang, jusqu'à ce qu'il plût à leur maîtresse de dire : C'est assez. Puis on leur mettait aux

pieds les fers qu'elles étaient obligées de traîner et le jour et la nuit. C'était pour elles un châtiment léger lorsqu'une grande dame romaine, mécontente de leurs services, leur enfonçait dans la poitrine les aiguilles qu'elle portait aux cheveux, ou les mordait et les égratignait, leur donnait des coups de pied ou des coups de poing. L'onyx, qui a la couleur de la chair, tirait son nom des ongles, qui font venir le sang aux joues. L'empereur Adrien, dans un accès de colère, arracha l'œil avec son stylet à un de ses esclaves favoris. Les soldats romains, dans les batailles qui précédèrent et suivirent l'empire, avaient été lancés, comme des chiens altérés de sang, sur tous les peuples du monde. Et comme il n'y avait point de nation sur la terre qu'ils méprisassent et haïssent autant que les Juifs, on peut se figurer ce que dut être la flagellation de notre divin Maître.

Celui qui devait être flagellé chez les Romains était d'abord mis tout nu, puis déchiré et écorché par quatre soldats, qui le frappaient en même temps sans compter les coups. D'après la loi, le fouet devait être donné par les licteurs. Quoique le gouvernement de la Palestine fût soumis au préfet de Syrie, il est probable néanmoins qu'ayant droit de vie et de mort, il avait aussi ses faisceaux. Cependant la flagellation était souvent administrée par des soldats légionnaires.

FIN DU TOME SECOND.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

QUATRIÈME SECTION

DEUXIÈME FÊTE DE PAQUES, DU 13 AU 20 AVRIL 780, OU 27 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

CHAPITRE I. — Deuxième Voyage à Jérusalem pour la Pâque. — Les dix lépreux. 1
CHAP. II. — Hostilités des Samaritains. — Les Enfants du tonnerre. 6
CHAP. III. — Des villes que parcourut Notre-Seigneur dans son voyage. — Tombeaux des prophètes. 7
CHAP. IV. — Choix de soixante-dix disciples. 10
CHAP. V. — Le Paralytique à l'étang de Bethsaïda. 11
CHAP. VI. — Discours prononcés dans le temple. — Question sur le royaume de Dieu. 20
CHAP. VII. — Jésus passe par un champ de blé. 24
CHAP. VIII. — Guérison de l'homme à la main desséchée. 28
CHAP. IX. — La femme perclue. 30
CHAP. X. — Guérison d'un hydropique. 32
CHAP. XI. — Compagnons de Jésus dans ses voyages. — Des femmes qui l'accompagnaient. 34
CHAP. XII. — Jean-Baptiste est fait prisonnier. 36
CHAP. XIII. — Retour du Messie en Galilée. — Dispute publique avec les pharisiens et les docteurs de la loi sur la loi et le Talmud. 38
CHAP. XIV. — Les dix malédictions contre les docteurs et les pharisiens. 45
CHAP. XV. — Le sourd-muet. — Le Christ et Beelzebul. 49
CHAP. XVI. — Le Christ en extase. — Sa mère et ses frères. 57
CHAP. XVII. — Notre-Seigneur est prié de partager un héritage. — Parabole de l'homme riche et de l'intendant prudent. 61
CHAP. XVIII. — Du devoir de se réconcilier. Parabole du débiteur impitoyable. 66
CHAP. XIX. — Sermon sur le lac. — Les sept paraboles du royaume des cieux. 73

CHAP. XX. — La tempête sur le lac. — Le possédé et les porcs des habitants de Gadara. 80
CHAP. XXI. — La fille de Jaïre et la femme au flux de sang. 86
CHAP. XXII. — Jean dans sa prison. — Il envoie vers Jésus deux de ses disciples. 89
CHAP. XXIII. — La Transfiguration sur le Thabor. 94
CHAP. XXIV. — Jean est décapité. 97
CHAP. XXV. — Guérison d'un épileptique. 103
CHAP. XXVI. — Jésus prédit pour la première fois sa mort. — Ses disciples se disputent sur le rang qu'ils doivent occuper. — Message qui annonce la mort de Jean. 106
CHAP. XXVII. — Envoi des apôtres. 108
CHAP. XXVIII. — Embûches d'Hérode le tétrarque. 117

CINQUIÈME SECTION

TROISIÈME FÊTE DE PAQUES, DU 28 MARS AU 4 AVRIL 781, OU 28 APRÈS JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE I. — Passage par la Décapole. 122
CHAP. II. — Jésus nourrit miraculeusement cinq mille hommes. 124
CHAP. III. — Le peuple veut faire Jésus roi. 127
CHAP. IV. — Jésus marche sur la mer. 128
CHAP. V. — Les pharisiens demandent à Jésus un signe au ciel. 130
CHAP. VI. — Du levain des pharisiens. 135
CHAP. VII. — Jésus annonce l'institution de l'Eucharistie. — Plusieurs de ses disciples le quittent. 137
CHAP. VIII. — Mission des soixante-dix disciples. 145
CHAP. IX. — Symétrie merveilleuse de la vie du Christ. 148
CHAP. X. — Jésus quitte Capharnaüm, et maudit les villes qui n'avaient pas reçu sa parole. 150
CHAP. XI. — Retour à Nazareth. 152
CHAP. XII. — Massacre des Galiléens. — De la tour de Siloë. 154
CHAP. XIII. — Retour des soixante-dix disciples. 157
CHAP. XIV. — Le Messie quitte la Galilée. 158
CHAP. XV. — Troisième voyage au delà du Jourdain. 160
CHAP. XVI. — La Fête des Tabernacles à Jérusalem. 162
CHAP. XVII. — La Femme adultère. 168
CHAP. XVIII. — Le Christ lumière du monde. 172
CHAP. XIX. — Le Christ Verbe de Dieu et Dieu de toute éternité. 175
CHAP. XX. — L'Aveugle-né. 180
CHAP. XXI. — Interdit contre les partisans du Christ. 182
CHAP. XXII. — Le Christ bon Pasteur. 186

CHAP. XXIII. — Du Joug de l'Évangile. 189
CHAP. XXIV. — La Fête de la Dédicace. 191
CHAP. XXV. — On cherche de nouveau à lapider Jésus. — Il fuit au delà du Jourdain. 192
CHAP. XXVI. — Question des pharisiens sur le divorce. De la dignité du célibat. 195
CHAP. XXVII. — Jésus ami des enfants. Du scandale. 201
CHAP. XXVIII. — Le Jeune homme riche. 203
CHAP. XXIX. — Jalousie des fils de Zébédée. Salomé. 208
CHAP. XXX. — Résurrection de Lazare. Cérémonies des funérailles chez les Juifs. 210
CHAP. XXXI. — Excommunication et manifeste contre le Christ. 217

SIXIÈME SECTION

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PAQUE DU SAUVEUR, DU 16 AU 20 AVRIL DE L'AN DE ROME 782, OU 29 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

CHAPITRE I. — Dernier pèlerinage de Jésus-Christ à Jérusalem. 223
CHAP. II. — L'aveugle mendiant. Jésus-Christ vient à Jéricho. 225
CHAP. III. — Zachée. 227
CHAP. IV. — Parabole du Fils du roi et des dix livres. 229
CHAP. V. — Le Festin de Béthanie, 7 nisan ou 8 avril. 234
CHAP. VI. — L'Anon de Bethphagé. 237
CHAP. VII. — Entrée de Jésus à Jérusalem, 9 nisan ou 10 avril. 239
CHAP. VIII. — Les Enfants dans le temple. 244
CHAP. IX. — L'Ambassadeur des Arméniens. — Une voix du ciel se fait entendre pour la troisième fois. 249
CHAP. X. — Le Figuier maudit. Parabole. 10 nisan ou 11 avril. 257
CHAP. XI. — Le pauvre Lazare et le riche voluptueux. 261
CHAP. XII. — Question sur le baptême de Jean. Parabole du fils désobéissant et des vignerons infidèles. De la pierre angulaire. 11 nisan ou 12 avril. 266
CHAP. XIII. — Les Hérodiens et leur époque. 270
CHAP. XIV. — Les Sadducéens et les vingt-quatre sectes des Juifs. Question sur l'immortalité de l'âme. 280
CHAP. XV. — Question sur le plus grand commandement. Parabole du bon Samaritain. 286
CHAP. XVI. — Le Christ, fils de David. 291
CHAP. XVII. — Jésus menace les Juifs du jugement de Dieu, à cause du sang de Zacharie qu'ils ont versé. 294

CHAP. XVIII. — L'Offrande de la pauvre veuve. Des monnaies juives. 297
CHAP. XIX. — Les Dons faits à la maison du Seigneur. 300
CHAP. XX. — Prédiction de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde. 304
CHAP. XXI. — Le Christ dans la maison de Simon à Béthanie. 12 nisan ou 13 avril. 313
CHAP. XXII. — Troisième assemblée du grand conseil contre Jésus-Christ. 13 nisan, 14 avril. 319
CHAP. XXIII. — Le Conseil des scribes ou docteurs de la loi. 323
CHAP. XXIV. — Collége des princes des prêtres. 324
CHAP. XXV. — Du Sénat des Israélites. 328
CHAP. XXVI. — Des Jugements dans les causes spirituelles. 330
CHAP. XXVII. — Trahison de Judas. Les Trente deniers. 13 nisan, 14 avril. 333
CHAP. XXVIII. — Du jour de la Préparation. 336
CHAP. XXIX. — Notre-Seigneur mange la Pâque avec ses disciples. 348
CHAP. XXX. — De l'Institution de la sainte Eucharistie. Des figures qui l'ont représentée. 352
CHAP. XXXI. — Découverte de la trahison de Judas. 367
CHAP. XXXII. — Jésus prend congé de ses apôtres. 369
CHAP. XXXIII. — Prière de Notre-Seigneur pour les fidèles de son Église. 377
CHAP. XXXIV. — Jésus va au mont des Oliviers. 380
CHAP. XXXV. — Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 383
CHAP. XXXVI. — Jésus est livré par Judas. 385
CHAP. XXXVII. — Le Christ chez Anne. 388
CHAP. XXXVIII. — Interrogatoire et condamnation de Jésus dans le conseil des grands prêtres en présence de Caïphe. 389
CHAP. XXXIX. — Reniement de Pierre. 394
CHAP. XL. — Première dérision du Sauveur. Il est mis en prison. 399
CHAP. XLI. — Le Christ devant le grand conseil. 400
CHAP. XLII. — Le Christ devant Pilate. 405
CHAP. XLIII. — Le Christ devant Hérode. 408
CHAP. XLIV. — Seconde dérision du Sauveur. 412
CHAP. XLV. — Barabbas. 414
CHAP. XLVI. — Songe de la femme de Pilate. 417
CHAP. XLVII. — La Flagellation. 419

Tours. — Impr. Mame.

Digitized by Google

A LA MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES DU R. P. LACORDAIRE; 6 vol. in-8°. 36 fr.
— Les mêmes; 6 vol. in-12. 20 fr.

CONFÉRENCES DU R. P. DE RAVIGNAN, de la compagnie de Jésus; 4 beaux volumes in-8°. 28 fr.

CONFÉRENCES SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST, par le R. P. VENTURA; traduites par l'abbé ECOIFFIER; 2e édition, 2 vol. in-12. 6 fr.

CONFÉRENCES SUR LES DOCTRINES ET LES PRATIQUES LES PLUS IMPORTANTES DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, par S. E. le cardinal WISEMAN, archevêque de Westminster; traduites par M. NETTEMENT; 2 vol. in-8°. 14 fr.

MÉDITATIONS (les) **SUR LA VIE DU CHRIST**, par saint Bonaventure; traduites par M. H. DE RIANCEY; fort volume in-12. 3 fr.

MÉDITATIONS DE SAINT ANSELME, docteur de l'Église et Archevêque de Cantorbéry; traduites par M. DENAIN; 2 vol. in-12. 6 fr.

MÉDITATIONS SELON LA MÉTHODE DE SAINT IGNACE sur les principaux mystères de la Très-Sainte Vierge et pour les fêtes des Saints; 8e édition, in-12. 2 fr.

MÉDITATIONS SUR LA VIE DE N. S. JÉSUS-CHRIST, par le R. P. Nicolas LANCICIUS, S. J., traduites par un Père de la compagnie de Jésus, A. M. D. G.; 2 vol. in-12. 6 fr.

MIROIR (le) **DE L'ÉGLISE** de saint Edmond, archevêque de Cantorbéry; traduit par M. l'abbé Céleste ALIX; grand in-32. 80 c.

ŒUVRES DE M. OLIER, 7 volumes in-32.
— CATÉCHISME CHRÉTIEN pour la vie intérieure. 40 c.
— ESPRIT D'UN DIRECTEUR DES AMES. 50 c.
— EXPLICATION DES CÉRÉMONIES DE LA GRAND'MESSE de paroisse, selon l'usage romain. 1 fr. 25 c.
— JOURNÉE CHRÉTIENNE. 80 c.
— INTRODUCTION A LA VIE ET AUX VERTUS CHRÉTIENNES. 80 c.
— LETTRES SPIRITUELLES; 2 vol. 1 fr. 75 c.

VIE DE M. OLIER; 2 gros vol. in-8°, avec 30 gravures. *Prix net.* 11 fr.
— La même, *sans gravures. Prix net.* 8 fr.
— Abrégé de la même Vie; in-12. *Prix net.* 2 fr.

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE AGNÈS DE JÉSUS, du monastère des Dominicaines de Langeac; 2 vol. in-8°. *Sous presse.*

RETRAITE SPIRITUELLE SELON LA MÉTHODE DE S. IGNACE, par les RR. PP. DEBROSSE et H. AUGRY, S. J.; in-12, 4e édition. 1 fr. 75 c.

RECUEIL DE PRIÈRES ET D'ŒUVRES PIES, auxquelles les souverains Pontifes ont attaché **DES INDULGENCES**, par Mgr Louis PRINZIVALLI; traduction nouvelle par l'abbé Louis PALLARD, *seule approuvée par la sacrée congrégation des Indulgences*; 2e édition, in-18. 2 fr.

VOIE DE LA PAIX INTÉRIEURE, par le R. P. de LEHEN, S. J.; in-12. 2 fr.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.

LIBRARY USE

AUG 18 1953

18 1953 LU

LD 21-100m-7,'52(A2528s16)476

YB 28025

868975

B T301
S46
1861
v.2

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY